

Rudolf Steiner

**Derrière le voile
des événements**



TRIADES

RUDOLF STEINER

DERRIÈRE LE VOILE DES ÉVÉNEMENTS

*9 conférences faites à
Saint-Gall, Zurich et Dornach
du 6 au 25 novembre 1917*



1999
TRIADES
PARIS

Titre original

Individuelle Geistwesen und ihr Wirken in der Seele des Menschen

4^e édition, 1992, Rudolf Steiner Verlag, Dornach (Suisse)

© 1959 by Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung

Dornach (Suisse)

GA 178

Traduction des conférences : Anne Charrière

Traduction des notes : Gudula Gombert

Couverture :

Odilon Redon. Représentation de l'ange du Mal

Extrait du recueil *Les Fleurs du Mal*. Lithographie, 1890

Bibliothèque Nationale, Paris

© 1999 by Éditions Triades
36 rue Gassendi
75014 Paris
Tous droits réservés
ISBN 2-85248-201-0

À PROPOS DE LA PUBLICATION DES CONFÉRENCES DE RUDOLF STEINER

La base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique est constituée par les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925). Parallèlement, Rudolf Steiner a donné de 1900 à 1924 de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même ne voulait pas à l'origine que ses conférences, toujours faites sans notes, soient fixées par écrit, étant conçues « comme des communications orales, non destinées à être imprimées ». Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, incomplètes et défectueuses, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en réglementer la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner von Sivers, à qui incombait le soin de déterminer qui sténographierait, l'administration des textes et le contrôle nécessaire de ceux-ci en vue de leur publication. Faute de temps, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il y a donc lieu de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet : « Il faudra seulement s'accommoder du fait que, dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs. »

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang* au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées : « On ne reconnaît la capacité de porter un jugement sur le contenu d'une telle publication privée qu'à celui qui remplit les conditions

requis pour ce faire. Pour la plupart des publications en question figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos, ainsi que celle de l'histoire dans la perspective de l'anthroposophie, telle que la présentent les communications puisées à la source du monde de l'esprit. » Ceci est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner-Gesamtausgabe*), dont le présent volume est un élément.

SOMMAIRE

La connaissance du suprasensible et les énigmes de l'âme

Conférence publique, Saint-Gall, 15 novembre 1917

La science de la nature et la science de l'esprit : leurs caractéristiques. La science de la nature part de la naissance et suit le visible ; la science de l'esprit part de l'étude de la mort et explore le suprasensible. Résignation ou courage de connaître aux limites de la connaissance. Du Bois-Reymond – F. Th. Vischer. Représentation – image. Imagination, Inspiration, Intuition. Préhension réelle de l'aspect psychique et spirituel de l'homme et de l'univers. La vision du monde matérialiste et celle de la science de l'esprit, leurs conséquences pour la vie après la mort et pour la vie pratique. Le goethéanisme.

Le mystère du double. La médecine géographique

Saint-Gall, 16 novembre 1917

Le revirement vers le matérialisme, depuis le XVI^e siècle, exige actuellement la connaissance spirituelle. L'importance, pour la vie de l'âme après la mort, d'avoir cultivé la science de l'esprit en commun. Des concepts spirituels, une lumière de la connaissance. Le monde spirituel s'étendant jusque dans le monde physique. Le double. Les rapports du double aux différentes irradiations terrestres. La médecine géographique. Les relations avec l'Amérique avant et depuis l'ère de l'âme de

conscience. La christianisation iro-écossaise. La Terre, un organisme vivant. Le nationalisme et la culture universelle. Russie – Amérique. La science de l'esprit, une force de vie.

Derrière le décor de l'histoire

Première conférence, Zurich, 6 novembre 1917

L'action de forces bonnes et mauvaises dans les événements historiques. L'interaction entre les vivants et les morts. La particularité de l'époque de civilisation actuelle. La direction des hommes selon des principes occultes. La prise de conscience des secrets de la maladie, de la procréation et de la mort. Le savoir que reçoivent les âmes de personnes tuées par attentat. Les impulsions de pouvoir émanant de confréries occultes. Des tendances visant à paralyser l'évolution spirituelle. 1841, année décisive. Depuis 1879, les esprits des ténèbres agissent dans les âmes des hommes. Les discerner enlève la force à leur action. À propos de l'action en faveur de la science de l'esprit.

Deuxième conférence, Zurich, 13 novembre 1917

Le changement aux temps modernes. Dans le monothéisme, l'homme ne trouve un lien qu'avec l'ange. Les hommes doivent trouver des relations concrètes avec le monde spirituel.

Le combat dans le monde spirituel entre 1841 et 1879. L'action des esprits des ténèbres. Les confréries occultes et leurs différentes aspirations. La tâche de la science de l'esprit.

L'effet de conceptions matérialistes dans le monde spirituel. La nature de la liberté. La relation avec les morts. À propos de

la psychanalyse. Des psychopathies, conséquences de relations injustes avec les morts. La connaissance de l'esprit, un remède. L'action à partir d'impulsions spirituelles et les oppositions.

De la psychanalyse

Première conférence, Dornach, 10 novembre 1917

Les débuts de la psychanalyse. Breuer. Freud. L'orientation de leur recherche expliquée à l'aide de cas de malades. Adler. La conception de Jung. Les types d'attitude. L'inconscient individuel et l'inconscient collectif. Projection et introjection. La notion de Dieu, une fonction psychique nécessaire. La conception de Jung, l'exemple symptomatique de quelqu'un qui n'approche pas le monde spirituel. Nietzsche, Schopenhauer, Wagner, exemples réels d'activité spirituelle.

Deuxième conférence, Dornach, 11 novembre 1917

Les réalités de l'âme dont il est question dans la psychanalyse indiquent le spirituel. Le rapport de l'homme avec le monde spirituel. Dessoir et l'anthroposophie, un exemple de la moralité des érudits. Penser, ressentir, vouloir, une unité dans l'âme ; se séparant au-delà du seuil ; se mélangeant dans le subconscient lorsque le Je est faible. Hystérie et nervosité. Les concepts intellectuels sont insuffisants. Le caractère des concepts de la science de l'esprit. La vie de Nietzsche, exemple de l'action d'impulsions spirituelles.

Psychanalyse et pédagogie. La thérapie individuelle de la psychanalyse et la thérapie générale de la culture par la

science de l'esprit. Critère : une théorie doit pouvoir tenir lorsqu'on l'applique à elle-même.

Les êtres spirituels individuels Et le fondement unitaire du monde

Première conférence, Dornach, 18 novembre 1917

Le spirituel ne peut pas être saisi par le concept de l'inconscient. Où il y a de l'esprit, il y a de la conscience. L'apogée du matérialisme et l'expérience de l'apparition du Christ dans L'éthérique. La confrontation avec le mal, une tâche de l'époque. L'effet de concepts spirituels ou matérialistes dans la vie après la mort. Le spiritisme. Le discerner protège de machinations occultes. L'impulsion du Christ. Des confréries occultes occidentales et orientales tendent à détourner les âmes humaines de l'apparition du Christ. L'impulsion de l'Irlande. L'influence « américaine » écartée. Le subconscient et le double. Sa dépendance du territoire.

Deuxième conférence, Dornach, 19 novembre 1917

Les confréries occultes et le spiritisme. Les contradictions de la vie. Le fondement unitaire du monde et l'action d'individualités spirituelles différentes. La réalité de la vie et l'absence abstraite de contradiction. La nature indique un fondement unitaire du monde. L'action d'esprits contradictoires dans les décors s'offrant aux sens. Les êtres élémentaires. Penser, ressentir, vouloir et L'intervention d'entités différenciées. Le mal. Le surmonter à l'aide de l'impulsion du Christ. La liberté de l'homme face au spirituel.

L'Irlande et la christianisation de l'Europe. Le double et la liberté. La division taylorienne du travail à titre d'exemple.

Troisième conférence, Dornach, 25 novembre 1917

Ce qui est périmé dans la vie spirituelle ancienne – les impulsions nouvelles d'avenir de la science de l'esprit. Les grandes questions de la vie : emploi des forces éthériques dans des machines, maîtrise de la vie, de la maladie et de la mort. Mainmise sur la procréation et la naissance. Laisser passer les impulsions spirituelles en dormant, les saisir en toute liberté. La pierre philosophale. Dieu, vertu, immortalité. Leur interprétation par les confréries occultes en biaisant. Tenir compte de l'élément cosmique de manière altruiste : une exigence du temps. L'utilisation de cet élément par des confréries occidentales et orientales. L'action des morts en toute liberté, à partir du monde spirituel – leur introduction, dans l'existence terrestre, d'une manière artificielle, tout selon le comportement des hommes terrestres.

Notes de carnet de Rudolf Steiner (fac-similés)

Notes

Index des noms propres

Rudolf Steiner à propos des copies de ses conférences

Bibliographie

LA CONNAISSANCE DU SUPRASENSIBLE ET LES ÉNIGMES DE L'ÂME HUMAINE

Conférence publique

Saint-Gall, 15 novembre 1917

Celui qui suit l'évolution de l'esprit humain au fil des siècles ou des millénaires en tirera un sentiment de la manière dont l'esprit humain va au-devant de conquêtes sans cesse nouvelles dans les domaines du connaître et de l'agir. Il n'est peut-être pas nécessaire de trop insister ici sur le mot « progrès », car cela pourrait, en cette triste période qui s'est abattue sur l'humanité, éveiller chez certains des doutes fort âpres. Mais il y a un autre aspect que l'on aura clairement devant les yeux lorsqu'on considère l'évolution de l'esprit humain, à savoir que les formes et les traits sous lesquels cet esprit humain déploie son ambitieuse activité changent fondamentalement de siècle en siècle.

Et comme il est principalement question, dans notre réflexion d'aujourd'hui, d'une connaissance vers laquelle il s'agit de tendre nos efforts, et qui veut se placer d'une manière moderne dans l'évolution de l'humanité, il est utile de nous rappeler, à titre de comparaison seulement, comment des conceptions qui, sous un certain rapport, entrent en contradiction avec l'ancien, ont du mal à prendre pied dans l'humanité en évolution. À ce sujet, il convient de toujours et encore attirer l'attention sur la difficulté qu'il y avait, par exemple, à faire valoir la conception du monde copernicienne {1} face aux habitudes de penser et de sentir des hommes – dans certains domaines, cela a mis des centaines d'années –, cette conception du monde qui rompait avec ce que les

hommes ont cru pendant longtemps, à partir de leur expérience sensible, devoir prendre pour la vérité au sujet de l'édifice de l'univers.

Puis vint le temps où il n'était plus permis, où il n'était plus possible de se fier à ce que les yeux voient au sujet du lever et du coucher du soleil, ou de la course du soleil ; où, contrairement aux apparences, il fallut admettre que, sous un certain rapport, au moins dans sa relation à la Terre, le Soleil se tient immobile. Les habitudes de penser et de sentir des hommes ne s'adaptent pas facilement à de telles révolutions de la connaissance.

Dans la science spirituelle d'orientation anthroposophique, à laquelle nous avons décidé de consacrer les réflexions de la soirée d'aujourd'hui, on a encore bien plus affaire à une telle révolution, et celui qui, à partir de solides fondements scientifiques, croit pouvoir à bon droit être convaincu du contenu de cette science de l'esprit, croit aussi qu'elle intervient nécessairement dans le présent et dans l'évolution ultérieure du penser, du sentir et du ressentir.

On est en droit de dire – permettez-moi ces paroles en guise d'introduction – qu'on avait affaire, face à une révolution comme celle que propose la conception copernicienne, à d'innombrables préjugés, à des points de vue traditionnels, dont les gens pensaient que, s'ils étaient remplacés par autre chose, ce serait la fin de toutes sortes de représentations religieuses, etc. Par rapport à ce dont il doit être parlé ce soir, divers autres aspects s'ajoutent encore. Ici, on n'a pas seulement affaire aux préjugés qui s'opposent par exemple aux idées coperniciennes, mais on a affaire au fait que, de nos jours, bien des gens, je dirais même la plupart de ceux qui se

considèrent comme éclairés et cultivés, ne se contentent pas d'opposer leurs préjugés, leurs pressentiments, mais que d'une certaine manière, la personne éclairée, cultivée, a honte, en fait, aujourd'hui, de s'intéresser sérieusement au domaine dont doit parler l'anthroposophie.

On croit se compromettre, non seulement vis-à-vis du monde, mais aussi vis-à-vis de soi-même, si l'on reconnaît que l'on pourrait développer un savoir aussi rigoureux et scientifique au sujet des choses dont il doit être question aujourd'hui qu'au sujet de ce qui appartient à l'édifice de la nature extérieure ; on croit devoir se considérer comme insensé ou infantile à ses propres yeux.

Ce sont ces choses qui doivent être prises en considération lorsqu'il est question aujourd'hui d'une science spirituelle d'orientation anthroposophique. Celui qui en parle à partir des faits établis par cette science connaît les objections qui doivent évidemment, de nos jours encore, s'élever par centaines et par milliers ; il connaît ces objections déjà pour la raison qu'on ne met pas seulement en doute aujourd'hui les différentes vérités et les différents résultats de cette science de l'esprit, mais que, de manière générale, on doute du fait qu'il soit possible d'élaborer un savoir, une connaissance pour le domaine que recouvre la science spirituelle d'orientation anthroposophique.

Que l'on puisse, à propos du domaine de l'éternel dans l'âme, développer des croyances générales, cela est certainement, de nos jours, encore reconnu par un très grand nombre de personnes comme fort justifié ; mais que l'on puisse développer un véritable savoir à propos des faits qui, en rapport avec l'élément immortel-éternel de la nature humaine, se soustraient au monde des sens, cela est considéré

à de nombreux points de vue par la plupart des gens, et justement par ceux qui croient juger à partir du mode de représentation fondé de la science contemporaine, comme quelque chose de fantasmagorique ou d'excentrique.

Ce n'est pas à quelque chose de fantasmagorique ou d'excentrique que nous aurons affaire ce soir ; mais à un domaine devant lequel recule déjà dès l'abord l'observateur humain, et en particulier l'observateur scientifique. Je voudrais seulement encore évoquer très brièvement le fait que cette science spirituelle d'orientation anthroposophique ne veut pas être quoi que ce soit de sectaire. Celui qui croirait qu'elle veut se présenter comme le fondement d'une quelconque nouvelle confession religieuse se méprendrait totalement à son sujet. Elle n'est pas cela.

Elle est, telle qu'elle veut se présenter aujourd'hui, un aboutissement nécessaire de cette conception du monde, de cette façon de voir très répandue, jusque dans les couches populaires de la société, qu'a justement apporté l'évolution des sciences de la nature. Cette évolution des sciences de la nature, qui fournit aujourd'hui tant de concepts pour la manière dont la plupart des gens conçoivent le monde, concepts qui sont à leur tour cause de sentiments et de sensations, cette façon de voir selon la science de la nature se donne pour tâche d'étudier en profondeur et d'expliquer ce qui est donné aux sens extérieurs, ce qui, en tant que lois de la nature, est accessible à l'entendement humain à travers les réalités perceptibles par les sens extérieurs.

Déjà en ne tenant compte que du vivant – pour d'autres domaines, cela est un peu moins évident, mais avec le vivant, cela nous apparaît très clairement –, on peut voir combien

cette science de la nature doit être soucieuse aujourd'hui d'en revenir partout aux origines, à ce qui fournit pour ainsi dire en germe le plan pour ce qui est en devenir, pour ce qui pousse et croît et prospère. Quand le naturaliste veut expliquer la vie animale, la vie humaine, au sens où il l'entend, il remonte à la naissance ; il étudie l'embryologie, il étudie ce à partir de quoi se développe ce qui pousse et vient à la vie. La science de la nature remonte à la naissance, qui est le commencement de ce qui se déploie devant les sens.

Et si la science de la nature veut être une explication du monde, elle remonte aussi, avec diverses hypothèses, en prenant pour base ce que la géologie, la paléontologie, les différentes branches de cette science de la nature peuvent justement donner, elle remonte à ce quelle peut se forger comme représentations au sujet de, je dirais, la naissance de l'édifice du monde. Même si, de temps à autre, quelqu'un met en doute la légitimité d'une telle manière de penser, les hommes s'y sont toujours efforcés. Et l'on connaît bien les pensées que les hommes ont produites pour explorer, si ce n'est peut-être le commencement du devenir terrestre, du moins des époques fort reculées, ces époques où par exemple l'homme n'était pas encore venu sur terre, pour, à partir de ce qui précède, à partir de ce qui est à la base, en germe, expliquer d'une manière ou d'une autre ce qui vient ensuite, ce que l'homme a dans son environnement et qui s'offre à ses sens. Toute la théorie darwinienne {2}, ou, si l'on veut faire abstraction de celle-ci, la théorie de l'évolution repose sur une recherche du naître, du procéder de quelque chose. Partout il y a cette idée de remonter à la jeunesse et à la naissance.

La science de l'esprit au sens de l'anthroposophie part d'une autre situation. Et déjà par ce point de départ, elle

suscite tout d'abord de l'opposition, sans que les hommes en soient clairement conscients : une opposition confuse, une opposition dont on est tenté de dire qu'elle est inconsciente, instinctive ! Et une telle opposition est souvent beaucoup plus agissante qu'une opposition clairement reconnue, clairement pensée. Or pour parvenir à des représentations portant non plus maintenant sur des concepts spirituels flous et généraux mais sur des réalités spirituelles, cette science de l'esprit d'orientation anthroposophique doit partir de la mort. Par là, elle se trouve d'emblée en contradiction fondamentale avec ce qui est pratique courante aujourd'hui, avec le fait de partir de la naissance, de la jeunesse, de la croissance, de la marche en avant de l'évolution.

La mort intervient dans la vie. Pourtant, vous pouvez, si vous parcourez la littérature scientifique contemporaine, découvrir partout que le chercheur consciencieux est vraiment de l'avis que la mort, en tant que telle, ne peut pas être intégrée à la série des concepts scientifiques au même titre que d'autres concepts. Or celui qui étudie la science de l'esprit doit prendre cette mort, c'est-à-dire la cessation, le contraire en fait de la naissance, pour point de départ. La question fondamentale est de savoir comment la mort et ce qui est apparenté à la mort intervient dans la vie au sens large. La mort met un terme à ce que les sens peuvent voir ; elle défait ce qui est en devenir, ce qui se développe devant les sens.

La mort intervient comme quelque chose dont on peut avoir l'idée que c'est étranger à ce qui est à l'œuvre ici, dans le monde sensible, à ce qui y règne, croît et prospère. Il en résulte l'opinion qui, dans certaines limites, est parfaitement compréhensible quoiqu'en même temps tout à fait infondée,

selon laquelle on ne pourrait rien savoir au sujet de ce que recouvre la mort, au sujet de ce qu'elle cache sous son voile. Et c'est de cette partie du ressentir humain que montent en fait toutes les oppositions qui peuvent très évidemment être formulées contre les résultats développés aujourd'hui par une science encore jeune.

Car cette science de l'esprit est jeune et celui qui la pratique en scientifique se trouve, justement pour les raisons qui viennent d'être indiquées, dans une tout autre situation que le scientifique qui étudie la science de la nature, même quand il parle des choses de son domaine de recherche. Le scientifique selon la science de l'esprit ne peut pas procéder de la même manière que le scientifique de la science de la nature, en présentant un fait quelconque et en prouvant ensuite ce fait sur la base de ce dont, d'une certaine manière, tout le monde est convaincu ; car le scientifique qui travaille avec la science de l'esprit parle justement de ce que l'on ne peut pas percevoir avec les sens. C'est pourquoi il est toujours obligé, dans un premier temps, lorsqu'il parle des résultats de sa science, d'indiquer comment on parvient à ces résultats.

Il existe aujourd'hui une littérature très fournie sur le domaine que j'ai à représenter ce soir devant vous. Des critiques qui se croient informés objectent constamment à ce qui, par exemple, est écrit dans mes ouvrages, et bien que cela ne prouve en réalité que la superficialité avec laquelle les choses sont lues, que le scientifique dont le domaine est la science de l'esprit prétend que les choses sont comme ceci ou comme cela mais qu'il n'apporte pas de preuves. Si, chers auditeurs, il apporte bien des preuves, mais il apporte ses preuves d'une autre manière ! Il dit d'abord comment il est arrivé à ses résultats ; il doit d'abord indiquer comment est le

chemin qui conduit au domaine des faits réels.

Ce chemin est déjà déconcertant à plusieurs titres, parce qu'il est peu commun au regard des habitudes de penser et de sentir modernes. Tout d'abord, il faut que soit dit ceci : l'investigateur de l'esprit arrive, par sa recherche, à ce résultat absolu qu'avec les méthodes et les façons de procéder qu'il ne rejette pas, qu'au contraire il admire, avec ces méthodes par lesquelles la science de la nature est arrivée à ses brillants résultats, on n'entre pas dans le suprasensible. Et c'est justement de cette expérience du caractère limité des manières de procéder adoptées par le penser selon la science de la nature que part la science de l'esprit ; mais pas de la façon dont cela se fait souvent aujourd'hui, en disant simplement à propos de certaines choses par rapport auxquelles la science de la nature est arrivée à ses limites : Ici se trouvent les limites de la connaissance humaine –, non, mais d'une manière telle que l'on essaie justement, à ces limites, de parvenir à vivre des expériences très précises, qui ne peuvent être atteintes qu'à ces limites. J'ai dit certaines choses de ces régions limites de la connaissance humaine en particulier dans mon dernier écrit, *Des énigmes de l'âme* {3}, qui doit paraître dans les semaines à venir.

Or les personnes qui n'ont pas pris la connaissance pour quelque chose qui leur arrive facilement de l'extérieur, qui ont lutté avec cette connaissance, qui ont lutté avec la vérité, ont toutes fait, au moins à ces limites, certaines expériences. Il faut bien dire là que les temps changent, que l'évolution de l'humanité change. – Il y a encore relativement peu de temps, les penseurs les plus éminents et ceux qui luttaient pour la connaissance se tenaient d'une façon telle devant ces limites

qu'ils étaient de l'avis que ces régions limites étaient infranchissables, qu'il fallait en rester là. Ceux de mon aimable auditoire qui m'ont entendu quelquefois ici savent combien il est peu dans mes habitudes d'aborder des choses personnelles.

Ce n'est que lorsque le vécu personnel est en lien d'une manière ou d'une autre avec la question traitée que cela peut sans doute être brièvement permis. Je suis donc en droit de parler ainsi : Cela même que j'ai à dire sur de telles expériences aux régions limites de la connaissance est, chez moi, le résultat d'une recherche spirituelle qui dure depuis plus de trente ans. Et c'était il y a plus de trente ans quand justement ces problèmes, ces tâches, ces énigmes, qui naissent aux régions limites de la connaissance, ont fait sur moi une impression significative. Parmi les nombreux exemples que l'on peut citer concernant ces régions limites, je voudrais mettre en relief l'expérience à laquelle a fait référence un homme qui a véritablement lutté pour la connaissance, le célèbre esthéticien Friedrich Theodor Vischer {4}, qui fut aussi, en tant que philosophe, une personnalité très remarquable, quoiqu'il ait peut-être déjà de son vivant été trop peu reconnu et vite oublié.

Friedrich Theodor Vischer, que l'on appelait V-Vischer, a rédigé, il y a quelques décennies de cela, un traité très intéressant sur un autre livre très intéressant que Volkelt {5} a écrit sur la « Traumphantasie » (L'imagination du rêve). Dans son livre, Friedrich Theodor Vischer a abordé certains sujets qui ne nous intéressent pas ici. Mais je voudrais mettre en relief une phrase {6}, une phrase qui risque de passer inaperçue à la lecture, mais une phrase, aussi, qui peut produire un effet foudroyant sur l'âme humaine, lorsque celle-ci est pénétrée du désir de connaissance, du véritable désir

intérieur de connaissance.

C'est la phrase qui s'impose à Vischer lorsqu'il médite et réfléchit sur la nature de l'âme humaine. À partir de ce qu'il avait compris de ce que la science de la nature a à dire de l'homme à notre époque moderne, il déduisit une fois ceci : Que l'âme humaine ne peut pas être seulement dans le corps, cela est très clair ; mais qu'elle ne peut pas non plus être à l'extérieur du corps, cela est tout aussi clair.

Nous nous trouvons donc devant une contradiction totale, devant une contradiction qui n'est pas de nature à pouvoir se résoudre tout simplement. On se trouve devant une telle contradiction qui s'impose avec une nécessité irrévocable, lorsqu'on lutte sérieusement pour accéder à une connaissance. V-Vischer ne pouvait pas encore – car les temps n'étaient pas encore mûrs pour cela – progresser depuis ce que je voudrais appeler le « se tenir en de tels lieux de connaissance, en de telles régions limites », progresser depuis le connaître au sens habituel du terme, jusqu'à l'expérience intérieure d'une telle contradiction. Ainsi entendons-nous aujourd'hui encore la grande majorité des hommes de connaissance, lorsqu'ils se heurtent à une telle contradiction – il en existe en fait des centaines et des centaines, Du Bois-Reymond [\[7\]](#), ce physiologiste plein d'esprit, a parlé en son temps des sept énigmes du monde, mais on peut multiplier par cent ces sept énigmes du monde –, ainsi entendons-nous donc l'homme de connaissance contemporain dire : La connaissance humaine vient jusqu'ici, elle ne peut pas aller plus loin.

Il dit seulement cela pour la raison qu'il ne parvient pas à se décider, aux bornes de la connaissance humaine, à passer du simple penser, de la simple représentation, à l'expérience

vécue des choses. Il faut commencer en un tel endroit où une contradiction, que l'on n'a pas inventée mais qui s'est manifestée à nous à travers les énigmes du monde, se place en travers de notre chemin, il faut essayer de vivre toujours et encore avec une telle contradiction, toujours et toujours de nouveau, et lutter avec elle, de la même manière qu'on lutte avec les habitudes de la vie quotidienne, lutter avec, en y immergeant pour ainsi dire toute son âme. Il faut – et cela suppose, pour le penseur, un certain courage intérieur – s'immerger dans la contradiction, ne pas craindre que cette contradiction puisse par exemple faire voler en éclats les représentations de son âme, ou que l'âme ne parvienne pas à percer, etc. J'ai décrit en détail cette lutte en de telles régions limites dans mon livre *Des énigmes de l'âme*.

Alors, lorsqu'au lieu de parvenir à une telle région limite à l'aide de sa simple activité de représentation, de sa simple spéculation, en fixant les choses, l'homme y arrive avec toute son âme, il progresse. Mais il ne progresse pas sur un chemin qui n'est que logique ; il progresse sur un chemin de vie qui est un chemin de connaissance. Et ce qu'il vit en ce point, je voudrais l'exprimer à l'aide d'une comparaison ; car les chemins de l'investigation spirituelle sont de véritables expériences vécues de la connaissance, sont des faits de connaissance. La langue n'a pas encore, de nos jours, beaucoup de mots pour ces choses, parce que les mots sont forgés pour la perception sensible extérieure.

C'est pourquoi, souvent, l'on ne peut s'exprimer que par comparaison au sujet de ce qui se présente clairement à l'œil de l'esprit. Lorsqu'on pénètre de telles contradictions en les vivant, on se sent comme à la limite où vient frapper le monde spirituel, qui ne peut pas être trouvé dans la réalité sensible,

où il vient certes frapper, mais où, d'une certaine manière, il vient frapper de l'extérieur. C'est comme – il n'importe pas que cette image soit bien fondée ou non du point de vue de la science de la nature, elle peut être évoquée à titre de comparaison –, c'est comme quand un être d'un règne de vie inférieur n'est pas encore parvenu au sens du toucher, mais qu'il fait seulement des expériences intérieures dans le mouvement d'agitation incessant qui l'anime, et qu'il fait l'expérience de la limite du monde physique, de la surface des différentes choses.

Un être qui n'a pas encore développé le sens du toucher, et qui fait ainsi l'expérience de la surface des choses sensibles, est encore totalement fermé sur lui-même, il ne peut pas encore découvrir par les sens, par le toucher, ce qui existe là, à l'extérieur comme impressions sensorielles. C'est exactement ainsi que se sent, sur un plan purement spirituel-psychique – il ne nous faut pas songer là à quoi que ce soit de matériel –, celui qui lutte avec la connaissance, lorsqu'il se trouve en un endroit tel que nous venons de le décrire. Or, de même que, dans le cas d'un être vivant appartenant à un règne inférieur, l'organisme opère comme une percée en se heurtant au monde sensible extérieur et se différencie en direction du sens du toucher, au moyen duquel on explore les surfaces, au moyen duquel on sait si une chose est rugueuse ou lisse, chaude ou froide à sa surface, de même que s'ouvre vers l'extérieur ce qui ne vit qu'à l'intérieur, de la même façon on conquiert pour soi la possibilité de réaliser comme une percée justement en de tels endroits limites, de s'acquérir un toucher spirituel.

C'est alors seulement, lorsqu'on a peut-être lutté souvent pendant des années en de tels points limites de la connaissance

pour percevoir dans le monde spirituel, c'est alors que l'on accède à la réalité des organes spirituels. Je ne parle que de manière élémentaire de la façon dont ce sens du toucher se développe. Mais on peut, pour employer certaines expressions dans un sens plus complet, parler du fait que, par un travail intérieur de plus en plus poussé, par un travail pour se sortir de cet enfermement sur soi-même, se développent des yeux spirituels, des oreilles spirituelles. Aujourd'hui, il paraît encore absurde à beaucoup de personnes de parler du fait que l'âme est au départ un organe aussi indifférencié que l'organisme d'un être inférieur qui forme ses sens à partir de sa substance, et qu'à partir de cette substance peuvent se former des concepts d'âme, des organes spirituels différenciés selon l'âme, qui confrontent alors cet organisme au monde spirituel.

On est en droit de dire que la science de l'esprit, présentée systématiquement et en toute légitimité d'une manière scientifique, s'inscrit nouvellement aujourd'hui dans les progrès que l'humanité réalise en matière de connaissance au cours de son évolution. Mais cette science n'est pas à tout point de vue quelque chose de nouveau. Cette lutte pour y accéder, cette aspiration vers elle, nous les voyons justement chez les plus éminents hommes de connaissance du passé. J'ai déjà fait allusion à l'un d'entre eux, Friedrich Theodor Vischer. Je voudrais tout de suite montrer encore une fois à partir de ses propres déclarations comment il s'est tenu à l'une de ces limites de la connaissance, comment cependant il en est resté là, comment il n'a pas fait le pas qui mène du mouvement intérieur à la percée de la limite, au sens spirituel du toucher.

Je voudrais donc vous lire ce passage précis dans les écrits de Friedrich Theodor Vischer, où il décrit comment il est arrivé, à l'occasion de ce combat aux prises avec les

découvertes de la science de la nature, à une telle limite où l'esprit vient frapper aux portes de l'âme humaine. C'était à l'époque où la science de la nature, avec son approche matérialiste, posait beaucoup d'énigmes à ceux qui luttaien sérieusement pour la connaissance, et où nombreux étaient ceux qui disaient qu'on ne pouvait en aucune façon parler autrement de l'âme qu'en considérant quelle n'était qu'un produit de l'activité matérielle.

Je cite {8} : « Pas d'esprit là où il n'y a pas de centre nerveux, de cerveau, disent les opposants. Pas de centre nerveux, pas de cerveau, disons-nous, s'ils n'ont été préparés depuis le bas en d'innombrables étapes ; il est facile de parler avec moquerie du souffle tapageur de l'esprit dans le granit et le calcaire – pas plus difficile qu'il ne serait pour nous de nous demander ironiquement comment l'albumine se sublime en idées dans le cerveau. La mesure des différences entre les étapes échappe à la connaissance humaine.

Le mystère demeurera sur la manière dont il se fait que la nature, sous laquelle doit pourtant sommeiller l'esprit, se présente comme un contrecoup si parfait de l'esprit, que nous nous couvrons de bosses en nous y heurtant ; » – je vous prie de noter comment cet homme qui lutte pour la connaissance décrit que nous nous couvrons de bosses en nous y heurtant ; vous avez ici l'expérience intérieure d'un lutteur : cette façon de se cogner d'un lutteur aux prises avec la connaissance ! – « C'est une « *direm*tion{9} » d'une telle apparence d'absolu, qu'avec l'« être-autrement » et l'« être-en-dehors-de-soi » de Hegel – formules qui, pour aussi spirituelles qu'elles soient, ne disent pour ainsi dire rien – la rudesse de l'apparent mur de séparation est simplement voilée. On trouve chez Fichte la

juste reconnaissance du tranchant et du choc de ce contrecoup, mais sans explication s'y rapportant. »

Ici, nous avons la description qu'un homme donne de sa lutte avec la connaissance, à l'époque qui précéda celle où pouvait naître la décision, la décision scientifique au sens de la science de l'esprit, de ne pas seulement en arriver à ce coup et contrecoup, mais de percer le mur de séparation dressé face au monde spirituel. – Je ne peux pas parler autrement de ces choses qu'en termes de principes ; vous les trouverez exposées en détail dans mes livres. Notamment dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?* {10} et dans la deuxième partie de ma *Science de l'occulte* {11}, vous trouverez exposé dans les moindres détails ce que l'âme doit, par une activité intérieure, par – si je peux m'exprimer ainsi – un entraînement intérieur, entreprendre avec elle-même pour véritablement transformer en organes spirituels, qui pourront ensuite contempler le monde spirituel, ce qui en elle est indifférencié.

Or beaucoup de choses sont nécessaires si l'on veut vraiment, sur cette voie, parvenir à des investigations. Beaucoup de choses sont nécessaires parce qu'à notre époque, en raison des habitudes qui se sont créées dans le domaine de la science de la nature, dans le domaine d'une conception du monde fondée sur la science de la nature – domaine qui, dans son propre champ, est pleinement légitime –, une façon particulière de penser s'est introduite dans la vie des hommes, une façon de penser allant dans le sens contraire des voies qui mènent à l'intérieur du monde de l'esprit ; de sorte qu'il est tout à fait naturel que l'on n'entende, du côté de la science de la nature, que des choses qui en fait ne veulent rien savoir du monde spirituel tel qu'il est véritablement, dans la réalité des

faits.

Je voudrais n'en citer qu'une seule – comme je l'ai dit, vous trouverez les précisions dans les ouvrages mentionnés –, je veux citer le fait que l'homme doit, au prix d'un combat, s'acquérir une tout autre façon de se représenter les choses. Dans la vie ordinaire, on se satisfait des concepts et des représentations lorsqu'on peut se dire : ces concepts, ces représentations sont tels qu'ils sont une réplique de quelque réalité extérieure ou d'une chose extérieure. – L'investigateur de l'esprit ne peut pas se satisfaire de cela. Déjà les représentations, les concepts, deviennent quelque chose de tout autre dans son âme que ce qu'ils sont d'après les habitudes de penser de l'époque actuelle. Si je peux à nouveau me permettre une comparaison, je voudrais montrer à partir de celle-ci comment l'investigateur de l'esprit se tient aujourd'hui face au monde.

Les matérialistes, les spiritualistes, les panthéistes, les individualistes, les monadistes, etc. {12}, tous ces gens croient pouvoir pénétrer d'une manière ou d'une autre les énigmes de l'univers ; on essaye, à l'aide de certaines représentations, de certains concepts, de se faire une image des processus du monde. Or l'investigateur de l'esprit ne peut pas du tout concevoir les concepts de cette façon, mais il doit se positionner par rapport à un concept de manière à toujours être parfaitement conscient du fait qu'il n'a rien d'autre, dans un concept, dans une représentation, que ce que l'on a dans le monde sensible extérieur lorsqu'on photographie par exemple un arbre ou un autre objet d'un certain côté. On obtient une image d'un certain côté ; d'un autre côté, on obtient une autre image, d'un troisième côté encore une autre image, d'un

quatrième côté, de nouveau une autre image.

Les images sont différentes les unes des autres ; ce n'est que toutes ensemble, quand on les combine en esprit, qu'elles donnent l'arbre sous la forme d'une représentation construite. Mais on peut très bien dire que ces choses se contredisent les unes les autres ! Voyez seulement combien un objet paraît souvent différent selon qu'il est photographié d'un côté ou de l'autre ! L'investigateur de l'esprit se situe face à toutes ces représentations de panthéisme, de monadisme, etc, d'une manière telle qu'elles ne sont rien d'autre que différentes vues de la réalité. Car, en vérité, la réalité spirituelle ne se livre absolument pas au monde des représentations, au monde des concepts, d'une manière telle qu'on puisse dire d'un quelconque concept qu'il est une réplique exacte, mais il faut toujours faire le tour de la chose, il faut toujours se forger les concepts les plus variés à partir de différents côtés. On est ainsi mis à même de développer une bien plus grande vie intérieure, active psychiquement, que ce à quoi l'on est habitué pour la vie sensible extérieure ; or on est aussi obligé, par là, de faire des concepts quelque chose de beaucoup plus vivant. Ils ne sont plus des répliques, mais du fait qu'on les vit comme des expériences, ils sont quelque chose de beaucoup plus vivant qu'ils ne le sont dans la vie ordinaire et dans les choses qui en font partie.

Sur cette question, je peux me faire comprendre de la manière suivante. Supposez que vous ayez devant vous une rose coupée de son rosier ; vous vous en faites votre représentation. Effectivement, cette représentation, vous pouvez la former en vous ; vous aurez souvent aussi, avec cette représentation, l'impression qu'elle vous exprime quelque chose de réel, que cette rose est quelque chose de

réel. L'investigateur de l'esprit ne peut jamais progresser sur son chemin si, avec de telles représentations, il se satisfait de l'idée que cette rose serait quelque chose de réel.

La rose, représentée seule, en tant que fleur sur une courte tige, n'est nullement en soi quelque chose de réel ; elle ne peut, telle quelle est, exister que sur le rosier. Le rosier est quelque chose de réel ! Et l'investigateur de l'esprit doit désormais prendre l'habitude, pour chacune des choses par rapport auxquelles les hommes se font des représentations en croyant qu'elles sont, elles aussi, quelque chose de réel, de toujours être conscient dans quel sens limité une telle chose est une réalité. Il doit sentir, lorsqu'il a devant lui la rose avec sa tige, que ce n'est pas quelque chose de réel ; il doit sentir avec, ressentir avec, vivre avec la rose le degré d'irréalité qui est contenu dans cette rose vue comme simplement une fleur.

Mais du fait que l'on étend ce qui vient d'être dit à la contemplation du monde entier, la vie des représentations elle-même s'anime ; de ce fait, on n'obtient pas les représentations déjà figées, les représentations vidées de vie dont se satisfait la conception du monde actuelle de la science de la nature, mais on obtient des représentations qui vivent avec les choses. Toutefois, lorsqu'on part des habitudes de penser de l'époque actuelle, on éprouve tout d'abord certaines déceptions, des déceptions qui se produisent parce que ce que l'on éprouve ainsi diffère vraiment beaucoup des habitudes de penser de l'époque actuelle. On est bien obligé parfois de parler de manière très paradoxale par rapport aux choses qui se disent et se croient communément aujourd'hui, lorsqu'on parle à partir de ce que l'on connaît du monde spirituel.

On peut, de nos jours, être un homme très savant, disons

dans le domaine de la physique, un homme extraordinairement savant, et l'on peut à juste titre susciter de l'admiration avec sa science, mais on peut ne travailler qu'avec des concepts qui ne se rapprochent pas de ce que j'ai décrit, c'est-à-dire le fait de rendre vivant le monde des représentations, qui ne sont pas travaillés sous ce rapport. Je n'ai évoqué là qu'un aspect très élémentaire ; mais cet aspect élémentaire doit, chez l'investigateur de l'esprit, s'étendre à sa considération du monde entier. Je veux donner un exemple : le professeur Dewar {13} a tenu à Londres, au début du siècle, une conférence très significative. Cette conférence révèle à chaque phrase le grand savant de l'époque contemporaine, versé comme on ne peut mieux l'être dans la physique et ses représentations.

À partir des représentations de la physique, comme peut s'en forger le physicien de l'époque contemporaine, ce savant tente de parler de l'état final de la Terre, ou de quelque état futur, dans lequel beaucoup justement de ce qui peut encore être présent aujourd'hui aura nécessairement disparu. Il donne une description très juste, parce qu'il s'appuie sur toutes sortes de représentations bien fondées ; il décrit comment, dans des millions d'années, la Terre devrait entrer dans un état où la température aura baissé de tant et tant de centaines de degrés et comment alors – on peut très bien le calculer – certaines substances se seront nécessairement transformées. Il décrit comment le lait, par exemple, ne pourra plus être liquide comme aujourd'hui, mais devra être solide comme de l'albumine lorsqu'on en glaïre les murs, et qu'il sera si lumineux que l'on pourra lire le journal à sa lueur sans que l'on ait besoin d'une autre lumière, puisqu'on obtiendra de la lumière à partir de la seule albumine, et

beaucoup d'autres détails de ce genre.

Des choses qui, aujourd'hui, ne supporteraient pas même quelques grammes de pression, seront si solides dans leur consistance, dans leur constitution matérielle, que l'on pourra y accrocher des centaines de kilogrammes. Bref, le professeur Dewar donne une description formidable d'un futur état de la Terre. Du point de vue de la physique, on ne peut faire la moindre objection à cela ; mais pour celui qui a adopté intérieurement un penser vivant, la chose se présente autrement. À celui qui a adopté intérieurement un penser vivant, il apparaît nécessairement aussitôt devant son regard intérieur, quand il accueille en lui des formes de représentation comme celles que donne ce professeur, qu'il doit à présent se dire quelque chose qui, dans la méthode et la façon de voir, serait très semblable au raisonnement et à la manière de penser de ce savant.

Supposez que l'on prenne par exemple une personne de vingt-cinq ans et qu'on l'observe précisément – aujourd'hui, il est possible de réaliser de telles observations, il me suffit d'évoquer la technique de la radiographie {14} –, qu'on observe précisément comment certains organes, disons l'estomac, se modifient d'année en année, au cours de deux, trois, quatre, cinq ans ; ils prennent de nouvelles configurations. On peut décrire cela comme le fait le physicien, lorsqu'il compare les états successifs de la Terre et qu'il calcule ensuite à quoi cette Terre devra ressembler dans des millions d'années.

Or cela peut aussi se faire avec l'homme : on observe comment, disons l'estomac ou le cœur se transforment d'année en année ; puis on calcule à quoi doit ressembler l'homme deux

cents ans plus tard, à la suite de ces transformations. On obtient un résultat tout aussi fondé que celui du physicien lorsqu'on calcule à quoi doit ressembler l'homme dans deux cents ans si l'on additionne correctement les différentes observations ; seulement l'homme est alors mort depuis longtemps, il n'existe plus !

Vous voyez ce que je veux dire. Il s'agit du fait que, dans l'un des cas, on sait directement d'expérience qu'un tel calcul ne correspond pas à la réalité parce qu'au bout de deux cents ans, le corps humain ne serait plus là avec ces transformations, mais pour la Terre, on fait de tels calculs. Or on ne tient pas compte du fait que la Terre, au bout de deux millions d'années, sera, justement en tant qu'être physique, morte elle aussi depuis longtemps, qu'elle n'existera plus ; que tous ces savants calculs sur cet état futur n'ont aucune valeur de réalité, parce que la réalité à laquelle ils sont appliqués n'existera plus.

Les choses vont très loin. Chez l'homme, vous pouvez tout aussi bien compter en avant qu'en arrière, vous pourriez calculer, d'après les petites transformations observées sur deux années, à quoi l'homme ressemblerait il y a deux cents ans, mais il n'existait pas encore ! Or c'est d'après cette même méthode qu'est édifiée la théorie de Kant-Laplace {15}, cette théorie qui suppose qu'il régnait jadis un état nébuleux, lequel est calculé à partir de l'état actuel. Les calculs sont très bons, les perceptions sont très justes, seulement – il apparaît à l'investigateur de l'esprit qu'à l'époque où régnait prétendument cette nébuleuse originelle, la Terre n'était pas encore née, le système solaire n'existait pas encore.

Je voulais seulement évoquer ces calculs pour vous montrer comment toute la vie intérieure de l'âme doit sortir

de l'abstraction, comment elle doit plonger dans la réalité vivante, comment les représentations elles-mêmes doivent devenir vivantes. Dans mon livre *De l'énigme de l'homme* {16} qui est paru il y a deux ans, j'ai fait la distinction entre les représentations conformes et non conformes à la réalité. En résumé, l'important est que l'investigateur de l'esprit indique que son chemin est tel qu'il faut que soient tout d'abord éveillés les moyens de connaissance qu'il utilise, qu'il faut qu'il transforme d'abord son âme pour pouvoir regarder à l'intérieur du monde spirituel. Alors les résultats nous parviennent sous une forme telle que l'on peut voir que l'investigateur de l'esprit ne spéculé pas pour savoir si l'âme est immortelle, si elle traverse la naissance et la mort, mais que son chemin d'investigation le conduit à l'éternel dans l'âme humaine, à ce qui traverse les naissances et les morts ; son chemin d'investigation lui montre ce qui en l'homme vit sous forme éternelle. Par conséquent, il va à la recherche de l'objet, de la chose, de l'être même.

À partir du moment où l'on a l'être, on peut, à cet être, reconnaître ses propriétés, tout comme on reconnaît à la rose sa couleur. De là naît souvent la fausse impression que celui qui pratique la science de l'esprit ne ferait qu'affirmer qu'il en est ainsi, car il doit, lorsqu'il donne des preuves, toujours indiquer sur quel chemin on parvient à ces choses ; il doit en quelque sorte commencer là où l'autre science s'arrête. C'est alors qu'il est véritablement possible de pénétrer dans les domaines qui ont pour point de départ la mort, de la même façon que ce qui se trouve dans le champ de la science de la nature a pour point de départ la naissance et la jeunesse.

Il faut seulement être au clair sur le fait que cette mort n'est pas du tout seulement cet événement qui met fin aux

formes d'expériences réalisées à l'aide des sens extérieurs, comme on la considère d'ordinaire, mais qu'elle est quelque chose qui a part à l'existence, de même que les forces qui sont appelées à la vie au moment de la naissance ont part à l'existence. Nous rencontrons la mort non seulement en cet événement unique où elle s'empare de nous, mais nous portons aussi en nous les forces de la mort – des forces de déconstruction, de continuelle déconstruction – de la même manière que nous portons en nous les forces de la naissance, ou ce qui nous est donné à la naissance comme forces de construction.

Pour reconnaître cela, il faut, toutefois, pouvoir vraiment mener des investigations en un lieu frontière entre la science de la nature et la science de l'esprit. Sur certains points, je ne peux évidemment indiquer aujourd'hui que des résultats, et ne veux, de toute façon, que stimuler : si je devais exposer dans tous les détails ce par quoi je veux stimuler, il me faudrait donner beaucoup de conférences. Il est donc nécessaire, si l'on veut poursuivre dans le sens qui vient d'être indiqué, de se rendre en un lieu frontière entre la science de la nature et la science de l'esprit.

On croit si souvent, et on l'a cru dans le passé – aujourd'hui la science a généralement déjà dépassé ces choses, seuls les mouvements porteurs d'une conception du monde populaire en sont encore restés à un point de vue que la science a déjà abandonné il y a des décennies –, on croit si souvent que ce système nerveux humain, cet appareil nerveux humain ne serait qu'un outil pour le penser, le sentir et le vouloir, en un mot, pour vivre les choses intérieurement. Celui qui apprend, avec ces organes de l'âme, avec ces yeux de l'esprit, ces

oreilles de l'esprit {17}, comme je les ai décrits au moins dans leurs principes, à reconnaître la vie intérieure, qui la découvre réellement, cette vie intérieure, celui-là sait que dire : Le cerveau est un outil pour le penser, revient à dire : Je marche sur un chemin qui est peut-être détrempe, j'y imprime les traces de mes pas.

Plus tard, quelqu'un découvre ces traces de pas, il veut les expliquer. Comment les explique-t-il ? Il les explique en disant : en bas, dans la terre, se trouvent toutes sortes de forces qui ondoient et qui du fait de leur ondolement produisent ces traces de pas – or celles-ci ne sont nullement dues à des forces dans la terre qui produiraient de telles traces, car c'est moi qui les ai imprimées, et il est possible de prouver exactement qu'il s'agit là de mes traces ! – C'est ainsi que les physiologistes expliquent aujourd'hui que ce qui se déroule dans le cerveau procède du cerveau parce qu'à tout ce qui est penser, se représenter et sentir, correspond quelque chose dans le système nerveux. Exactement de la même manière que mes traces de pieds correspondent à mes pas enfoncés dans la terre, de la même manière quelque chose correspond vraiment dans le cerveau à ce que l'âme a comme impressions. Mais l'âme l'a d'abord imprimé.

Tout aussi peu que la terre est l'organe de ma marche ou des traces de mes pas, et qu'elle les forme, tout aussi peu le cerveau est l'organe de toutes sortes de processus relevant du penser ou de l'activité de représentation. Et de même que je ne peux pas marcher sans un sol – je ne peux pas marcher dans l'air, j'ai besoin de la terre ferme si je veux marcher –, de même le cerveau est nécessaire ; mais non pas parce qu'il produit ce qui est de l'ordre de l'âme, mais parce que ce qui est de l'ordre de l'âme a besoin du sol, de la terre ferme sur

lesquels cela s'imprime tant que l'homme vit dans son corps entre la naissance et la mort. Ceci n'a donc rien à voir avec tout cela.

Justement, cette science de la nature qui se comprend si brillamment de nos jours sera une science totalement éclairée lorsque se produira cette révolution du penser que j'ai évoquée par ce qui vient d'être dit, et qui est certes plus radicale que celle de la conception copernicienne par rapport à la conception du monde que l'on avait antérieurement, mais qui est aussi justifiée au regard de la véritable conception du monde que l'était la conception copernicienne face à la précédente. Puis, en progressant plus avant sur le chemin de l'investigation de l'âme, on découvre aussi que les processus à l'intérieur du cerveau, à l'intérieur du système nerveux, qui correspondent à la vie de l'âme, ne sont pas de nature constructive, qu'ils ne sont pas quelque chose qui est là du fait qu'il existerait à l'intérieur du système nerveux une activité productive et féconde de croissance et de développement, comme dans le reste de l'organisme

Non ! Au contraire, ce que l'âme accomplit dans le système nerveux est une activité de démolition, cela est bel et bien, pendant notre état de conscience éveillée, en dehors du sommeil, une activité de démolition. Et ce n'est que parce que le système nerveux est placé en nous d'une manière telle qu'il est constamment rafraîchi par le reste de l'organisme, que cette activité démolissante, dissolvante, destructrice, qui, partant du penser, intervient dans notre système nerveux, peut être constamment compensée de nouveau. Il y a là une activité de déconstruction, une activité qui, qualitativement, est très précisément la même que celle que l'homme subit

d'un coup lorsqu'il meurt, lorsque le corps se défait entièrement. La mort vit continuellement en nous du fait de notre activité de représentation. Elle vit continuellement en nous, à l'état, je dirais, atomisé. Et la mort unique, qui s'empare de nous, n'est que la somme de ce qui constamment travaille à déconstruire en nous, tout en étant toutefois de nouveau compensé ; seulement ces compensations sont telles que, pour finir, la mort spontanée est suscitée à son tour.

Il faut comprendre la mort comme une force qui agit dans l'organisme, de la même manière que l'on comprend les forces de vie. Mais considérez aujourd'hui la science de la nature, qui a tout à fait sa légitimité dans son domaine, vous vous apercevez qu'elle ne recherche que les forces de construction. Ce qui détruit lui échappe. C'est pourquoi aussi, ce qui se reconstitue de nouveau à partir de l'activité de déconstruction, ce qui se reconstruit, toujours maintenant non pas sur un plan physique – car l'élément physique justement est déconstruit –, mais sur le plan de l'âme et de l'esprit, ne peut pas être observé par la science extérieure, car cela échappe constamment à l'observation et ne devient accessible qu'à une observation qui procède comme je viens de le décrire.

Or il s'avère alors que, pendant le temps où nous menons notre vie, la totalité de notre activité intérieure n'est pas affectée uniquement au terrain, au substrat sur lequel cette activité doit se développer et qu'elle va jusqu'à déconstruire, dans la mesure où elle est activité de représentation, dans la mesure où elle s'exerce activement, mais que la totalité de cette activité intérieure est aussi dédiée à un monde spirituel qui nous environne en permanence, dans lequel nous nous tenons, avec la partie de nous qui est âme et esprit, de la même façon que nous nous tenons dans le monde physique des

sens avec notre corps physique. C'est donc une relation réelle entre l'homme et le monde de l'esprit qui pénètre tout ce qui est physique, avec ce monde véritable, concret, réel de l'esprit, que s'efforce d'établir la science de l'esprit.

Ensuite, il nous est effectivement donné la possibilité de pousser plus loin nos observations sur la manière dont ce qui agit et se meut là en nous sous forme de vie intérieure – et qui, dans les limites que j'ai décrites, exerce une activité de déconstruction –, constitue un tout homogène. Ce que j'ai appelé développement de l'âme progresse de la conscience ordinaire à une « conscience qui voit ». J'en ai parlé dans mon livre *De l'énigme de l'homme* {18}. Cette conscience qui voit développe la possibilité d'avoir des connaissances imaginatives. Ces connaissances imaginatives ne donnent pas ce qui relève des sens extérieurs, mais elles donnent de l'homme même – je veux maintenant faire abstraction de l'autre monde –, elles donnent de l'homme même ce qui chez lui n'est pas perceptible par les sens.

J'ai, ces derniers temps, afin de ne pas susciter de malentendus, appelé cela, qui peut être perçu en premier lieu par une telle connaissance éveillée, le corps des forces modelantes {19}. Il s'agit de ce corps suprasensible qui est en activité durant toute notre vie, depuis la naissance, ou disons depuis la conception, jusqu'à notre mort physique, qui est aussi le porteur de nos souvenirs, mais qui, en tant qu'entité suprasensible, est en lien avec un monde extérieur suprasensible. De sorte que notre vie sensible, avec son reste de conscience, n'émerge là que comme une île ; mais tout autour de cette île et la traversant même de part en part, nous avons la relation du corps des forces modelantes l'homme avec

le monde extérieur suprasensible.

C'est alors que nous en venons à mettre en correspondance – de la même manière que je l'ai décrit – tout le monde des représentations avec le cerveau physique qui en fournit le support, le substrat ; nous en venons à reconnaître que le corps des forces modelantes est le porteur des pensées humaines, que les pensées se développent dans ce corps de forces modelantes, que l'homme, lorsqu'il pense, vit dans ce corps de forces modelantes.

Il en va toutefois différemment lorsque nous passons maintenant à un autre vécu intérieur, à celui du ressentir. Notre ressentir, ainsi que nos affects, nos passions, sont dans un autre rapport à notre vie intérieure que notre penser. L'investigateur de l'esprit découvre que les pensées que nous nous faisons d'ordinaire sont liées au corps des forces modelantes, ce qui n'est pas le cas de nos sentiments et de nos affects. Ces sentiments et affects vivent en nous d'une manière beaucoup plus inconsciente ; mais en contrepartie, ils sont en lien avec quelque chose de beaucoup plus vaste que notre vie entre la naissance et la mort.

Non que l'homme serait dépourvu de pensées dans cette partie de sa vie dont je vais parler maintenant – tous les sentiments sont pénétrés de pensées – mais les pensées dont sont pénétrés les sentiments n'entrent pas généralement dans la conscience ordinaire de l'homme, elles se trouvent en deçà du seuil de cette conscience. Ce qui remonte sous forme de sentiment est émaillé de pensées, mais ces pensées sont de plus grande portée, car on ne les trouve que si l'on progresse dans la « connaissance qui voit » vers une conscience encore plus élevée : vers ce que, sans avoir à l'esprit de

représentations superstitieuses, j'appelle la conscience inspirée. Vous trouverez dans mes livres toutes les précisions à ce sujet.

Si l'on se plonge à présent dans ce qui, en fait, dort de la même manière par rapport à la conscience ordinaire que ce que l'homme dort entre l'endormissement et le réveil par rapport à ses représentations sensibles ordinaires, on voit alors cela remonter et flotter de la même manière que dans le sommeil s'introduisent et flottent les rêves. C'est effectivement de cette façon que viennent affleurer les sentiments, depuis les régions plus profondes de l'âme ; cela sonne comme un paradoxe, mais il en est ainsi. Or, cette région plus profonde de l'âme, qui est accessible à la connaissance inspirée, est ce qui vit entre la mort et une nouvelle naissance ; elle est ce qui est entré dans le contexte physique du fait de notre conception, ou disons de notre naissance, puis qui franchit la porte de la mort et a une existence spirituelle sous d'autres conditions, jusqu'à ce que l'homme naisse de nouveau à la vie. Celui qui regarde vraiment à l'intérieur de ce qui vit dans le monde des sentiments avec une connaissance inspirée ne voit pas seulement l'homme entre la naissance et la mort, il voit aussi l'homme dans les périodes que l'âme traverse dans sa vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Ce qui précède n'est pas simplement avancé en disant : « c'est comme ça » – mais il est montré comment naissent dans l'âme les forces qui sont en mesure de regarder les sentiments, les affects et les passions de telle façon que l'on vit en eux. De la même manière que l'on voit dans la plante ce qui est né des forces du germe, de la même manière on voit quelque chose qui ne naît pas à notre naissance ou à notre conception, mais qui est issu d'un monde spirituel.

Je sais parfaitement tout ce qui peut être objecté à une telle façon de voir par la conception du monde que développe aujourd'hui la science de la nature. Ceux qui connaissent les conceptions que développe la science de la nature diront facilement : Tiens, le voilà qui vient nous raconter en dilettante que ces parties de sa vie intérieure qu'il veut cerner proviennent d'un monde spirituel ; il vient nous décrire les configurations, les couleurs particulières des sentiments, comme s'il y avait, dans ces sentiments, d'un côté une indication sur notre vie d'avant la naissance et de l'autre côté à nouveau quelque chose qui serait comme le germe de la plante est ce qui sera dans la plante de l'année suivante. Cet homme ne connaît-il donc pas – diront les gens – les merveilleuses lois de l'hérédité qui ont été découvertes par la science de la nature ? Ne sait-il donc pas tout ce que savent ceux qui ont fondé la science des caractères génétiques, qui ont rassemblé et mis en forme tout ce à quoi a donné lieu cette connaissance des caractères génétiques ?

Si d'un côté la réalité à laquelle renvoie la science de la nature est tout à fait juste, il n'en est pas moins vrai qu'à l'origine de l'hérédité se trouvent nos forces à l'aide desquelles nous nous préparons durant des siècles et que nous envoyons ici-bas de sorte que se forment à partir des ancêtres et des parents les combinaisons qui conduisent finalement au résultat matériel dont nous nous enveloppons ensuite lorsque nous descendons du monde spirituel dans le monde de la matière. Celui qui envisage précisément les merveilleux résultats obtenus par les récentes recherches sur l'hérédité découvrira que ce que trouve la science de l'esprit – seulement d'une tout autre manière, je dirais, par des voies opposées, à partir de

l'âme – est totalement confirmé par justement la science de la nature ; tandis que ce que la science de la nature dit elle-même n'est pas du tout confirmé par la science de la nature. Mais je ne peux qu'évoquer cela.

Et si nous pénétrons ensuite dans le domaine que nous nommons la volonté, ce dernier se dérobe effectivement beaucoup à ce que l'homme a dans sa conscience ordinaire. Que sait l'homme lui-même de ce qui se passe en lui lorsque la pensée : Je veux avoir quelque chose – prend la forme d'un mouvement de la main ? Le processus proprement dit de la volonté est dormant en l'homme. En ce qui concerne les sentiments et les affects, on pouvait au moins dire que l'homme rêvait en l'homme.

C'est parce que la volonté est dormante au regard de la conscience ordinaire que la question de la liberté est si difficile. On ne parvient à une connaissance de ce qui se passe dans la volonté que si l'on parvient, dans la conscience qui voit, jusqu'à la conscience vraiment intuitive, non pas à cette conscience quotidienne et confuse que l'on appelle intuitive, mais à ce que j'ai appelé dans mes écrits les trois étapes du connaître imaginatif, inspiré et intuitif. Là, on pénètre dans le domaine de la volonté, dans ce qui en nous doit agir, vivre.

Il faut que cela soit d'abord remonté à la surface depuis les profondeurs infrapsychiques. Mais ensuite on découvre qu'en vérité cet élément volontaire est en outre émaillé de pensées – la pensée ordinaire mise à part – est émaillé de quelque chose de spirituel. Or tel que nous portons cette volonté en nous, il ne vient pas seulement agir maintenant dans cette volonté ce que nous avons vécu dans le monde spirituel, ce qui vient agir dans nos affects, dans nos sentiments entre la mort et une

nouvelle naissance, mais il y agit aussi ce que nous avons vécu dans des vies terrestres antérieures. Dans la nature volontaire de l'homme viennent agir des impulsions provenant de vies terrestres antérieures. Et dans ce que nous développons, et je dirais cultivons dans notre vouloir actuel, vivent les impulsions pour des vies terrestres à venir.

De sorte que, pour une véritable investigation de l'esprit, la vie humaine entière se divise en des vies qui vont de la naissance à la mort et en d'autres – parce que toute l'existence physique doit se construire à partir du monde – qui sont vécues sur des périodes beaucoup plus longues dans le monde de l'esprit. Une vie humaine entière se compose de vies terrestres répétées et de vies spirituelles répétées. Ceci n'est pas une idée fantasque ou bizarre, mais quelque chose que l'on trouve lorsqu'on apprend vraiment à diriger son œil spirituel sur ce qui est éternel, impérissable, dans l'âme humaine.

Ces choses n'excluent pas la liberté humaine. Aussi peu que cela exclut ma liberté si je me construis cette année une maison dans laquelle je vivrai dans deux ans – j'y serais un homme libre bien que j'aie construit cette maison pour moi – de la même façon, les vies terrestres se prédéterminent les unes les autres, une vie prédétermine les suivantes. Mais seule une conception née d'une mauvaise compréhension pourrait présenter cela comme une entrave à l'idée de la liberté humaine.

C'est ainsi que progressivement, par une investigation de l'esprit, on s'approche des réalités spirituelles en prenant pour point de départ la mort. Dans le détail aussi, cette observation donne les résultats les plus divers, quand on prend la mort pour base de l'investigation spirituelle de même qu'on prend

pour base de la recherche physique la naissance et la vie en germe. Je veux seulement citer quelques exemples, parce que je ne veux pas parler dans le vague, mais présenter des résultats concrets de la recherche spirituelle anthroposophique. Nous pouvons distinguer, dans la vie ordinaire de l'esprit, entre une mort violente, due à une cause extérieure, et une mort qui se produit de l'intérieur, que ce soit par maladie née de l'intérieur ou par vieillissement. Nous pouvons donc discerner différentes sortes de morts. Une recherche spirituelle qui se penche de manière concrète sur la nature de la mort, trouve la chose suivante :

Prenons par exemple la mort violente, qui intervient dans une vie soit par accident, soit d'une quelconque autre manière, bref, violente. Il y a là irruption d'un événement qui défait la vie dans cette existence terrestre. De cette survenance unique de la mort dépend le développement de la conscience spirituelle pour le monde de l'esprit après la mort, de même que les éléments de base qui nous permettent de développer une conscience dans la vie dépendent – de la manière, toutefois, dont je l'ai décrit – des forces qui nous sont données à la naissance. La conscience que nous développons après la mort est d'une autre nature ; celle que nous développons ici prend appui sur le système nerveux, tout comme je prends appui sur le sol lorsque je marche sur le sol ; en étant fondée dans le monde spirituel, la conscience après la mort est d'une autre nature, mais reste tout à fait une conscience.

Si l'homme meurt d'une mort violente, il ne s'agit pas seulement de quelque chose qui intervient de l'extérieur dans ses représentations. L'activité de représentation dans la conscience ordinaire prend fin avec la mort, une autre conscience commence, mais celle-ci intervient dans sa volonté,

dont nous avons vu quelle entrait dans les vies terrestres suivantes. L'investigateur de l'esprit a les moyens d'étudier dans une vie terrestre ce qui peut y arriver si une mort violente a eu lieu dans une vie antérieure.

Lorsqu'on parle de telles choses aujourd'hui, on sait évidemment que toutes sortes de gens disent : cela est idiot, infantile, fantasque. – Mais les résultats sont aussi scientifiques et sûrs – je n'en présente que de tels – que ceux de la science de la nature. Lorsqu'une mort violente intervient dans une vie, cela se voit dans la vie terrestre suivante par le fait que cette mort s'y répercute en produisant d'une manière ou d'une autre, à des âges très précis de la vie suivante, un changement d'orientation dans cette vie. On effectue déjà, de nos jours, des recherches sur la vie de l'âme ; mais en règle générale, elles sont menées de telle manière qu'on n'y tient compte que des aspects les plus extérieurs.

Dans certaines vies humaines, il arrive à des moments très précis de la vie quelque chose qui change tout le destin de la personne, qui met sa vie sur d'autres voies, comme provoqué par quelque chose d'intérieur. En Amérique, on appelle de pareils phénomènes des « conversions » parce qu'on veut avoir des noms pour cela ; mais nous n'avons pas toujours besoin de penser à du religieux ; l'homme peut être poussé sur d'autres chemins de vie, à une modification radicale de l'orientation de sa volonté. Une telle modification durable de l'orientation d'une volonté a son origine dans une mort violente qui a terminé la vie précédente. Car à la recherche concrète se révèle combien souvent ce qui se produit dans la mort est important justement pour le milieu de la vie suivante. Si la mort intervient spontanément, de l'intérieur, par maladie

ou vieillesse, elle a alors, beaucoup plus que pour la vie terrestre suivante, une signification pour la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Je voulais donner ces exemples pour que vous voyiez que l'on ne parle pas dans le vague, mais que l'on peut effectivement se faire des idées très précises sur des détails qui se manifestent en lien avec la vie. Et c'est ainsi qu'effectivement, la science de l'esprit, même pour ceux qui sont convaincus de l'immortalité de l'âme humaine, introduit nouvellement dans la conscience l'idée que l'on n'a pas seulement à parler de l'immortalité d'une manière générale, mais qu'en comprenant le principe éternel dans l'âme humaine, on comprendra la vie humaine en tant que telle. Tous les processus étranges que l'on observe lorsqu'on a un sens pour le déroulement de la vie psychique, pour le déroulement de la vie de l'âme en l'homme, tous ces événements merveilleux trouvent leur place lorsque l'on sait que l'on a affaire à des vies terrestres répétées et à des vies spirituelles répétées.

Dans le monde de l'esprit – je ne le dis qu'entre parenthèses – l'homme est en lien avec des entités spirituelles, non seulement avec les personnes de son entourage que le destin a rapprochées de lui et qui ont, elles aussi, franchi le seuil de la mort, mais aussi avec d'autres entités spirituelles, de la même manière qu'il est ici en lien avec les trois règnes, le règne végétal, le règne minéral et le règne animal. L'investigateur de l'esprit parle d'esprits individuels précis, d'entités spirituelles individuelles précises, d'un monde spirituel concret, individualisé, de même que nous parlons ici d'entités végétales, animales et humaines individualisées, dans la mesure où elles sont devenues des êtres physiques entre

leur naissance et leur mort. Ce qui peut surtout bouleverser les hommes – il est difficile de parler de ces choses de façon qu’elles apparaissent d’une manière nouvelle comme venant des profondeurs les plus lointaines de l’esprit –, c’est ce qui survient lorsque la connaissance elle-même se présente d’une manière très précise à l’âme humaine.

Vous avez vu, à partir de ce que j’ai dit, que l’on peut acquérir des connaissances sur le monde spirituel. Ces connaissances revêtent un sens profond pour l’âme humaine ; elles font quelque chose d’autre de cette âme humaine. Cela pénètre et travaille dans la vie de l’âme, que l’on soit investigateur de l’esprit ou qu’on ait simplement entendu, compris, accueilli en soi ce qui est exploré par l’investigateur de l’esprit ; le fait qu’on ne l’a pas exploré soi-même ne fait pas de différence, n’importe pas : on peut néanmoins le trouver compréhensible. On peut tout trouver compréhensible pourvu qu’on le perce suffisamment. Il suffit de l’avoir accueilli en soi. Mais si on l’a saisi dans toute son essence, cela entre alors d’une telle manière dans cette vie de l’âme humaine que l’on se dit un jour que cela est plus important que tous les autres événements vécus dans cette vie.

On peut avoir vécu des choses difficiles et tristes qui nous ont bouleversés, ou heureuses qui nous ont élevés, ou sublimes – il n’est pas nécessaire d’y être insensible lorsqu’on pratique la recherche ou la connaissance de l’esprit, on peut tout vivre en le ressentant aussi pleinement que les autres hommes qui ne sont pas encore investigateurs de l’esprit –, mais si l’on pénètre pleinement dans toute son essence ce que la connaissance de l’esprit donne à l’âme et si l’on est en mesure de se répondre à la question : Quel bénéfice l’âme tire-t-elle de

ces résultats spirituels ? – si l'on se dit pleinement ce que l'âme est devenue par la connaissance spirituelle, alors cet événement devient plus important que tous les autres faits du destin, que toutes les autres expériences du destin qui se présentent à l'homme.

Non que les autres en soient amoindries, mais celle-ci devient plus grande que les autres. La connaissance elle-même entre alors comme un fait du destin par la vie de l'âme humaine. Quand la connaissance entre ainsi par la vie de l'âme humaine, on commence à comprendre la destinée humaine en tant que telle : là est la source de la lumière qui nous éclaire sur le destin de l'homme. À partir de ce moment, on se dit : Si l'on vit aussi purement en esprit cette expérience de voir le destin, il nous devient alors explicable comment on est placé dans cette vie en fonction de son destin, comment notre destin est suspendu aux fils qui se tissent à partir des vies antérieures – des vies terrestres antérieures et des vies antérieures entre la mort et une nouvelle naissance – ainsi qu'aux fils qui, à partir de cette vie, se tissent de nouveau en une vie suivante. – Et l'on se dit : La conscience ordinaire ne fait que traverser son destin comme dans un rêve ; la conscience ordinaire accepte passivement son destin sans le comprendre, comme on accepte le rêve. La « conscience qui voit » à laquelle on s'éveille, comme on s'éveille du rêve à la conscience ordinaire, entre aussi dans une nouvelle relation avec le destin. On reconnaît alors dans le destin ce qui collabore à notre vaste vie, à la vie qui passe par des naissances et des morts.

Cette affaire n'est pas à prendre dans un sens trivial, comme si l'investigateur de l'esprit allait dire maintenant : Ton malheur, tu en es toi-même la cause – non, ce serait non

seulement une méconnaissance de l'investigation de l'esprit, mais ce serait même une façon de la dénigrer. Il n'est même pas du tout nécessaire qu'un malheur ait sa cause d'une manière ou d'une autre dans une vie précédente. Il peut survenir spontanément et aura seulement des conséquences pour la vie suivante et aussi pour toute vie entre les vies terrestres, parce que nous voyons très souvent que, du malheur, de la souffrance et de la douleur, naît ce qui est une autre forme de conscience dans le monde spirituel. Mais du sens entre alors dans toute notre vie, une compréhension de notre destin, ce destin que nous ne faisons sinon que traverser comme un rêve.

Une chose, surtout, apparaît quand cette connaissance de l'esprit est envisagée. On ne peut plus dire alors : c'est entendu, il se peut bien qu'après la mort l'âme entre dans une nouvelle vie, mais on peut attendre que ce moment arrive. Prenons ici la vie telle quelle se présente dans le corps physique ; pour ce qui est après la mort, on peut bien attendre. – C'est là une question de conscience. En effet, ce qui se produit après la mort est en lien avec la vie que nous vivons dans notre corps. De même que nous avons ici par notre corps, dans un certain sens, la conscience que nous avons justement dans l'état de veille ordinaire, de même nous avons après la mort une conscience qui pour sa part ne se construit pas dans l'espace à partir du système nerveux, mais qui se construit dans le temps, qui se construit en portant son regard en arrière.

De même que notre système nerveux est en quelque sorte la riposte, le contrecoup de notre conscience ordinaire entre la naissance et la mort, de même ce qui réside déjà ici dans notre

conscience constitue une base pour notre conscience dans le monde de l'esprit entre la mort et une nouvelle naissance. Et de même que nous avons ici le monde autour de nous, de même nous avons, quand nous sommes morts, notre vie elle-même comme un organe important devant nous. C'est pourquoi beaucoup de choses dépendent de la conscience dans le corps physique, laquelle peut se prolonger dans la conscience qui vient à nous après la mort.

Celui qui, par exemple, comme cela correspond souvent aux habitudes de pensée de l'époque actuelle, ne s'occupe que de représentations physiques, saisies par les sens, celui-là ne reçoit dans sa conscience, et aussi dans sa mémoire, dans tout ce qui se déroule dans son âme, que des représentations de la vie ordinaire : lui aussi se construit une vie après la mort. On se construit son environnement par ce que l'on est intérieurement. De même que quelqu'un qui est né physiquement en Europe ne peut pas voir autour de lui l'Amérique, de même que l'on reçoit son environnement par ce dans quoi on est né corporellement, de même on détermine pour ainsi dire l'environnement, le lieu de son existence par ce que l'on s'est construit dans son corps.

Prenons le cas extrême, mais qui ne peut pas se produire facilement chez un être humain, de quelqu'un qui se serait défendu d'avoir la moindre représentation suprasensible, qui serait devenu athée, qui n'aurait même pas reçu, du côté de la religion, un sentiment de vouloir ne serait-ce que s'y intéresser – je sais que je dis quelque chose de très paradoxal, mais cela repose aussi sur de solides fondements de la science de l'esprit : cet homme se condamne à demeurer dans la sphère terrestre, d'y rester avec sa conscience, tandis que l'autre, qui a accueilli en lui des représentations spirituelles,

est transposé dans un environnement spirituel. Mais celui qui n'a accueilli en lui que des représentations sensibles se condamne à demeurer dans l'environnement du monde sensible.

De même qu'on peut exercer un effet bénéfique quand on est dans le corps physique parce qu'on a dans le corps physique comme une enveloppe protectrice contre le monde environnant, de même qu'on peut exercer un effet bénéfique lorsqu'on est présent dans le monde physique à l'intérieur de son corps physique, de la même manière on peut exercer un effet dommageable si l'on reste présent après la mort dans le monde physique. Si l'on a des représentations physiques dans la conscience après la mort, on devient un destructeur. J'ai déjà indiqué, à propos du problème de l'hérédité, comment les forces de l'homme interviennent dans le monde physique lorsqu'il est dans le monde de l'esprit. Celui qui se condamne lui-même, par une conscience uniquement physique, à demeurer dans le monde physique, devient le centre de forces destructrices qui interviennent à l'intérieur de ce qui se produit dans la vie des hommes et dans le restant de la vie du monde.

Tant que nous sommes dans le corps physique, nous n'aimons avoir que des pensées liées aux sens, des pensées matérialistes : le corps est une protection. Oh ! Il est une protection dans une bien plus grande mesure que nous ne le pensons ! Cela est fort étrange, mais pour celui qui plonge son regard dans toute la trame du monde spirituel, une chose est claire : si l'être humain n'était pas séparé de son environnement par ses sens, si les sens n'exerçaient pas un effet de rétention – car l'homme n'est pas capable, dans sa

conscience ordinaire, d'accueillir en lui des concepts vivants, mais seulement ceux qui ont été dévitalisés, qui doivent le retenir d'une intrusion dans l'environnement spirituel – si l'homme pouvait rendre ses idées directement agissantes, s'il ne les avait pas seulement en lui comme des représentations intérieures, après que les choses sont déjà passées par les sens, alors, avec ses représentations, l'homme exercerait aussi ici, dans le monde physique, lorsqu'il développe sa vie de représentation, un effet anéantissant, paralysant.

Car ces représentations sont d'une certaine manière destructrices, déconstructrices pour tout ce dont elles se saisissent. Ce n'est que parce que ces représentations sont retenues en nous qu'elles n'ont pas d'effet démolissant, qu'elles démolissent seulement lorsqu'elles trouvent leur expression dans des machines, dans des outils, qui eux aussi sont nécessairement un élément de mort créé à partir de la nature vivante. Cela n'est certes qu'une image, mais qui correspond à une réalité. Car lorsque l'homme pénètre dans le monde spirituel avec des représentations purement physiques, il devient un centre de destruction.

J'ai donc à vous présenter cette notion comme un exemple parmi beaucoup d'autres du fait que nous ne sommes pas en droit de dire « Nous pouvons attendre », mais qu'il est dans la nature de l'homme qu'il se prépare différemment à la vie suivante, selon qu'il développe des représentations sensibles ou suprasensibles. La vie suivante est évidemment tout autre, mais elle se développe à partir de la vie d'ici ; c'est l'essentiel de ce qu'il faut voir dans un aperçu général. Certaines choses nous parviennent de la science de l'esprit autrement qu'on le suppose. C'est pourquoi il me faut, pour finir, faire encore quelques remarques.

On pourrait très facilement être porté à croire que celui qui pénètre le monde spirituel doit absolument devenir lui-même un investigateur de l'esprit. Cela n'est pas nécessaire, bien que j'aie beaucoup décrit, dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, ce que l'âme doit faire d'elle-même pour vraiment pouvoir y pénétrer. Et chacun aujourd'hui peut, jusqu'à un certain degré, le devenir, mais cela n'est pas nécessaire pour chacun. Ce que l'on a développé de l'âme est une affaire purement intérieure ; mais à partir de là, les vérités explorées sont mises en forme de concepts et l'on coule dans des notions telles que celles que j'ai développées aujourd'hui ce que l'investigateur de l'esprit peut donner. Alors, cela peut être communiqué.

Pour ce dont l'homme a besoin – j'énonce en cela une loi de l'investigation spirituelle –, il est absolument indifférent que l'on ait exploré les choses soi-même ou qu'on les ait reçues d'une autre source digne de foi. L'important n'est pas d'explorer soi-même les choses, l'important est de les avoir en soi, de les avoir développées en soi. C'est pourquoi il est illusoire de croire que chacun devrait devenir un investigateur de l'esprit. L'investigateur de l'esprit éprouvera seulement aujourd'hui le besoin, comme moi-même j'en ai éprouvé le besoin, de rendre compte de son chemin d'investigation.

Et pas seulement pour la raison qu'aujourd'hui tout un chacun peut, jusqu'à un certain degré, suivre sans dommage ce chemin que j'ai décrit, mais aussi parce que chacun est fondé à demander « Comment as-tu fait pour parvenir à de tels résultats ? » – c'est pour cette raison que j'ai décrit ces choses. Et je crois que vraiment tous ceux qui ne veulent pas devenir investigateurs de l'esprit voudront au moins se convaincre de

la manière dont l'investigateur de l'esprit parvient à ses résultats. Car ces résultats sont en fait nécessaires aujourd'hui à tous ceux qui, au sens de l'évolution humaine actuelle, veulent poser les bases de la vie qui doit se développer dans les âmes humaines.

Aujourd'hui est révolue l'époque qui, dans les temps anciens, voulait, en matière d'investigation de l'esprit, que l'on tint caché ce qui permettait le développement de l'âme. Il était strictement interdit, autrefois, de communiquer ce qui était occulte. Aujourd'hui encore, ceux qui sont au courant de ces secrets de la vie – et ils ne sont pas peu nombreux – tiennent ces choses cachées. Celui qui a seulement reçu ces choses en tant qu'élève d'un autre instructeur ne fera en tout cas pas bien de les transmettre à son tour ! Il est seulement opportun aujourd'hui de transmettre ce qu'on a trouvé soi-même, ce qu'on a exploré soi-même. Cela, en revanche, peut et doit servir au reste de l'humanité.

Il peut déjà ressortir des quelques brèves indications que j'ai pu donner aujourd'hui ce que l'investigation de l'esprit peut être pour l'individu isolé ; mais elle ne revêt pas seulement une importance pour l'individu isolé. Et afin d'au moins évoquer, pour finir, cet autre point en quelques mots, je voudrais signaler quelque chose dont il est fort peu tenu compte de nos jours.

C'est un phénomène singulier, sur lequel je voudrais attirer l'attention de la manière suivante : nous avons vu, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, monter en force une certaine orientation de la science de la nature ; je veux parler de cette explication du vivant qui se rattache au nom des étudiants enthousiastes de Darwin [{20}](#). Des chercheurs enthousiastes

et savants ont porté cette vision des choses d'une décennie à l'autre, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. J'ai peut-être déjà attiré l'attention ici sur un fait singulier qui s'est produit à ce moment.

Dans les années soixante déjà, la situation était telle que se développa sous la direction de Haeckel {21} un puissant mouvement d'idées qui voulait bousculer tout l'ancien et changer toute la conception du monde conformément aux idées darwiniennes. Aujourd'hui encore, il existe beaucoup de gens qui affirment combien il aurait été grandiose et important de ne plus avoir une conduite du monde pleine de sagesse, mais que tout le devenir aurait pu être expliqué à partir de forces mécaniques, dans le sens du darwinisme.

En 1869 {22}, apparut Eduard von Hartmann {23} avec sa *philosophie des Unbewußten* (Philosophie de l'inconscient). Ce penseur dirigea ses attaques contre un darwinisme qui n'avait qu'une conception purement extérieure du monde, en évoquant, quoique de manière insuffisante – il n'avait pas l'investigation de l'esprit – et de manière purement philosophique, la nécessaire existence de forces intérieures. Évidemment, ceux qui s'enthousiasmaient de la montée du darwinisme étaient prêts à dire : Ma foi, ce philosophe est un dilettante, on n'a pas besoin de l'écouter. – Des écrits parurent en réaction, dans lesquels on se gaussait du dilettante Eduard von Hartmann en pensant : Il est inutile qu'un vrai savant, un chercheur en sciences de la nature, s'attarde à de telles choses.

Parmi ces textes parut aussi celui d'un auteur anonyme {24} qui réfuta brillamment la thèse d'Eduard von Hartmann. Les chercheurs en sciences naturelles et ceux qui pensaient dans la même direction étaient fort d'accord avec ce texte, car

Eduard von Hartmann y était complètement réfuté. Tout ce qu'on pouvait avancer comme arguments très savants, puisés au fonds des sciences de la nature, fut avancé dans ce texte d'un auteur inconnu contre Eduard von Hartmann, tout comme on avance beaucoup de choses aujourd'hui contre la science de l'esprit.

Et voici que ce texte fut très applaudi. Haeckel dit {25} : C'est un vrai scientifique qui a écrit cela contre ce dilettante d'Eduard von Hartmann ; on y voit ce dont un chercheur en sciences de la nature est capable ; moi-même, je ne pourrais rien écrire de mieux. Qu'il se fasse connaître, et nous le considérerons comme l'un des nôtres. – Bref, les chercheurs en sciences de la nature ont amplement fait la propagande de ce texte qui apportait bien de l'eau à leur moulin, de sorte qu'il fut bientôt épuisé. Une nouvelle édition {26} devint nécessaire. L'auteur, cette fois, se déclara : c'était Eduard von Hartmann !

Quelqu'un avait donné là au monde une leçon importante. Car l'investigateur de l'esprit qui doit assister, aujourd'hui, à ce qui s'écrit contre l'investigation de l'esprit, pourrait en effet trouver de lui-même, sans grande peine, tout ce qui est avancé contre cette science de l'esprit. Eduard von Hartmann pouvait, lui aussi, déjà se dire à lui-même tout ce que les chercheurs en sciences de la nature avançaient contre lui – et c'est ce qu'il fit.

Mais cela n'est qu'une introduction. Voici où je veux en venir : Oscar Hertwig {27} est l'un des plus remarquables élèves de Haeckel à avoir parcouru le grand et laborieux et honnête chemin du chercheur en sciences de la nature. Hertwig a écrit l'an dernier un très beau livre, intitulé *Das Werden der Organismen. Eine Widerlegung von Darwins Zufallstheorie* (Le devenir des organismes. Une réfutation de

la théorie du hasard de Darwin), et dans ce livre il évoque des points tels que ceux qu'Eduard von Hartmann a déjà soulevés. Un tel fait, en réalité, est assez sans précédent, puisque déjà la génération suivante, celle qui a encore grandi sous le maître, doit se détacher de quelque chose dont on croyait que cela pourrait construire toute une conception du monde, que cela pourrait aussi apporter des éclaircissements sur le monde spirituel. Un bon darwiniste réfute le darwinisme ! Mais il fait encore plus ; et c'est cela qui m'importe pour finir.

Oscar Hertwig écrit à la fin de son si bel et si excellent livre *Das Werden der Organismen. Eine Widerlegung von Darwins Zufallstheorie* qu'une conception du monde telle que l'était le darwinisme ne se dresse pas seulement comme un édifice théorique, mais intervient aussi dans toute la vie des hommes, englobe pour ainsi dire aussi ce que les hommes font, veulent, sentent et pensent. Il dit {28} : « L'interprétation de la doctrine de Darwin, qui, avec ses imprécisions, est si équivoque, permet aussi des emplois très variés dans d'autres domaines de la vie économique, sociale et politique. Chacun pouvait en tirer, comme d'un oracle de Delphes, selon ce qui lui paraissait souhaitable, ses applications pratiques par rapport à des questions sociales, politiques, hygiéniques, médicales ou autres, et se réclamer, pour conforter ses affirmations, d'une science biologique remaniée au sens darwinien, avec ses lois de la nature immuables.

Mais si ces prétendues lois n'en étaient pas, ne pouvait-il pas y avoir aussi un danger social à les appliquer de multiples manières dans d'autres domaines ? Qu'on ne s'imagine pas que la société humaine puisse utiliser pendant un demi-siècle, comme un pain quotidien, des expressions telles que « la lutte implacable pour l'existence », « la sélection du plus adapté, du

plus utile, du plus approprié », « le perfectionnement par la sélection naturelle », etc., en les transposant aux domaines les plus variés, sans être influencée plus profondément et plus durablement dans toute l'orientation donnée à la construction de ses idées ! La preuve de cette affirmation pourrait être trouvée sans difficulté dans de nombreux phénomènes de l'époque moderne. C'est précisément pour cette raison que le fait de trancher en faveur de la vérité ou de l'erreur du darwinisme est d'une portée qui dépasse de loin le cadre des sciences biologiques. »

Partout, la vie manifeste ce qui se révèle dans une telle théorie. Alors naît, du domaine de la science de l'esprit, une question, qui a aussi une influence sur la vie. Nous vivons aujourd'hui une époque triste, une époque tragique pour l'humanité. Cette époque s'est pourtant développée à partir des représentations humaines, des idées humaines. Celui qui étudie les rapports entre les choses à la lumière de la science de l'esprit le sait, il connaît le lien entre ce qui vient maintenant extérieurement à notre rencontre et ce que l'humanité vit actuellement de tragique. On vit ô combien de choses ; les hommes croient savoir, ils croient cerner la réalité avec leurs concepts – ils ne la cernent pas !

Et du fait qu'ils ne la cernent pas – parce que la réalité ne peut jamais être cernée avec des concepts conçus d'après la science de la nature –, la réalité les dépasse totalement et leur montre, du fait qu'ils sont totalement dépassés par les événements, que les hommes peuvent bien s'engager dans de tels événements, mais que se produit alors ce chaos qui nous entoure actuellement de toutes parts.

La science de l'esprit ne naît pas seulement – comme cela

est certes vrai – d’une nécessité intérieure ; elle serait née de cette nécessité intérieure si les événements extérieurs ne se dressaient pas maintenant en un signe magistral et puissant. Le fait que les anciennes conceptions du monde ont certes une grande valeur pour le domaine que recouvre la science de la nature, mais quelles ne peuvent jamais servir à construire le monde social, juridique et politique, le fait aussi que la réalité dépasse les hommes lorsqu’ils veulent cela, ces deux faits dirigent d’un autre côté, par des signes puissants, l’attention sur la science de l’esprit, qui recherche des concepts conformes à la réalité, des concepts empruntés à la réalité et qui, par conséquent, seront aussi capables de porter le monde sur le plan social et sur le plan politique.

On a beau croire pouvoir se sortir du chaos à l’aide des concepts qui sont d’usage aujourd’hui en dehors de la science de l’esprit, on n’y parviendra pas ; car dans la réalité, c’est l’esprit qui règne. Et parce que, dans la vie sociale et politique, l’homme intervient, par ses actes mêmes, sur cette réalité, il a besoin, pour parvenir à des concepts féconds dans ce domaine, de représentations, de sentiments, d’impulsions de la volonté qui soient tirés de l’esprit. La politique et les sciences sociales auront besoin à l’avenir de ce pour quoi seule la science de l’esprit peut poser les bases. C’est aussi ce qui, pour l’histoire de notre temps, est d’une importance toute particulière.

Moi-même, je ne peux aujourd’hui, dans cette conférence qui est déjà devenue suffisamment longue, vouloir donner que des suggestions isolées. Je voudrais seulement signaler le fait que ce qui apparaît aujourd’hui dans un ordre systématique sous la forme d’une science de l’esprit est voulu par les meilleurs. S’il n’en tenait qu’à moi, j’attribuerais à cette science de l’esprit un nom particulier. Car depuis plus d’une bonne

trentaine d'années, je travaille à une présentation de plus en plus vaste des idées que Goethe a tirées de la réalité {29} dans sa grande théorie des métamorphoses où il essayait déjà de rendre vivants certains concepts face à des concepts morts. Cela n'était possible à l'époque que sous une forme élémentaire.

Mais si l'on ne prend pas Goethe seulement au sens historique, si on le considère comme encore quelqu'un de contemporain, alors cette même théorie goethéenne des métamorphoses se transforme en ce que j'appelle des concepts vivants, qui trouvent ensuite le chemin vers la science de l'esprit. Je préférerais appeler goethéanisme ce que j'entends par investigation de l'esprit, parce que cela repose sur le fondement sain d'une conception de la réalité telle que Goethe l'a voulue. Et le bâtiment qui se construit à Dornach {30}, qui doit être consacré à cette recherche spirituelle, et par lequel cette recherche spirituelle est devenue plus connue qu'elle ne l'aurait peut-être été sans lui, je préférerais l'appeler Goetheanum, afin que l'on puisse voir que ce qui se manifeste aujourd'hui comme une recherche spirituelle se tient de plain-pied dans le processus d'évolution parfaitement sain de l'humanité.

Bien sûr, beaucoup encore de ceux qui croient, eux aussi, se reconnaître dans la conception goethéenne du monde disent : Goethe fut le premier à avoir reconnu dans la nature plus qu'en toute autre chose qu'elle était ce qu'il y a de plus élevé, et à avoir aussi fait ressortir l'esprit de la nature. – Or Goethe avait déjà dit, alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune homme : « Elle a pensé et songe constamment {31} » ; et songe sans cesse, quoique pas en tant qu'être humain, mais en

tant que nature.

On peut – bien qu'on soit investigateur de l'esprit – être d'accord avec ce naturalisme, qui pense, comme Goethe, la nature pénétrée d'esprit. Et à ceux qui croient que l'on serait obligé de s'arrêter aux bornes de la connaissance, que l'on ne pourrait aller plus avant, il peut bien être répondu avec les paroles de Goethe – permettez-moi d'ajouter encore pour finir ces paroles que Goethe a eues pour un autre chercheur de mérite [{32}](#) qui défendait le point de vue suivant d'une pensée kantienne tardive :

Au dedans de la nature
Nul esprit créé ne pénètre.
Dis-toi heureux si déjà de l'écorce
Elle te montre le dehors !

En réponse à ces vers, Goethe a eu ces mots qui signifiaient qu'il savait bien que, si l'homme éveille l'esprit en lui-même, il trouve aussi l'esprit dans le monde, et soi-même en tant qu'esprit :

Au dedans de la Nature
Nul esprit créé ne pénètre.
Dis-toi heureux si déjà de l'écorce
Elle te montre le dehors !
Cela fait soixante ans que je l'entends redire,
Que je maugrée là-contre, mais n'ose le montrer :
Nature ne connaît ni noyau
Ni écorce,

Elle est en vérité tout cela à la fois.

C'est toi-même surtout qu'il faut examiner :

Es-tu donc un noyau où es-tu une écorce ? {33}

La science de l'esprit veut œuvrer pour que l'homme apprenne à s'examiner sérieusement afin de savoir s'il est lui-même noyau ou écorce. Et il est noyau s'il se saisit dans sa pleine réalité. S'il se saisit en tant que noyau, il pénètre aussi jusqu'à l'esprit de la nature ; alors il se produira dans l'évolution de l'humanité en rapport avec la recherche spirituelle quelque chose de semblable à ce qui a dû se produire lorsqu'à partir du visible, Copernic {34} a signalé l'invisible, y compris relatif à ce visible même.

Pour ce qui est du suprasensible, en revanche, l'humanité devra bien consentir à le saisir en elle-même. Il n'est pas besoin, à cet effet, de devenir investigateur de l'esprit, mais il faut écarter tous les préjugés qui se dressent devant l'âme lorsqu'il s'agit de comprendre ce que pense la science de l'esprit à partir justement d'une façon de penser comme celle de Goethe.

Voici les quelques suggestions que je voulais seulement apporter aujourd'hui. On ne peut, du moins de ce point de vue, jamais rien faire d'autre que suggérer ; car si on voulait exposer cette question en détail, il faudrait donner beaucoup de conférences. Mais je crois que ces quelques développements auront suffi à montrer que quelque chose doit être tiré du processus d'évolution de l'humanité, qui éveille enfin l'âme de l'homme à la plénitude de la vie. Personne n'a besoin de croire qu'il étiole alors son âme, qu'il fait mourir quelque chose en lui – pas même la vie religieuse. Car de la

même manière, précisément, que Goethe a dit :

Celui qui possède la science et l'art
A aussi la religion,
Mais celui qui ne possède pas ces deux-là
Qu'il ait la religion ! {35}

De la même manière, on est en droit de dire, étant donné la façon dont se développe le mode de penser moderne : Celui qui trouvera les voies de la science de l'esprit trouvera aussi la voie vers la vraie vie religieuse ; mais celui qui ne trouve pas la voie de la science de l'esprit, de lui il peut être craint qu'il perdra aussi la voie religieuse si nécessaire pour l'humanité à l'avenir !

LE MYSTÈRE DU DOUBLE ET LA MÉDECINE GÉOGRAPHIQUE

Saint-Gall

16 novembre 1917

Vous aurez remarqué que, dans la conférence publique d'hier {36}, il a été dit quelque chose de très important sur le fait d'accueillir en soi des connaissances spirituelles pendant la vie humaine. J'ai évoqué comment les personnes qui, à l'époque actuelle, ici, sur le plan physique, n'accueillent de préférence en elles que des représentations tirées du monde sensible ou acquises par la raison, laquelle se lie au monde sensible et ne veut avoir connaissance de rien d'autre que du monde sensible, comment de telles personnes sont, après leur mort, liées à un environnement qui s'enracine encore fortement dans la région terrestre, physique, dans laquelle l'homme se tient pendant la période entre la naissance et la mort.

De sorte que des forces destructrices sont créées au sein du monde physique par ces personnes qui, du fait de la vie qu'elles ont menée à l'intérieur du corps physique, se rendent encore longtemps captives de ce monde physique terrestre. Avec une telle notion, on touche à des mystères profonds de la vie humaine, des mystères d'une grande importance, que certaines sociétés occultes ont soigneusement tenus secrets pendant des siècles, voire des millénaires, parce qu'elles prétendaient – nous ne voulons pas examiner aujourd'hui de quel droit – que les hommes n'étaient pas mûrs pour recevoir de telles vérités, de tels mystères, et que de grands troubles auraient été causés par leur divulgation.

Aujourd'hui, nous voulons moins nous prononcer sur le droit de dissimuler aux hommes des vérités si décisives, si importantes pour la vie, et de ne les cultiver que dans le cercle restreint de certaines écoles occultes {37}. Mais il faut que soit dit que le temps est venu où une grande partie de l'humanité ne peut ni ne doit rester sans que lui soient communiqués certains mystères sur le monde suprasensible, de la manière dont cela fut mentionné hier. Oui, il faudra aller de plus en plus loin dans la divulgation de ces choses.

Même si à d'autres époques, où l'humanité vivait dans d'autres conditions, il était justifié, dans certaines limites, de cacher de tels mystères, aujourd'hui cela ne le serait plus, car l'homme se trouve maintenant – nous le savons, c'est la cinquième époque de l'ère postatlantéens {38} – l'homme se trouve à présent dans des conditions de vie telles qu'il serait obligatoirement un tel destructeur en passant la porte de la mort, s'il ne recherchait pas de plus en plus ici, dans la vie, des représentations, des concepts et des idées qui traitent de choses suprasensibles. On ne peut donc pas dire des personnes qui affirment « allons bon, pour ce qui vient après la mort, on peut bien attendre », qu'elles ont raison. Non, il faut avoir connaissance, entre la vie et la mort, de certaines choses du monde spirituel, de la manière dont cela a été évoqué hier, pour franchir avec ces représentations, avec ces idées, la porte de la mort.

À des époques plus reculées de l'évolution de l'humanité, il en allait autrement. Vous savez que, jusqu'au XVI^e siècle, jusqu'à l'émergence de la conception copernicienne, les hommes avaient une tout autre croyance au sujet de l'édifice du monde. Or, il a évidemment été nécessaire pour le progrès

des hommes, et aussi pour que la liberté s'introduise dans l'évolution de l'humanité, que l'on en vienne à la conception copernicienne du monde, tout comme on doit maintenant en venir à la science de l'esprit. Mais avec la conception physique du monde qu'avaient les hommes avant la théorie copernicienne – on peut, si l'on veut, la qualifier aujourd'hui d'erronée – avec cette conception de l'univers physique selon laquelle la Terre est immobile, tandis que le Soleil et les étoiles tournent autour et que, au-delà de la voûte étoilée, se trouve la sphère de l'esprit où habitent les entités spirituelles, avec cette conception de l'univers, les hommes pouvaient encore franchir la porte de la mort sans être retenus dans la sphère terrestre après leur mort.

Cette conception du monde n'avait pas encore pour effet que les hommes deviennent des destructeurs de la sphère terrestre lorsqu'ils franchissent la porte de la mort. C'est seulement l'irruption des thèses coperniciennes, c'est seulement la représentation selon laquelle le monde entier qui se déploie dans l'espace n'est dominé que par des lois de l'espace, c'est seulement cette représentation à la manière copernicienne où l'on fait tourner la Terre autour du Soleil, qui enchaîne l'homme à l'existence physique sensible et l'empêche de s'élever comme il convient dans le monde spirituel après la mort.

Il faut aussi apprendre aujourd'hui à connaître cet envers de la conception copernicienne, après qu'il y eut des siècles de préparation pour toujours de nouveau placer devant le regard intérieur des hommes le formidable progrès que représente le système copernicien. L'un est aussi fondé que l'autre. Même si l'un est encore considéré aujourd'hui comme « intelligent » – c'est évidemment déjà devenu une intelligence des plus

bornées que de voir dans la conception copernicienne la seule et unique théorie qui peut nous apporter le salut –, mais si cela est encore, de nos jours, l'intelligence et si l'autre point de vue, à savoir que l'homme est enchaîné à la terre après la mort à cause de cette conception copernicienne du monde, s'il ne s'en fait pas une représentation spirituelle comme on peut en avoir aujourd'hui dans la science de l'esprit – si cet autre point de vue est encore une folie, une extravagance pour les hommes d'aujourd'hui, il n'en est pas moins une vérité ! Vous savez déjà par la Bible {39} que certaines choses qui aux yeux des hommes sont folie, sont sagesse devant les dieux.

Car lorsque l'homme franchit la porte de la mort, il modifie sa conscience. Ce serait une idée totalement fausse de croire que l'homme après la mort serait dépourvu, de conscience. Cette représentation étrange est même répandue dans certains milieux qui se disent « théosophiques ». C'est un non-sens. Au contraire, la conscience devient beaucoup plus puissante, beaucoup plus intense, mais elle est d'une autre nature. Même déjà par rapport aux représentations ordinaires du monde physique, il faut dire que les représentations conscientes après la mort sont quelque chose d'autre.

En premier lieu, l'homme rencontre après la mort les personnes auxquelles il est karmiquement lié par la vie. Il peut donc se faire que le mort rencontre, dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance, beaucoup d'âmes humaines qu'il traverse – parce que là règne la pénétrabilité, et non l'impénétrabilité – et devant lesquelles il passe ; pour lui, elles ne sont pas là. Ne sont là que celles avec lesquelles il a un quelconque lien karmique. Le fait de toujours davantage nous intégrer dans une trame globale du monde, même après

la mort, est une chose que nous devons acquérir par la vie ici sur terre. Et la création de sociétés fondées uniquement sur l'élément spirituel est bien une tâche du présent et de l'avenir.

Pourquoi cherche-t-on à fonder des sociétés comme la société anthroposophique ? Pourquoi cherche-t-on à réunir des hommes autour de telles idées ? Parce que par là est créé un lien karmique entre des hommes qui doivent se trouver dans le monde spirituel, qui doivent être ensemble aussi dans le monde physique, ce qu'ils ne pourraient pas s'ils allaient ici en solitaires. Par la possibilité, justement, de répandre entre nous des connaissances spirituelles et des savoirs spirituels, on réalise pour la vie dans le monde spirituel un immense travail qui se répercute sur le monde physique sensible, car celui-ci est placé en permanence sous l'influence du monde spirituel.

Ici ne se produisent de toute façon que les effets ; là-bas, dans le monde spirituel, aussi pendant que nous vivons sur le plan physique, se produisent les causes. Et nous pouvons dire, si nous nous occupons uniquement de ce qui se pratique si souvent aujourd'hui dans un esprit de propagande : des associations se créent pour toutes sortes de choses, mais aussi grand que soit l'enthousiasme dont elles procèdent, il est fréquent qu'elles soient vraiment très peu consacrées à des choses spirituelles. On pense, à l'aide de certaines associations, pouvoir progressivement transformer la terre en un paradis terrestre ; en effet, avant ces trois années de guerre, beaucoup d'associations où les hommes travaillaient à transformer peu à peu l'Europe en un paradis social avaient déjà été fondées sur terre ! Ce que nous avons là maintenant ne nous dit pas spécialement que les choses vont comme on pense pouvoir les diriger.

D'un autre côté, toutefois, l'interaction entre le monde physique et le monde spirituel est plus complexe. Pourtant, il faut que soit dit ceci : lorsque des associations sont créées à la lumière de la science spirituelle, les hommes collaborent de ce fait non seulement au monde des effets, mais aussi au monde des causes qui se tiennent derrière les effets sensibles. – Il faut se pénétrer de ce sentiment si l'on veut comprendre de la juste manière la chose infiniment profonde et significative qui est réalisée pour le présent et pour l'avenir de l'humanité justement en vivant ensemble un travail spirituel.

Cela n'est pas quelque chose qui peut résulter d'une simple frénésie associative, mais c'est une tâche sacrée qui devait être confiée à l'humanité présente et à venir par les entités spirituelles divines qui gouvernent le monde. Car il faudra bien que les hommes accueillent en eux certaines notions sur le monde suprasensible, parce que de moins en moins de notions suprasensibles viendront du monde sensible. Les représentations suprasensibles seront de plus en plus balayées du monde sensible par les progrès de la science de la nature. C'est pourquoi les hommes s'excluraient peu à peu entièrement du monde spirituel s'ils n'accueillaient pas en eux de concepts suprasensibles, de concepts spirituels. Ils se condamneraient à se lier totalement, après la mort, à ce qui est une Terre purement physique ; à se lier aussi à ce que deviendra la Terre physique.

Mais la Terre physique deviendra un cadavre, et les hommes seraient devant la terrible perspective de se condamner, en tant qu'âmes, à habiter à l'avenir un cadavre, s'ils ne se décidaient pas à se familiariser avec le monde spirituel, à prendre racine dans le monde spirituel. C'est une

tâche sérieuse, une tâche importante qui est assignée à l'activité de la science de l'esprit. Nous devons quasiment le rappeler une fois par jour à notre regard intérieur, comme une pensée sacrée, afin de ne plus jamais pouvoir perdre l'ardeur qui nous anime pour cette cause légitime de la science de l'esprit.

De telles notions, dont le nombre peut vraiment beaucoup s'accroître si nous travaillons aux nombreux concepts sur le monde spirituel qui, venant de là, ont déjà pénétré notre courant spirituel, tout ce qui nous vient comme concepts nous rend justement capables de nous libérer de l'enchaînement au terrestre, à ce qui est destructeur dans le domaine terrestre, afin d'agir depuis d'autres directions. Or pour cette raison, nous restons tout de même liés aux âmes que nous avons laissées derrière nous sur la Terre et auxquelles nous sommes liés karmiquement, et nous restons aussi liés à la Terre, mais depuis d'autres lieux.

Oui, nous sommes même liés plus intensément aux âmes laissées derrière nous sur la Terre si nous sommes liés à elles depuis des régions supérieures de l'esprit, si nous ne sommes pas condamnés, par une vie purement matérialiste, à hanter la terre, où nous ne pouvons pas alors être unis en amour avec quoi que ce soit sur terre, mais où nous ne sommes en fait que des centres destructeurs.

Voyez-vous, chers amis, si, dès l'enfance, nous développons ici, progressivement, notre conscience – nous savons bien comment cette conscience grandit, se développe, il n'est pas besoin de le décrire. Après la mort, il existe de tout autres processus pour vraiment obtenir progressivement la conscience qu'il nous faut acquérir pour la vie entre la mort et

une nouvelle naissance. Les choses ne se passent pas après la mort de la manière dont nous cheminons sur la terre, dont nous y faisons des expériences, dont nous y vivons des événements ; cela ne nous est pas nécessaire. Mais ce qui nous est nécessaire, c'est que nous détachions de nous cette chose terriblement intense qui est liée à nous lorsque nous avons quitté le corps physique.

Du fait que nous franchissons la porte de la mort, du fait que nous sommes en relation avec le monde spirituel, nous sommes intimement liés à ce monde spirituel que nous décrivons ici à l'aide de la science de l'esprit. Nous le décrivons comme étant le monde des hiérarchies supérieures {40}, des anges, des archanges, des archées, des exousiaï, des dynamis, des kyriotètes, etc., comme étant le monde des hiérarchies supérieures ainsi que des accomplissements et des expériences de ces hiérarchies. Ici, le monde est en dehors de nous ; le monde du règne minéral, du règne végétal, du règne animal est autour de nous. Quand nous avons franchi la porte de la mort, ces entités spirituelles que nous dénombrons dans les hiérarchies supérieures, ainsi que leurs mondes mêmes, sont en nous. Nous sommes liés à eux ; seulement, nous ne pouvons pas tout d'abord nous distinguer d'eux ; nous vivons à l'intérieur d'eux, du fait qu'ils nous emplissent.

C'est une notion difficile, mais il faut l'assimiler : ici, nous sommes en dehors du monde ; là-bas, nous sommes à l'intérieur du monde. Notre être se répand sur le monde entier ; mais nous ne pouvons pas nous distinguer de lui. Après la mort, nous sommes comme emplis de ces êtres qui appartiennent aux hiérarchies supérieures et de ce que font ces hiérarchies. Alors, il s'agit surtout de pouvoir détacher les hiérarchies les plus proches dont nous sommes remplis, les

hiérarchies des anges, des archanges et des archées, de celles qui sont les plus élevées.

Là-bas, nous ne parvenons pas du tout à une conscience correcte du je – j'ai déjà décrit sous d'autres angles de vue, dans des cycles et des conférences, ce mûrissement progressif de la conscience du je – nous ne parvenons pas à une conscience correcte du je si nous ne pouvons pas trouver en nous la force de trancher là-haut ces questions : Qu'est-ce qui, en nous, est Angelos ? Élohim ? Qu'est-ce qu'un être de la hiérarchie des anges, qu'est-ce qu'un être de la hiérarchie des exousiaï ou esprits de la forme ? Il nous faut, là-bas, apprendre à distinguer, nous devons avoir la force de détacher ce que nous voulons connaître de ce qui est lié à nous ; sinon cela est en nous, n'est pas en dehors de nous. Ici, nous devons rencontrer ce qui est à l'extérieur, le regarder ; là-bas, nous devons le détacher de nous, afin de pouvoir y être lié.

Or tel que le monde se situe à l'heure actuelle dans l'évolution de l'humanité, la seule manière de pouvoir détacher ce que nous ne porterions sinon en nous que comme en dormant est d'acquérir des concepts spirituels ces concepts spirituels, qui sont si inconfortables ici pour l'homme, parce qu'il doit faire un peu d'effort, davantage d'efforts que pour les concepts ordinaires. S'il les assimile, ils développeront après la mort une force prodigieuse à partir de laquelle, seulement, nous pouvons acquérir dans l'au-delà la faculté de connaître le monde spirituel et de le percer à jour. Cela est très important. Les hommes trouvent incommode aujourd'hui d'assimiler des concepts spirituels.

Ils se rendent volontiers à ces manifestations où on leur présente toutes sortes de projections de diapositives ou je ne

sais quoi d'autre du même genre, pour qu'ils aient à penser aussi peu que possible au niveau du suprasensible, et par rapport à toutes les choses puissent se contenter de les voir – ou du moins se rendent-ils volontiers à des manifestations où on leur parle de choses qu'ils ont aussi d'habitude toujours devant les yeux. Mais l'homme recule aujourd'hui devant l'effort d'avoir à s'élever jusqu'à ces concepts qui sont plus difficiles ici, parce qu'ils n'ont pas d'objet extérieur, parce que leurs objets sont les réalités auxquelles ils se rapportent dans le monde suprasensible. Mais là-bas, ils sont les forces qui, en réalité, nous donnent le monde.

Ainsi nous acquérons, au moyen des idées et des concepts spirituels, la sagesse dont nous avons besoin pour que nous ayons là-bas une lumière ; sinon tout sera obscur. Car ce qui est assimilé ici sous forme de sagesse est là-bas lumière, lumière spirituelle. La sagesse est de la lumière spirituelle. Oui, pour qu'il ne fasse pas sombre là-bas, nous avons besoin de sagesse. Et si nous n'acquérons pas de concepts spirituels, c'est le meilleur moyen de ne pas avoir de lumière là-bas. Mais si l'on n'a pas de lumière, on s'éloigne de la sphère que l'on devrait éclairer et on revient sur terre, et l'on erre sur terre en tant que mort, en tant que centre destructeur ; tout au plus peut-on alors être utilisé de temps en temps par un mage noir pour fournir l'inspiration d'opérations très particulières et d'œuvres destructrices sur terre.

On a donc besoin de sagesse pour avoir de la lumière après la mort. Mais on a encore besoin d'une autre chose après la mort : on a non seulement besoin, après la mort, de la faculté de détacher les entités de soi de sorte que l'on puisse effectivement avoir devant soi ces entités du monde spirituel, mais on a aussi besoin après la mort de la faculté d'aimer,

sinon on ne pourrait pas développer de la bonne manière les relations avec les êtres que l'on voit à l'aide de la sagesse. On a besoin d'amour. Mais l'amour qui est développé ici sur la terre et qui dépend pour l'essentiel aussi du corps physique, cet amour est un sentiment, il est dépendant du rythme de la respiration ici dans le monde physique. Nous ne pouvons pas non plus emporter cet amour de l'autre côté, dans le monde spirituel.

Ce serait une illusion totale que de croire que l'on pourrait emporter de l'autre côté, dans le monde spirituel, l'amour que l'on développe ici, notamment à l'époque actuelle. Mais toute la force d'amour que l'on emporte dans le monde spirituel provient de ce que l'on acquiert ici, dans le monde physique, par l'observation attentive de ce qui se présente à nos sens, par la vie avec l'entité physique. On enflamme déjà cet amour en développant ici, dans le monde physique, une compréhension pour ce monde physique. Et justement des expériences comme celles qui ont trait à notre conception du monde et que l'on fait en rapport avec la science moderne de la nature, lorsqu'on les accueille sous forme de sentiments, développent l'amour qu'il faut pour là-bas.

Seulement – l'amour est quelque chose qui est élevé ou bas, selon le domaine où il se déploie. Quand vous franchissez la porte de la mort et devez rester en tant que centre destructeur dans la sphère terrestre, vous avez certes aussi développé beaucoup d'amour – car le fait que vous devez rester est justement une conséquence de votre état de liaison avec des concepts purement naturalistes –, mais vous appliquez cet amour au travail de destruction, vous aimez alors le travail de destruction et êtes condamnés à vous

observer et à voir à quel point vous aimez ce travail de destruction.

En revanche, l'amour devient quelque chose de noble lorsque l'homme peut s'élever dans des mondes supérieurs et aimer ce qu'il conquiert par des concepts spirituels. N'oublions surtout pas que l'amour est quelque chose qui est bas lorsqu'il agit dans une sphère inférieure, mais qu'il est noble, élevé et spirituel lorsqu'il agit dans une sphère supérieure, spirituelle. C'est cela l'important, l'essentiel. Si l'on n'est pas conscient de cela, on n'a absolument pas une vue d'ensemble des choses de la bonne manière.

Ce sont de tels concepts sur la vie des êtres humains après la mort que l'homme doit assimiler aujourd'hui. Il ne suffit plus à l'humanité actuelle, et en particulier, il ne suffira plus aux hommes dans un avenir très proche, que les prédicateurs leur disent qu'ils doivent croire ceci ou cela, qu'ils doivent se préparer à la vie éternelle, si ces prédicateurs ne peuvent jamais leur dire comment se présente en réalité ce monde que l'homme pénètre après avoir franchi la porte de la mort. Autrefois, cela était possible, parce que les concepts naturalistes, les concepts de la science de la nature, n'étaient pas encore apparus, parce que les hommes n'étaient pas encore infectés par les intérêts purement matériels qui se sont progressivement emparés de toutes choses depuis le XVI^e siècle.

Autrefois, il était possible de se contenter de parler aux hommes du monde spirituel de la manière dont les confessions religieuses veulent encore le faire aujourd'hui. Mais aujourd'hui, cela n'est plus possible ; aujourd'hui, les hommes se prennent souvent dans les fils qu'ils tissent autour d'eux –

par grande compassion pour l'humanité, il faut malheureusement le dire – ils se prennent dans ces fils justement du fait qu'ils veulent, de façon égoïste, mieux s'assurer leur félicité éternelle au moyen des confessions religieuses ; or de cette façon, justement, ils s'enferment plus inextricablement que jamais dans le monde physique des sens, dans le monde naturaliste, et contrecarrent leur ascension après avoir franchi la porte de la mort.

Puis, quand on est obligé de se dire : « Ils sont à plaindre, ceux qui n'ont pas de science de l'esprit pour leur procurer des notions sur la vie après la mort », on découvre encore une tout autre chose, qui nous met devant la nécessité de souligner avec insistance que la science de l'esprit doit être pratiquée par l'humanité, maintenant et à l'avenir. – La science de l'esprit est également quelque chose que l'on doit s'efforcer de répandre par commisération, par profonde compassion pour les hommes, car les hommes sont à plaindre quand ils refusent – et continuent à refuser dans leur déraison – de s'approcher des idées de la science spirituelle.

Or il faut bien se rendre compte du fait que le monde spirituel est partout. Songez donc, le monde dans lequel les morts sont avec les morts, ce monde suprasensible, les fils qui relient les morts avec les vivants laissés derrière eux, les fils qui relient les morts avec les hiérarchies supérieures, ils appartiennent au monde dans lequel nous nous tenons. Aussi vrai que l'air est autour de nous, aussi vrai ce monde-là est aussi toujours autour de nous. Nous ne sommes pas du tout séparés de ce monde ; ce n'est que par nos états de conscience que nous sommes séparés du monde dans lequel nous nous engageons après la mort.

Il faut que cela soit clairement souligné ; car même parmi nous, certains de nos amis ne se rendent pas encore bien compte que les morts retrouvent pleinement les vivants ; que nous ne sommes séparés que tant que l'un est ici dans son corps physique et que l'autre est sans corps physique ; mais que toutes ces forces qui nous mettent en relation avec les morts doivent être acquises, par le fait que nous les détachions de nous ; sinon ils vivent en nous, et nous ne pouvons pas nous en apercevoir. Puis il faut encore souligner que nous devons porter là-bas, dans la sphère appropriée, la force de l'amour qui se développe ici en lien avec les idées naturalistes, sinon cette force, cet amour, qui se développe en lien avec les idées naturalistes, pourrait devenir une force maléfique. Une force n'est en soi ni bonne, ni mauvaise ; elle est telle ou telle selon qu'elle se manifeste dans telle ou telle sphère.

De même que nous sommes en relation avec le monde suprasensible dans lequel se trouvent les morts, de même le monde suprasensible pénètre aussi dans ce monde-ci des sens physiques. — Oui, le monde est compliqué, il faut le comprendre lentement, progressivement. Mais il faut avoir la volonté de le comprendre.

Le monde spirituel se prolonge jusque dans notre monde. Tout est pénétré de ce monde spirituel. Partout dans le sensible, il y a aussi du suprasensible. L'homme doit particulièrement s'intéresser à ce suprasensible qui a aussi à voir avec sa nature sensible propre. À présent, je vous prie d'être très attentifs à ce que je vais vous dire, car il s'agit d'une notion de la plus haute importance.

Nous, les hommes, nous nous composons d'un corps, d'une âme et d'un esprit. Mais cela est loin de décrire toute l'entité

que nous sommes. Notre corps, notre âme, notre esprit sont ce qui se présente en premier à nous, dans notre conscience ; mais ce n'est pas la totalité de ce qui se rapporte à notre existence, loin s'en faut ! Ce dont je vais parler maintenant est en lien avec certains mystères du devenir de l'homme, de la nature humaine, qui doivent eux aussi être divulgués de plus en plus aujourd'hui.

Lorsque l'homme, par la naissance, entre dans l'existence terrestre, il a, du fait qu'il possède un corps physique, non seulement la possibilité de faire exister son âme propre – je vous prie de bien en tenir compte –, mais ce corps physique, l'homme est loin de le connaître entièrement, que de choses ont lieu dans ce corps physique dont l'homme ne sait rien ! Ce n'est que progressivement qu'il découvre, et encore de façon bien insuffisante, par l'anatomie, par la physiologie, ce qui se passe dans ce corps. Si l'on devait attendre pour se nourrir d'avoir compris le processus de la nutrition, les hommes seraient condamnés à mourir de faim ; car il n'est absolument pas pensable que l'on sache quelque chose de ce que les organes ont à faire pour préparer la nourriture destinée à l'organisme.

L'homme entre donc de plain-pied dans ce monde avec son organisme dont il se revêt, sans qu'il atteigne, avec son âme, les profondeurs de cet organisme. En même temps, l'occasion est aussi donnée, peu de temps avant que nous ne naissions – pas très longtemps avant que nous ne naissions –, pour qu'en dehors de notre âme, encore un autre être spirituel prenne possession de notre corps, de la partie subconsciente de notre corps. Cela se passe ainsi : peu de temps avant que nous ne naissions, un autre être spirituel, nous dirions aujourd'hui selon notre terminologie, un être ahrimarien, s'introduit en

nous.

Il est tout autant en nous que notre propre âme. Ces entités qui vivent leur vie du fait qu'elles utilisent les hommes eux-mêmes pour pouvoir exister dans la sphère où elles veulent se trouver, ont une intelligence exceptionnellement élevée et une volonté très fortement développée, mais aucune sensibilité, aucune humanité ; elles n'ont pas les forces du cœur humain. – Et nous traversons ainsi la vie en ayant notre âme et un tel double, qui est plus intelligent, beaucoup plus intelligent que nous, mais qui a une intelligence méphistophélique, une intelligence ahrimanienne, et en plus, une volonté ahrimanienne, une volonté très forte, une volonté qui est beaucoup plus proche des forces de la nature que notre volonté humaine, laquelle est régulée par notre cœur.

Au XIX^e siècle, la science a découvert que notre système nerveux était parcouru par des forces électriques. Elle avait raison. Mais lorsqu'elle a cru, lorsque les chercheurs croient que la force nerveuse qui fait partie de nous, qui est la base de notre vie mentale, a quoi que ce soit à voir avec des courants électriques, ils ont tort. Car les courants électriques sont les forces qui ont été déposées en nous par cet être que je viens de décrire, ils ne font pas du tout partie de notre être : nous portons effectivement aussi des courants électriques en nous, mais ils sont purement de nature ahrimanienne.

Ces entités hautement intelligentes, mais d'une intelligence purement méphistophélique, et d'une volonté plus apparentée à la nature que cela ne peut être dit de la volonté humaine, ont décidé un jour, de leur propre volonté, de ne pas vouloir vivre dans le monde auquel les dieux pleins de sagesse de la hiérarchie supérieure les avaient destinées à vivre. Pour

conquérir la terre, elles ont besoin de corps ; n'ayant pas de corps propre, elles utilisent le corps humain autant qu'elles le peuvent, puisque l'âme humaine ne peut pas complètement remplir le corps humain.

Ces entités peuvent donc, compte tenu de la manière dont se développe le corps humain, s'introduire dans celui-ci à un moment donné avant que la personne ne naisse, et elles nous accompagnent, en restant en dessous du seuil de notre conscience. Il y a une seule chose, dans la vie humaine, quelles ne peuvent absolument pas supporter, c'est la mort. C'est pourquoi elles doivent effectivement toujours quitter le corps humain dans lequel elles s'incrustent, avant qu'il ne soit saisi par la mort. C'est chaque fois de nouveau pour elles une très cruelle déception, car ce qu'elles veulent justement conquérir, c'est de rester dans le corps humain par-delà la mort. Ce serait une haute conquête dans le royaume de ces entités ; mais elles n'y sont pas parvenues pour le moment.

Si le Mystère du Golgotha n'avait pas eu lieu, si le Christ n'était pas passé par le Mystère du Golgotha, il en serait depuis longtemps ainsi sur terre que ces entités auraient acquis la possibilité de rester à l'intérieur de l'homme même après que la mort lui a été karmiquement fixée. Alors elles auraient en tout état de cause emporté la victoire sur l'évolution de l'homme sur terre et seraient devenues les maîtres de cette évolution humaine sur terre.

Il est d'une formidable importance de comprendre ce rapport entre le passage du Christ par le Mystère du Golgotha et ces entités qui veulent conquérir la mort dans la nature humaine, mais ne peuvent pas encore la supporter aujourd'hui ; qui doivent toujours prendre garde à ne pas vivre

cette heure à laquelle l'homme a déterminé à l'avance de mourir, qui doivent se garder de conserver son corps, de prolonger la vie de son corps, au-delà de cette heure de la mort.

De cela aussi, dont je parle maintenant, certaines confréries sont au courant depuis longtemps ; elles connaissent très bien ces choses et n'en ont pas fait part à l'humanité – une fois de plus, nous ne voulons pas examiner de quel droit. Aujourd'hui, la situation est telle qu'il est impossible de ne pas munir peu à peu les hommes de telles notions dont ils ont besoin après avoir franchi la porte de la mort. Car tout ce que l'homme vit ici, y compris ce qu'il vit en deçà du seuil de la conscience, il en a besoin après la mort, parce qu'il doit voir rétrospectivement cette vie et que, dans sa vision rétrospective, cette vie doit lui être tout à fait compréhensible, et que c'est la pire des choses s'il ne le peut pas. Mais on n'a pas de concepts suffisants pour comprendre rétrospectivement cette vie si l'on ne peut pas jeter un éclairage sur un être qui prend une telle part à notre vie comme le fait cet être ahrimarien, qui prend possession de nous avant notre naissance, qui est toujours là, et fait son théâtre devant nous, dans le subconscient, si nous ne pouvons pas toujours et encore jeter une lumière sur lui. Car la sagesse devient lumière après la mort.

Or ces êtres sont, en tout état de cause, d'une très grande importance pour la vie humaine, et la connaissance de ces êtres devra peu à peu venir aux hommes, et elle leur viendra. Seulement, elle devra leur venir de la bonne manière ; cette connaissance ne doit pas, par exemple, être seulement répandue dans le monde par ces sociétés occultes qui en font une question de pouvoir et qui veulent, par là, accroître leur propre pouvoir, et elle ne doit surtout pas continuer à être

soigneusement protégée pour accroître le pouvoir de certaines confréries qui agissent égoïstement. L'humanité aspire à un savoir universel, et ce savoir doit être diffusé. Car il ne peut plus être salubre, à l'avenir, que des confréries occultes puissent utiliser de telles choses pour étendre leur pouvoir.

Les hommes devront de plus en plus être gagnés, dans les siècles à venir, par la connaissance de ces entités. Ils devront de plus en plus savoir, dans les siècles à venir, qu'ils portent en eux un tel double, qu'ils portent en eux un double méphistophélique, ahrimanien. Il faut que les hommes le sachent. Il est vrai qu'aujourd'hui, l'être humain développe déjà toute une multitude de concepts, mais qui au fond ne peuvent aboutir, parce que l'homme, malgré tout, ne sait encore rien en faire de juste. L'homme, dis-je, développe aujourd'hui des concepts qui ne pourront être établis sur une base juste qu'à partir du moment où ils seront rapprochés de la réalité qui leur est sous-jacente.

Et ici apparaît quelque chose qu'il faudra vraiment pratiquer à l'avenir, pour que le genre humain n'ait pas à vivre quelque chose de terrible, qui bloquera son développement. Car ce double dont j'ai parlé n'est rien de plus ni de moins que l'instigateur de toutes les maladies physiques qui se manifestent spontanément de l'intérieur, et le connaître pleinement est de la médecine organique. Les maladies qui, spontanément surgissent, non sous l'effet de blessures extérieures, mais de l'intérieur de l'homme, ne proviennent pas de l'âme humaine mais de cet être. Il est le responsable de toutes les maladies qui surgissent spontanément de l'intérieur ; il est l'instigateur de toutes les maladies organiques.

Et un frère de cet être, qui, toutefois, n'est pas de nature ahrimanienne, mais luciférienne, est responsable de toutes les neurasthénies et névroses, de toutes les maladies qui ne sont pas en réalité des maladies, qui sont seulement des maladies nerveuses, comme on dit, des hystéries, etc. De sorte que la médecine doit devenir spirituelle dans deux directions. Que cela est une exigence se voit aujourd'hui – j'en ai parlé à Zurich {41} – au fait qu'apparaissent soudain des façons de voir telles que la psychanalyse, etc., où l'on travaille, certes, avec des entités spirituelles, mais avec des moyens de connaissance insuffisants, de sorte qu'on ne peut absolument rien faire de ces symptômes qui vont de plus en plus faire irruption dans la vie de l'homme. Car certaines choses doivent se produire, et aussi ce qui dans un sens est nocif doit se produire, parce que l'homme doit être exposé à cette nocivité pour la dépasser et justement par là en tirer de la force.

Or, pour comprendre pleinement ces choses, telles que je les ai maintenant évoquées, à savoir que ce double est en réalité l'instigateur de toutes les maladies qui ont un fondement organique, qui ne sont pas simplement fonctionnelles, pour le comprendre pleinement, il faut toutefois en savoir encore beaucoup plus. Il faut savoir, par exemple, que toute notre terre n'est pas ce produit mort comme le pensent aujourd'hui la minéralogie ou la géologie, mais un être vivant. La minéralogie ou la géologie connaissent de la terre autant que l'on connaîtrait de l'homme si l'on ne connaissait que son squelette. Imaginez donc que vous ne seriez jamais capables de voir les hommes à l'aide de quelque sens que ce soit, mais qu'il n'existerait des hommes que des radiographies et que l'on ne connaîtrait, de toute personne que l'on connaît d'un peu près, que le squelette ; vous sauriez alors autant de

l'homme que les géologues et la science en général connaissent de la Terre.

Imaginez que vous entriez dans cette pièce et ne verriez de toutes les vénérables personnes réunies ici rien d'autre que leurs os, alors vous auriez autant conscience d'elles que la science a aujourd'hui conscience de la Terre. La Terre, que l'on ne connaît donc qu'en tant que système osseux, est un organisme vivant, et en tant qu'organisme vivant, elle agit sur les êtres qui l'habitent, c'est-à-dire sur les êtres humains eux-mêmes. Et de même que l'homme est différencié en ce qui concerne la répartition de ses organes dans son corps, de même la Terre est elle aussi différenciée en ce qui concerne ce qu'elle développe de manière vivante, du dedans d'elle-même, et par lequel elle influe sur les hommes qui l'habitent. J'imagine que vous êtes conscients du fait que, lorsque vous pensez, ce n'est pas précisément le petit doigt gauche ou le gros orteil droit que vous faites travailler, mais votre tête ; vous le savez parfaitement, vous ne pensez pas avec votre gros orteil, vous pensez avec votre tête.

Les tâches se répartissent donc dans l'organisme humain, il est différencié. De même, notre Terre est elle aussi différenciée. Elle n'est absolument pas un être qui rayonnerait partout la même chose sur ses habitants, mais ce sont des rayonnements très différents qui remontent vers les régions les plus diverses de la terre. Il existe là différentes forces : magnétiques, électriques, mais aussi des forces qui remontent beaucoup plus dans le domaine du vivant et qui influencent l'homme de la manière la plus diversifiée aux différents points de la Terre, c'est-à-dire qui influencent l'homme différemment selon la configuration géographique.

C'est là un fait très important. Car ce que l'homme est tout d'abord au niveau du corps, de l'âme et de l'esprit a en fait peu de rapport direct avec ces forces qui agissent en remontant de l'intérieur de la Terre. Mais le double dont j'ai parlé est dans un rapport privilégié avec ces forces qui affluent de l'intérieur de la Terre. Et indirectement, médiatement, l'homme est, selon son corps, son âme et son esprit, en lien avec la terre et avec ce qu'elle rayonne en ses différents points, du fait que son double entretient les liens les plus intimes avec ce qui en afflue à la surface.

Ces êtres qui, en leur qualité d'entités ahrimaniennes et méphistophéliques, prennent possession de l'homme peu de temps avant qu'il ne naisse, ont des goûts très particuliers selon leur nature. Il en est, parmi ces entités, qui se plaisent particulièrement dans l'hémisphère orientale, en Europe, en Asie, en Afrique ; elles se choisissent des hommes qui naissent là pour utiliser leur corps. D'autres se choisissent des corps qui naissent dans l'hémisphère occidental, en Amérique. Ce dont nous, les hommes, avons une faible réplique sous la forme de la géographie, cela est pour ces entités un principe vivant de leur vécu propre ; c'est en fonction de cela qu'elles établissent leur domicile.

Et vous pouvez prévoir, à partir de là, que l'une des tâches les plus importantes de l'avenir sera de cultiver de nouveau ce qui a été extirpé : la médecine géographique, la géographie médicale. Ce qui, chez Paracelse {42}, a été arraché à l'antique sagesse atavique a été peu cultivé depuis, à cause des conceptions matérialistes ; mais il faudra que cela s'implante de nouveau. Certaines choses ne seront reconnues qu'à partir du moment où l'on apprendra à saisir le rapport qui existe

entre l'être qui rend malade en l'homme et la géographie de la Terre, et toutes les fusions, toutes les radiations qui émanent de la Terre, chacune dans des directions différentes. Il est donc important que l'homme acquière la connaissance de ces choses, car sa vie en dépend. Puisqu'il est, par ce double, placé d'une manière très particulière dans cette vie terrestre, et que ce double a élu son domicile en l'homme lui-même.

Tout ceci n'est en fait devenu si important qu'à la cinquième période postatlantéenne et deviendra encore plus important pour les hommes dans un avenir très proche. C'est pourquoi, il faut que soit répandue à présent la science de l'esprit. Et elle revêt maintenant une importance particulière, parce que notre époque actuelle appelle l'homme à se confronter de manière consciente à ces choses, à se mettre de manière consciente en relation avec ces choses. En cette époque qui est la nôtre, l'homme doit devenir assez fort pour régler son existence face à ces entités.

Cette époque a débuté au XV^e siècle, car notre période actuelle commence en 1413 ; la quatrième période postatlantéenne, la période gréco-latine, commence en 747 avant le Mystère du Golgotha et dure jusqu'en 1413 : c'est l'époque où se produit une légère coupure, 1413. Depuis cette époque, nous avons la cinquième période postatlantéens, dans laquelle nous vivons, et qui petit à petit seulement, à notre époque, manifeste complètement ses caractéristiques propres, mais elles avaient été préparées depuis le XV^e siècle. La quatrième période postatlantéens développa surtout l'âme d'entendement et de sentiment ; maintenant, c'est l'âme de conscience qui se développe dans l'évolution générale de l'humanité. Lorsque l'homme est entré dans cette cinquième période, c'est à sa faiblesse particulière face à ce double que les

entités spirituelles dirigeantes ont dû avoir égard.

Si, à l'époque, l'homme avait beaucoup recueilli dans sa conscience de ce qui se rapporte à cette entité du double, il s'en serait trouvé mal, très mal. Déjà durant les siècles qui précédèrent le XIV^e, il fallut que les hommes fussent préparés à n'accueillir en eux que très peu de ce qui rappelait ce double d'une manière ou d'une autre. C'est pourquoi la connaissance de ce double, qui existait tout à fait dans les temps anciens, se perdit. Il fallut protéger les hommes pour qu'ils n'accueillissent surtout rien en eux, non seulement qu'ils n'accueillissent pas en eux la théorie sur ce double, mais qu'ils entrassent aussi peu en contact que possible avec des choses qui eussent quoi que ce soit à voir avec ce double.

Cela nécessita un dispositif très particulier. Vous devez essayer de comprendre la chose qui se développa alors : dans les siècles qui précédèrent le XIV^e siècle, il fallut protéger les hommes du double ; celui-ci dut progressivement disparaître de l'horizon des hommes et ne fut progressivement admis à y entrer de nouveau que maintenant, où l'homme doit régler sa relation avec lui. Cela nécessita vraiment un dispositif très important, qui ne put être mis en place que de la manière suivante : progressivement, depuis le IX^e, X^e siècle, on arrangea la situation de telle façon, en Europe, que les hommes d'Europe perdirent un certain lien qu'ils avaient eu précédemment, un lien qui pour les hommes du VII^e, VI^e siècle après J. -C. avait encore été important.

En effet – à partir du IX^e siècle, puis de manière très prononcée à partir du XII^e siècle, on suspendit toute la circulation maritime en direction de l'Amérique, telle qu'elle existait à l'époque, avec le type de bateaux que l'on avait. Cela

peut vous paraître étrange ! Vous direz : nous n'avons jamais entendu dire une chose pareille dans l'histoire. – Oui, l'histoire est justement à beaucoup d'égards une fable convenue, une légende ; car dans les siècles plus anciens du développement de l'Europe, les bateaux partaient toujours de Norvège, de la Norvège de l'époque, vers l'Amérique. On ne l'appelait évidemment pas l'Amérique.

Elle avait, à l'époque, d'autres noms. En Amérique, on connaissait cette région d'où, en particulier, montaient les forces magnétiques qui mettent l'homme en relation avec ce double. Car les rapports les plus clairs avec le double partent de cette région de la terre qui est couverte par le continent américain ; et dans les siècles plus anciens, on se rendait en Amérique avec les bateaux norvégiens et l'on y étudiait les maladies. Depuis l'Europe, on étudiait en Amérique les maladies produites sous l'influence du magnétisme terrestre. C'est là que doit être recherchée l'origine mystérieuse de l'ancienne médecine européenne. On pouvait observer là-bas les processus que l'on n'aurait pas pu observer en Europe, où les hommes étaient plus sensibles aux influences du double.

Il fallut progressivement – l'essentiel sur ce point fut fait par l'Église catholique romaine avec ses édits – faire tomber dans l'oubli les relations avec l'Amérique. Et c'est seulement après que la cinquième période postatlantéenne eut commencé que l'Amérique fut redécouverte d'une manière physique, sensible. Mais ce n'est qu'une redécouverte, qui toutefois est si importante parce que les puissances qui étaient à l'œuvre ont effectivement réussi à ce que nulle part dans les documents ne soit rapporté grand chose sur les anciennes relations entre l'Europe et l'Amérique.

Et là où quelque chose est rapporté, on ne le reconnaît pas, on ne sait pas que cela se rapporte aux relations entre l'Europe et l'Amérique des temps anciens. Les voyages, quant à eux, étaient plutôt des visites. Que les Européens deviennent eux-mêmes ensuite une part du peuple américain – comme on dit aujourd'hui, où le terme de peuple prête à malentendu en étant confondu avec celui de nation –, cela ne fut possible qu'après la découverte physique de l'Amérique, après la redécouverte physique de l'Amérique. Auparavant, c'étaient plutôt des visites que l'on effectuait, pour étudier comment, dans ce peuple indien d'une autre nature, le double jouait un rôle très particulier.

L'Europe dut, pendant un certain temps, avant que ne commence à se développer la cinquième période postatlantéennes, être protégée de l'influence du monde occidental. Et c'est cela, l'arrangement si significatif au regard de l'histoire, le dispositif si significatif au regard de l'histoire, qui fut mis en place par les sages puissances cosmiques : il fallut que l'Europe fût protégée un temps contre toutes ces influences, et elle n'aurait pas pu être protégée si l'on n'avait pas, dans les siècles qui précédèrent le XV^e siècle, fermé le monde européen, si on ne l'avait pas complètement fermé au monde américain.

Il fallut donc s'efforcer, durant les siècles préliminaires, d'introduire quelque chose dans l'humanité européenne qui tînt compte de sa sensibilité plus fine. Il fallait que l'entendement, qui devait prioritairement s'implanter dans cette cinquième époque postatlantéenne, fût tout particulièrement ménagé quand il apparaîtrait pour la première fois. Ce qu'il y avait à lui révéler devait lui être

présenté avec une subtilité particulière. Parfois cette subtilité avait évidemment aussi quelque chose de la subtilité dont on use en éducation, où l'on applique naturellement aussi des moyens punitifs vigoureux. Mais tout ce dont je veux parler ici se rapporte évidemment à des impulsions historiques d'une certaine envergure.

Ainsi, il advint donc que ce furent spécialement des moines irlandais qui, sous l'influence de la pure doctrine chrétienne ésotérique qui se développait là-bas, agirent de telle sorte que l'on reconnut, à Rome, la nécessité de fermer l'Europe à l'hémisphère occidental. Car de l'Irlande, ce mouvement voulut partir répandre le christianisme sur l'Europe, durant les siècles qui précédèrent la cinquième époque postatlantéenne, d'une manière telle que l'on ne fût pas dérangé par ce qui remontait des régions souterraines de l'hémisphère occidental. Il fallait tenir l'Europe dans l'ignorance de toutes les influences de l'hémisphère occidental.

Et l'on est tenté, justement ici à Saint-Gall, de parler une fois de ces circonstances. Car Colomban {43} et son disciple Gall {44} furent des individualités essentielles dans cette grande entreprise d'évangélisation, qui cherchait à rendre efficaces les succès remportés par la christianisation de l'Europe en entourant l'Europe comme de murs spirituels pour ne laisser pénétrer aucune influence venant du côté que j'ai indiqué. Et des individualités telles que Colomban et son disciple Gall, à qui ce lieu-ci doit son origine et son nom, sont celles qui reconnurent avant toutes choses que la délicate plante de la christianisation ne pouvait se répandre en Europe que si l'on entourait l'Europe comme d'une clôture, au sens spirituel.

Oui, il existe derrière le déroulement de l'histoire du monde de profonds secrets, d'une grande importance. Et l'histoire qui est enseignée et apprise dans les écoles n'est encore une fois qu'une fable convenue ; car l'un des faits les plus importants pour la compréhension de l'époque moderne en Europe est que depuis les siècles à partir desquels la christianisation se propagea en Europe en partant de l'Irlande, jusqu'au XII^e siècle notamment, l'on travailla aussi à ce que justement les édits papaux réprouvassent peu à peu la navigation entre l'Europe et l'Amérique, et la fissent cesser, de sorte que le lien avec l'Amérique fût totalement oublié par l'Europe.

Il fallait cet oubli pour que les premiers temps au cours desquels devait se préparer en Europe la cinquième période postatlantéenne pussent se dérouler de la bonne manière. Et seulement ensuite, lorsque commença l'époque matérialiste, l'Amérique fut de nouveau redécouverte, comme on le raconte aujourd'hui : à l'ouest – à l'est ; l'Amérique fut redécouverte sous l'influence de la convoitise de l'or, sous l'influence de la culture purement matérialiste avec laquelle l'homme a justement à compter dans la cinquième époque postatlantéenne, et avec laquelle il lui faut se mettre dans le rapport approprié.

Ces choses sont de l'histoire véritable. Et ces choses renseignent, je pense aussi, sur ce qui est véritable. La terre est vraiment quelque chose qu'il faut appeler un être vivant. Selon les différences géographiques, les forces les plus variées affluent vers le haut, depuis les territoires les plus divers. C'est pourquoi les hommes ne doivent pas être séparés selon des territoires, mais accepter les uns des autres ce qui, sur chaque territoire peut être produit de bien et de grand, uniquement

là. C'est pourquoi une conception du monde selon la science de l'esprit est soucieuse de créer quelque chose qui puisse vraiment être accepté par toutes les nations de toutes les régions. Car les hommes doivent progresser par l'échange mutuel de leurs biens spirituels. Voilà ce qui importe.

Dans certains territoires, au contraire, se développe très facilement l'aspiration à accroître le pouvoir, le pouvoir et encore le pouvoir. Et ce grand danger que l'évolution de l'humanité moderne se poursuive d'une manière déséquilibrée, ne peut s'apprécier qu'à partir des circonstances concrètes, des vraies circonstances concrètes, lorsqu'on sait comment la terre est un organisme, lorsqu'on sait ce qui se produit en réalité à partir des différents points de la terre. À l'est de l'Europe, cette tendance est comparativement faible, compte tenu seulement de ce qui émane de la terre, car tout ce qui relève du caractère russe, par exemple, est très fortement soudé ensemble, par le sol justement, mais retire du sol des forces très particulières, c'est-à-dire des forces qui ne proviennent pas de la terre.

Le mystère de la géographie russe réside dans le fait que ce que le Russe retire de la terre est en premier lieu la lumière communiquée à la terre, qui repart de la terre. Le Russe n'absorbe donc en fait de la terre que ce qui, depuis les régions extérieures, afflue d'abord vers la terre ; il aime sa terre, mais il l'aime justement pour la raison qu'elle est pour lui un miroir du ciel. Or, de ce fait, le Russe a quelque chose — aussi important que soit le territoire dans sa relation au monde —, il a dans ce sentiment pour sa terre — même s'il en est encore aujourd'hui à un stade enfantin — quelque chose d'extraordinairement cosmopolite, parce que la terre, en se déplaçant dans l'espace, entre en relation avec toutes les

parties possibles de l'univers environnant.

Et lorsqu'on ne recueille pas en soi ce qui, dans la terre, afflue du bas vers le haut, mais ce qui afflue du haut vers le bas et de nouveau vers le haut, alors c'est autre chose que si l'on recueillait en soi ce qui – émanant directement de la terre – est dans une certaine parenté avec la nature humaine. Ce que le Russe aime dans sa terre, ce dont il s'imprègne, lui donne certaines faiblesses, mais surtout aussi une certaine capacité à surmonter la nature de ce double dont j'ai parlé tout à l'heure. C'est pourquoi le Russe sera appelé à fournir les impulsions les plus importantes à l'époque où cette nature du double devra définitivement être combattue, dans la sixième période de civilisation postatlantéenne.

Mais il y a un lieu à la surface de la terre qui présente la plus grande parenté avec ces forces. Lorsque l'homme s'y rend, il entre dans leur domaine d'influence ; dès qu'il le quitte, il n'en est plus ainsi, car il s'agit de caractéristiques géographiques, non pas ethnographiques ou nationales, mais purement géographiques. La région où ce qui afflue depuis le bas exerce la plus grande influence sur le double, et où cela se communique donc aussi de nouveau à la terre, du fait que cela s'apparente le plus chez le double à ce qui émane de lui, est la région de la terre où la plupart des montagnes ne sont pas orientées transversalement, d'Ouest en Est, mais où les montagnes sont principalement orientées du Nord au Sud – car cela est également en lien avec ces forces – et où l'on est proche du pôle nord magnétique.

C'est la région où, sous l'effet des conditions extérieures, se développe avant tout une parenté avec la nature méphistophélique ahrimanienne. Et beaucoup, dans l'évolution

de la Terre qui poursuit sa marche en avant, est dû à cette parenté. L'homme n'est pas en droit, aujourd'hui, de passer par l'évolution de la Terre en aveugle ; il doit percer à jour ces liens entre les choses. L'Europe ne pourra établir des rapports justes avec l'Amérique que si ces circonstances peuvent être percées à jour, que si l'on sait quelles limitations d'ordre géographique viennent de là-bas. Sinon, si l'Europe continue à rester aveugle à ce propos, il en ira de cette pauvre Europe comme il en alla de la Grèce par rapport à Rome. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi ; il ne faut pas que le monde soit géographiquement américanisé.

Mais ce point demande tout d'abord à être compris. Les choses ne doivent pas être prises aussi peu au sérieux qu'elles le sont fréquemment aujourd'hui. Car voyez-vous, les choses reposent sur des fondements profonds, et il faut aujourd'hui des connaissances, et pas seulement des sympathies et des antipathies, pour pouvoir prendre position dans le contexte dans lequel l'humanité actuelle est placée d'une manière si tragique. Ce sont là les choses que nous pouvons discuter encore plus en détail ici ; dans les conférences publiques, elles ne peuvent qu'être évoquées. Hier, j'ai attiré l'attention {45} sur la nécessité que ce qui est appelé science de l'esprit pénètre vraiment aussi dans les idées sociales et politiques. Car les efforts de l'Amérique visent à tout mécaniser, à tout faire entrer dans le domaine du pur naturalisme, à effacer peu à peu de la surface de la terre la culture de l'Europe. Elle ne peut pas faire autrement.

Ce sont là évidemment des concepts géographiques, non des concepts se rapportant aux peuples. Il suffit de penser à Emerson {46} pour savoir qu'il n'est en rien question ici de la caractéristique d'un peuple. Emerson était justement un

homme entièrement pénétré de culture européenne. N'est-ce pas, ce sont là deux pôles opposés qui se développent. Sous des influences comme celles que nous avons caractérisées aujourd'hui se développent des hommes tels qu'Emerson, qui opposent au double toute la plénitude de leur humanité, ou bien il se développe des hommes tels que Woodrow Wilson {47}, qui ne sont qu'une enveloppe du double, à travers lesquels le double lui-même agit avec une force toute particulière, des hommes qui, pour l'essentiel, sont en fait des incarnations de ce qu'est la nature géographique américaine.

Ces choses ne sont pas en lien avec une sympathie ou une antipathie quelconques, ni avec un quelconque attachement à un parti ; elles émanent simplement d'une connaissance des causes plus profondes de ce que les hommes traversent dans la vie. Mais cela contribuera très peu au salut de l'humanité si l'humanité ne veut pas créer la lumière sur ce qui agit en réalité dans les choses. Aujourd'hui, il est indispensable de renouer avec certaines choses qui durent être arrachées, justement au commencement de cette nouvelle époque, quand on barra la route vers l'Amérique. Et je voudrais vous présenter comme un symbole ce que vous pouvez si souvent vivre et ressentir ici, comme un symbole, je voudrais vous présenter des hommes tels que Gall. Ils durent se donner un terrain pour leur action au moyen de la clôture qu'ils ont érigée. Il faut comprendre de telles choses.

Seule la science de l'esprit permettra une véritable compréhension de l'histoire. Mais vous voyez : les préjugés, évidemment, surgiront les uns après les autres. Car comment pourrait-on penser autrement que de croire que les connaissances commencent elles aussi à devenir partiales ! Or

ce fut là l'une des lâchetés en raison desquelles certaines confréries occultes ont gardé le secret sur ces choses. Elles ont gardé le secret pour la simple raison que la connaissance est souvent inconfortable pour les hommes, ils ne veulent pas devenir pleinement humains, en particulier ceux qui ont des dispositions à se relier aux émanations des lieux géographiques.

Les questions de la vie publique deviendront petit à petit des questions de connaissance, et sortiront de cette atmosphère dans laquelle elles ont été plongées aujourd'hui par une grande majorité de l'humanité : de cette seule sphère des sympathies et des antipathies. Pour être efficaces, les décisions ne seront pas prises par des majorités.

Mais l'efficacité ne pourra être obtenue que si les hommes ne craignent pas d'accueillir dans leur conscience des choses importantes.

De la manière dont j'ai parlé ici parce que, dirais-je, le génie des lieux l'exige de moi, vous avez pu voir, à partir d'un exemple particulier, qu'il ne suffit plus à l'homme de l'époque actuelle, pour connaître l'histoire, de prendre dans ses mains les livres scolaires usuels, car on y apprend cette fable convenue qu'on appelle aujourd'hui histoire. Qu'y apprend-on donc des importantes voies de communication, qui existaient notamment aux origines obscures de la médecine et qui, dans les premiers siècles chrétiens, conduisaient encore d'Europe en Amérique ?

Or ce qui existe ne cesse pas d'être réalité parce que les hommes y rendent leur conscience aveugle, comme l'autruche qui enfonce sa tête dans le sable pour ne pas voir et qui croit alors que ce qu'elle ne voit pas n'est pas là. – D'autres choses

encore sont simplement voilées aux hommes par la fable convenue que l'on appelle histoire, des choses qui sont très proches de l'homme de l'époque actuelle, et de son activité. Et d'autres choses encore seront révélées par la science de l'esprit au fur et à mesure du déroulement de l'histoire de l'humanité. Car les hommes veulent être renseignés sur leur destin personnel, sur le lien entre leur vie intérieure et leur développement spirituel.

Beaucoup aussi de ce qui a été perdu pour l'histoire pourra seulement être tiré de l'oubli par la science de l'esprit. Sinon, l'humanité devra se résoudre à rester ignorante sur des choses très, très simples à concevoir. Et sur l'époque présente, bien que l'homme, à notre époque, soit informé de tout – mais informé comment ! – sur l'époque présente, l'humanité ne pourra se faire une opinion qu'en se plaçant du point de vue de la science de l'esprit. Car certes, l'humanité est informée aujourd'hui par, sauf votre respect – on dit toujours « sauf votre respect » quand on prononce une parole inconvenante, n'est-ce pas – certes, l'humanité est informée aujourd'hui de toutes les affaires par, sauf votre respect, la presse ; mais elle est informée par la presse d'une manière telle que justement l'essentiel, le vrai, le réel, ce qui importe, lui est voilé.

Or il faut bien que l'homme en arrive à ce degré de connaissance de la réalité. Cela non plus, encore une fois, n'est absolument pas quelque chose qui est dirigé de manière personnelle ou impersonnelle contre la presse, mais c'est tout à fait quelque chose qui est dit dans le sens où cela est en lien avec les forces actives du présent et ne peut absolument pas être autrement. Les choses ne peuvent pas être autrement, mais il faut que les hommes en aient conscience. Là est justement la grande erreur, que l'on croie qu'il faille critiquer,

alors qu'il faut caractériser. C'est cela qui importe.

J'ai donc essayé aujourd'hui de vous donner une image de certaines impulsions importantes, présentes dans l'individu isolé comme dans l'humanité en général. Mis à part les éléments particuliers dont j'ai parlé, j'ai voulu, par la nature des impulsions que j'ai abordées, éveiller surtout un sens pour la manière dont l'homme doit être attentif au fait qu'il est, avec tout son être, inclus dans un monde spirituel concret, contenant des entités spirituelles concrètes et des forces spirituelles concrètes. Non contents de mûrir à ce monde dans lequel nous pénétrons nous-mêmes après la mort et dans lequel nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance, nous ne pouvons aussi comprendre ce monde physique, alors que nous sommes ici en lui, que si nous comprenons en même temps le monde spirituel.

La médecine ne peut exister que si elle est une science spirituelle. Car les maladies proviennent d'un être spirituel qui n'utilise le corps humain que pour trouver son compte alors qu'il ne le trouve pas dans le lieu qui lui est attribué par la sage conduite du monde contre laquelle il s'est rebellé, comme je vous l'ai montré ; un être, qui est en fait un être méphistophélique, ahrimarien, dans la nature humaine, qui élit domicile dans le corps humain avant la naissance, qui ne quitte ce corps humain que parce qu'il ne lui est pas permis de supporter la mort dans les conditions actuelles qui sont les siennes, et qui ne peut pas non plus triompher de la mort.

Les maladies viennent du fait que cet être agit en l'homme. Et lorsque des remèdes sont utilisés, cela signifie qu'il est donné du monde extérieur à cet être ce qu'il cherche sinon à travers l'homme. Si j'administre un remède au corps humain

lorsque cet être méphistophélique, ahrimarien, est en action, je lui donne alors quelque chose d'autre ; je le caresse en quelque sorte, je le réconcilie, pour qu'il se détourne de l'homme et se satisfasse de ce que je lui jette dans la gueule sous la forme du remède.

Mais toutes ces choses en sont à leurs prémices. La médecine deviendra une science spirituelle. Et de même que, dans les temps anciens, on connaissait la médecine comme étant une science spirituelle, on la redécouvrira sous cette forme.

J'aurai certainement aussi éveillé en vous le sentiment qu'il est nécessaire de ne pas se contenter d'assimiler quelques concepts de la science de l'esprit, mais d'aussi les éprouver de l'intérieur ; car de cette manière, on parvient vraiment, en même temps, à éprouver de l'intérieur l'entité humaine. Et aujourd'hui, le temps est venu où nos yeux se dessilleront sur beaucoup de choses, en rapport aussi, par exemple, avec l'histoire extérieure, dont j'ai prouvé, ou du moins montré, il y a quelques jours à Zurich [{48}](#), qu'elle n'est pas regardée de l'extérieur par les hommes mais qu'elle est en réalité rêvée, qu'on ne la comprend que si on la saisit à partir de ce rêve de l'humanité, et non comme quelque chose qui se déroule extérieurement.

Ces choses, donc, seront aussi, je l'espère, menées plus loin par cette force qui n'a encore saisi l'humanité que dans une toute petite, bien trop petite partie d'elle-même, dans ce que nous appelons le mouvement anthroposophique. Mais ce mouvement anthroposophique sera pourtant en lien avec ce qui devra, à l'avenir, mener l'humanité vers ses tâches les plus importantes. Et nous sommes bien en droit de rappeler plus

souvent cette image que j'ai déjà employée bien des fois {49}.

Les gens très avisés, à l'extérieur, pensent ainsi : ah, ces anthroposophes, ces théosophes, voilà bien une de ces sectes, avec toutes sortes de drôles de choses, toutes sortes de folies dans la tête, avec lesquelles la partie éclairée de l'humanité n'a surtout pas à se commettre ! – Oh, cette « partie éclairée de l'humanité », elle pense, quoique avec quelques modifications apportées par le temps, de la même façon aujourd'hui, au sujet des réunions secrètes, sectaires, souterraines entre anthroposophes et théosophes, que les Romains, l'élite des Romains, avaient pensé au moment où le christianisme s'était répandu.

Avec la différence, toutefois, qu'à l'époque les chrétiens étaient vraiment obligés d'être physiquement en bas, dans les catacombes, alors qu'en haut se déroulaient ces choses qui étaient considérées par l'élite des Romains comme les seules justes, tandis que les chrétiens avec leurs bizarreries étaient en bas. – Quelques siècles plus tard, il en alla autrement. La civilisation romaine avait été balayée et ce qui avait été en bas, dans les catacombes, était monté. Ce qui avait dominé la culture avait été arraché.

De telles comparaisons doivent nous fortifier et prendre vie dans notre âme, de façon que nous trouvions en elles des forces, parce que nous-mêmes en sommes encore réduits à agir dans des cercles restreints. Quant au mouvement qui est caractérisé par ce courant anthroposophique, il doit développer cette force qui vraiment peut aller jusqu'en haut. En haut, toutefois, elle trouve peu de compréhension pour ses fondements spirituels.

Malgré tout, nous devons toujours repenser à cette culture

des catacombes, qui fut celle des premiers chrétiens ; et bien qu'elle fût souterraine, dans une bien plus grande mesure encore que ne l'est aujourd'hui le mouvement anthroposophique, elle a pourtant trouvé le chemin vers la surface. Certains de ceux qui, à l'intérieur de ce mouvement anthroposophique, ont à se confronter à des notions spirituelles, ont effectivement déjà trouvé la possibilité de compter avec la lumière, dans la sphère où ces notions spirituelles, qui sont ici sagesse, se déploient sous forme de lumière.

Et c'est à bon droit que nous pouvons toujours redire comment, parmi les membres qui prennent une part active dans le mouvement anthroposophique, nous sont toujours égaux ceux qui sont ici dans le monde physique et ceux qui sont déjà là-bas dans le monde suprasensible, qui ont déjà franchi la porte de la mort et sont déjà aujourd'hui des "confirmateurs" des éléments de sagesse spirituelle qui ont été acquis ici.

Nous avons, à cet égard, aussi à penser déjà à, dirais-je, diverses âmes de membres habitant le suprasensible. Je pense en cet instant à notre fidèle collaboratrice du bâtiment de Dornach, Mademoiselle Sophie Stinde {50}, dont c'est ces jours-ci l'anniversaire de la mort physique, l'anniversaire suprasensible de sa naissance à la vie spirituelle. Il s'agit, chers amis, si nous voulons vraiment nous tenir à l'intérieur du mouvement positif de l'anthroposophie, de plonger en nous jusqu'à cette sensation d'accueillir intérieurement, par ce qui réellement est lié à nous, la notion concrète de ce qu'est le monde de l'esprit {51}.

Mes chers amis, nous vivons des temps bien durs. Nous

savons combien il sera difficile de surmonter ce qui nous attend dans un avenir proche. Quelle que soit la manière dont les circonstances se lieront pour nous permettre d'être ensemble sur le plan physique, quel que soit le temps, court ou long, que cela prendra avant que nous ne nous retrouvions de cette manière, permettez-moi de vous dire que nous voulons malgré tout – comme cela se doit d'ailleurs pour que nos efforts dans la science de l'esprit fassent leurs preuves et se renforcent – éprouver les choses ensemble, penser les choses ensemble, même si nous sommes séparés dans l'espace. Œuvrant de toutes nos forces dans la science de l'esprit, nous voulons toujours être ensemble.

DERRIÈRE LE DÉCOR DE L'HISTOIRE

Première conférence

Zurich, 6 novembre 1917

Il y a des années, j'étais justement à Berlin, où je travaillais professionnellement {52}, quand durant une représentation théâtrale arriva, ou plutôt s'engouffra dans le théâtre, la nouvelle qu'à Genève, l'impératrice d'Autriche {53} avait été assassinée par un propagandiste de l'action, comme on disait. Je me tenais, au moment où cette nouvelle s'engouffra pendant un intermède de la représentation, près d'un homme qui, à l'époque, était un critique berlinois {54}, et qui depuis a écrit des livres philosophiques devenus très connus. Il exprima son étonnement au sujet de cet événement d'une manière qui est restée gravée dans ma mémoire.

Il dit : On peut comprendre beaucoup de choses dans le monde, même si on ne les justifie pas, même si on n'est pas d'accord à leur sujet, mais que cela doive avoir un sens de tuer, à partir d'un mouvement qui prône l'agitation, une femme malade dont la vie, si elle se poursuivait, ne pourrait rien changer qui d'une manière ou d'une autre soit éminemment important, dont la mort, en tout cas, ne peut être dans aucun rapport manifeste avec une quelconque idée politique, cela est incompréhensible – ainsi parlait alors cet homme – cela ne peut pas se comprendre, cela laisse en tout cas une impression de non-sens.

Je crois que cet homme a exprimé à l'époque ce qui doit être l'opinion générale des personnes sensées, ce que pour ainsi dire toutes les personnes sensées du monde cultivé d'aujourd'hui doivent penser. On pourrait rattacher à cela

cette pensée qu'il se produit des choses parmi les hommes, qu'il se produit plus généralement, dans le cours de ce qu'on appelle l'évolution de l'histoire, des choses qui, si l'on veut leur appliquer les jugements que l'on peut avoir à partir de la vie, paraissent insensées ; qui, même si on veut les expliquer par un quelconque égarement, paraissent insensées.

Mais avec justement de tels événements – et l'on pourrait à cet événement spécifique en ajouter beaucoup, beaucoup d'autres – on peut voir que ce qui, extérieurement, paraît incompréhensible, doit justement paraître incompréhensible de l'extérieur parce que derrière, si je peux utiliser cette expression, le décor des affaires de l'histoire du monde, des forces spirituelles et des actes spirituels jouent dans un sens comme dans l'autre, en bonne part comme en mauvaise part ; des événements spirituels et des actes spirituels, qui ne peuvent être saisis que si l'on peut apporter l'éclairage de la science de l'esprit dans ces régions qui se trouvent derrière le décor de la vie ordinaire, de la vie qui se déroule dans le monde des sens ; parce qu'il se produit des choses qui ne peuvent être comprises qu'avec des idées du monde spirituel et qui, nécessairement, si on ne les envisage que dans leur contexte au sein du monde des sens, paraissent tout simplement dépourvues de sens, en bonne part comme en mauvaise part. Et quand, justement par ce que l'on pourrait appeler un hasard, mais qui n'est peut-être qu'un enveloppement symbolique de phénomènes karmiques, l'on fait une telle expérience dans un théâtre, on pense alors combien ce qui se joue dans les coulisses paraît différent de ce qui se joue sur scène.

J'ai commencé par cette remarque préliminaire parce que je veux parler aujourd'hui de certaines choses qui seront

approfondies la prochaine fois que nous reparlerons ici ensemble – de certaines choses qu’il importe aux hommes d’aujourd’hui de savoir à propos de toutes sortes d’événements qui se déroulent derrière le décor du devenir sur le plan physique. On ne comprend ces choses que si l’on ne tombe pas dans le travers de commodité de l’homme contemporain, qui consiste à ne caractériser si possible que de manière générale ce qui relève du monde spirituel et qui, à partir du monde spirituel, est en lien avec les affaires des hommes ici sur terre – et qu’on entre autant que possible dans le concret, dans la réalité des faits du monde spirituel.

Vous savez – nous l’avons souvent exposé et beaucoup est à lire à ce sujet dans les cycles {55} – que nous divisons l’évolution de l’humanité en certaines périodes : de grandes périodes que nous appelons période de Saturne, du Soleil, de la Lune, etc ; des périodes plus courtes comme celles que nous qualifions de lémurienne, d’atlantéenne et de postatlantéenne. Et de nouveau à l’intérieur de ces périodes plus courtes, mais qui ont déjà une immense extension dans le temps, nous parlons de certaines périodes de civilisation pour notre époque postatlantéenne : celle de l’Inde ancienne, de la Perse primitive, la période égypto-chaldéenne, la période gréco-romaine et notre cinquième période postatlantéenne actuelle.

Nous parlons de ces périodes pour la raison que l’humanité dans son ensemble, au cours de sa marche à travers l’évolution terrestre, modifie très profondément ses caractéristiques – en ce cas, surtout d’âme – d’une période à l’autre, et que l’humanité passe par une réelle évolution à chacune de ces périodes. À chacune de ces périodes, il incombe en quelque sorte à l’humanité de passer par quelque chose dont elle a à se

réjouir, dont elle a à souffrir, qu'elle a à comprendre, d'où elle a à puiser ses impulsions de volonté pour ses actes, etc. Autre était la tâche qui incombait à la civilisation égypto-chaldéenne, autre celle qui incombait à la gréco-romaine, et notre époque aussi a des tâches très précises.

Cette différence de tâches d'une période à une autre, par rapport à certaines caractéristiques et notamment par rapport à celles que nous voulons justement signaler aujourd'hui, ne peut être envisagée de la bonne manière qu'à partir du moment où l'on tente de tirer conseil de ces expériences qui proviennent de la totalité de la vie humaine pour donner lieu au devenir historique extérieur, dont parle l'histoire extérieure de l'humanité et auquel l'esprit matérialiste de notre époque veut se limiter pour l'essentiel.

À partir de ce vécu extérieur de l'humanité sur le plan physique, qui ne représente qu'une partie de la totalité de la vie humaine, laquelle se déroule entre la naissance et la mort et entre la mort et une nouvelle naissance, à partir de cette vie terrestre physique, il n'est pas possible de caractériser pleinement les différentes périodes consécutives ; car dans ce qui se produit réellement se combinent toujours aussi les forces qui, descendant du règne où l'homme vit entre la mort et une nouvelle naissance, interagissent avec les forces déployées par les hommes présents ici, sur le plan physique. Il y a toujours combinaison entre les forces que déploient les hommes après la mort et celles qui sont déployées ici sur le plan physique.

Pendant la quatrième époque postatlantéenne, pendant tout le temps que dura cette période, il en était encore ainsi que cela ne posait pas de problème si les hommes étaient

maintenus dans une sorte d'inconscience au sujet de certaines choses. Or beaucoup de choses justement, par rapport auxquelles les hommes de la quatrième période postatlantéenne, de la période gréco-romaine, étaient encore maintenus dans l'inconscience, doivent de plus en plus venir à la conscience des hommes de la cinquième période postatlantéenne. Cette cinquième période postatlantéens sera d'ailleurs telle que beaucoup devra venir à la conscience de l'âme humaine de ce qui autrefois pouvait reposer en dehors de cette conscience.

De telles choses se développent selon certaines lois spirituelles, selon une certaine nécessité spirituelle. Le genre humain est tout simplement constitué de telle manière que certaines forces de compréhension, et aussi certaines forces de volonté, se développent à un moment déterminé. Cette humanité devient mûre pour certaines choses à la cinquième période postatlantéenne, de même quelle était devenue mûre pour d'autres choses dans les périodes antérieures. Elle devient mûre pour elles. Une chose pour laquelle l'humanité devient mûre pendant cette cinquième période postatlantéenne paraît particulièrement paradoxale à l'homme d'aujourd'hui, parce que les efforts d'une grande partie de l'opinion publique actuelle tendent exactement vers ce qui est à l'opposé, voudraient pour ainsi dire orienter les hommes vers ce qui est à l'opposé. Mais cela ne servira à rien. Les forces spirituelles qui sont, si je peux m'exprimer ainsi, inoculées à l'humanité au cours de la cinquième période postatlantéenne seront plus fortes que ce que veulent certaines personnes ou que pense l'opinion publique.

L'une de ces choses qui se fera sentir de toutes ses forces sera le fait qu'une certaine conduite des hommes vers des

principes plus occultes que ceux vers lesquels les hommes ont jamais été conduits deviendra possible. Il est dans le caractère général de l'évolution que, dans cette cinquième période postatlantéenne, certains rapports de pouvoir, certains jeux d'influence, devront passer à de petits groupes de personnes qui auront un fort pouvoir sur la grande masse des autres.

Une certaine partie de l'opinion publique œuvre vivement à l'encontre de ceci, mais cela se développera néanmoins. Cela se développera pour la raison qu'une grande partie de l'humanité, pendant cette cinquième période postatlantéenne, développera, à partir de la maturité de sa vie intérieure, à partir des nécessités d'évolution de l'humanité, certaines dispositions spirituelles, une certaine aptitude naturelle à voir à l'intérieur du monde spirituel. Cette partie de l'humanité qui constituera, il est vrai, le meilleur fondement pour ce qui viendra à la sixième époque postatlantéenne – qui suit la nôtre – se montrera pourtant peu encline, pendant cette cinquième époque postatlantéenne où elle se prépare, à fortement s'intéresser aux affaires du plan physique ; elle sera beaucoup occupée à porter la vie des sentiments à un niveau plus élevé, à régler certaines affaires spirituelles. De ce fait, d'autres, qui sont justement moins aptes à cette vie spirituelle, pourront tirer à eux certains rapports de pouvoir.

C'est là quelque chose qui s'enclenche avec une certaine nécessité. C'est là quelque chose qui se discutait beaucoup, pendant tout le dernier tiers du XIX^e siècle, dans les cercles de ceux qui sont au courant de ces affaires, quelque chose dont il a toujours été parlé en disant qu'il y avait une nécessité d'une urgence extrême à surtout orienter cette possibilité dans un sens non pas néfaste, mais bénéfique. Au cours du derniers

tiers du XIX^e siècle, et surtout à l'approche du XX^e siècle, on a toujours pu entendre, de la part des occultistes de tous bords, la chose suivante : Il faut bien veiller à ce que ceux qui reçoivent de cette manière certaines impulsions de pouvoir soient ceux qui en sont dignes. – Chacun, évidemment, à l'exception de quelques rares groupes, ont considéré comme dignes ceux qui leur étaient proches par telle ou telle situation dans le monde. Mais c'était tout à fait, entre occultistes, le sujet à l'ordre du jour et il l'est resté dans un certain sens jusqu'à aujourd'hui.

D'autres choses se révéleront de la même manière, au cours de la cinquième période postatlantéenne – simplement parce qu'au fil de l'évolution, les hommes acquièrent la maturité nécessaire – et ces choses parviendront à la connaissance des hommes, et pénétreront aussi leur volonté. Ce sont alors des choses qui vont encore plus loin, qui vont si loin qu'elles doivent causer des soucis sérieux à tous ceux qui sont au fait de ces affaires.

Ainsi, il doit advenir, durant cette cinquième période postatlantéenne, que l'appareil à penser physique de l'homme deviendra tout simplement mûr pour percevoir à jour certains liens dans le domaine des maladies, certains processus de guérison, des liens entre processus de la nature et maladies. Celui qui est au fait de ces choses s'en inquiète pour la raison qu'il s'agit maintenant pour lui de se donner aussi pour but que ceux qui seront élus pour apporter aux hommes les enseignements et les impulsions sur ces choses le feront de la bonne et digne manière. Car deux possibilités existeront : on pourra informer les hommes de ces choses de manière telle que cela tourne à la perte du monde et l'on pourra informer les hommes de ces choses de manière telle que cela tourne au

salut du monde.

Car ces choses qui sont liées à la nature la plus intime de certains aspects de la reproduction humaine, de certains aspects des maladies, et aussi de certains aspects qui se rapportent à la venue de la mort, ces choses sont, du fait quelles se répandent dans l'humanité, des pensées et des impulsions qui pèsent d'un grand poids, des choses chargées d'un sens très profond. Et cette cinquième période postatlantéenne est là pour rendre les hommes si libres qu'ils soient informés de certaines choses – qui, jusqu'à présent, ont davantage été maintenues dans le subconscient de l'âme humaine – et qu'ils acquièrent aussi la maîtrise de ces choses.

Les hommes qui sont au courant de ces questions se sont beaucoup occupés de ce qui entre en ligne de compte ou peut être fait dans l'une ou l'autre direction. Car tout ce qui peut être fait de cette manière donne un certain pouvoir, donne pour ainsi dire la possibilité de collaborer, dans une large mesure, à l'organisation des affaires humaines. C'est une chose qui, comme je l'ai dit, a joué, au XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, un grand rôle pour l'évolution de la cinquième période postatlantéenne dans les courants qui relèvent de la science de l'esprit.

À cela s'ajoute autre chose, un fait qui paraît, à celui qui en prend connaissance, revêtir une grande importance, et qu'il doit, à cause de cette importance, mettre en relation avec un certain autre fait. Ce fait est l'un de ceux dont j'ai de temps en temps parlé dans certains cycles [{56}](#). Lorsque l'homme qui a franchi le seuil du monde spirituel procède à des observations, dans ce monde spirituel, ce sont des faits isolés, toujours des faits séparés qui apparaissent alors devant son âme. Il s'avère

que des faits qui, à première vue, n'ont rien à voir les uns avec les autres pour l'œil spirituel, ont pourtant, à y regarder de plus près, quelque chose à voir ensemble, qu'ils s'éclairent et s'expliquent pour ainsi dire mutuellement et permettent ensuite, au sens le plus éminent, de pénétrer l'essence du monde spirituel.

En ce qui concerne l'autre fait qui, quand je vous le présenterai maintenant, ne vous donnera absolument pas l'impression, dans un premier temps, qu'il ait quelque chose à voir avec ce qui vient d'être dit, en ce qui concerne cet autre fait, il s'avère toutefois qu'il a pourtant beaucoup, vraiment beaucoup à voir avec ce que je viens de présenter. Cet autre fait est le suivant : lorsqu'on s'adresse aux âmes de personnes décédées à l'époque présente, et que l'on apprend à connaître – si je puis m'exprimer ainsi – leurs conditions de vie, on s'aperçoit qu'il existe parmi elles certaines qui manifestent une grande inquiétude à l'idée qu'elles feraient connaissance après la mort avec les âmes de ceux qui sont morts ici sur terre comme est morte, à l'époque, l'impératrice d'Autriche [157](#) à Genève.

On fait donc là l'expérience que de telles personnes conduites de l'autre côté de la porte de la mort, disons dans un premier temps, par des propagandistes de l'action, constituent une grande source d'inquiétude pour certaines personnes qui ont franchi de manière normale la porte de la mort et qui vivent ensuite leurs expériences dans le monde spirituel. On sent en quelque sorte que les personnes qui ont franchi normalement la porte de la mort et qui pourraient avoir l'occasion d'entrer en relation avec de telles âmes humaines appréhendent, en tant qu'âmes, de telles relations après la mort ; elles évitent cette relation.

Je vous prie, en ce cas, de ne pas envisager ce qu'une telle affaire a de paradoxal pour le sentiment. Il existe évidemment tant de possibilités de contact et de relation pour les âmes, qu'il serait déplacé de vouloir, pour cette raison, laisser d'emblée cours à la pitié qui naît naturellement, en pareil cas, d'un mouvement légitime et compréhensible de l'âme humaine. Nous devons, dans un tel cas, envisager objectivement le fait en question. Il existe donc ce fait que des âmes qui ont franchi normalement la porte de la mort éprouvent une certaine crainte devant les âmes qui ont été conduites de l'autre côté de la porte de la mort par quelque chose comme cette « propagande de l'action ».

Ces deux choses, ce dernier fait et ce que j'ai expliqué tout à l'heure, sont dans un certain lien l'une par rapport à l'autre. Ce lien est très particulier. Ces âmes, en effet – cela apparaît quand on y regarde de plus près –, qui ont franchi de manière si violente la porte de la mort, savent, dans le monde spirituel après la mort, quelque chose que les autres âmes ne veulent pas apprendre d'elles au mauvais moment, ne veulent pas apprendre plus tôt qu'il n'est salulaire. À ces âmes qui ont franchi d'une manière si violente la porte de la mort, il reste, en effet, du fait qu'elles ont perdu la vie de cette manière ici dans la vie physique, une certaine possibilité d'utiliser les forces qu'elles ont eues ici, par exemple les forces d'entendement. De sorte que ces âmes peuvent, à partir de l'autre côté, à partir du côté spirituel, utiliser les forces liées ici au corps physique, et peuvent faire avec elles tout autre chose que ce qu'on peut faire avec de telles forces ici dans le corps physique. Par ce moyen, il leur est possible de connaître certaines choses plus tôt que cela n'est en réalité salulaire

dans la marche en avant de l'évolution humaine.

Il est très curieux, à présent, que, de cette manière, ce qui est apparu comme insensé : un certain nombre d'actes de propagandistes de l'action, ait maintenant pris un sens – quoique des plus problématiques. Ces actes apparaissent, à celui qui perce à jour les choses, dans un curieux éclairage. On raconte ici, dans le monde physique, toutes sortes de choses insensées qui sont supposées avoir un sens, mais qui, à y regarder de plus près, n'ont justement pas de sens. Ici, dans le monde physique, on dit : ces gens qui, en tant que propagandistes de l'action, assassinent d'autres personnes ne veulent qu'attirer l'attention sur la misère du monde ; c'est un moyen, justement par l'action, de faire de l'agitation, etc.

Mais celui qui analyse la chose et essaye de la faire concorder avec les lois sociales s'apercevra aussitôt que tout cela sont des discours qui ne tiennent pas debout, comme on dit, qui n'ont pas de sens. Or cela prend soudain un sens lorsqu'on sait que les âmes qui sont envoyées de cette façon dans le monde spirituel savent là-haut des choses qu'elles ne devraient pas encore savoir, et devant lesquelles les âmes mortes normalement éprouvent même de la crainte.

On était donc évidemment tenté d'examiner d'un point de vue occulte, à partir de précédents tels que celui qui vient d'être évoqué – l'assassinat de l'impératrice Elisabeth d'Autriche – ce qui est apparu au fil du temps comme des attentats, de voir ce qu'il en est de ces âmes qui arrivent, dans le monde spirituel, en tant que détenteurs de certains secrets, et qui conduisent à quelque chose dont nous allons parler tout de suite après. Celui qui ne considère qu'extérieurement la série d'attentats qui se sont produits de cette manière peut en

attribuer la liste au hasard ; mais si l'on analyse, si l'on étudie ces personnes qui ont été expédiées de cette manière à la mort, il s'avère alors que ces personnes sont comme sélectionnées non pas toutefois du point de vue de ce monde physique, mais sélectionnées du point de vue du monde spirituel.

Or, si l'on étudie sous ce rapport un grand nombre d'attentats dont la nouvelle s'est répandue, il se révèle alors à nous quelque chose de très curieux. Avec Carnot {58}, l'impératrice Elisabeth et quelques autres, apparaît quelque chose de très curieux : il s'avère en effet qu'à ces attentats se rattachait certes la possibilité d'obtenir par leur intermédiaire un effet tel que je l'ai caractérisé, mais que cela n'a pas été obtenu en réalité, que cela n'a pas du tout été obtenu. Cela aurait marché s'il s'était trouvé des âmes qui fussent devenues en quelque sorte dépositaires des premières. Toutes deux se seraient chargées par là d'une faute transcendante, d'une faute suprasensible : celles qui seraient entrées normalement dans la mort auraient appris des choses par lesquelles elles auraient été poussées en direction de fautes et celles qui auraient traversé la mort de manière violente, à la suite d'un attentat, se seraient chargées d'une faute du fait qu'elles auraient dévoilé quelque chose qu'il n'est pas encore possible de dévoiler.

Des entités spirituelles supérieures, des hiérarchies supérieures ont empêché cela, parce que, à certains égards, l'affaire aurait été lourde de conséquences qu'il fallait éviter pour le salut d'une certaine partie de l'humanité. Le dommage qui aurait pu être occasionné de cette façon a été évité grâce à l'intervention d'entités spirituelles supérieures. Ainsi se révèle ici, dirais-je, une tentative entreprise avec des moyens

impropres ou des moyens dont l'utilité leur a été retirée – une tentative entreprise dans le monde spirituel, derrière le décor du monde physique ordinaire.

Si l'on cherche à sonder les raisons plus profondes de ces choses, on voit d'où elles tirent leur origine, d'où viennent les impulsions qui y conduisent. Et pour une grande partie des attentats dont vous avez eu connaissance, qui ont fait l'objet d'un débat en Europe, les impulsions – les impulsions spirituelles, bien entendu – n'étaient pas des impulsions originelles, mais, dans un certain sens, des impulsions dérivées ; elles étaient, si je peux me permettre cette expression triviale, des mesures défensives. On voulait prévenir quelque chose. On voulait, par ces actes, prévenir, empêcher d'autres actes du même ordre ou, pour mieux l'exprimer, du moins en empêcher les conséquences.

C'est une question très mystérieuse. Et toute cette question ne devient compréhensible que si l'on considère ce qui devait être empêché, ce contre quoi ces mesures défensives, comme je les appellerais, ont été prises. Avec la science de l'esprit, on porte là le regard sur des choses qui sont profondément en lien avec des impulsions de la vie humaine actuelle et future, mais au sujet desquelles il est extrêmement difficile de parler, parce qu'elles se heurtent de tous côtés à certains intérêts naïfs, mais aussi légitimes, des hommes.

Toute cette affaire que j'ai évoquée ne devient compréhensible que si l'on prend en considération le fait que tout ce que je vous ai raconté jusqu'à présent dans ce domaine, toutes ces entreprises d'attentat que j'ai signalées jusqu'à présent, étaient en réalité des tentatives menées en amateur, menées en dilettante, qu'elles n'ont pas été réalisées avec une

connaissance pénétrante des contextes occultes, parce qu'elles sont nées d'une sorte de peur, en prenant la forme de mesures défensives, et aussi parce qu'elles n'ont pas non plus été menées selon un plan d'ensemble. La question devient compréhensible lorsqu'on considère ce qui devait être détourné. Et c'était déjà avec des moyens plus judicieux que l'on s'efforçait d'obtenir cela et qu'on le mettait en œuvre.

Voyez-vous, il existait encore au XIX^e siècle, en Orient, un ordre étrange, dénommé « Thug ». Cet ordre, qui florissait dans une partie de l'Asie, n'avait pas été créé par un pur et ardent désir de réaliser ses objectifs, un désir né peut-être des cœurs de ceux qui appartenaient à cet ordre. Cet ordre obligeait ses membres à assassiner certaines personnes qui étaient désignées par des supérieurs dans la hiérarchie de l'ordre, et qui gardaient très, très soigneusement leur anonymat. C'était une sorte d'ordre d'assassins, un ordre qui avait pour mission d'assassiner certaines personnes. Son activité consistait dans le fait que l'on apprenait de temps en temps que telle ou telle personne avait été assassinée. Mais l'assassinat était perpétré pour la simple raison que telle ou telle personne avait été désignée par des supérieurs inconnus, avec ordre pour l'un des membres de Thug de l'assassiner.

Aux endroits concernés où se mettait en œuvre un tel processus, on savait bien quelle était l'intention ainsi poursuivie. L'intention poursuivie en réglant tout d'abord les affaires au plan physique de telle manière que cet ordre d'assassins pût voir le jour, puis en mettant en scène les affaires de cet ordre d'assassins de la manière appropriée, était la suivante : que franchissent avec violence la porte de la mort justement des personnes qui auraient alors la propriété de connaître certains secrets après la mort. Ceux qui ont mis

en place ce système ont aussi organisé, d'un autre côté, ici dans le plan physique, les événements-miroirs, comme on appelle cela dans la vie occulte ; ils ont nommément pour projet d'organiser des événements-miroirs correspondants, ici sur le plan physique.

Pour une part, quoique minime, mais pour une part, de tels événements ont déjà été organisés ici sur le plan physique. Cela se fait ainsi : on forme certaines personnes appropriées pour en faire des médiums, on les met ensuite dans un état médiumnique et l'on oriente, par divers procédés, les courants du monde spirituel en direction du médium ; de sorte que le médium révèle certains secrets qui ne peuvent se savoir autrement que par le fait qu'une personne tuée de manière violente utilise dans l'autre monde les forces qui, ici sur terre, sont restées utilisables du fait de cette mort violente. Elle découvre, en tant qu'âme, certains secrets et elle instille ensuite ces secrets au médium. Ainsi, ce qui a été instillé par de telles âmes peut à son tour ici sur terre être exploré par ceux qui trouvent un intérêt à l'investigation de ces choses.

Or les choses qui sont explorées de cette manière sont, si je puis m'exprimer ainsi, des naissances spirituelles prématurées. Les âmes qui ont franchi de manière normale la porte de la mort et ont l'occasion d'entrer en relation avec de telles choses savent qu'elles doivent se préparer, maintenant – et on voit qu'elles le font effectivement – afin de faire descendre ultérieurement, par des voies appropriées, lorsque l'humanité sera devenue mûre pour cela, certaines choses du monde spirituel sur la terre ici-bas, et de l'inoculer à la terre. Un certain nombre de personnes qui franchissent actuellement la porte de la mort ont même pour tâche d'utiliser, plus tard,

les forces normales, une fois quelles seront mûres pour certains secrets qui ne leur seront pas communiquée par un raccourci, en utilisant les forces provoquées par la mort violente.

Ces personnes ont vraiment pour mission de découvrir ces forces normales et de les apporter à leur tour, en les leur inspirant, aux hommes qui sont ici sur terre, qui ne sont pas des médiums, mais qui doivent en faire l'expérience d'une manière normale, régulière, par inspiration. Dans la vie normale, il faudrait attendre pour cela. Du fait que ces choses, dont il faudrait en vérité qu'elles viennent plus tard, arrivent comme une naissance spirituelle prématurée par la voie que je vous ai indiquée – par banditisme occulte –, de ce fait, ceux qui n'ont pas de bonnes intentions envers l'humanité, qui sont donc, dans ce sens, des magiciens noirs ou gris, entrent en possession de tels secrets.

Et de telles choses se sont produites derrière le décor des événements extérieurs justement de ces dernières décennies. L'intention était la suivante : premièrement déposer entre les mains d'un certain groupe de personnes le secret de la manière de dominer les masses, ce que j'ai évoqué en premier. C'est là le secret de savoir comment on peut maîtriser, dans une large mesure, ces groupes de personnes, justement, qui se préoccupent peu des affaires extérieures, mais qui ont des dispositions spirituelles, propres, surtout, à leur permettre de jouer un rôle de préparation pour la sixième période postatlantéenne, et c'est aussi le secret de savoir comment le don de régir cet ensemble de personnes doit être placé entre les mains d'un petit nombre d'individus.

C'était le premier aspect. L'autre aspect est un point qui

jouera un grand rôle à l'avenir : il s'agit des secrets sur la manière d'obtenir les moyens d'orienter dans une certaine direction des phénomènes liés à des processus de maladie et aussi au processus de reproduction. Sur ce point, il s'agit notamment de choses telles que celles que j'ai déjà mentionnées devant quelques amis {59}. L'époque matérialiste s'efforce, à partir de certains cercles de personnes, de paralyser toute évolution spirituelle de l'humanité, de la rendre impossible ; d'amener les hommes à ce qu'ils rejettent, simplement par leur tempérament, par leur caractère, tout ce qui est spirituel, et à ce qu'ils le considèrent comme de la folie.

Un tel courant – chez certains individus, il est déjà perceptible aujourd'hui – se renforcera de plus en plus. Le désir intense naîtra de voir tout le monde défendre le point de vue que le spirituel, les choses de l'esprit, sont extravagance, sont folie ! – On essaiera d'y parvenir en produisant des vaccins contre, en trouvant, comme on a trouvé des vaccins pour se protéger des maladies, des vaccins qui influencent le corps humain d'une manière telle que celui-ci n'offre point asile aux penchants spirituels de l'âme. On vaccinera les hommes contre leur disposition à nourrir des idées spirituelles. Du moins, s'y efforcera-t-on : on essaiera des vaccins pour que les hommes perdent dès l'enfance leur soif de vie spirituelle.

Mais ce n'est que l'une des choses qui sont liées à une connaissance plus intime, telle qu'elle doit apparaître dans cette cinquième période postatlantéenne, sur le lien entre ces processus naturels, ces moyens naturels, et l'organisme humain. Elles apparaîtront en temps voulu dans l'humanité. Il s'agira seulement de savoir si, auparavant, des efforts comme

ceux qui visent à une telle naissance prématurée peuvent avoir une chance d'aboutir, en faisant parvenir de tels projets entre les mains d'individus isolés qui poursuivent ainsi leurs buts, ou si la connaissance de ces choses descendra de la bonne manière, de la manière dont elle doit servir au salut de l'humanité, lorsque les temps seront mûrs.

Cette organisation, qui était destinée à provoquer de telles naissances prématurées, qui travailla avec l'aide de l'ordre assassin des Thug, n'agissait pas en amateur ; elle travaillait très systématiquement, quoique d'une manière qui, pour toute personne bien intentionnée envers l'humanité, est effroyable ; elle travaillait conformément à ses objectifs, sans amateurisme, avec une connaissance des moyens adéquats.

Parce que l'on s'appliquait ainsi à faire entrer une partie de l'humanité, par une descente prématurée de certains moyens arrachés au monde spirituel, en possession égoïste de ce qui de toute manière doit venir pendant la cinquième époque postatlantéenne au cours du processus de maturation de l'humanité, il se produisit, en même temps que ce phénomène apparut, ce malaise craintif chez d'autres qui, en quelque sorte – mais en amateurs, parce que c'était un enfant né de la peur – mirent en scène, comme une contre-image, la propagande de l'action, qui devait alors les aider, mais qui fut, dans un premier temps, une tentative entreprise avec des moyens insuffisants.

Ce sont des choses importantes qui se jouent derrière le décor des événements. Et ces choses ne seraient pas non plus discutées ici aujourd'hui s'il n'était pas un devoir de rendre attentifs ceux qui peuvent entendre de telles choses, du fait qu'ils ont reçu une certaine préparation aux enseignements de

la science de l'esprit, et si ce n'était pas une nécessité impérieuse d'éveiller leur attention. Or il est nécessaire que ces choses pénètrent dans la conscience de l'humanité de la cinquième époque postatlantéenne. Car ce n'est que si elles pénètrent dans la conscience de l'humanité de la cinquième époque postatlantéenne que peut être atteint ce qui doit devenir l'objectif de l'évolution terrestre.

Il faut bien qu'il advienne que les hommes s'infligent cette incommodité de ne pas seulement penser comme les écoles d'enseignement supérieur le transmettent aujourd'hui aux personnes prétendument cultivées de notre époque ; il faut qu'advienne une époque où un certain nombre de personnes se déclarent prêtes à prendre sur elles une telle conception du monde incommode, qui tire ses orientations, ses concepts et ses idées du monde spirituel. Car l'humanité n'est pas en droit de rester dans cet état de sommeil dans lequel elle veut rester avec ces concepts abstraits et généraux que vise l'époque matérialiste en les qualifiant alors de nobles.

Il existe donc, si vous songez à ce que je vous ai évoqué, toute une somme de possibilités pour utiliser des courants venant du monde spirituel et faire le mal ici sur la terre physique, pendant la cinquième période postatlantéenne ; il existe toute une série de possibilités à cet effet. Je vous ai signalé une telle possibilité aujourd'hui. Et le fait d'avoir à souligner que la réception d'une telle connaissance dans la conscience de quelques âmes est une nécessité, est une conséquence de tout ce qui caractérise fondamentalement notre époque. J'ai plusieurs fois indiqué, dans l'un ou l'autre de nos cercles d'amis {60}, comment l'année 1841 fut une année de crise, une année décisive.

Bien sûr, on ne s'en aperçoit pas en considérant seulement les événements qui se produisirent ici, dans le monde physique, mais on s'en aperçoit seulement à partir du moment où l'on considère ces événements en lien avec ce qui se déroule dans le monde spirituel. L'année 1841 a effectivement été, pour l'introduction de l'époque matérialiste, l'année de la crise, car un combat très précis a commencé, à l'époque, dans les mondes spirituels, un combat de certains esprits des ténèbres, pourrions-nous dire, qui appartiennent à la hiérarchie des anges. Ils ont mené ce combat dans le monde spirituel jusqu'à l'automne 1879 et visaient des choses très précises, toute une série de choses dont nous ne voulons évoquer qu'une seule aujourd'hui.

À l'époque, entre 1841 et 1879, il devait se décider si une certaine somme de sagesse spirituelle pouvait être rendue mûre en haut, dans le monde de l'esprit, de façon à tomber progressivement, goutte à goutte, sur la terre, à partir du dernier tiers du XIX^e siècle, c'est-à-dire de façon à pénétrer les âmes humaines et à stimuler dans les âmes humaines un savoir spirituel, ce savoir que nous appelons aujourd'hui le savoir de la science de l'esprit. Ce n'est, en effet, que depuis le dernier tiers du XIX^e siècle qu'un tel savoir est devenu possible.

Ne pas laisser mûrir là-bas, dans le monde spirituel, ce qui devait en tomber goutte à goutte, telle était l'intention de ces esprits des anges entre les années 1841 et 1879. Mais ces esprits ont perdu la guerre qu'ils ont menée durant ces décennies contre les esprits de la lumière. Il s'est effectivement déroulé quelque chose en 1879, à moins grande échelle que de tels événements se sont déroulés à plusieurs

reprises au cours de l'évolution et qu'ils se sont toujours exprimés à travers un certain symbole : à travers la victoire de Michaël ou de Saint-Georges sur le dragon. Là aussi, en 1879, le dragon a été vaincu dans un certain domaine. Ce dragon, ce sont les êtres des anges qui visaient ce que je vous ai indiqué, mais qui n'ont pas pu l'atteindre. C'est pourquoi ils ont été précipités en 1879 hors du monde de l'esprit, dans le domaine des hommes.

Ce fut la chute des êtres des anges dans le domaine des hommes, hors de la sphère du monde spirituel, et c'est dans ce domaine des hommes qu'ils évoluent aujourd'hui, parmi les hommes. Leur présence s'y manifeste par le fait qu'ils envoient leurs forces dans les pensées, dans les sentiments, dans les impulsions de volonté des hommes, et qu'ils fomentent ceci ou cela. Or ils n'ont pas pu empêcher – en cela consiste justement leur défaite – que le temps soit venu où le savoir spirituel tombe goutte à goutte. Ce savoir spirituel est là maintenant, et se développera toujours davantage. Les hommes vont avoir la possibilité de percer à jour le monde de l'esprit.

Mais maintenant, ces êtres des anges ont été précipités sur terre et ils veulent causer des malheurs avec ce qui tombe goutte à goutte. Ils veulent aiguiller ici ce savoir sur de fausses voies. Ils veulent ravir à ce savoir son pouvoir bénéfique et le canaliser dans un mauvais sens. Bref, ils veulent obtenir ici, avec l'aide des hommes, ce qu'ils n'ont pas pu obtenir là-haut avec l'aide des esprits, parce qu'ils ont été précipités ici-bas en 1879. Ce qu'ils veulent, c'est détruire le bon plan du monde, qui consiste à répandre parmi les hommes, aux époques de maturité appropriées, le savoir sur la domination des masses humaines, le savoir sur la naissance, la maladie et la mort, et

d'autres choses. Ils veulent le répandre prématurément par l'intermédiaire de naissances prématurées. Outre d'autres actes que ces esprits veulent commettre, ils agissent dans ce que je viens d'indiquer.

Seule la conscience sera d'un secours contre les influences de ces entités ahrimaniennes – je l'ai indiqué à plusieurs reprises dans les Drames-Mystères {61}, souvenez-vous seulement de la fin du dernier –, seul peut être d'un secours contre certaines choses que veut Ahriman le fait qu'on le perce à jour, que l'on sache qu'il est là. La cinquième époque postatlantéenne doit se développer dans le sens où un grand nombre de personnes parviennent à parler aux puissances et aux entités ahrimaniennes de la manière dont parle Faust : « Dans ton néant, j'espère trouver le tout {62}. » Cela doit devenir un état d'esprit que de regarder à l'intérieur de là où la conception matérialiste voit le « néant » et d'y voir le monde de l'esprit, de sorte qu'Ahriman-Méphistophélès soit obligé de parler à de tels hommes comme à Faust lorsqu'il l'envoie aux mères : « Je fais ton éloge avant que tu ne te sépares de moi et vois bien que tu connais le diable {63}. »

L'autre jour, je disais en plaisantant, là-bas, à Dornach {64}, que Méphistophélès n'aurait pas fait cette remarque à Woodrow Wilson {65} ! À lui, il aurait dit : « Jamais les petits ne détectent le diable, quand bien même il les tiendrait dans ses griffes {66}. » Il s'agit vraiment de ce fait important que les hommes apprennent à regarder à l'intérieur des phénomènes concrets du monde spirituel. Mais quand une chose, comme celle-ci, est d'une nécessité toute particulière, les forces antagonistes sont particulièrement puissantes, de sorte que les hommes se rebiffent aujourd'hui contre elle.

Une chose que je vous prie de prendre particulièrement en considération ici, à Zurich, si vous avez le souci fort louable, qui mérite d'être salué avec joie, de porter la science de l'esprit dans certains milieux où l'on adopte encore une attitude très marquée de refus à son égard, c'est de ne vous adonner à aucune illusion ! On vit beaucoup de déceptions et, dans un premier temps, rien que des déceptions, lorsqu'on essaye de vraiment préparer de la bonne manière les choses qui doivent nécessairement se produire et qui, pour cette raison, se produiront. Rien ne doit nous empêcher de préparer ces choses. Il faut être à ce point saisi par l'impulsion, qui est l'impulsion indispensable de l'époque présente, que l'on fasse ce qui doit advenir sans se demander si les conséquences – même dans ce cas – vont se produire dans un sens ou dans l'autre.

Ce n'est que si l'on est dans cet état d'esprit que l'on peut arriver à quelque chose. Et l'on arrive souvent à quelque chose dans une direction qui apparemment n'était absolument pas la direction voulue. Il faut – je vous prie de prendre ceci en considération – faire beaucoup plus que cela n'est parfois satisfaisant eu égard aux résultats. Car avec la propagande de la science de l'esprit, on se trouve dans un autre domaine que dans toutes les propagandes qui sont faites d'ordinaire, de nos jours, dans d'autres domaines. Dans d'autres domaines, on parle finalement aux gens de quelque chose qu'ils connaissent aussi précisément que les bigotes assises dans l'église savent ce que le curé raconte du haut de sa chaire. La plupart des associations ont pour programme ce que les gens comprennent très facilement, de manière triviale.

On reste alors généralement dans le domaine de

l'abstraction. On fait de beaux programmes qui n'ont pas de lien avec la réalité, qui ne peuvent pas non plus s'inscrire dans la réalité. Si l'on veut fournir les efforts qu'exige la vie spirituelle dans la cinquième période postatlantéenne, il faut les considérer comme quelque chose de vivant. Mais regardez donc le vivant : le vivant au plan spirituel a sa réplique dans le vivant au plan naturel. Je vous demande : le poisson dans la mer craint-il de déposer tant et tant d'œufs qui périront ? Demandez-vous combien parmi les œufs déposés deviennent des poissons ? Combien périssent parmi eux ! Ainsi en est-il dans la vie, et ainsi en est-il aussi dans la vie spirituelle.

Vous pouvez, de longues années durant, parler encore et toujours à de grandes masses de gens – mais vous devez vous estimer satisfait si parmi ce grand nombre de personnes, il s'en trouve toujours quelques rares d'entre elles qui soient simplement stimulées : car cela est dans le caractère du vivant. Or on ne parvient vraiment à quelque chose sur ce point que si l'on fait soi-même comme la nature, qui est à l'image de l'esprit.

Que serait-ce si la nature se laissait empêcher de faire se déposer les œufs d'un être vivant, destinés à périr, parce que l'on s'apercevrait dans la nature que tant et tant d'œufs périssent en une année ? Le processus de la nature se poursuit, et il réalise aussi l'évolution. Ce qui importe, ce ne sont pas les considérations que nous développons pour savoir si ceci ou cela peut être gagné, si cela plaît à un tel, mais il importe que nous voyions l'impulsion dans la chose elle-même et que nous ne puissions absolument pas faire autrement que de porter cette impulsion dans le monde.

Et lorsqu'on considère les raisons – nous avons de nouveau,

aujourd'hui, placé quelques unes d'entre elles devant notre regard intérieur – pour lesquelles il nous incombe de porter dans le monde cette impulsion de la cinquième époque postatlantéenne, on peut constater qu'elles sont vraiment assez sérieuses. Or les résistances sont les plus fortes quand la nécessité aussi est la plus forte. Les hommes devront accepter de considérer ces choses qui se produisent, et qui, à notre époque, durant ces années que nous vivons actuellement, revêtent vraiment un caractère cruel, ces choses qui se produisent ici, sur le plan physique, de les considérer toutes en lien avec les événements qui se jouent derrière le décor. C'est alors seulement qu'elles deviennent compréhensibles.

Mais les hommes qui, dans leur tâche d'historiens, de sociologues, d'économistes ou d'hommes politiques, tirent leurs règles et leurs lois du seul plan physique, ressemblent aujourd'hui, par rapport aux nécessités réelles, aux personnes qui lorsqu'elles ont, par exemple, à réaliser un grand travail, commencent par s'allonger sur un divan et par dormir, parce qu'elles pensent qu'elles le réaliseront bien en rêve. C'est effectivement l'impression que donnent aujourd'hui, la plupart du temps, ceux qui appartiennent à la vie de la culture, à la vie des sciences. Ce sont des personnes qui traversent la réalité comme en rêve. Car comment les hommes écrivent-ils l'histoire, comment écrivent-ils la sociologie ? Comme quelqu'un qui n'a aucune idée des forces réelles qui se tiennent derrière ce dont les gens rêvent. Ce dont procèdent notamment des événements aussi profonds, aussi décisifs que ceux de notre temps, est tout autour des hommes qui se préoccupent aujourd'hui de science, comme une chambre est tout autour d'une personne qui n'aurait jamais vu cette chambre, qui y aurait été portée endormie et qui continuerait

à y dormir et ne prendrait connaissance de cette chambre qu'au travers de son sommeil. C'est ainsi que la science purement matérialiste connaît le monde.

Ce qui, dans mon livre *De l'énigme de l'homme*, est appelé la « conscience qui voit » {67} doit, jusqu'à un certain degré, littéralement découler de soi pour l'humanité de la cinquième période postatlantéenne. Il faut en effet que certains secrets apparaissent au grand jour, sinon, ils seront répandus de manière illégitime parmi les hommes, par des moyens tels que ceux dont je vous ai parlé aujourd'hui. Comme je l'ai dit, il n'est pas facile d'évoquer ces choses à l'époque actuelle ; et pourtant c'est un devoir, une nécessité, d'en parler. Pour beaucoup de choses, il faut acquérir une sorte de don d'observation différent du regard myope de nos contemporains.

Il y a deux choses que je voudrais vous faire remarquer en lien avec ce qui vient d'être dit. Premièrement, les hommes trouvent aujourd'hui déjà un avantage quand ils essayent de prendre à tel point au sérieux des choses que l'on prend d'ordinaire pour un hasard, qu'ils voient en elles comme des indications pour approfondir le regard intérieur. Supposons que vous lisiez qu'à tel ou tel endroit une personne donnée est morte à telle ou telle date. On découvre certaines choses si l'on se pose la question : comment serait-ce si la même personne était morte trois mois plus tôt ou trois mois plus tard ? – une question qui ne porte que sur de l'éventuel.

Mais vous pouvez être certain, si vous vous posez une telle question, que cela peut déclencher en vous des forces qui vous permettent de percevoir d'autres choses. – Ou bien, vous voyagez en train et avez peut-être avec quelqu'un une conversation très importante qui revêt pour vous une grande

signification, etc. Le matérialiste voit évidemment en pareilles choses un heureux hasard. Mais celui qui veut peu à peu s'habituer à comprendre-ce-qui-se-passe-derrière-le-décor-de-l'existence dirige son regard sur cette sorte de choses ; il s'occupe de ces choses – non en décortiquant trop les concepts, mais en éprouvant quelque chose à leur contact –, parce qu'il lui est donné comme des indications sur le fait que des forces sont à l'œuvre entre les événements qui se produisent – des forces qui ne relèvent pas seulement du domaine de la mécanique et de la mathématique. C'était le premier point.

L'autre point, que je veux toujours et encore évoquer, est que, malgré le matérialisme de notre époque, beaucoup de choses se manifestent à l'homme sur le plan de l'esprit. Seulement les gens qui font des expériences spirituelles n'osent pas en parler. Vous pouvez entendre, quand quelqu'un devient un peu communicatif parce qu'il a confiance en vous, que l'un a fait ceci, que l'autre a fait cela. S'il vous dit en toute honnêteté et franchise pourquoi il a créé ce journal, fait ceci ou cela, alors il vous raconte un rêve, apparemment un rêve, il parle de ceci ou de cela comme d'une suggestion puisée dans le monde de l'esprit. Cela se produit aujourd'hui à tout bout de champ – et beaucoup plus qu'on ne le croit. Beaucoup de choses sont réalisées aujourd'hui sous des impulsions spirituelles. Seulement, les gens n'osent pas l'avouer, parce qu'ils ne sont généralement pas pris au sérieux lorsqu'ils les racontent.

Il est bon d'approfondir son regard intérieur dans ces deux directions : justement à notre époque, être vraiment attentif au fait qu'un signe quelconque pourrait venir d'un côté ou de l'autre, lorsqu'on vit telle ou telle chose qui éveille notre attention ; et ensuite aussi, regarder – parce qu'on a bien

l'occasion de percevoir certaines choses ici ou là – comment sont révélées aux gens, en bonne et en mauvaise part, des choses du monde spirituel, sous la commande, sous l'impulsion desquelles ils agissent. Cela est justement à notre époque davantage le cas que l'on ne croit.

Ce sont des points sur lesquels je voulais attirer aujourd'hui votre attention. Mardi prochain, nous continuerons à parler de ces questions.

DERRIÈRE LE DÉCOR DE L'HISTOIRE

Deuxième conférence

Zurich, 13 novembre 1917

Dans la conférence que j'ai tenue ici il y a huit jours {68}, j'ai voulu aborder le sujet dont il est si nécessaire actuellement de débattre, le sujet qui nous est jeté vraiment avec force comme un défi par les événements actuels, lesquels interviennent si tragiquement dans la vie des hommes, le sujet que l'on pourrait décrire brièvement en disant que l'humanité a besoin, de manière urgente, d'en revenir à la connaissance, à la conscience que le monde qui se déroule ici sur le plan physique est en lien avec un monde spirituel concret. L'humanité a besoin, de manière urgente, de porter à sa conscience le fait qu'un monde spirituel intervient et agit jusque dans les moindres détails de l'existence dans le monde physique.

Or il faut dire que notre époque doit tout particulièrement devenir attentive à ce que cette conscience se répande dans l'humanité. Car extérieurement, physiquement, l'homme de l'époque actuelle ne se distingue pas vraiment de manière notable des hommes de ces époques du passé qui entrent d'ordinaire en ligne de compte lorsqu'on contemple l'histoire. Il est vrai que l'on remonte tout au plus jusqu'à la troisième période postatlantéenne, lorsqu'on contemple l'histoire. Ce qui se situe avant fait l'objet de considérations assez vagues et ce sont elles seules que les hommes contemporains veulent admettre. La vie intérieure de l'humanité a beaucoup, beaucoup changé pendant ce temps.

Mais que la vie physique extérieure, la transformation de

l'organisme, aurait, de la même façon, beaucoup changé, cela, on ne peut pas le dire. C'est pourquoi les hommes ne s'aperçoivent pas, ne tiennent pas à s'apercevoir de ce qui se passe, de ce qui se joue en réalité et qui a ses impulsions dans le monde spirituel. Nous vivons effectivement à une époque très importante. Cela n'a rien à voir avec la remarque triviale souvent énoncée, qui s'exprime en ces mots : Nous vivons à une époque de transition. – Toute période est évidemment une période de transition ! Il s'agit seulement de savoir qu'est-ce qui est en transition à l'époque concernée.

Ce qui est en transition à notre époque, c'est-à-dire ce qui adopte d'autres formes, qui fait l'objet d'une transformation profonde, cela nous vient tout particulièrement à la conscience lorsqu'on est mis en mesure de ne pas seulement diriger le regard sur la vie des êtres qui évoluent ici sur la terre dans des corps physiques, mais aussi quand on dirige le regard sur les êtres qui n'appartiennent pas au monde physique, et dont font aussi partie les personnes décédées. Dans le monde que l'homme traverse entre la mort et une nouvelle naissance, les transformations, et en particulier la transformation de l'époque contemporaine, sont déjà perceptibles de façon significative et profondément décisive. Seulement, l'homme de notre époque ne prend pas volontiers au sérieux ce qui se rapporte au monde spirituel.

Et le fait qu'il veuille si peu prendre cela au sérieux est quelque chose qui éveille en nous des sentiments tout particuliers quand on pense aujourd'hui à la naissance de ce que nous appelons l'anthroposophie. Or, pour vouloir défendre les idées de l'anthroposophie, il n'est pas du tout nécessaire d'avoir d'une manière ou d'une autre une préférence particulière pour les idées qui sont défendues dans le

mouvement anthroposophique. Dans un autre mouvement – que n'existe-t-il aujourd'hui de mouvements de toutes sortes, que ne fonde-t-on d'associations de toutes sortes, qui sont toutes convaincues de représenter ce qu'il y a de plus indispensable au monde – dans toutes ces associations, dans tous ces mouvements, les gens ont, dirais-je, le fanatisme subjectif de leur mouvement. Ils sont entichés de leur programme, qu'il tienne pour quelque chose d'extraordinairement salvateur, pour une nécessité absolue.

Or on n'a nullement besoin d'une telle prévention à l'égard du mouvement anthroposophique, et l'impulsion de le représenter peut naître de quelque chose de tout autre. Et si je veux le caractériser brièvement – il faut bien que certaines choses soient caractérisées brièvement entre nous, parce que nous pouvons toujours n'être que si peu de temps ensemble – je dirais que ce qui nous pousse impérieusement, une fois que l'on a acquis la conviction de la vérité des idées anthroposophiques, à faire tout le possible pour répandre ces idées, c'est la compassion pour les hommes qui, dans le présent, ont besoin de ces idées – et ce sont là au fond tous les hommes avec lesquels nous entrons en contact – c'est la compassion pour les hommes qui ont absolument besoin de ces idées et qui sont condamnés à se charger de choses graves s'ils ne connaissent pas ces idées.

J'ai voulu, la dernière fois, suggérer l'idée qu'il existe extérieurement, sur le plan physique, beaucoup de choses incompréhensibles qui commencent à devenir compréhensibles lorsqu'on peut les expliquer à partir de leurs liens avec le monde spirituel. Je voudrais vous présenter aujourd'hui encore quelques autres points de vue importants

dont il semble, dans un premier temps, que l'on soit allé les chercher d'un tout autre côté. Partons de quelque chose qui peut se présenter à nous à chaque pas. On peut dire, aujourd'hui, que de nombreux groupes ou individus qui s'y sentent habilités interprètent justement comme le signe d'une attitude particulièrement éclairée face à la religion le fait de refuser des idées telles qu'on doit pourtant en avoir, des idées qui disent qu'on a affaire, dès qu'on franchit le seuil du monde spirituel, à de nombreuses entités spirituelles, à des hiérarchies entières d'entités spirituelles, d'anges, d'archanges, etc.

Cela est considéré comme le signe d'une attitude particulièrement éclairée face à la religion quand on se contente d'avoir en vue ce qu'on appelle le dieu unique, ce dieu unique avec lequel on veut chercher à établir une relation aussi intime et aussi directe que possible. On considère ce monothéisme comme le seul possible, et certaines personnes voient leurs cheveux se dresser sur la tête dès qu'elles entendent parler d'un enseignement qui traite d'une multitude d'entités spirituelles.

Il faut seulement être au clair sur ce que cela veut dire en réalité. Si l'homme ne développe avec le monde spirituel que la relation qui est courante de nos jours en matière de religion et que l'Église, qui se croit éclairée, cultive particulièrement, il entre alors seulement dans une relation très particulière, même si c'est une relation du sentiment, dans une relation très particulière avec le monde spirituel, à savoir seulement dans la relation avec l'ange qui le protège, avec l'entité angélique avec laquelle il a une relation réelle. Et cette entité angélique, qui est la seule avec laquelle il peut établir une relation et pour laquelle il peut éprouver un certain sentiment, cette entité

angélique, il l'appelle ensuite son dieu ; s'il est un chrétien, il appelle aussi cette entité angélique le Christ. Il confond cette entité angélique avec le Christ.

Peut-être est-ce difficile à se représenter, mais les choses sont pourtant ainsi. Justement, ces théologiens protestants qui se croient si éclairés, qui dissuadent tant de pratiquer le polythéisme, afin d'obtenir une relation directe avec l'être unique, avec le Christ, ils peuvent parler tant qu'ils veulent aux hommes du Christ, ce qu'ils disent du Christ ne se rapporte qu'à la relation de l'homme à son entité angélique. De sorte que, la plupart du temps, le monothéisme est, à notre époque, exposé au danger d'être une adoration de l'ange particulier de chaque homme.

N'est-ce pas, il y a beaucoup de choses que les hommes ne veulent pas encore s'avouer, et qui vit pourtant comme une réalité parmi eux. Mais l'observateur objectif voit bien, à partir, dirais-je, de situations grossières, comment les hommes s'y prennent pour, à partir de telles illusions, développer toutes sortes de représentations et de sensations extrêmement lourdes de conséquences. Or c'est à cette adoration de l'ange propre qu'est dû en réalité le fait que chacun a son dieu propre et ne fait que croire qu'il en aurait un en commun avec autrui. En réalité, les monothéistes de l'époque actuelle n'adorent chacun que leur ange propre et parce que les paroles que l'on entend lorsque chacun commente son rapport égoïste à son ange propre coïncident tellement entre elles, ils ne font que *croire* qu'ils parlent d'un dieu commun. Si cette évolution se poursuivait de la sorte, elle conduirait les hommes à développer de plus en plus, aussi en tant qu'individus humains isolés, ce que nous voyons déjà se

manifester aujourd'hui dans les nations d'une manière si effrayante : les nations, même si elles parlent encore en théorie d'une divinité commune – ne veulent pas, surtout à notre époque, reconnaître sérieusement cette divinité, mais chaque nation veut avoir son dieu propre.

Or ce n'est là que ce qui apparaît extérieurement, en gros. En réalité, chaque homme veut aujourd'hui avoir son dieu propre et appelle alors monothéisme la relation qu'il ne développe que par rapport à son ange. Parce qu'à une époque où l'on ne veut développer que des dispositions pour contempler ce qui est perceptible par les sens, tous les liens entre les choses se troublent, et l'homme ne remarque pas qu'il en est comme je viens de le caractériser.

Or on peut voir à chaque pas aujourd'hui, lorsqu'on parle de relations concrètes entre l'homme et le monde spirituel à des personnes qui n'ont pas encore fait leurs de quelconques concepts anthroposophiques, comment ces personnes ne veulent pas se préoccuper de telles choses. Elles éprouvent de la crainte à s'en préoccuper. Elles ne veulent pas s'enhardir à relier leurs pensées à des impulsions dont on dit qu'elles viendraient du monde spirituel. Dans les périodes de crise, il y a toujours eu de semblables réactions, et nous vivons en période de crise.

C'est avec une grande douleur qu'il faut voir comment l'humanité présente est en fait peu attentive aux événements si clairs, si profondément éloquents, aux événements tragiques de l'époque actuelle, comment les hommes se préoccupent peu, autrement que sous la contrainte qui vient alors des choses matérielles, de diriger l'attention nécessaire sur les événements du présent. Il faut comme dompter d'abord

l'individu en l'amenant à ce qu'il devienne peu à peu attentif au fait que ce qui se produit durant ces années que nous vivons inscrit partout devant le regard intérieur de l'homme des impulsions profondément déterminantes pour l'humanité.

Et de là vient que les hommes n'écoutaient absolument pas quand d'une manière ou d'une autre leur était exprimé cet avis : il faut que des choses importantes, décisives, soient pensées et décidées par les hommes de l'époque actuelle afin de sortir de la misère de notre temps, et il faut que ce qui doit être pensé et décidé prenne naissance dans un savoir spirituel concret. On ne s'en sort pas en mettant éternellement l'accent sur le spirituel en général, en parlant en termes vagues de la nécessité pour l'homme d'un approfondissement spirituel, etc. Ce dont il s'agit, c'est que les hommes, à l'époque actuelle, doivent parvenir à établir des relations concrètes avec le monde spirituel.

En ce qui nous concerne, nous pourrions bien comprendre que les hommes aient aussi été rendus attentifs à des époques antérieures, quand ils avaient encore davantage de relations avec le monde spirituel, aux relations concrètes avec ce monde spirituel, relations qui, seulement, ne sont plus comprises aujourd'hui. On ne se contentait pas, à ces époques antérieures, de dire vaguement, en général : là en bas, sur la terre, les hommes grouillent en tous sens, et là-haut, il y a quelque chose de divin – mais on parlait dans des relations concrètes.

Les expressions les plus belles et les plus significatives de ce type de relations concrètes sont les prophéties comme celles de Daniel ou de l'Apocalypse, où il n'est pas seulement parlé en ces termes : « Hommes, faites confiance en un seul Dieu,

hommes, croyez en un seul Dieu » – mais où il est dit aux hommes : « Un royaume, le deuxième royaume, le troisième royaume » – l'un doit succéder à l'autre d'une manière ou d'une autre –, où il est raconté concrètement aux hommes le rapport entre le monde spirituel et le monde physique sensible, ici. Cette possibilité de parler aussi concrètement du rapport du spirituel au physique, l'humanité s'en est totalement déshabituée. Elle veut aujourd'hui tout mettre dans le même sac, si je puis me permettre d'utiliser cette expression triviale.

L'humanité voudrait, de préférence, inventer des théories d'après lesquelles on pourrait rendre les hommes pareillement heureux sur toute la terre. Le socialiste d'aujourd'hui pense que certaines idées sont les bonnes pour la vie humaine, sont les bonnes pour l'Angleterre, pour l'Amérique, pour la Russie et pour l'Asie ; si tous organisaient leurs États comme le veut le socialisme, le bonheur que l'homme d'aujourd'hui rêve pour la terre viendrait naturellement. Ainsi pensent les hommes. Tout cela n'est qu'abstractions, tout cela n'est que concepts et idées irréelles ; ne pas savoir qu'en un endroit de la terre se prépare une chose à partir des caractéristiques d'un certain peuple et qu'en un autre endroit de la terre se prépare une autre chose, ne pas avoir la possibilité de comprendre la grande différence entre l'Ouest et l'Est, c'est cela qui doit nécessairement créer une confusion infinie et un chaos infini. Car ce n'est que lorsque l'homme a la possibilité de jeter un pont entre sa vie intérieure et les réalités objectives qu'il peut participer de manière fructueuse à l'organisation de l'existence terrestre.

Les hommes ne veulent pas jeter ce pont. Il me faut, ces temps-ci, par nécessité intérieure, parler toujours et encore à

nos amis, dans les lieux les plus divers, de la manière dont s'est produit, au cours du dernier tiers du XIX^e siècle, un événement qui est significatif et profondément déterminant pour l'évolution de l'humanité, un événement dont toutes les écoles occultes ont connaissance, seulement elles ne savent pas, bien souvent, en parler de façon juste. Aujourd'hui, je veux encore évoquer brièvement ce dont il s'agit. Il s'agit du fait qu'il s'est produit, à partir de l'année 1841, un combat d'esprits dans les régions spirituelles, entre certaines entités des hiérarchies supérieures et des entités placées au-dessus d'elles. Ces entités, qui se rebellèrent entre 1841 et 1879, qui menèrent un combat de rebelles pendant ce temps, avaient été utilisées autrefois dans le sens de la sage conduite du monde.

Même les êtres qui se rebellent à certaines époques, et deviennent des entités mauvaises, des êtres des ténèbres, sont à d'autres époques des entités très utiles. Je parle donc de ces entités qui jusqu'en 1841 furent employées par des esprits supérieurs dans le sens de la sage conduite du monde, mais qui, à partir de cette époque, voulurent autre chose que ce que voulaient les entités placées au-dessus d'elles. Ces entités rebelles ont mené dans le monde spirituel un combat important, l'un de ces combats qui se livrent de temps en temps, mais à des niveaux de hauteur différents, un combat qui est représenté dans la légende, dans la symbolique, comme le combat de Michaël contre le dragon.

Ce combat s'est terminé par le fait que certains esprits des ténèbres furent précipités à l'automne 1879 hors des régions spirituelles dans les régions terrestres et que, depuis ce temps, ils sont à l'œuvre parmi les hommes, s'introduisent dans les

impulsions de la volonté humaine, s'introduisent dans les mobiles humains, s'introduisent dans ce que les hommes peuvent comprendre, bref, sont à l'œuvre dans tout ce qui est humain. De sorte que certains esprits des ténèbres, auxquels les hommes doivent devenir attentifs s'ils veulent comprendre les événements terrestres, se trouvent donc parmi les hommes depuis l'automne 1879. L'on pourrait dire, et l'on dit alors tout à fait vrai, que le fait que ces entités furent précipitées sur terre en 1879 libéra totalement le ciel de ces entités, mais en remplit la terre. Depuis cette date, leur lieu n'est plus dans le ciel ; elles sont sur terre.

Si je dois caractériser ce que ces entités voulurent obtenir en réalité par leur rébellion, entre 1841 et 1879 [{69}](#), je dois dire qu'elles voulurent pouvoir empêcher, elles voulurent obtenir de pouvoir empêcher que la nécessaire sagesse spirituelle qui veut se révéler aux hommes à partir du XX^e siècle puisse pénétrer dans les âmes humaines ; elles voulurent la conserver en haut et ne pas la laisser pénétrer dans les âmes humaines.

La seule manière par laquelle il fut possible d'obtenir qu'à partir du XX^e siècle, l'esprit de certaines personnes puisse s'ouvrir à la connaissance spirituelle, avait été d'éliminer du royaume spirituel les esprits des ténèbres qui y faisaient obstacle, afin que puissent descendre les connaissances spirituelles destinées aux hommes. Mais ici, où ces esprits des ténèbres évoluent maintenant parmi les hommes, ils se donnent de nouveau pour tâche de jeter partout la confusion ; c'est à partir d'ici qu'ils veulent maintenant empêcher que les hommes établissent une bonne relation avec les vérités spirituelles et éloigner d'eux la fonction guérissante de ces vérités spirituelles.

On ne peut agir à l'encontre de cela qu'en ayant une connaissance précise de ces choses, qu'en les percevant précisément à jour. Mais certaines confréries occultes se donnent pour tâche le contraire ; elles ne veulent garder ces savoirs que dans leurs cercles très étroits, afin de pouvoir les exploiter dans le sens de leurs très grands désirs de pouvoir. Et c'est dans ce combat que nous nous trouvons. D'un côté existe la nécessité de conduire l'humanité de la bonne manière, par le fait qu'elle assimile des trésors de connaissance spirituelle ; et d'un autre côté se tiennent des confréries occultes fermées, de la pire espèce, qui ne veulent justement pas laisser pénétrer ces trésors de sagesse parmi les hommes afin que les hommes restent ignorants et sots face au monde spirituel, et que ceux qui se trouvent dans ces confréries très fermées puissent ensuite, à partir de là, mener leurs machinations.

Les événements des temps présents renferment quantité de telles machinations, et il sera tout particulièrement néfaste à l'humanité de ne pas vouloir percevoir à jour l'existence de ces machinations. Vous allez tout de suite sentir se répandre comme une lumière sur ce que cache en fait cette affaire, si j'attire votre attention sur certaines vérités qui sont aujourd'hui des vérités mûres, des vérités qui doivent tomber du monde spirituel dans le règne des hommes comme les prunes mûres d'un arbre, mais dont la diffusion générale est entravée, et à l'encontre desquelles les hommes ont aussi des pressentiments, des réticences et des préjugés, parce qu'ils en ont peur.

Je voudrais, à propos de cette question, parler aussi concrètement que possible. Le fait qu'un certain nombre

d'esprits des ténèbres ont été précipités en 1879 hors du monde spirituel et qu'ils se trouvent depuis ce temps dans le règne des hommes, a des conséquences importantes, lourdes de signification. Surtout, ce fait a pour conséquence que le penser, le penser clair, a pris, depuis ce temps, une importance considérablement plus grande pour les hommes que cela n'était le cas auparavant. En effet, il n'existe pas d'époque dans l'évolution de l'humanité où, si l'on considère les nécessités intérieures de cette évolution, l'on soit obligé de dire qu'un penser clair y était aussi nécessaire que peut être nécessaire le fait de manger et de boire pour l'entretien de la vie physique.

Car si l'homme ne pense pas avec clarté à l'époque où nous vivons et à travers laquelle l'humanité progresse vers l'avenir, on ne pourra pas voir sous l'éclairage approprié ces vérités mûres qui doivent tomber du monde spirituel. Surtout, on ne pourra pas reconnaître la grande et profonde signification que revêt pour toute l'évolution de l'humanité le Mystère du Golgotha, l'apparition du Christ au sein de l'évolution de l'humanité. Beaucoup parlent de ce Jésus-Christ. Mais parler du sens profond que le Mystère du Golgotha revêt pour toute l'évolution de l'humanité terrestre est une chose dont la théologie moderne veut même nous empêcher. Ce qui doit arriver du fait du Mystère du Golgotha ne s'est évidemment déployé que lentement et progressivement. Et ce n'est qu'en ce siècle que cela se manifeste vraiment dans toute son intensité.

Dans les temps anciens, il existait toujours encore un héritage ancestral provenant d'époques où les hommes avaient une vie intérieure atavique, imprégnée de spiritualité. Que l'homme doive acquérir la spiritualité par ses propres

moyens, s'il la veut, se produit pour la première fois à notre époque. C'est la raison pour laquelle des phénomènes très précis apparaissent à notre époque, et en fait seulement depuis l'année 1879. Aujourd'hui, parce que le regard extérieur sur les choses est devenu si imprécis, ces phénomènes ne sont clairement visibles que si l'on dirige le regard de l'âme à l'intérieur du règne que l'homme pénètre lorsqu'il franchit la porte de la mort. Car les âmes qui sont nées avant 1879 arrivent d'une autre manière dans le monde spirituel, quand elles traversent la mort, que n'arriveront toutes les âmes qui sont nées après 1879. C'est un événement extrêmement décisif dont il s'agit là.

Donc, cet événement si profondément décisif a en particulier pour effet que les hommes ressemblent toujours davantage dans leur âme à ce qu'ils pensent, à ce qu'ils considèrent être des connaissances. Cela est pour l'homme d'aujourd'hui une étrange vérité, mais c'est une vérité. Voir certaines choses à la bonne lumière, les voir avec, justement, des pensées claires, les voir avec des pensées valables, avec des pensées pleinement imprégnées de réalité, cela est important, cela est essentiel. Voir de la juste manière le darwinisme, tel que j'ai par exemple essayé de le présenter hier dans ma conférence publique {70}, cela est bien.

Mais le voir comme le fondement d'une conception du monde qui serait seule valable, le voir donc de manière à ce que l'on croie que seul est juste le fait que l'homme descende des animaux, et aussi rendre vivante en soi cette pensée que je descends des animaux, que je ne proviens que des forces qui forment aussi les animaux – cette pensée, à notre époque, conduit l'âme à ressembler à sa propre représentation. Cela

est important ! Lorsqu'ensuite cette âme se sera dépouillée de son corps, elle aura pour sort malheureux d'avoir à ressembler à sa propre représentation ! Celui qui vit ici, dans le corps physique, avec la croyance que seules des forces animales étaient à l'œuvre dans son développement, se façonne pour le temps après la mort une conscience telle qu'il devra se considérer comme un animal. – Car après que le caractère de la cinquième période postatlantéenne s'est si bien réalisé, du fait de l'événement de 1879, les pensées que les hommes se font servent à ce que les âmes humaines se transforment en ces pensées.

C'est pour cela que j'ai dit qu'il n'était pas nécessaire d'avoir une prédilection pour la science de l'esprit d'orientation anthroposophique pour vouloir la représenter, mais qu'il est seulement nécessaire d'avoir de la compassion pour les hommes qui ont besoin de ces pensées, parce que ces pensées sont des pensées créatives pour la vie de l'âme, parce que l'homme est appelé à devenir à l'avenir tel qu'il se considère. – Il fallait que cela se produise sous la sage conduite du monde afin que l'homme parvienne réellement à la pleine et libre conscience de soi.

D'un côté, les dieux devaient donner à l'homme la possibilité de devenir sa propre créature. Mais pour qu'il puisse donner à cette créature propre un sens suprasensible et trouver, dans ce qu'il fait de sa propre personne, quelque chose qui puisse lui donner une orientation éternelle, Jésus-Christ est passé par le Mystère du Golgotha. Et si on le comprend, au sens de la science de l'esprit, si on le comprend au niveau de la pensée, on trouve le chemin jusqu'à lui ; le chemin qui conduit hors de l'animalité vers le divin.

Cette vérité se révèle en particulier lorsqu'on est en mesure de plonger le regard de l'âme dans le monde dans lequel l'homme pénètre après la mort. Les personnes qui sont encore nées avant 1879 emmènent toujours un certain fond qui les préserve d'être purement ce qu'elles ont pu se représenter ici. Et pendant encore un temps assez long – les choses n'avancent que progressivement – les hommes seront préservés d'être seulement ce qu'ils se représentent : mais ceci seulement au prix d'une souffrance, seulement s'ils peuvent souffrir, s'ils peuvent – pour énoncer le paradoxe – prendre sur eux la souffrance que procure la connaissance, en ressentant eux-mêmes ce qu'il y a d'insatisfaisant dans la représentation qu'ils se font de l'homme.

L'harmonie avec soi-même, et en même temps une connaissance qui laissera aussi l'homme être homme après la mort, ne se développeront à l'avenir que si les hommes deviennent conscients ici dans leur corps physique de leur véritable rapport au monde spirituel. Ceux qui, aujourd'hui à partir de leurs représentations matérialistes, éprouvent de toute façon de la crainte devant des connaissances spirituelles concrètes, ne voudront évidemment pas admettre avant encore longtemps qu'avec l'année 1879 s'est produit un tel changement ; et pourtant, il est nécessaire que cela soit admis.

Mais vous voyez, à partir de là, qu'une chose devient importante, et devra devenir de plus en plus importante à l'avenir : que la connaissance spirituelle se répande ici sur terre. C'est pourquoi les esprits des ténèbres accorderont une importance particulière, pour faire avancer leurs affaires, au fait de provoquer la confusion parmi les hommes, afin que les hommes ne parviennent pas à former ici les bonnes pensées en

lesquelles ensuite ces hommes se transforment après la mort. L'homme doit devenir tel qu'il se pense.

C'est là une vérité qui était destinée, depuis les importants changements survenus au XIX^e siècle, à venir parmi les hommes. L'homme doit être, en le voulant, ce qu'il peut être en réalité, doit pouvoir penser au sujet de son être, s'il doit être son être selon l'âme. Car les morts vont déjà pouvoir proclamer aujourd'hui comme une vérité mûre et légitime : l'âme est ce qu'elle est capable de penser à son sujet.

— À l'époque où il était nécessaire de diffuser, depuis la terre, cette vérité que l'âme est telle qu'elle est capable de se penser, des esprits des ténèbres ont provoqué, ont insufflé, ont inspiré à l'homme l'idée de défendre comme une vérité le point de vue selon lequel l'homme est ce qu'il mange {71}. — Et même si, en théorie, les gens, en général, ne reconnaissent pas que l'homme est ce qu'il mange, la pratique de la vie conduit fortement à reconnaître que l'homme n'est en réalité rien d'autre que ce qu'il mange. Oui, cette pratique de la vie conduit même à toujours plus mettre en évidence ce fait, aussi dans la vie extérieure. Les événements tristes et tragiques du présent se sont, plus qu'on ne le pense, bien plus qu'on ne le pense, simplement formés à partir du principe que l'homme est ce qu'il mange. Dans un sens beaucoup plus profond que ce que l'on croit avec la superficialité de l'époque actuelle, ce sont des choses très peu élevées pour lesquelles il coule aujourd'hui des quantités si effroyables de sang. L'humanité est bel et bien infectée par cette phrase : l'homme est ce qu'il mange. — Il est fréquent que l'on se batte pour des choses qui sont en lien avec cela.

C'est justement pour cette raison qu'il est si nécessaire que

se répandent des pensées qui correspondent à l'époque. La pensée devra peu à peu être reconnue comme une force intérieure réelle, et pas seulement comme cette lamentable abstraction qu'en a fait l'époque moderne et dont, en plus, elle est si fière. Car dans des temps plus anciens, les hommes étaient encore reliés au monde spirituel par un héritage ancestral. Même si, comparativement, la clairvoyance atavique avait déjà totalement disparu depuis de nombreux siècles, cet héritage continuait à vivre dans le sentir et dans le vouloir.

Mais c'est maintenant l'époque où ce qui est conscient doit de plus en plus s'affirmer comme un réel pouvoir, et c'est pourquoi aussi, de nos jours, les esprits de l'opposition, les esprits des ténèbres donnent l'assaut pour opposer aux pensées réelles des pensées abstraites, sous forme de toutes sortes de programmes à l'échelle du monde. Il faut percer à jour ce rapport entre les choses. La pensée doit devenir de plus en plus réelle. Cela, les hommes doivent le comprendre.

Combien existe-t-il encore de gens aujourd'hui qui disent : pour ce qui vient après la mort, nous verrons bien, nous y deviendrons bien encore attentifs en temps voulu ; ici, nous voulons faire abstraction de cela, nous voulons servir la vie. Lorsque nous entrerons dans ce monde de l'au-delà, nous verrons bien ce qu'il en est. – Or, si une chose déjà est vraie, à savoir que l'on est là-bas ce que l'on s'est représenté ici à son propre sujet, une autre chose encore est vraie. Prenez cette pensée qui n'a rien de rare aujourd'hui. Quelqu'un meurt, il laisse derrière lui des proches. Si ceux-ci, sans être irréflechis, nourrissent néanmoins des idées matérialistes, ils doivent avoir la pensée suivante : « Ce proche, qui est mort, se décompose dans sa tombe », ou bien, « il reste de lui ce que

l'on a conservé dans l'urne », etc. – C'est seulement tant que les hommes sont irréfléchis qu'ils peuvent être des matérialistes et ne pas avoir cette croyance.

Si le matérialisme triomphait, les hommes croiraient de plus en plus que tout ce qui reste du mort est en train de se décomposer dans l'urne ou dans la tombe. – Or cette pensée, qui est une contre-vérité, a un pouvoir réel. Si celui qui reste sur terre pense que le mort n'est plus vivant, qu'il n'est plus là, c'est une pensée fausse, mais cette pensée fausse est néanmoins réelle dans les âmes qui la pensent. Le mort perçoit cette véritable pensée ; il la perçoit comme porteuse d'une grande signification pour lui. Et la différence n'est pas insignifiante, mais au contraire, d'une importance capitale selon que celui qui reste ici-bas cultive, dans la vie intérieure vivante de son âme, une pensée pour ce mort qui continue à vivre, pour ce mort qui se trouve dans le monde spirituel, ou qu'il s'adonne plus ou moins à cette pensée larmoyante : le mort est mort, décomposé, il faut s'y résigner. – Non seulement ce n'est pas indifférent mais, en plus, la différence est tout à fait essentielle.

On ne peut guère venir maintenant à Zurich {72} sans que l'esprit soit partout confronté à ce qu'on appelle ici – ailleurs aussi, mais ici cela se pratique avec une intensité particulière – la psychologie analytique, la psychanalyse. Ces psychanalystes, il faut dire d'eux qu'ils deviennent attentifs à toutes sortes de choses qui touchent à l'esprit et à l'âme ; ils commencent à réfléchir sur ce qui relève de l'esprit et de l'âme, parce que cela se présente à eux avec une telle force. Je voudrais, en quelques mots seulement, évoquer un trait caractéristique de cette psychanalyse.

Quelqu'un souffre de quelconques symptômes hystériques. Dans la forme sous laquelle ils apparaissent, ces symptômes hystériques se manifestent particulièrement à l'époque présente. C'est pourquoi les hommes y deviennent attentifs. En effet, à une époque donnée, on se préoccupe particulièrement des maladies qui apparaissent surtout à cette époque ; puis on recherche où peuvent en résider les causes. La psychanalyse en est maintenant venue au point de dire : les causes de ces symptômes hystériques qui apparaissent fréquemment résident dans le psychisme.

Elle ne peut plus rechercher les causes dans ce qui est matériel, dans ce qui est purement physiologique ou biologique. Bien, elles sont dans le psychisme. Comme le veut avec prédilection notre époque, on cherche dans le psychisme inconscient toutes sortes de causes pour l'apparition de tels ou tels symptômes hystériques. On dit : voici un homme, des symptômes hystériques apparaissent chez lui ; cela vient du fait que ce qui est à l'œuvre en lui se joue non pas dans sa conscience, mais en deçà du seuil de sa conscience, et remonte sans cesse en déferlant comme une vague souterraine, comme une vague « subpsychique », et il faut rechercher cela.

Et maintenant commence le jeu dangereux. Les psychanalystes partent à la recherche de toutes les provinces possibles, comme ils disent, de toutes les provinces isolées, souterraines, cachées, du psychisme ; ils recherchent, chez quelqu'un qui est hystérique dans sa trentième année, des égarements de sa septième année, qui n'ont pas été extériorisés à l'époque, qu'il faut lui ramener de nouveau à la conscience parce que ce fait de ramener à la conscience est censé guérir, etc. C'est un jeu avec des armes extrêmement

dangereuses ! Or on peut dire : là-bas, sur le théâtre des opérations de la guerre physique, on combat aujourd'hui avec des armes très dangereuses – ici, dans beaucoup de domaines, se joue un jeu avec des armes de la connaissance qui ne sont pas moins dangereuses, parce que les hommes n'ont pas la volonté de se plonger scientifiquement, au sens de la science de l'esprit, dans les choses, afin de parvenir à la véritable compréhension des phénomènes tels qu'ils apparaissent devant notre regard intérieur.

Ils abordent les choses avec des moyens de connaissance insuffisants. C'est un jeu dangereux. Il est vrai que chez beaucoup de personnes est aujourd'hui à l'œuvre quelque chose de subconscient qui ne remonte pas à la conscience. Mais ce que les psychanalystes pensent découvrir est en règle générale le moins significatif ; c'est pourquoi aussi les résultats, en termes de guérison, seront généralement des plus douteux. Si l'on trouve une quelconque dame âgée de trente ans ayant eu, dans sa quatorzième année, un égarement sexuel qui ne s'est pas extériorisé et qui, pour cette raison, continue à se propager et provoque son hystérie, on ne tient alors encore que l'aspect le plus insignifiant.

Cela peut même, dans l'un ou l'autre cas, être juste, mais ce sera alors source d'autant plus d'illusions si l'on n'en mesure pas la portée. Une chose surtout est vraie : les hommes de notre époque sont habités par d'innombrables forces subconscientes qui les hantent et les tourmentent, et les maladies de la civilisation actuelle proviennent de cela. Mais de quoi s'agit-il en réalité ?

Pensez à ce que j'ai déjà mentionné. La pensée pour le défunt qui n'est plus là vit dans l'âme. Elle y vit d'une manière

ou d'une autre, sans que l'âme y réfléchisse beaucoup. Elle vit seulement parce que l'âme est encore irréfléchie aujourd'hui, et cette âme est quelque peu sensible à de telles pensées irréfléchies. Le mort est alors contraint, par les lois universelles et éternelles, de vivre avec ces pensées. Le mort hante l'âme de la personne restée en vie. On ne peut y remédier que par le fait de savoir que le mort vit. Et de plus en plus, les hommes sont poussés sur le plan physique dans des maladies psychiques, par le fait qu'ils ne croient pas en la vie des défunts.

Ce ne sont pas, en règle générale, des égarements sexuels datant de la jeunesse, ce sont les pensées de non-croyance qui occasionnent ces symptômes ! Car les pensées sont appelées, à notre époque, à devenir de réelles puissances, et pas seulement de réelles puissances qui agissent pour elles-mêmes ; elles agissent pour elles-mêmes par le fait que l'âme après la mort ressemble toujours davantage à ce qu'elle se représente dans le corps physique ; dans un sens plus élevé encore, ces pensées deviennent de réelles puissances du fait qu'elles relient même aux vivants des êtres, en ce cas les morts eux-mêmes, d'une manière qui n'est pas juste.

Ce n'est qu'en maintenant aussi bien que possible la relation en pensée avec le défunt comme avec quelqu'un qui continue de vivre, que l'on échappe aussi soi-même au fait que le rapport avec le mort devient néfaste pour le vivant resté sur terre, et sous un certain rapport aussi pour le défunt lui-même. Car par une sage et éternelle loi, celui-ci est constamment placé devant la nécessité de hanter la personne restée sur terre, d'une manière telle que cela ne vient même pas à la conscience de cette dernière, mais s'extériorise par des symptômes pathologiques.

Demandez à présent : quel sera le véritable remède pour beaucoup de symptômes tels que les rencontrent aujourd'hui les psychanalystes ? – La diffusion de la connaissance du monde spirituel. C'est cela, le remède universel, la thérapie universelle, et non ce traitement individuel que l'on administre à une personne en particulier.

Vous voyez, la vie exige de nous que nous abandonnions ces pensées selon lesquelles nous avons à nous consacrer à la seule vie physique et nous verrons bien, quand nous franchirons la porte de la mort, dans quel monde nous entrerons alors. – Car la pensée suivante aussi s'applique : de même que notre vie ici est significative pour la vie dans laquelle nous pénétrons entre la mort et une nouvelle naissance, de même la vie des âmes entre la mort et une nouvelle naissance est à son tour importante pour les âmes ici.

Ce que je vous ai dit est une pensée, la pensée de la non-croyance en l'existence du mort. Mais les morts sont attachés, doivent être attachés par de nombreux liens aux vivants. Ce n'est qu'un lien pervers dont j'ai parlé ; mais il existe des liens justes, en grand nombre, qui doivent impérativement exister, qui établissent le juste rapport avec le monde spirituel. La science de l'esprit, la science spirituelle d'orientation anthroposophique, recherche ce rapport juste. Car la vie entre les hommes ici sur terre ne se déroulera de la bonne manière à l'avenir que si les hommes ici sur terre instaurent une juste relation avec le monde spirituel ; sinon, il sera de plus en plus possible que certains se permettent de mener des machinations telles que celles dont je vous ai parlé mardi dernier [{73}](#), afin de se procurer par là un pouvoir sur d'autres hommes.

Il faut seulement se rendre tout à fait compte de ceci : si nous dirigeons notre regard vers l'Est, où se produisent maintenant si intensément des événements qui sont des signes, alors nous ne pouvons acquérir une compréhension des choses que si nous nous faisons une idée claire de la nature de cet Est, en appréhendant intérieurement des choses. Prenez ce que nous n'avons cessé de redire pendant de longues années au sujet des prédispositions des peuples de l'Est à l'égard de la sixième époque de civilisation postatlantéens {74}.

Alors seulement on se fera une idée claire au sujet de tout ce qui, de l'Est, doit venir de déroutant, parce que quelque chose de tout autre doit se développer à partir de ce qui s'y passe actuellement, quelque chose qui ne rend pas les choses si commodes pour les hommes qu'ils n'aient pas à s'en étonner jour après jour. Or ce dont il s'agit, c'est de se familiariser de la bonne manière avec tous ces courants tels qu'ils apparaissent ces derniers temps et apparaîtront de plus en plus à l'avenir. Et l'on se familiarise progressivement avec eux de la bonne façon si l'on progresse de la juste manière, au sens de la science de l'esprit, jusqu'aux connaissances qui apportent des éclaircissements sur le monde spirituel. Par là, on parvient aussi à la juste relation avec le monde spirituel.

La dernière fois, j'ai attiré votre attention sur un rapport pervers au monde spirituel {75}, qui est recherché par certains. Par des machinations très particulières, vous disais-je, des hommes sont privés de la vie ici-bas et expédiés là-haut dans le monde spirituel ; de sorte qu'ils n'ont pas vécu jusqu'au bout leur vie ici-bas et qu'ils peuvent encore utiliser certaines forces lorsqu'ils sont entrés dans le monde que l'on traverse dans la vie qui va de la mort à une nouvelle naissance.

Ensuite, certaines confréries qui agissent de manière déloyale en ne voulant que satisfaire leurs propres désirs de pouvoir, peuvent à leur tour utiliser des médiums pour recevoir ce qui peut justement arriver par ce biais, par le biais des morts à qui l'on a auparavant donné la possibilité d'entrer en possession de telles connaissances.

Ces confréries occultes sont aussi celles qui, en règle générale, induisent les hommes en erreur au sujet des choses les plus importantes de la vie spirituelle. Quand je vous raconte qu'en novembre de l'année 1879 a eu lieu un événement important, un combat des puissances des ténèbres contre les puissances de la lumière, qui a été tranché au sens de l'image de Michaël avec le dragon – le point significatif n'est pas que je vous dise qu'une telle chose a eu lieu, car que cet événement doive arriver, que cet événement soit inscrit d'avance dans l'évolution du monde, cela, vous pouvez le lire dans de nombreux ouvrages, cela n'est absolument pas une vérité ésotérique ; mais ce dont il s'agit, c'est que je m'efforce de vous faire comprendre la véritable signification de ce qui s'est en fait passé, et comment les hommes doivent se positionner de la bonne manière par rapport à cet événement.

C'est de cela qu'il s'agit. Qu'un tel événement allait arriver, Éliphas Levi {176}, Baader {177}, Saint-Martin {178}, eux tous le savaient et l'ont dit ; cela n'a rien d'ésotérique. Mais à notre époque, certains s'efforcent de créer la confusion dans la tête des hommes au sujet de tels événements, si possible une confusion telle que les têtes des hommes ne prennent finalement ces choses que pour de la superstition, qu'ils ne les prennent pas pour une réalité, bien qu'elles aient déjà été répandues autrefois par ceux qui savaient. C'est pourquoi il est si important que l'on reçoive aussi des notions justes sur ces

choses.

Il existe aujourd'hui une voie régulière pour s'approcher des vérités spirituelles qui, depuis 1879, tombent goutte à goutte du monde de l'esprit dans le monde physique. Cette voie régulière est justement celle que montre la science de l'esprit. Et si, dans le flux de cette science de l'esprit, on ne dévie pas d'un pur et vrai vouloir, cette science de l'esprit conduit alors à établir pour l'homme la juste relation entre le monde physique et le monde spirituel. Mais ce que l'on acquiert de cette manière, et qui doit venir parmi les hommes, cela suppose des efforts, exige des efforts. Et il faut se défaire de certaines commodités dont les hommes s'arrangent très bien aujourd'hui.

Cela exige des efforts. Car quand les hommes parlent aujourd'hui des impulsions qui agissent ici-bas depuis le monde spirituel, et qui modèlent aussi l'avenir, il vient toujours des gens qui disent : Je voudrais savoir ceci ou cela de particulier. – Aujourd'hui, les gens souhaiteraient, par exemple, qu'on leur dépeigne dans les moindres détails ce qui, en conséquence de la guerre actuelle, se produira en 1920. Et les hommes ne comprennent pas que le savoir sur l'avenir ne doit pas être alourdi de descriptions aussi détaillées, mais que néanmoins, ce savoir sur l'avenir peut être un savoir absolument sûr, un savoir efficace et sûr, qu'il convient d'écouter. Cela est terriblement difficile à comprendre.

Je voudrais m'expliquer en utilisant une comparaison, car vous direz que ce n'est pas compréhensible. D'un côté je prétends que les détails nuisent à la connaissance de l'avenir, mais d'un autre côté je dis qu'il convient effectivement d'écouter ce savoir sur l'avenir parce qu'il nous apprend des

choses justes. – Je voudrais vous faire comprendre cela à l'aide d'un exemple très simple, très banal : il existe de mauvais joueurs d'échecs et de bons joueurs d'échecs. Si quelqu'un est assis devant un échiquier et qu'il est un mauvais joueur d'échecs, il jouera de mauvais coups, cela n'ira pas et il perdra la partie. S'il est un bon joueur d'échecs, il aura de meilleures perspectives et il gagnera la partie. Le mauvais joueur fait tout simplement ce qu'il ne faut pas faire, le bon joueur fait déjà dans l'instant donné ce qui convient.

Mais le bon joueur utilise-t-il ses pensées à se dépeindre en détail les coups que son partenaire fera plus tard ? Doit-il savoir maintenant ce que son partenaire fera comme coups dans deux heures, s'il est un bon joueur ? Non, il n'a pas besoin de le savoir ! Mais son art du bon et juste jeu d'échec n'est pas pour autant sans effet : il fera ce qui convient pour l'avenir, du fait qu'il a l'intelligence de ce qu'est un bon coup, et il fera de mauvais coups s'il n'a pas la compréhension de ce que sont les bons coups ; mais il doit subir la libre volonté de son partenaire. C'est pourquoi vous ne pouvez pas dire : À quoi cela sert-il à quelqu'un de savoir jouer correctement aux échecs s'il y a de toute façon le partenaire ? – Cela aide beaucoup de savoir jouer correctement aux échecs. En réfléchissant plus profondément à cette comparaison, vous découvrirez exactement ce que je veux dire.

Cette comparaison vous indiquera en même temps combien est juste ce que toute personne versée dans ces choses occultes doit vous dire, à savoir qu'à partir du moment où l'on va chercher dans le monde spirituel ses impulsions pour agir ici dans le monde physique, il faut s'attendre en même temps à ce qu'on ait affaire à d'autres puissances spirituelles, à ce qu'on ait des partenaires avec lesquels il faille compter, à ce qu'on

n'ait pas simplement le champ libre devant soi ni qu'on puisse désormais tout réaliser. Or, c'est cela qui est incommode.

Familiarisez-vous donc avec certaines impulsions occultes, avec des impulsions qui ont été tirées du monde spirituel, et essayez de les mettre en œuvre à la manière, je dirais, d'un homme politique : ce que vous aimerez le plus, si vous êtes bien un homme de notre époque, c'est que tout aille de soi, que ces choses se produisent tout naturellement, que vous puissiez tout commander. Mais si vous avez des impulsions spirituelles puissantes, des impulsions spirituelles occultes justement que vous voulez utiliser dans le monde physique, vous devez alors compter partout avec la libre volonté non pas seulement des hommes ici-bas, mais aussi celle d'êtres supérieurs. Vous ne devez donc pas, dans les conditions actuelles, compter avoir le champ libre devant vous, mais vous devez savoir que vous vous engagez sur un terrain déjà très occupé.

Aussi s'agit-il d'avoir, par une véritable science de l'esprit, la connaissance juste au sujet, par exemple, du caractère de la sixième période de civilisation postatlantéenne qui est en train de se préparer à l'Est, et, dans chaque cas particulier, de mettre à exécution l'impulsion occulte juste, comme le joueur d'échecs qui exécute son coup après avoir mesuré celui de son adversaire. Il s'agit donc vraiment, pour l'homme, de se familiariser avec le monde spirituel et d'apprendre, dans chaque cas particulier, à faire la chose juste.

Il ne s'agit pas de simples programmes abstraits qui veulent tout embrasser, mais il s'agit d'une élévation de la vitalité spirituelle, d'un constant déploiement d'efforts. Aujourd'hui, l'humanité recherche des programmes abstraits. Elle voudrait de préférence résumer en cinq phrases ce qu'il

convient de faire dans le monde entier, en nommant dans tous les États du monde des délégués qui se réunissent ensuite pour un arbitrage mondial et qui votent sur tout ce qui doit se faire sur terre d'après une norme adoptée une fois pour toutes. Mais ce dont il s'agit, c'est qu'il est exigé des hommes la connaissance, justement, du monde spirituel, une permanente mise en relation de soi avec les puissances spirituelles.

Or cela est lié à autre chose : cela est lié au fait que l'on doive justement compter avec les puissances partenaires et que l'on ne peut pas se fier seulement à son seul pouvoir personnel. Dans ce domaine, l'idée de pouvoir en tant que telle est exclue. C'est pourquoi les impulsions tirées du monde occulte seront justes, produiront la chose juste, mais ne pourront jamais se mettre au service de simples facteurs de pouvoir. Cela ne se peut pas.

Que doit-on faire si l'on veut se mettre au service de simples facteurs de pouvoir ? Il faut alors faire autre chose : il faut essayer d'acquérir d'une manière qui n'est pas juste un savoir sur l'avenir, comme je l'ai décrit la dernière fois, comme cela a été fait par des personnes qui ont utilisé des procédés médiumniques et se sont fait révéler de cette façon ce qui va se produire, par ceux que l'on a tout d'abord expédiés à la mort pour qu'ils puissent encore utiliser des forces terrestres. Ainsi, certaines confréries occultes se sont-elles procurées une certaine part de savoir sur le rapport entre l'Ouest et l'Est, et à beaucoup d'égards, des machinations ont été organisées et se déploient aujourd'hui sur la base d'un tel savoir. Un tel savoir, en effet, mis au service de puissants désirs de pouvoir, prétend à quelque chose de très particulier.

Le fait de prendre possession honnêtement et de la bonne manière d'impulsions occultes ne change en réalité, en ce qui concerne les personnes vivantes, que ce qui, en même temps, compte chez ces personnes avec chaque Angelos individuel. On le sait, les personnes par rapport auxquelles on utilise ces impulsions occultes, chacune de ces personnes est, en tant qu'âme, en relation avec le monde spirituel, et on les considère comme des êtres vivants. L'Est aurait à traiter l'Ouest de telle manière qu'il s'expose partout à la possibilité de compter avec les partenaires vivants, avec les anges qui protègent les individus. Cela est inconfortable ! Cette influence doit être éliminée par des puissances ahrimaniennes, afin que le pouvoir puisse seulement s'exercer de ce côté-ci.

Mais cela ne peut être obtenu qu'en prenant possession des impulsions d'avenir par des moyens illégitimes, comme je l'ai décrit la dernière fois. C'est pourquoi notre époque souffre terriblement de ce qu'interviennent, dans les événements qui se produisent, ces impulsions qui ont été trouvées de la manière indiquée. Toute la tâche du chercheur de vérité sincère consiste aujourd'hui à, premièrement, se convaincre du fait que de telles impulsions existent dans un mauvais sens et ensuite à se convaincre du fait qu'on ne parvient à agir de la bonne manière pour l'avenir qu'en trouvant les impulsions justes, qu'on peut chercher par les voies honnêtes de la science de l'esprit.

Voyez-vous, chers amis, ce n'est pas un service unilatéral dont il s'agit dans la science de l'esprit ; c'est un service qui est accompli par les vivants et par les morts. C'est une affaire sérieuse. Et j'ai éprouvé le besoin de parler ici, au sein de notre Société, de ces affaires sérieuses concernant la connaissance

spirituelle à l'époque moderne, justement en cette période où nos amis zurichois se sont mis en devoir de faire certaines choses pour introduire notre science de l'esprit dans les milieux appropriés. Déjà au sein de notre propre Société, on peut remarquer comment diverses forces d'opposition sont à l'œuvre. Songez seulement à toutes ces détractions, à toutes ces suspicions qui se dirigent – depuis à peu près aussi longtemps que dure aussi cette guerre – contre la volonté que je déploie ici avec quelques amis. Dans ces choses aussi interviennent évidemment des puissances adverses {79}.

Vous comprendrez aussi, à la manière dont nous avons parlé au cours de ces réflexions, que notre époque a besoin d'un renouvellement de la vie de l'esprit, que notre époque a besoin que l'homme se réveille de certains états de sommeil. Continuellement, nous rencontrons des hommes qui pensent ainsi : Ma foi, oui, nous avons la guerre, ensuite viendra la paix, voilà tout. Les choses ne sont pas ainsi. Les événements qui se produisent aujourd'hui sont des signes chargés de sens. Personne ne peut comprendre ces signes s'il ne veut pas les approfondir à l'aide de la science de l'esprit. Les temps sont tellement graves qu'ils deviendront toujours plus tragiques.

C'est pourquoi je voudrais avoir une pensée toute particulière et manifester toute ma reconnaissance au combat que nos amis ont dû mener pour qu'une réunion comme celle-ci puisse avoir lieu. J'aimerais manifester toute ma reconnaissance, dans l'esprit de la science spirituelle, pour ce que nos amis zurichois ont engagé avec tant de gentillesse et de persévérance. Ils n'ont reculé devant aucun effort pour trouver, dans ces circonstances défavorables, des possibilités de réunion. Ainsi, le beau dessein que nos amis zurichois se sont fixé a pu être réalisé même en cette période où il est très

difficile de trouver le moyen d'organiser de telles réunions, étant donné les résistances qui surgissent de plus en plus. Je voudrais en particulier mentionner le fait que ces difficultés s'accumuleront toujours davantage.

Et comme il nous faut bien penser, pour l'avenir le plus proche, à mettre à profit le temps que nous pouvons encore, en nous battant, dégager pour nos réunions, je ne veux pas laisser inexprimé ce remerciement adressé à nos chers amis qui ont, au prix de grands efforts, créé les possibilités pour la tenue à la fois des conférences publiques et de ces conférences de branche {80}. Le fait que, justement en cette période qui tombe pendant des événements mondiaux si tragiques, nous ayons pu être ensemble, nous ayons pu parler les uns avec les autres comme nous l'avons fait, nous apparaîtra très certainement plus tard, avec le recul, comme porteur d'une signification profonde.

Ainsi voulons-nous continuer à travailler conformément aux impulsions de la science de l'esprit, et essayer de faire tout notre possible dans les conditions difficiles de notre époque, avec cette conviction, qui peut nous venir d'une vraie compréhension de la science de l'esprit, que nous faisons en cela – aussi insignifiant que cela puisse paraître dans le grand flux des événements tragiques et dévastateurs d'aujourd'hui – quelque chose d'excessivement important et décisif pour notre époque.

Les choses que nous pouvons faire ainsi se déversent dans le flux du devenir. Le fait qu'elles s'y déversent, même si cela peut ne pas encore être très visible aujourd'hui, a néanmoins son importance. Si nous sommes pénétrés de cette pensée, elle nous donnera la force de poursuivre, et elle aura en elle la

force de rayonner à son tour de la bonne manière dans le temps. Il faut que notre temps accueille de telles pensées. Vivons dans cette conviction comme dans une atmosphère spirituelle ! Elle peut naître en nous si nous comprenons de la juste manière la science de l'esprit.

Dans ce sens, nous continuons, mes chers amis, à rester ensemble.

DE LA PSYCHANALYSE

Première conférence

Dornach, 10 novembre 1917

À l'occasion des conférences que j'ai à donner maintenant à Zurich, il m'est une fois de plus apparu que l'on ne peut guère entrer en contact plus amplement avec la vie spirituelle de cette ville sans diriger le regard sur ce qu'on appelle maintenant la psychologie analytique ou psychanalyse. Différentes considérations qui se rattachent à cette remarque me poussent aujourd'hui à introduire ce que j'ai à présenter par une brève indication sur certains aspects de cette même psychologie analytique, de cette psychanalyse. Nous aurons ensuite à y rattacher d'autres remarques. Mais nous avons vu combien il est important, justement pour celui qui étudie la science spirituelle d'orientation anthroposophique, qu'il relie ses réflexions à ce qu'offre l'époque, à ce qui anime l'époque.

On peut dire que se sentent aussi attirées aujourd'hui vers la psychanalyse toutes sortes de personnes qui sont sérieusement à la recherche des fondements spirituels de l'existence, des profondeurs d'âme de l'homme, et que cela correspond dans un certain sens à une particularité caractéristique de notre époque qu'un certain nombre de nos contemporains deviennent attentifs à des forces très précises, d'une nature très particulière, dans l'âme humaine. Et les psychanalystes font partie de ceux qui, simplement, aujourd'hui, par les impulsions de l'époque, sont, dirais-je, mis nez à nez avec certains phénomènes de la vie psychique.

Il est aussi tout particulièrement important de ne pas être totalement inattentif à ce mouvement, pour la raison que les

faits qu'aborde ce mouvement existent indéniablement et qu'à notre époque, ils apparaissent aux hommes – pour différentes raisons que nous pouvons encore examiner – d'une manière toute particulière devant leur regard intérieur. Les hommes doivent devenir attentifs aujourd'hui à de tels phénomènes.

D'un autre côté, la situation est telle que les hommes qui se penchent sur ces questions sont privés aujourd'hui des moyens de connaissance pour examiner, et surtout, pour comprendre ces choses. De sorte que l'on peut dire que la psychanalyse est à notre époque un phénomène qui oblige les hommes à devenir attentifs à certains processus psychiques ; mais d'un autre côté, elle conduit les hommes à considérer de tels phénomènes avec, dirais-je, des moyens insuffisants. Et cela est tout particulièrement important, parce que cette manière de considérer avec des moyens de connaissance insuffisants une chose qui est là de toute évidence et qui, à l'époque actuelle, met au défi la connaissance humaine, conduit à des égarements graves les plus divers et n'est pas sans présenter des dangers pour la vie sociale, pour le développement de la connaissance et pour l'influence de ce développement de la connaissance sur la vie sociale.

On peut dire que des quarts-de-vérité peuvent, dans certains cas, être plus nocives que des erreurs totales. Et il faut bien considérer comme une sorte de quart-de-vérité les choses qui paraissent aujourd'hui au grand jour chez les théoriciens de la psychanalyse.

Tentons donc, si vous le voulez bien, de présenter à notre regard intérieur quelques éléments tirés du laboratoire de recherche des psychanalystes. Ce que l'on appelle aujourd'hui la psychanalyse est parti d'un cas de maladie qu'un médecin

viennois, un spécialiste viennois des maladies internes, le docteur Breuer, avait déjà observé dans les années quatre-vingt {81}. Le docteur Breuer {82}, que je connaissais personnellement {83}, outre qu'il soit médecin, était aussi un homme d'une exceptionnelle finesse d'esprit. Il s'intéressait vraiment à un haut degré à toutes sortes de questions esthétiques et humaines en général.

Or, avec sa manière très profonde d'aborder les cas de maladie, l'un de ces cas, qu'il eut dans les années 80, lui parut, comme on peut le comprendre, tout particulièrement intéressant. – Il avait à traiter une dame qui souffrait apparemment de sérieux symptômes hystériques. Ceux-ci consistaient dans le fait que la dame avait parfois une paralysie unilatérale du bras, qu'elle avait aussi des états d'obscurcissement, d'obscurcissement de la conscience, une forme très prononcée, très profonde de somnolence et qu'elle avait en outre oublié sa langue qui normalement était sa langue de tous les jours. Elle avait toujours su parler l'allemand, c'était aussi sa langue ; mais sous l'influence de sa maladie hystérique, elle ne savait plus parler allemand, elle ne savait plus parler qu'anglais, ne comprenait plus que l'anglais.

Or Breuer remarqua que, lorsque cette dame était dans son état d'obscurcissement de conscience, on pouvait, par un traitement médical plus subtil l'amener à parler d'une certaine scène, d'une expérience très pénible qu'elle avait vécue. Je voudrais, en me basant sur la présentation qui a été donnée de ce cas par l'école de Breuer, montrer comment la dame, à partir de son état d'obscurcissement de conscience, et en partie aussi à partir de semblables états provoqués artificiellement – Breuer savait bien hypnotiser les gens –, comment cette dame fut amenée à s'exprimer sur ce vécu. Et

c'est ainsi que l'on imagina que cette hystérie dont elle était frappée était en lien avec un cas de maladie très précis dont elle avait fait l'expérience avec son père longtemps auparavant.

Le père était malade, et elle participait d'une manière tout à fait essentielle aux soins du malade ; un jour, alors qu'elle s'occupait de lui, il lui arriva une chose étrange. Elle en venait toujours de nouveau à parler de ce vécu, et voici une présentation qu'elle en donna lors d'une occasion comme je viens de le caractériser {84} : « Une nuit, elle veillait, doublement angoissée parce que d'une part la fièvre du malade était très élevée, d'autre part, parce qu'on attendait un chirurgien de Vienne pour l'opération. Sa mère s'était momentanément éloignée, et Anna (la malade) était assise au chevet de son père, son bras droit sur le dossier du fauteuil. Elle glissa dans un état de rêve éveillé et vit alors un serpent noir se détacher du mur et s'approcher du malade pour le mordre. »

Le matérialisme porte toujours préjudice aux hommes de notre époque ; et ainsi trouvons-nous aussi dans ce bulletin de santé la remarque suivante, à laquelle il n'y a pas à accorder davantage d'importance ; « (Il est très probable que dans la prairie, derrière la maison, il y avait réellement quelques serpents, qui avaient autrefois effrayé la jeune fille ; ces réminiscences fournissaient maintenant la matière des hallucinations.) » Ceci n'est donc qu'une petite parenthèse, à laquelle vous pouvez accorder plus ou moins d'attention ; cela n'a pas d'importance.

Donc, le serpent sortait du mur et voulait mordre le père – c'est ce qu'elle s'imaginait. « Elle voulut chasser l'animal mais

se sentit comme paralysée ; le bras droit qui pendait sur le dossier était « endormi », devenu insensible et comme anesthésié. Et comme elle regardait ce bras qui ne lui obéissait plus, elle vit ses doigts se changer en petits serpents à tête de mort. » Tout cela se déroulait donc au chevet du père malade. « Elle avait probablement essayé de chasser le serpent avec sa main droite, et c'est ainsi que l'anesthésie et la paralysie de cette main apparurent en association avec l'hallucination du serpent. Quand celle-ci eut disparu, la jeune fille dans son angoisse voulut prier ; mais tout langage lui fit défaut ; elle demeura incapable de s'exprimer en quelque langage que ce fût, jusqu'à ce qu'enfin elle trouvât un petit couplet de vers enfantins en anglais, ce qui lui permit de continuer à penser et à prier dans cette langue. »

Toute sa maladie est partie de cet événement. Il resta donc de cet événement une paralysie unilatérale de la main, des états d'obscurcissement de la conscience et l'incapacité à s'exprimer dans une autre langue que la langue anglaise.

Or le docteur Breuer remarqua que toujours une amélioration de son état se produisait quand il lui faisait raconter son histoire, et il bâtit son plan de guérison là-dessus. Il essaya de découvrir peu à peu tous les faits, en hypnotisant la malade, et il réussit vraiment ainsi à obtenir une amélioration notable de son état, de sorte que la malade se débarrassa de la chose en en parlant et en la communiquant à une autre personne.

Breuer et son collaborateur Freud {85}, à Vienne, qui, comme on peut le comprendre par l'histoire de l'époque, se tenaient alors sous l'influence de l'école de Charcot {86} à Paris, l'avaient tout d'abord attribué à ce qu'on pourrait

appeler un traumatisme psychique, une blessure psychique, un « nervous shock » comme le disaient les Anglais. Le choc nerveux aurait alors consisté en cette expérience vécue au chevet du malade et aurait produit sur le psychisme un effet semblable à celui d'une blessure physique sur le corps.

D'emblée – il convient de le remarquer –, Breuer a interprété toute l'affaire comme une maladie psychique, l'a donc considérée comme une affaire interne. Il était persuadé qu'aucune modification anatomique ou physiologique ne pouvait être mise en évidence, donc qu'il n'y aurait pas eu une quelconque modification à la base dans les nerfs qui partent de la main vers le cerveau ou quelque chose du même ordre. Il était convaincu d'entrée de jeu qu'il avait affaire à un fait psychique interne. On était, dans les premiers temps, enclin à considérer la chose de manière à se dire : de telles choses peuvent se produire sous l'effet d'une blessure psychique, de traumatismes, de chocs, etc.

Mais bientôt, du fait que s'en occupa en particulier le docteur Freud – avec lequel le docteur Breuer était loin d'être pleinement d'accord sur la manière dont il donnait suite à l'affaire –, celle-ci prit un caractère quelque peu différent. Freud se dit en effet {87} : expliquer l'affaire par ce choc psychique, par cette blessure psychique, cela ne va pas ; on ne peut pas s'en sortir ainsi. – Breuer aussi était persuadé qu'on ne s'en sortait pas si l'on parlait seulement de la blessure psychique. Je remarque entre parenthèses que le docteur Breuer était un médecin généraliste fort occupé, avec une solide formation scientifique, qu'il était un excellent élève de Nothnagel {88}, et n'est pas devenu professeur pour des raisons strictement extérieures.

On peut, pour autant que l'on veut exprimer ces choses en termes d'hypothèses, croire, alors que Breuer était l'un des spécialistes des maladies internes les plus occupés de Vienne et qu'il ne pouvait donc pas beaucoup s'occuper de l'affaire du point de vue scientifique, que s'il avait obtenu une chaire de professeur et avait pu suivre l'affaire, elle aurait peut-être pris une tout autre tournure ! – À présent, ce fut le docteur Freud qui s'en occupa principalement. Il se dit : avec le simple traumatisme, avec la blessure psychique, nous ne nous en sortons pas ; il s'agit de rechercher dans quelles conditions agit une telle blessure psychique, car on peut bien l'appeler ainsi.

Car, n'est-ce pas, on se dit avec raison : la jeune fille était assise au chevet de son père malade, or beaucoup de personnes sont assises au chevet d'un malade en ayant très certainement des impressions aussi profondes, mais il ne leur arrive pas une telle chose. – Le non-initié, le non-scientifique, clôt très vite la question en pareil cas avec une explication extraordinairement profonde ; il dit {89} : eh oui, l'un a cette prédisposition et l'autre non. – Très profond, n'est-ce pas, mais aussi la réponse la plus stupide que l'on puisse formuler ! Car si l'on explique par des prédispositions toutes les choses qui existent dans le monde, on peut alors facilement trouver des explications à tout, il suffit de dire qu'il y a là justement une prédisposition.

Bien entendu, les gens qui pensaient tout de même sérieusement ne voulaient pas s'occuper de pareilles sottises et l'on se mit donc en quête des conditions de l'affaire. Freud pensait découvrir ces conditions à travers des cas comme le suivant. Vous trouvez dès à présent répertoriés d'innombrables cas de ce type dans la littérature

psychanalytique, et l'on peut dire que, vraiment, un matériel des plus considérables a été rassemblé pour découvrir telle ou telle chose dans ce domaine. Un cas, donc, que les psychanalystes répertorient se présente à peu près comme ceci {90}. Je veux le raconter de la manière dont il peut être le mieux compris. Pour nous, l'important n'est absolument pas l'exactitude historique absolue.

Une dame se trouvait avec d'autres invités dans une soirée. On fêtait le départ de la maîtresse de maison, qui souffrait de nervosité et devait se rendre dans une station thermale à l'étranger. Elle devait partir le soir même. On fêtait donc son départ. Une fois que l'on s'était séparé, que la maîtresse de maison fut partie, la dame de notre histoire, dont le cas doit justement être décrit maintenant, se mit en route avec quelques autres invités qui venaient de terminer leur souper, quand arriva par-derrière, en prenant le tournant et en s'engageant à assez vive allure dans la rue, un fiacre tiré par des chevaux. Comme cela se fait assez habituellement en ville, quand on rentre à la maison – je ne sais pas si vous avez fait cette expérience –, au lieu d'emprunter alors les trottoirs latéraux, on marche souvent au beau milieu de la chaussée.

Quand la voiture s'approcha donc à grande vitesse par-derrière, les invités qui sortaient du souper se précipitèrent à droite et à gauche sur le trottoir. Seule la dame de notre histoire ne se précipita pas sur le trottoir, mais s'enfuit en courant devant la voiture, elle partit devant les chevaux sur la chaussée et malgré les invectives et les injures du cocher – c'est ce que profèrent les cochers en pareil cas –, il était impossible de la dissuader de courir devant la voiture. Elle courut tout le temps devant la voiture, malgré les claquements du fouet, jusqu'à ce qu'elle arrivât à un pont, et là, elle voulut

se jeter à l'eau, par peur d'être renversée par la voiture. Elle fut sauvée par des passants, ramenée à sa soirée et ainsi préservée d'un grand accident.

Or ce qui est apparu là est évidemment en lien avec tout l'état de la dame en question. C'est clairement une affaire d'hystérie quand on part en courant devant des chevaux au lieu de bifurquer vers le trottoir. Il s'agit donc d'explorer les causes d'un tel état. C'est Freud qui eut tout d'abord une idée, parce qu'il s'efforçait, dans ce cas comme dans d'autres, de rechercher, sous certains aspects, les causes dans la vie écoulée, c'est-à-dire dans la vie que la personne concernée a parcouru dans son enfance ou même avant. Si quelque chose est apparu là sans avoir été totalement digéré psychiquement, cela peut laisser une disposition à développer des impulsions et peut ensuite se déclencher plus tard sous l'effet d'un quelconque événement choquant.

Il ne fut pas difficile de trouver aussi un tel événement dans l'enfance de la dame en question. Enfant, elle avait un jour voyagé en fiacre et il était alors arrivé que les chevaux s'effarouchèrent, s'emballèrent et se précipitèrent droit sur la rive du fleuve. Le cocher avait sauté et pressait aussi l'enfant de sauter ; au dernier moment, elle finit par sauter à son tour, la voiture et les chevaux se précipitèrent dans le fleuve, et les chevaux périrent avec la voiture. L'événement choquant existait donc. Une certaine association entre cheval et cheval existait aussi.

À l'instant où la dame vit le danger qu'elle courait face aux chevaux, elle perdit son point d'appui intérieur, sa conscience, et se mit à courir devant les chevaux, sous le contrecoup de l'événement de son enfance, au lieu de les éviter. Or, une fois

de plus, vous pouvez voir, à partir de cet exemple, que l'on peut déjà trouver chez les psychanalystes une méthode scientifique, à la manière dont on pratique aujourd'hui la science, cela les psychanalystes l'ont effectivement –, mais n'est-ce pas, il existe beaucoup de gens à qui une telle chose arrive dans l'enfance et qui pourtant ne font pas la même chose, de partir en courant devant des chevaux, même s'ils associent cheval et cheval. Il faut donc quelque chose en plus pour que se crée une telle disposition à partir en courant devant des chevaux au lieu de les éviter.

Freud poursuivit alors ses recherches. Et il trouva effectivement, dans ce cas, un lien très intéressant. Ce lien consistait en ceci : la dame en question – celle donc qui était partie en courant devant les chevaux – était fiancée à un monsieur. Mais elle en aimait deux ; le monsieur auquel elle était fiancée – elle était absolument persuadée qu'elle l'aimait plus que l'autre –, mais elle aimait aussi l'autre. Elle ne s'en rendait pas clairement compte, mais seulement à demi. Or l'autre était le mari de sa meilleure amie, et cette amie était la maîtresse de maison dont on avait fêté le départ par un souper ce soir-là.

Donc la maîtresse de maison, qui souffrait un peu de nervosité, partit en voyage ; l'amie avait participé au souper, avait quitté la maison avec les autres invités, s'était mise à courir devant les chevaux, et en s'informant un peu plus, on apprit qu'il y avait eu en effet, autrefois, des liens importants entre cet autre monsieur, c'est-à-dire le mari de sa meilleure amie, et cette dame. La relation amoureuse avait tout de même pris une certaine dimension. Or cette dimension était même quelque peu en lien aussi avec la nervosité de l'amie, comme vous pouvez l'imaginer. Bref, ne se doutant de rien – à

ce qu'elle pensait elle-même –, cette dame partit avec les autres invités, courut en pleine chaussée devant les chevaux, fut sauvée, les invités la ramenèrent – ce qui allait de soi, dans les circonstances décrites – dans la maison qu'ils venaient de quitter – où ils avaient pris ce souper d'adieu.

À partir de là, le médecin mena son enquête sur la totalité de la maladie. Il réussit effectivement à ce que la dame lui fît ce récit. Mais en ce point, elle s'interrompit, et c'est avec peine seulement qu'il put l'amener à raconter la suite. Il s'avéra alors qu'effectivement – nous le savons, la femme était partie en voyage, l'homme était seul à la maison – l'homme dans cette situation, après que la dame eut repris ses esprits et fut redevenue normale, lui avait fait une déclaration d'amour. Alors, vous le voyez, une affaire très étrange.

Le docteur Freud a enquêté sur d'autres cas du même type, et il est ressorti de ses investigations [\[91\]](#) que de telles choses ne se produisent toujours que quand de l'amour est en jeu d'une manière ou d'une autre, quand quelque chose d'un amour est en jeu dans une telle affaire, quand sous la couche de la conscience sommeille quelque chose ayant trait à l'amour. Freud était parvenu à cette conviction que, si l'on cherchait dans la vie de ces personnes hystériques qui, comme on le croyait auparavant, sont arrivées à la situation qui est la leur par des blessures psychiques, on peut trouver, quelles que soient les circonstances, que différents facteurs sont peut-être réunis, mais que d'un côté ou d'un autre, l'amour doit mener son jeu. Notez bien, il n'est absolument pas nécessaire – et c'est ce qui se passe dans les cas les plus caractéristiques, les plus importants – que cette histoire d'amour soit venue à la conscience du patient concerné.

Ainsi était achevé ce que Freud appelait sa théorie des névroses, sa théorie de la sexualité {92}. Il trouva que l'aspect sexuel entraînait en jeu dans tous les cas de ce type. Voyez-vous, ces théories sont bien sûr tout à fait séduisantes. Premièrement, il existe de toute façon à notre époque la tendance, partout où l'on veut expliquer quelque chose d'humain, de faire appel à la sexualité. C'est pourquoi on ne s'étonnera pas qu'un médecin, qui dans tant et tant de cas de maladies hystériques trouve de l'amour en jeu, échafaude une telle théorie.

Mais d'un autre côté, c'est justement là le point où commence le plus grand danger que l'on puisse imaginer, du fait que la psychologie analytique est une tentative de parvenir à la connaissance avec des moyens insuffisants. La chose devient si dangereuse parce que, comme je suis tenté de dire, ce désir de connaissance est si terriblement séduisant ; séduisant en raison des circonstances de l'époque, mais aussi par le fait que l'on peut vraiment toujours prouver que la relation sexuelle y joue un quelconque rôle. Or, le psychanalyste Jung, qui a écrit le livre intitulé *la Psychologie des processus inconscients* {93}, ce professeur Jung de Zurich, n'est pas de l'avis qu'on s'en tire avec cette théorie de la sexualité, cette théorie des névroses de Freud. Il est d'un autre avis.

Jung a remarqué que Freud avait aussi ses opposants. Parmi eux se trouve un certain Adler {94}. Cet Adler défend un tout autre point de vue. De même que Freud a vérifié un grand nombre de cas – vous pouvez lire tout cela dans le livre de Jung, – et a vu partout intervenir l'aspect sexuel et en a induit, en a par conséquent déduit, que l'aspect sexuel est en

fait l'élément déclencheur –, de même Adler a plus particulièrement porté son regard sur une autre face de la chose et a trouvé que cette autre face était beaucoup plus importante que celle que Freud avait mise en avant. Adler – je ne veux que caractériser globalement sa position – découvrit qu'une autre pulsion jouait tout autant que l'aspect sexuel un rôle prédominant ; c'est la pulsion qui consiste à obtenir du pouvoir sur son environnement – l'instinct de pouvoir.

La volonté de puissance était réputée être, chez Nietzsche {95}, même un principe philosophique {96}. Et l'on peut, tout comme Freud a érigé en théorie l'aspect sexuel, réunir aussi pour la pulsion de pouvoir d'innombrables cas. Il suffit d'analyser des hystériques, les cas ne sont pas du tout si rares. Supposez qu'une dame soit hystérique ; elle est prise de spasmes – les spasmes surtout cardiaques sont très appréciés en pareil cas – et se met dans toutes sortes d'états. La maison, tout l'entourage, tout ce qu'on peut imaginer est mis en émoi ; les médecins sont appelés au secours, tout le monde plaint terriblement la malade. Bref, elle exerce un pouvoir tyrannique sur son entourage.

Un être sensé sait en pareil cas qu'en fait une telle personne se porte bien, quoiqu'elle soit parfaitement consciente de son état maladif et qu'elle en souffre. Mais en réalité, elle se porte parfaitement bien, elle est en bonne santé, et en même temps elle est malade, si vous voulez. On peut considérer de telles personnes comme en bonne santé et comme malades. Elles tombent, c'est certain, en s'évanouissant dans un spasme cardiaque ; mais elles tombent en général sur le tapis, et pas à côté ! Ce sont des choses qui peuvent très bien s'observer.

Cette chose donc, qui se refoule au fond de l'inconscient, qui est une pulsion de pouvoir, conduit aisément à des états hystériques. Dans ses examens, Adler a surtout essayé de reconnaître cette pulsion de pouvoir dans les cas qu'il avait sous les yeux et a trouvé, pour sa part, que partout où apparaissent des cas d'hystérie, il était possible de vérifier d'une façon ou d'une autre que la pulsion de pouvoir avait été aiguillonnée d'une quelconque manière et déformée jusqu'au pathologique. Jung se dit alors {97} qu'on ne peut pas donner tort à Adler ; ce qu'il a observé existe. À Freud non plus, on ne peut pas donner tort ; ce qu'il a observé existe. C'est donc qu'il en est sans doute tantôt comme ceci et tantôt comme cela.

Voilà qui est tout à fait raisonnable. Cela est sans doute tantôt comme ceci et tantôt comme cela. Mais Jung édifie là-dessus une théorie particulière {98}. Sa théorie n'est pas dépourvue d'intérêt si on ne la prend pas seulement abstraitement, comme une théorie, mais si on la considère de telle manière que l'on voit en même temps agir en elle les impulsions de l'époque, de ce qui entre en jeu dans l'époque, notamment cette impuissance à connaître de notre temps, les insuffisances de la connaissance. Jung dit : il existe en tout deux types d'hommes, deux sortes de personnes. Chez l'un de ces types d'hommes, c'est le ressentir qui est davantage développé, et chez l'autre le penser.

Une fois de plus, un grand savant a donc fait une découverte qui marque son temps, une découverte qu'en réalité, chaque personne sensée peut faire à tout moment dans son entourage immédiat, tant la chose est évidente ; car le fait que l'on puisse diviser l'humanité en hommes de sentiment et en hommes de pensée est une évidence. Mais la science a

encore une autre tâche ; elle ne doit pas tellement considérer les choses en profane, en disant par exemple : Parmi les gens de notre entourage, on distingue deux types de personnes, les hommes de sentiment et les hommes de pensée – mais la science doit encore faire autre chose.

La science dit en pareil cas que celui qui pénètre les choses avec son sentiment sort en quelque sorte de lui-même pour entrer dans l'objectivité ; l'autre type se retire plutôt de l'objet ou s'arrête devant et pense à son sujet. On appelle le premier le type extraverti [\[99\]](#), et l'autre, le type introverti. Le premier serait donc l'homme de sentiment et le second l'homme de pensée. Alors, n'est-ce pas, c'est une classification savante qui est faite là, une classification perspicace, pleine d'esprit, correspondant vraiment à la réalité jusqu'à un certain degré, cela est indéniable.

Jung poursuit : chez le type extraverti – donc celui où l'homme vit principalement dans les sentiments – les concepts de l'entendement restent très souvent enlisés dans le subconscient ; il vit dans les sentiments, mais dans le subconscient les concepts de la raison restent enlisés. Et maintenant, ce qu'il a dans sa conscience entre en collision avec les concepts de l'entendement qui fourmillent là en bas, dans son subconscient. Une telle collision peut donner lieu à toutes sortes d'états. Ces états apparaîtront surtout chez des personnes qui sont davantage portées sur le sentiment.

Chez les autres, en revanche, qui s'occupent davantage de l'esprit, chez les hommes de pensée, les sentiments restent enfouis, exercent une pression, dans le subconscient, fourmillent dans le subconscient et entrent en collision avec la vie consciente. La vie consciente ne peut pas s'expliquer ce qui

déferle là sur elle. Ce sont les sentiments subconscients. Et parce que l'homme n'est en fait jamais complet, mais qu'il est soit d'un type soit de l'autre, il peut se produire des états où le subconscient se révolte contre le conscient. Et cela peut conduire, très souvent, à des états hystériques.

Eh bien, on peut dire, n'est-ce pas, que la théorie de Jung n'est en fait rien d'autre qu'une façon différente d'exprimer cette distinction banale entre hommes de sentiment et hommes de pensée, et qu'elle ne constitue pas un approfondissement particulier de cet état de fait. Mais de tout cela, vous devez déduire que les hommes de l'époque actuelle deviennent tout de même attentifs à toutes sortes de particularités psychiques, que ces particularités psychiques apparaissent à leur regard spirituel et qu'ils s'en occupent de manière à se poser la question suivante : Que se passe-t-il au-dedans d'un être humain dans lequel se manifestent de telles choses ? — Tout de même, les gens en sont au point de dire qu'il ne s'agit pas de modifications physiologiques, anatomiques. — Les gens ont quand même dépassé le simple matérialisme ; ils n'admettent pas un simple matérialisme ; ils parlent de ce qui se rapporte à l'âme. C'est en tout cas une voie sur laquelle les hommes cherchent à sortir du simple matérialisme et à envisager la dimension de l'âme.

Or il est extrêmement curieux de voir comment, à y regarder de plus près, les insuffisances de connaissance produisent des effets singuliers, comment vraiment une tentative pour parvenir à la connaissance avec des moyens insuffisants mène les gens dans des voies étranges. Seulement, il faut que je le souligne, les hommes ne voient pas dans quoi ils sont poussés, et leurs partisans, leurs lecteurs et leurs contemporains ne le voient pas non plus. La question, si on la

considère de la bonne manière, aura vraiment un côté très dangereux, parce que tant de choses ne sont pas vues dans cette affaire, alors qu'elles font même du tapage dans le subconscient des gens. Cela est très curieux. Les théories elles-mêmes font leur tapage dans le subconscient. Les gens échafaudent une théorie sur le subconscient, mais eux-mêmes font du tapage avec leur théorie dans le subconscient.

Jung pratique la chose en médecin, et cela est important, au fond, que l'on traite les patients psychiquement, à partir de ce point de vue. Beaucoup de personnes travaillent à transposer la question à la pédagogie, à l'appliquer à la pédagogie. Nous voyons donc que nous n'avons pas affaire à une théorie restreinte mais à une tentative de faire de quelque chose un phénomène de civilisation. Il est très intéressant de voir comment quelqu'un comme Jung, qui traite la chose en médecin, en observant de son côté toutes sortes de cas, en les traitant aussi, en les guérissant même en apparence, est entraîné toujours plus loin.

Et c'est ainsi que Jung est conduit à se dire la chose suivante : Il faut donc, lorsqu'on trouve des phénomènes aussi anormaux dans la vie psychique d'un homme, continuer à chercher dans cette vie psychique, et surtout chercher dans quelle mesure des événements de la petite enfance ou de l'enfance ont laissé une impression dans la vie de l'âme de cette personne et y produisent encore leur effet. – Car c'est là une chose que l'on recherche tout particulièrement dans ce domaine : des influences datant de l'enfance. Je vous ai déjà cité l'exemple [{100}](#) qui, dans la littérature psychanalytique, joue un grand rôle.

Or Jung découvre que, parmi les cas de pathologie réelle,

très nombreux sont ceux pour lesquels on ne peut pas démontrer que l'homme est atteint de quelque chose en tant qu'individu, même si l'on remonte à la prime enfance. Si l'on envisage tout ce avec quoi l'homme est entré en contact – on trouve le conflit dans l'individu homme que l'on a devant soi, mais non pas ce qui l'expliquerait. Cela conduit Jung à distinguer entre deux inconscients [{101}](#) : premièrement, l'inconscient individuel, qui réside donc en l'homme, bien qu'il ne soit pas dans la conscience.

N'est-ce pas, lorsque la jeune dame a sauté de la voiture dans son enfance et en a eu un choc, cela s'est dissipé depuis longtemps, n'est plus dans la conscience, mais agit de manière subconsciente. Si l'on prend maintenant cet inconscient – l'homme a en lui d'innombrables éléments inconscients –, on obtient alors le conscient personnel ou individuel. C'est le premier inconscient que Jung distingue.

Le deuxième inconscient, toutefois, est l'inconscient suprapersonnel. Jung dit : Il existe aussi des choses qui interviennent dans la vie de l'âme sans appartenir à la personnalité, mais qui ne sont pas non plus dans le monde matériel extérieur, dont il faut donc admettre qu'elles existent dans un monde psychique.

Or la psychanalyse vise à amener de tels contenus psychiques à la conscience. C'est en cela que doit consister justement la thérapie, la méthode de guérison : amener la chose à la conscience. Il faut donc que le médecin cherche à déceler dans le malade non seulement ce que celui-ci a vécu individuellement, mais aussi toutes sortes d'autres aspects qu'il n'a pas du tout vécus individuellement, qui n'existaient pas non plus à l'extérieur, dans le monde, mais qui constituent

un contenu psychique. Les psychanalystes en viennent alors à dire {102} : En réalité, l'homme n'a pas seulement vécu ce qu'il a vécu lui-même depuis sa naissance physique, mais aussi toutes sortes d'expériences possibles en remontant le temps à partir de sa naissance physique.

Et c'est cela maintenant qui fait du tapage en lui. Selon cette conception, l'homme qui naît aujourd'hui vit donc aussi de manière subconsciente par exemple la légende d'Œdipe. Il n'apprend pas seulement la légende d'Œdipe à l'école, mais il en fait l'expérience. Il fait l'expérience des dieux grecs ; il vit tout le passé de l'humanité. Mais ce qui est grave, c'est que justement l'homme ne fait que l'expérience de tout cela sans que cela veuille remonter à la conscience. Le psychanalyste doit donc se dire – et il va même jusque-là : L'enfant grec le vivait ; mais aux Grecs, on le leur racontait ; ils le vivaient donc aussi dans leur conscience. L'homme d'aujourd'hui le vit aussi, mais cela fait du tapage en lui – chez l'extraverti, dans des pensées subconscientes, chez l'introverti, dans des sentiments subconscients. Cela fait du tapage au-dedans de l'homme – un tapage de démons.

Imaginez maintenant devant quelle nécessité se trouve en réalité le psychanalyste s'il est fidèle à sa théorie ! Il se trouverait en réalité devant la nécessité de prendre ces choses au sérieux et de dire simplement : Prenons un être humain d'aujourd'hui qui grandit : si le fait qu'il soit en relation avec ce qui fait du tapage en lui sans qu'il ne sache rien de cette relation peut justement le conduire à la maladie, il faut donc le rendre conscient de cette relation, il faut justement lui expliquer qu'il existe un monde spirituel, que dans ce monde résident des dieux et qu'il existe différents dieux. Car le psychanalyste en arrive même à dire {103} : L'âme humaine a

ses relations avec les dieux. Mais une cause de maladie réside dans le fait qu'elle ne sait rien de ces relations.

Le psychanalyste cherche par tous les moyens à trouver des informations. Mais ces moyens sont parfois grotesques. – Supposons qu'un malade, un hystérique, manifeste tel ou tel symptôme d'hystérie, parce qu'il a peur d'un démon, disons d'un démon du feu. Les hommes d'autrefois ont cru aux démons du feu, ont même eu des visions de ces démons du feu, connaissaient leur existence. Les hommes d'aujourd'hui ont, eux aussi, des relations avec les démons du feu – le psychanalyste le reconnaît – mais ces relations ne sont pas conscientes, et l'on n'explique pas non plus aux gens qu'il existe des démons du feu.

Cela conduit donc à causer des maladies. Jung va même jusqu'à dire {104} : les dieux avec lesquelles on a un lien, mais un lien dont on ne sait rien, s'irritent et se vengent ; et la vengeance se manifeste sous forme d'hystérie. – Bien. Il dit donc qu'à notre époque, une telle personne, qui est maltraitée dans son subconscient par un démon, ignore qu'il existe des démons dans le feu ; un démon du feu la torture mais elle ne peut pas avoir de relation avec lui car... c'est de la superstition ! Cela ne va pas. Que fait alors notre pauvre homme moderne que cette affaire rend malade ? Il projette la chose à l'extérieur, c'est-à-dire qu'il se cherche un ami quelconque qu'il aimait bien autrefois ou quelque chose comme ça, et il dit : C'est lui qui me poursuit de sa colère. – Il se sent persécuté par lui, etc. Cela veut dire que le malade en question a projeté sur quelqu'un d'autre un démon qui le torturerait.

Souvent la thérapie qu'appliquent les psychanalystes consiste à détourner sur eux la chose. Il arrive alors très

souvent que, dans un bon et dans un mauvais sens, les patients fassent du médecin un dieu ou un diable.

Vous voyez ce fait extrêmement intéressant où le médecin de l'époque actuelle se trouve contraint de dire : Les hommes sont tourmentés par des esprits, et parce qu'on ne leur donne aucun enseignement sur les esprits, qu'ils n'en reçoivent aucun à ce sujet dans leur conscience, ils deviennent des esprits tourmenteurs les uns pour les autres, ils projettent leurs démons à l'extérieur d'eux-mêmes, se jettent mutuellement toutes sortes de choses démoniaques à la figure, etc. – Et vous pouvez voir, à partir du cas intéressant suivant que cite Jung {105}, combien le psychanalyste y voit quelque chose d'absolument néfaste. Jung dit que certains de ses confrères prétendent que, lorsque quelqu'un a en lui de telles énergies psychiques qui proviennent de pareils tourments, il faudrait les dériver sur quelque chose.

Supposons donc, en revenant à des cas élémentaires de psychanalyse, qu'une patiente se présente ; sa maladie vient, comme on l'apprend en recueillant sa confession par la méthode psychanalytique, du fait qu'elle était autrefois amoureuse de quelqu'un qu'elle n'a pas obtenu, et cela l'a marquée. Ce qui la tourmente pourrait aussi être un démon ; mais dans la plupart des cas que les médecins observent, il en est ainsi que quelque chose s'est passé dans le subconscient individuel, qu'ils distinguent du subconscient supra-individuel. Le médecin tente alors de dévier, en voulant le diriger ailleurs, ce qui est de l'imagination immature.

Il dit donc : Lorsqu'une âme qui a besoin d'amour n'a pas obtenu « le sien », elle devrait consacrer cette quantité d'amour, qu'elle ne peut pas appliquer là, à des actes de

charité, elle devrait présider des manifestations de bienfaisance, etc. – Cela peut partir d'un très bon sentiment ; mais Jung dit lui-même que cette énergie ne se laisse pas toujours dévier de cette manière. Bien évidemment, notre savant doit un peu avoir, dans sa manche, encore une fois, une information ; c'est pourquoi il dit que les énergies qui sont ancrées de cette manière dans l'âme ont une certaine pente ; on ne peut pas toujours les diriger. Je n'ai absolument rien contre cette façon de s'exprimer, mais je voudrais seulement souligner qu'il ne s'agit vraiment de rien d'autre, n'est-ce pas, que d'une autre façon d'exprimer ce dont parle souvent le profane, mais évidemment, avec ses mots à lui. Or Jung raconte un cas {106} très intéressant, qui exprime bien comment cette pente ne peut justement pas être dirigée.

Un homme, un Américain typique de notre époque, un *self-made man*, est devenu le dirigeant efficace d'une entreprise, s'est consacré avec une immense énergie à cette affaire, en a tiré beaucoup de succès, et aussi de gros revenus, et se dit à présent : J'aurai prochainement quarante-cinq ans, j'ai assez trimé dans ma vie, maintenant je vais m'accorder du repos. – Il s'achète une propriété à la campagne, avec voitures, courts de tennis et tout ce qu'il faut. Il pensait donc quitter son affaire à quarante-cinq ans, partir vivre à la campagne, en se contentant de toucher les tantièmes de son affaire.

Mais, alors qu'il vivait dans sa propriété depuis un certain temps, il ne jouait pas au tennis, ne roulait pas en voiture, n'allait pas au théâtre, ne se réjouissait pas à la vue des fleurs, mais restait assis tout seul dans sa chambre à ruminer ses pensées. Il eut mal ici, il eut mal là, tout lui faisait mal, et effectivement, il souffrait tantôt de la tête, tantôt de la poitrine, tantôt des jambes. Il ne pouvait plus se supporter lui-

même, il cessa de rire, était fatigué, sans énergie, avait continuellement des maux de tête, c'était épouvantable. Il n'y avait pas de maladie – aucune maladie qu'un médecin aurait pu constater. Il en est ainsi, n'est-ce pas, pour beaucoup de gens à notre époque ; ils sont en réalité en parfaite santé et pourtant, ils sont malades.

Donc, il n'y avait pas de maladie. Le médecin ne sut que dire d'autre que ceci : Voyez-vous, cette histoire est psychique – les médecins le disent déjà de nos jours – votre maladie est psychique. Vous vous êtes habitué à la vie des affaires, vous y êtes plongé. À présent, vos énergies ne peuvent pas tout de suite prendre une autre pente. Elles ont leur propre pente et ne peuvent pas être dirigées. Retournez dans votre entreprise, c'est le seul remède que je connaisse. – Notre homme en convient. Mais voici qu'il ne peut plus non plus être efficace dans son entreprise ! Il est bon à rien, il est aussi malade maintenant dans l'entreprise qu'il l'était en dehors, dans sa propriété.

Jung en conclut avec raison : Il n'est pas si facile de faire passer les énergies d'une pente à une autre. Même quand on veut les ramener à l'état précédent, cela ne marche pas non plus. La personne en question est même venue le consulter, mais il n'a pas pu non plus venir en aide à cet homme, parce qu'il était déjà trop tard. La maladie exerçait déjà une emprise trop forte ; il aurait fallu intervenir plus tôt. – Cela vous montre que cette thérapie de la dérivation présente elle aussi ses difficultés. Jung cite lui-même l'exemple.

On rencontre partout des faits qui sont d'importance, qui, je suis bien en droit de le dire maintenant, ne peuvent être maîtrisés qu'à l'aide de la science de l'esprit, ou

anthroposophie, au niveau de la connaissance ; mais les faits sont là. Les gens les remarquent. Les questions sont donc là, vous les trouvez partout. On finira bien par découvrir que l'homme est un être complexe, qu'il n'est pas cet être simple dont on s'est fait, sous l'influence de la science avancée du XIX^e siècle, une représentation illusoire. Le psychanalyste d'aujourd'hui se trouve devant un fait curieux. Si vous prenez ce fait – eh bien, pour la science d'aujourd'hui, il est vraiment inexplicable. Avec les moyens dont vous disposez déjà dans mes conférences, vous trouverez aisément une explication dans l'anthroposophie.

Mais je peux revenir encore une fois sur ce phénomène, au cas où vous ne trouveriez pas vous-mêmes l'explication. Il peut par exemple arriver {107} que quelqu'un devienne aveugle par hystérie, donc qu'il ne voie pas. Il existe des aveugles hystériques, qui pourraient donc parfaitement voir, mais ne voient pas, qui sont psychiquement aveugles. Or il peut se faire que de telles personnes guérissent partiellement ; elles recommencent à voir, mais ne voient pas tout. Il peut arriver par exemple ce cas singulier qu'un tel aveugle par hystérie recouvre son pouvoir de vision, qu'il voie tout sur une personne, sauf la tête ! Une telle personne partiellement guérie se promène donc dans la rue, et voit tous les gens sans tête. Cela existe vraiment. Il existe même des phénomènes encore plus curieux.

Or de tout cela, comme je l'ai déjà dit, la science de l'esprit d'orientation anthroposophique peut en venir à bout, et vous pouvez aisément trouver, à partir d'une conférence que j'ai donnée ici au cours de l'année précédente, l'explication, par exemple, de ce phénomène {108} qui fait qu'on peut aussi ne pas voir un jour les têtes des gens. Le psychanalyste

d'aujourd'hui a donc tous ces phénomènes sous les yeux. Et il en a déjà tant sous les yeux qu'il se dit {109} : Cela peut devenir extrêmement néfaste pour l'homme s'il entretient même maintenant des relations avec ce qui est suprapersonnel et inconscient.

Mais pour l'amour de Dieu – en fait le psychanalyste ne dit pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour de la science –, n'allons surtout pas prendre au sérieux maintenant le monde spirituel ! Surtout pas ! Cela n'entre pas dans l'idée des gens, de prendre au sérieux le monde spirituel. Et là se produit alors quelque chose de très étrange. Très rares sont les gens qui remarquent quels phénomènes étranges se produisent sous l'influence de ces choses. Je voudrais, à propos du livre de Jung, *la Psychologie des processus inconscients*, qui n'est paru que très récemment, attirer votre attention sur une affaire extrêmement intéressante, qui vous permettra de voir à quoi le psychanalyste en arrive déjà, aujourd'hui.

Il me faut, toutefois, vous en lire un petit passage {110} : « Après avoir exposé cet exemple » – ce sont des exemples où il montre que l'homme a des relations non seulement avec ce qui existe dans sa vie individuelle ou dans le présent, mais aussi loin en arrière, dans le passé, avec toutes sortes d'entités démoniaques, divines et spirituelles possibles, etc. –, « après avoir exposé cet exemple qui a montré comment des idées nouvelles prennent naissance à partir du patrimoine des archétypes, » – ici, il ne les appelle pas des dieux, mais des archétypes – « reprenons la description du processus de transfert. Nous avons vu que la libido a trouvé son nouvel objet en des fantasmes en apparence extravagants et décousus ; ils sont le fait des contenus de l'inconscient

collectif. »

L'inconscient collectif est donc l'inconscient suprapersonnel, et non l'inconscient personnel. « Comme je le disais plus haut, la projection d'archétypes sur le médecin constitue, pour la continuation du traitement, un danger dont il faut se garder de sous-estimer la gravité. » Le patient, donc, sort ses démons et les reporte sur le médecin. C'est un danger. « Car ces archétypes ne contiennent pas seulement tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au sein de ce que l'humanité a jamais pensé, senti ou éprouvé, mais aussi toutes les pires infamies et les plus infernales inventions dont les hommes ont pu être capables {111}. »

Pensez donc, Jung va déjà jusqu'à reconnaître que l'homme a en lui, inconsciemment, toutes les infamies et inventions diaboliques, à côté de ce que l'humanité a jamais été capable de penser et d'éprouver de plus beau. Donc, n'est-ce pas, les gens ne condescendent pas à parler de Lucifer et d'Ahriman ; mais lui, il consent à écrire cette phrase : « Car ces archétypes ne contiennent pas seulement tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au sein de ce que l'humanité a jamais pensé, senti ou éprouvé, mais aussi toutes les pires infamies et les plus infernales inventions dont les hommes ont pu être capables. [...] Dès lors, si le malade ne parvient pas à distinguer la personnalité du médecin de ces projections, il n'y aura bientôt plus entre eux aucun moyen de s'entendre, aucune possibilité de compréhension ; toute relation humaine deviendra entre eux impossible. Mais si le malade évite Charybde, il tombe en Scylla par *l'introjection* de ces images, c'est-à-dire qu'au lieu d'en attribuer les qualités au médecin, il se les attribue à lui-même {112} »

Donc, il est alors lui-même le diable ; il trouve qu'il est lui-même le diable. « Le danger que comporte pareille démarche est tout aussi considérable que celui de l'attitude précédente. Durant la projection, le malade oscille entre une adoration extravagante et malade, d'une part, et un mépris haineux de son médecin, d'autre part.

Durant l'introjection, il tombe dans une idolâtrie ridicule de lui-même ou au contraire se déchire moralement et se met en pièces. L'erreur qu'il commet dans les deux cas est d'attribuer à une personne les contenus de l'inconscient collectif. De sorte qu'il fait de son médecin ou de lui-même Dieu ou le Diable. [...] Voilà le motif pour lequel les hommes ont toujours eu besoin des démons et pourquoi ils n'ont jamais pu vivre sans dieux, à l'exception de quelques spécimens particulièrement intelligents de *l'homo occidentalis* d'hier et d'avant-hier. Pour ces derniers, sortes de surhommes, Dieu est mort et c'est pourquoi ils deviennent dieux eux-mêmes... des dieux de petits formats, aux crânes épais et aux cœurs froids {113}. »

Vous voyez donc que le psychanalyste en vient à dire que l'âme humaine est d'une nature telle qu'elle a besoin des dieux et quelle tombe nécessairement malade si elle n'a pas les dieux. C'est pourquoi elle a toujours eu les dieux ; les hommes ont besoin des dieux. Il ironise même, le psychanalyste, en disant que, s'ils n'ont pas leurs dieux, ils sont obligés de devenir eux-mêmes des dieux, mais seulement « des dieux de petits formats, aux crânes épais et aux cœurs froids ». Car « la notion de Dieu répond à une fonction psychologique absolument nécessaire, de nature irrationnelle {114}. »

Vous le voyez, on ne peut aller plus loin, sur le mode de la science de la nature, que de présenter de cette façon la

nécessité de la notion de Dieu. Il faut que l'homme ait Dieu, la psychanalyse le sait aujourd'hui, il en a besoin. Mais je n'ai pas lu la phrase jusqu'au bout, lisons-la jusqu'au bout : « Car la notion de Dieu répond à une fonction psychologique absolument nécessaire, de nature irrationnelle, qui n'a rien de commun avec la notion de l'existence de Dieu {115}. »

On tombe donc ici, en lisant ensemble le début et la fin de la phrase, sur le grand dilemme de notre époque. Le psychanalyste nous démontre que l'homme devient malade s'il n'a pas son Dieu ; mais cette nécessité n'a rien à faire avec une existence de Dieu. Et il poursuit : « Cette dernière question », à savoir celle de l'existence de Dieu, « est une des plus sottes que l'on puisse poser {116}. Il est bien connu que l'on ne peut pas s'imaginer un Dieu, et à plus forte raison se le représenter comme existant réellement, pas plus qu'on ne peut penser un événement qui ne soit pas nécessairement déterminé par des causes. »

Vous voici maintenant, je vous prie, devant le point où vous pouvez intercepter les choses. Les choses sont là, elles frappent à la porte de la connaissance. Les gens qui cherchent sont là, eux aussi ; ils reconnaissent la nécessité absolue, mais ils considèrent ce qu'ils tiennent pour une nécessité absolue, lorsque la question en est soulevée sérieusement, comme l'une des questions les plus sottes qui soient soulevées.

Vous avez là un des points où, en considérant la vie de l'esprit actuelle, vous pouvez voir directement à côté de quoi l'on passe toujours, en fait. Je peux vous assurer que ces psychanalystes vont encore beaucoup, beaucoup plus loin, en leur qualité de connaisseurs de l'âme ou d'investigateurs de l'âme, que la psychiatrie universitaire qui se pratique

généralement dans le pays – ils vont beaucoup, beaucoup plus loin que ce que la psychologie universitaire offre le plus souvent, et ils ont raison, d'une certaine façon, de regarder de haut cette horrible prétendue science. Mais on peut les surprendre en un tel endroit où l'on voit avec acuité à quelles choses l'humanité présente se trouve confrontée lorsqu'elle est confrontée à la science de notre temps.

Nombreux sont ceux qui ne le remarquent pas. Les hommes n'ont aucune idée de la foi qu'on a aujourd'hui en l'autorité. Il n'y a jamais eu une foi en l'autorité comme celle qui règne actuellement ; et jamais elle n'a été plus au fond du subconscient qu'aujourd'hui. Il faut toujours dire et redire : Mais pour l'amour de Dieu, que faites-vous donc quand vous traitez, en thérapeutes, des personnes hystériques ? – Vous cherchez un contenu subconscient qui n'est pas détaché de la conscience. Mais c'est à foison que l'on trouve de tels contenus subconscients chez les théoriciens.

Lorsqu'on fait remonter ces contenus du subconscient, il parvient à la conscience quelque chose comme ce qui doit maintenant parvenir à votre conscience, qui fait un tapage dans le subconscient des médecins modernes et des patients modernes. Toute la littérature en est imprégnée, elle en est pleine, et vous êtes journellement, à chaque heure, exposé à l'absorber. Et parce qu'on ne peut y devenir attentif qu'à l'aide de la science de l'esprit, tant de personnes le reçoivent inconsciemment, l'absorbent dans leur subconscient, et ces choses demeurent alors dans le subconscient.

Cette psychanalyse a au moins rendu les hommes attentifs au fait que ce qui est d'ordre psychique doit être pris pour du psychique. Et ils le prennent ainsi. Mais partout le diable les

tient au collet. Je veux dire qu'ils ne parviennent pas à approcher la réalité spirituelle et ils ne veulent surtout pas s'en approcher. C'est pourquoi on trouve partout, à l'époque actuelle, des phrases en deux parties qui expriment les choses les plus incroyables. Mais les hommes de notre époque n'ont pas le degré d'attention suffisant pour examiner ces choses. Il est clair que celui qui lit *la Psychologie des processus inconscients* de Jung devrait tomber sous la table s'il est assis sur sa chaise quand il lit une telle phrase.

Mais l'homme d'aujourd'hui ne tombe pas sous la table. Alors songez combien de choses reposent vraiment dans cet inconscient de l'humanité moderne. Et c'est aussi parce que les psychanalystes voient tout ce qui repose dans l'inconscient – car cela, ils le voient – qu'ils voient certaines choses d'un autre œil que le reste des gens. Dès sa préface, Jung dit par exemple quelque chose [{117}](#) qui, dans la première partie de la phrase, n'est pas mal : « Les processus psychologiques qui accompagnent la guerre actuelle – avant tout l'incroyable régression du jugement universel vers la sauvagerie, les calomnies réciproques, la rage inouïe de destruction, le flux invraisemblable de mensonges et l'incapacité où se trouvent les hommes d'arrêter le démon sanglant du carnage –, tout cela doit forcer l'attention du penseur et la fixer inexorablement sur le problème de l'inconscient, de cet inconscient chaotique qui dort d'un sommeil agité sous la surface ordonnée du monde conscient.

Cette guerre a impitoyablement montré à l'homme civilisé qu'il est encore un barbare et impitoyablement elle lui a montré en même temps les verges de fer qui l'attendent s'il lui vient encore une fois à l'esprit de rendre ses voisins responsables de ses propres défauts. Or la psychologie des

individus correspond à la psychologie des nations. » Et voici maintenant une dernière phrase avec laquelle on ne sait pas, une fois de plus, que faire. « Ce que font les nations, chaque individu le fait aussi et, tant que l'individu fait une chose, la nation le fait de même. Seules des modifications dans l'attitude profonde des individus peuvent être à l'origine de changements dans la psychologie des nations. »

Ces phrases côte à côte montrent une fois de plus combien leur effet sur le penser est destructeur. Car je voudrais vous demander si cela a un sens de dire : « Ce que font les nations, chaque individu le fait aussi. » Alors cela devrait avoir un sens de demander : L'individu pourrait-il aussi le faire sans que les nations le fassent ? – N'est-ce pas, c'est un non-sens absolu que de dire quelque chose comme cela. Et c'est le non-sens qui prend le dessus aujourd'hui, même chez des esprits éminents. Or, cette chose dans laquelle agit une pensée si destructrice, est même censée non seulement être une thérapie, mais elle est aussi censée guider pédagogiquement. Une fois de plus, nous trouvons à la base l'aspiration justifiée d'introduire dans la pédagogie un nouvel élément psychique, spirituel. Faut-il y introduire ce qui est trouvé avec des moyens de connaissance totalement insuffisants ? Ce sont là les questions importantes, aujourd'hui !

Nous allons maintenant revenir sur cette question du point de vue de l'orientation anthroposophique, éclairer l'affaire à partir d'une perspective étendue, puis nous verrons comment prendre la chose d'une manière beaucoup, beaucoup plus ample si l'on veut, en tout état de cause, venir à bout de ces choses. Mais il faut aussi les prendre concrètement. Il faut, avant tout, éclairer ce type de problèmes, qui ne sont plus

traités habituellement qu'avec des moyens de connaissance anciens et insuffisants, à la lumière de la connaissance anthroposophique.

Prenez, par exemple, le problème de Nietzsche. Je ne veux aujourd'hui qu'évoquer le problème ; demain, nous aborderons de tels problèmes d'un peu plus près. Nous savons déjà, par les conférences données précédemment {118}, que de 1841 à 1879, un combat des esprits se livre en haut ; à partir de 1879, des esprits sont précipités dans le règne des hommes. Ces choses et d'autres analogues auront, si l'on considère la vie des hommes, à jouer un rôle important à l'avenir.

Car Nietzsche est né en 1844 ; pendant trois ans exactement, avant de descendre sur terre, son âme est, là-haut, dans le royaume des esprits, au beau milieu du combat des esprits. Il est un enfant, quand Schopenhauer {119} vit encore. Schopenhauer meurt en 1860. Ce n'est qu'après la mort de Schopenhauer que Nietzsche se consacre à la lecture de ses écrits. L'âme de Schopenhauer, qui se trouve là-haut dans les règnes spirituels, participe. C'est cela, la situation réelle. Nietzsche lit Schopenhauer ; mais Schopenhauer continue d'agir dans les pensées de Nietzsche, pensées qui se nourrissent des écrits de Schopenhauer.

Dans quelle situation se trouve Schopenhauer, là-haut ? À partir de 1860 et pendant toutes les années où Nietzsche lit ses œuvres, Schopenhauer est là-haut, au milieu du combat des esprits. Ce que Schopenhauer inspire donc à Nietzsche, il le capte lui-même en lien avec ce combat des esprits dans lequel il est plongé. En 1879, ces esprits sont précipités du ciel sur la terre. Jusqu'en 1879, nous voyons l'esprit de Nietzsche suivre des voies très curieuses. On les expliquera à l'avenir à partir

de l'influence de Schopenhauer et de Wagner [{120}](#). Vous trouverez dans mon écrit, *Friedrich Nietzsche, un homme en lutte contre son temps*, quelques éléments de référence sur la question.

Jusque-là, l'influence de Wagner ne consistait en rien d'autre que d'être agissant sur terre. Car Wagner est né en 1813. Ce n'est qu'en 1841 que commença le combat des esprits. Mais Wagner meurt en 1883. La démarche de pensée de Nietzsche commence alors à prendre son étrange orientation dans une certaine manière, quand commence l'influence de Wagner. Mais Wagner parvient en 1883 dans le monde spirituel, quand le combat des esprits est déjà terminé là-haut, quand les esprits ont déjà été précipités du ciel sur la terre. Nietzsche [{121}](#) est parmi les esprits quand les esprits évoluent ici sur terre, Wagner vit en haut, alors qu'ils ont déjà été précipités en bas.

L'influence post mortem de Wagner sur Nietzsche correspond à une tout autre tâche, différente de celle de Schopenhauer sur Nietzsche. Ici commencent les influences suprapersonnelles concrètes ; et non pas celles des démons abstraits dont parle la psychanalyse. L'humanité devra se décider à entrer dans ce monde concret de l'esprit et à vraiment comprendre les choses qui deviennent évidentes pourvu seulement qu'on examine les faits.

On écrira à l'avenir une biographie de Nietzsche en se fondant sur le fait qu'il fut stimulé dans ses idées par ce Richard Wagner, qui est né en 1813, qu'il passa par tout ce qui conduisit à cet être brillant que j'ai caractérisé dans mon livre jusqu'en 1879 ; qu'il eut l'influence de Schopenhauer à partir de sa seizième année, mais que Schopenhauer vécut le combat

des esprits dans le monde spirituel, en haut, avant 1879, que Nietzsche fut exposé à l'influence de Wagner, après la mort de Wagner et son entrée dans le monde spirituel, tandis que lui-même était en bas où évoluaient les esprits des ténèbres.

Jung tient pour une réalité {122} le fait que Nietzsche trouve un démon et qu'il le projette à l'extérieur, sur Wagner. Eh bien oui, des projections – des pentes, des types introvertis, extravertis – autant de mots pour désigner des abstractions, mais pas des réalités ! Voyez-vous, chers amis, ces choses sont importantes. Ce n'est pas que l'on veuille seulement militer pour une conception du monde que l'on croit meilleure, par prévention, mais justement ce qui existe en dehors de cette conception du monde nous montre combien cette même conception est nécessaire pour l'humanité actuelle.

C'est ce que nous approfondirons demain.

DE LA PSYCHANALYSE

Deuxième conférence

Dornach, 11 novembre 1917

Une tentative pour obtenir des connaissances dans le domaine psychique avec des moyens de connaissance insuffisants – c'est ainsi que j'ai caractérisé hier ce qui se fait jour sous la forme de la psychologie analytique, ou psychanalyse. Rien n'est peut-être aussi approprié que cette psychanalyse pour mettre le doigt sur la manière dont tout, à notre époque, incite à recevoir la science spirituelle d'orientation anthroposophique, et dont, d'un autre côté, à cause de préjugés inconscients, les hommes se refusent à considérer scientifiquement les faits selon cette science de l'esprit. Je vous ai montré une fois de plus hier un cas à partir duquel vous pouvez voir comment on peut mettre en évidence les sauts grotesques qu'effectue la pensée de la science moderne lorsqu'elle se risque à aborder des problèmes psychiques et comment l'on peut surprendre de tels sauts dans la démarche de pensée des savants modernes.

Nous avons montré que l'un des meilleurs psychanalystes, le docteur Jung, en est venu à classer les hommes en ceux qui sont davantage des hommes de pensée et ceux qui sont davantage des hommes de sentiment et que, partant de là, il suppose ensuite, dans l'inconscient de l'homme pensant, des impulsions qui, provenant des sentiments, remontent assaillir le penser présent dans la conscience, et occasionnent, de ce fait, des conflits psychiques, ou inversement, que des pensées qui sont dans l'inconscient assaillent la vie des sentiments en provoquant des conflits psychiques.

Dans le débat scientifique, ces choses sont discutées jusqu'à leur résolution, et l'on pourrait attendre – pourrait dire certains – que les gens veuillent se donner la peine de dépasser leurs préjugés inconscients à l'encontre de la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Seulement, il devient difficile d'attendre dans une passivité totale lorsque ces choses n'en restent pas au plan théorique, mais qu'elles veulent intervenir dans les aspects pratiques de la vie, dans l'évolution de la culture.

En effet, la psychanalyse veut s'exercer non seulement dans le domaine de la thérapie, ce qui encore serait peut-être moins problématique, parce que là, elle ne semble – je dis bien : semble – guère trop se distinguer dans un premier temps d'autres méthodes thérapeutiques ; mais elle veut aussi s'exercer dans le domaine de l'activité pédagogique ; elle veut en quelque sorte devenir le fondement d'une activité pédagogique. Et là, on en arrive bien à la nécessité d'attirer l'attention, plus fortement que cela ne serait le cas dans une discussion purement théorique, sur les dangers qui résident dans des « quarts-de-vérités ».

Or il nous faudra, aujourd'hui, élargir le champ de nos considérations si nous voulons, au moins dans un premier temps – car tout ce qui se rapporte à la question ne peut être discuté qu'au fur et à mesure –, jeter quelque éclairage sur l'un ou l'autre point de vue. Pour commencer, je voudrais faire remarquer que les réalités que la psychanalyse a sous les yeux seraient effectivement de nature à attirer l'attention sur un domaine spirituel que l'homme contemporain voudrait au moins ne pas pénétrer avec une pensée précise, exacte, et qu'il laisse très volontiers enfoui dans toutes sortes de régions

nébuleuses, subconscientes ; car il n'existe rien que la façon de voir contemporaine, laquelle même dans ce domaine est encore contaminée par le matérialisme, ne préfère – permettez-moi ce paradoxe – à un barbotage dans les eaux troubles et mystiques de toutes sortes de concepts non élucidés.

C'est en effet au sein même de ce matérialisme que l'on trouve la mystique la plus grotesque et la plus repoussante, si le terme de mystique est employé au sens où l'on barbote volontiers dans toutes sortes de concepts nébuleux et où l'on ne veut pas affiner sa conception du monde de façon à obtenir des concepts clairs et parfaitement bien définis. Le domaine vers lequel les réalités psychiques poussent les psychanalystes est le domaine où l'entendement, la raison, agissent en dehors de la conscience. Combien de fois n'ai-je traité ces choses qu'en les évoquant, sans entrer dans les détails – parce que ce qu'il y a à en dire est en fait évident pour celui qui étudie la science de l'esprit –, mais combien de fois ai-je, par la même occasion, attiré l'attention sur le fait que l'activité raisonnable, l'activité de l'entendement, l'intelligence, n'est pas seulement présente dans la conscience humaine, mais qu'elle est partout ; que nous sommes environnés d'activité intellectuelle comme nous sommes environnés d'air ; l'homme est donc totalement pris dans le tissu d'une puissante activité intellectuelle, et les autres êtres aussi.

Or les faits qu'il a devant les yeux pourraient très facilement renvoyer le psychanalyste à cette réalité. Je vous ai cité hier le cas [{123}](#) que Jung raconte dans son livre *la Psychologie des processus inconscients* et qui se rapporte à cette dame qui quitte une soirée avec d'autres invités, court dans la rue devant des chevaux jusqu'à un pont, est ensuite

sauvée par des passants et ramenée dans la maison d'où elle était partie, et où le maître de maison lui fait alors une déclaration d'amour. – Lorsqu'on se place du point de vue de Freud ou d'Adler, on n'a besoin, pour expliquer une telle situation, que d'invoquer la pulsion amoureuse ou la pulsion de pouvoir. Mais on n'atteint pas alors à proprement parler l'élément déterminant, fondamental de la chose.

On n'atteint l'élément fondamental de la chose que si l'on se décide à comprendre que l'on n'a pas épuisé, avec la conscience, toute l'intelligence, toute la subtilité de pensée, et aussi tout le raffinement de ce qui, en l'homme, agit sous forme d'entendement si l'on ne confine pas les lois de la vie aux limites de la conscience. Imaginez donc – chose possible – que l'on pose la question : Que voulait donc la dame, en réalité, après avoir participé à la soirée, après que son amie eut, par bonheur, été envoyée en cure ? – La dame voulait susciter une occasion pour ce qui s'est finalement produit, pour être seule avec le maître de maison. Or, n'est-ce pas, cela n'était pas vraiment compatible, ce soir-là, avec tout ce qui vit dans la conscience, avec ce que l'on s'avoue, avec ce que l'on reconnaît. Ce n'était pas compatible. Ce n'aurait pas été convenable, comme on dit, n'est-ce pas. Il s'agissait d'accomplir quelque chose sans qu'il fût nécessaire de l'avouer.

C'est pourquoi on trouvera bien mieux la juste explication de ce fait précis si l'on s'aide de l'intelligence raffinée de cette femme, intelligence dont elle n'était pas consciente. Cette dame voulait – pendant toute la soirée – se retrouver seule avec le maître de maison ; elle voulait provoquer cela. De même qu'on emploie des moyens plus ou moins adéquats pour provoquer quelque chose, selon qu'on est plus ou moins

intelligent, de même on peut dire dans ce cas qu'il n'avait pas été possible, dans la conscience ordinaire de la dame, où les notions de ce qui est convenable ou pas convenable, permis ou pas permis, sont passibles d'aveux, de choisir les moyens adéquats pour provoquer l'entrevue. Mais dans ce qui repose en dessous de la couche de la conscience ordinaire agit la pensée suivante : Il me faut rencontrer cet homme ; il faut que j'utilise la prochaine occasion qui s'offre à moi dans la rue pour retourner dans cette maison.

On peut dire que si l'occasion des chevaux ne s'était pas présentée, occasion d'ailleurs encore confortée par l'association avec l'accident de cheval de son enfance, une autre occasion aurait été trouvée ; il aurait suffi que la dame s'évanouisse. Et l'on peut, avec une certaine certitude, avancer l'hypothèse qu'elle se serait très certainement évanouie si elle n'avait pas trouvé l'occasion que lui offrait ce fiacre roulant en sa direction. Elle serait tombée évanouie sur la chaussée et on l'aurait alors également ramenée dans cette maison. Ou, si elle ne s'était pas évanouie, elle aurait trouvé un autre moyen. On peut dire que le subconscient passe sur tous les scrupules sur lesquels la « surconscience » ne passe pas. Le subconscient se place du point de vue suivant : Qui veut la fin doit aussi prendre les moyens, quoi qu'il en soit, justement, des notions de convenances ou d'inconvenances.

On est donc renvoyé en pareil cas à ce que Nietzsche, qui avait de ces choses certains pressentiments, appelait la grande raison comparée à la petite raison [{124}](#), la grande raison qui embrasse tout, qui agit en dessous du seuil de la conscience et par laquelle les hommes font les choses les plus diverses sans se les avouer dans leur conscience. Par la conscience ordinaire, la conscience extérieure, l'homme est en lien avec le monde

sensible, et plus généralement avec l'ensemble du monde physique, c'est-à-dire aussi avec ce qui vit dans l'ensemble du monde physique, à savoir, surtout, les notions de convenances, de morale bourgeoise, etc. Tout cela appartient bien au plan physique ; c'est avec cette conscience que l'homme est là.

Dans la subconscience, en revanche, l'homme est en lien avec un tout autre monde, avec ce monde dont Jung dit que l'âme en a besoin parce qu'elle est tout simplement en lien avec ce monde, mais dont il dit aussi {125} qu'il serait stupide de s'interroger sur son existence. Eh oui, il en est bien ainsi ; dès qu'est dépassé le seuil de la conscience, l'homme n'est plus, avec son âme, dans un contexte purement matériel, mais dans un contexte où règnent des pensées, qui peuvent être très raffinées.

Jung voit très juste quand il dit que l'homme contemporain, l'homme soi-disant civilisé, a tout particulièrement besoin de prêter attention à de telles choses. Car la prétendue culture contemporaine présente cette particularité de refouler dans le subconscient de nombreuses impulsions qui, toutefois, se font alors valoir de telle manière qu'il en résulte des actes irrationnels, comme on les appelle, qu'il en résulte chez l'homme un comportement tout à fait irrationnel. Lorsqu'il est question de pulsions de pouvoir et de pulsions amoureuses, cela provient uniquement de ce que, dès l'instant où l'homme pénètre avec sa psyché dans les régions subconscientes, il s'approche des régions dans lesquelles règnent ces pulsions. Les causes ne sont pas ces pulsions, mais le fait que l'homme plonge avec sa raison subconsciente dans les régions où ces pulsions sont à l'œuvre.

Dans n'importe quelle affaire qui l'aurait moins intéressée

que son rapport amoureux à cet homme, la dame ne se serait pas donné tout ce mal pour avant tout laisser agir sa rouerie subconsciente ; il fallait à cet effet cet intérêt particulier. Et le fait que l'intérêt amoureux joue souvent un rôle en la matière vient seulement de ce que l'intérêt amoureux est très répandu ! Mais si les psychanalystes accordaient davantage d'attention à d'autres domaines, si, dirais-je, n'étaient pas envisagées des cliniques psychanalytiques, où, me semble-t-il, la majorité des pensionnaires sont tout de même encore du sexe féminin – on reproche aussi cela aux manifestations anthroposophiques, mais je crois qu'on pourrait le reprocher à plus juste titre à de telles institutions –, si l'on était plus versé, du côté des chercheurs en psychanalyse, dans un autre domaine, ce qui d'ailleurs est en partie le cas, et s'il y avait davantage, dans les cliniques, de pensionnaires relevant d'un autre domaine, on pourrait alors peut-être aussi parvenir à une connaissance plus poussée.

Supposons par exemple que l'on aménage une clinique dans laquelle on hébergerait spécialement, à des fins de traitement psychiatrique, des gens qui sont devenus nerveux ou hystériques en jouant à la bourse. On pourrait alors, au même titre que Freud introduisit l'amour dans les régions subconscientes, introduire de tout autres choses. On verrait alors avec quelles représentations subtiles, subconscientes et très répandues, travaille celui qui est par exemple un joueur en bourse.

Alors, en vertu de la méthode que j'appellerais la méthode par élimination, l'amour sexuel ne pourrait pas jouer de rôle particulier, mais l'on pourrait néanmoins étudier au plus haut degré l'action de la subtilité subconsciente, de la ruse subconsciente, etc. La pulsion de pouvoir ne serait pas non

plus toujours celle que l'on pourrait citer, mais de tout autres pulsions encore, qui règnent dans les régions subconscientes dans lesquelles on plonge avec l'âme, si tant est que l'on pénètre dans le subconscient, pourraient entrer en ligne de compte.

Et si l'on aménageait une clinique pour des savants devenus hystériques, peu de ce qui agirait chez eux de manière subconsciente pourrait être imputé spécifiquement à la pulsion amoureuse ; car, pour celui à qui la réalité, dans ce domaine, est suffisamment connue, il est clair que, dans les circonstances actuelles, les savants sont très peu conduits à leur science par amour, mais par de tout autres pulsions qui se révéleraient si elles étaient amenées à la surface par les moyens de la psychanalyse. Or le fait qui englobe tout cela est justement le fait que l'âme est conduite hors des régions conscientes dans les régions subconscientes – qui ne peuvent devenir conscientes que par l'investigation spirituelle –, et dans ces régions-ci règnent toutes les pulsions qui vivent en l'homme sans que l'homme puisse alors les maîtriser, parce qu'il ne peut maîtriser que ce qui est dans sa conscience.

Une fois de plus, une vérité très inconfortable. Car, évidemment, il faut reconnaître dans une bien plus grande mesure que cela n'est reconnu par les psychanalystes, que l'homme peut, dans les régions de son subconscient, être quelqu'un de très malin, bien plus malin qu'il ne l'est dans sa conscience ordinaire. Or, en ce domaine aussi, on peut faire, avec la science ordinaire, des expériences étranges. Vous pouvez lire un chapitre sur ces expériences, dans le deuxième chapitre de mon nouveau livre, *Des énigmes de l'âme* [{126}](#) qui paraît prochainement, où je commente un chapitre qu'un

individu, l'universitaire Dessoir {127}, s'est permis d'écrire sur l'anthroposophie, dans son livre *Vom Jenseits der Seele* (De l'au-delà de l'âme).

Ce deuxième chapitre de mon nouveau livre, *Des énigmes de l'âme*, pourra aussi être une belle contribution, quand les hommes qui pensent aujourd'hui voudront se faire une idée sur la moralité des savants de notre époque. Vous verrez, quand vous lirez ce chapitre, à quels types d'opposition on a en fait affaire. Parmi les points de vue qui y sont indiqués, je voudrais n'évoquer que quelques-uns qui ne sont pas sans rapport avec le sujet d'aujourd'hui.

Cet homme trouve par exemple toutes sortes de choses à objecter à ceci ou à cela et se réfère toujours à des passages qu'il tire de mes livres. Dans un joli contexte, il raconte aussi {128} comment je distingue diverses périodes de civilisation successives : les périodes indienne, perse primitive, chaldéo-égyptienne, gréco-latine, et, dit-il, d'après Steiner nous vivons maintenant dans la sixième !

Cette affaire nous conduit à la nécessité d'une réfutation magistrale ; car elle nous montre le chemin sur lequel il faut tout d'abord « serrer de près » un tel individu. Comment ce Max Dessoir en vient-il à dire, dans tout son dédale d'inepties, que j'aurais prétendu que nous vivons actuellement dans la sixième période de civilisation postatlantéens ? On peut le montrer facilement, avec un peu d'entraînement dans le maniement des méthodes philologiques. Ayant travaillé pendant six ans et demi aux archives de Goethe à Weimar, je m'y entends un peu dans le maniement de ces méthodes philologiques et pourrai aisément montrer, au moyen de ces méthodes, comment Dessoir en vient à m'imputer maintenant

cette sixième période de civilisation.

C'est parce qu'il a lu mon livre *la Science de l'occulte* {129}. Dans ce livre figure une phrase qui prépare l'exposé sur la cinquième période de civilisation postatlantéenne, c'est-à-dire l'époque présente. J'y disais que les choses se préparent lentement, et dans un paragraphe, je disais que se sont préparées aux IV^e, V^e et VI^e siècles les choses qui sont ensuite apparues aux XIV^e et XV^e siècles. Je disais donc : « ... aux IV^e, V^e et VI^e siècles... » dans une ligne, et quatre ou cinq lignes plus loin, il est marqué que ce VI^e siècle était alors la préparation pour la cinquième période postatlantéenne.

Dessoir lit avec la superficialité qui le caractérise ; il relit alors, comme cela est habituel chez certains savants, rapidement le passage qu'il a marqué en marge au crayon rouge, ou même dans une autre couleur, et confond, quand il commente mon livre *la Science occulte*, ce qui est écrit cinq lignes plus loin, les périodes de civilisation postatlantéenne, avec ce qui est marqué sur les IV^e, V^e et VI^e siècles, et il dit : « sixième période de civilisation » au lieu de cinquième, parce que ses yeux sont remontés quatre lignes plus haut ! {130}

Vous voyez donc avec quelle grandiose superficialité travaille en fait un tel individu. Ici, nous avons un exemple où nous pouvons surprendre directement, par une démarche philologique, une telle scientificité. Tout le chapitre de cet ouvrage fabriqué de toutes pièces est parsemé de telles erreurs. Et alors que Dessoir prétend avoir étudié toute une série de mes écrits, je pourrais une fois de plus prouver par la philologie en quoi consiste cette série d'écrits. Car il a lu – et très peu compris – *la Philosophie de la liberté* {131} : à ce sujet, il formule une phrase qui est une pure ineptie. Ensuite il

a lu *la Science de l'occulte*, mais de telle manière qu'il en sort le genre de bêtises que je vous ai caractérisées. Puis, il a encore lu *les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* {132}, le petit écrit sur *Réincarnation et karma* {133} et le *Sang est un suc tout particulier* {134}.

C'est tout ce qu'il a lu de moi : on peut le prouver d'après l'article qu'il a écrit. Sinon, il n'a rien lu. C'est cela, la moralité des savants d'aujourd'hui ! L'important, en pareil cas, est de saisir la scientificité de notre époque. Malgré le grand nombre de mes livres, ce savant ne travaille que sur le petit nombre d'ouvrages que je viens de nommer, et dans tout ce qu'il avance, il se fonde sur ceux-ci avec, qui plus est, une pensée totalement corrompue. D'ailleurs, beaucoup de savants de notre époque procèdent de la sorte. Par exemple, lorsqu'ils parlent d'animaux, ils ne disposent pas de suffisamment de documents, mais seulement d'autant que Dessoir par rapport à mes écrits.

On pourrait écrire un joli chapitre si l'on voulait envisager ce qu'il y a de subconscient chez Dessoir. Cependant, Dessoir {135} nous donne lui-même l'occasion, en un endroit particulier de son livre, de prendre un peu en considération son subconscient. Il raconte en effet, de manière grotesque, qu'il lui arrive parfois, lorsqu'il parle devant une assemblée, de s'apercevoir soudain que ses pensées continuent à travailler, sans que son âme les accompagne, et ce n'est qu'à la manière dont se comporte le public qu'il s'aperçoit que ses pensées ont emprunté une autre direction que son attention. Il le raconte très naïvement. Songez seulement que c'est dans ces conditions qu'il parle ensuite de toutes sortes de caractéristiques de la conscience humaine.

J'ai suggéré, avec délicatesse {136}, que Dessoir se dévoile là d'une manière fort curieuse. J'ai dit qu'il était totalement impossible, en l'occurrence, qu'il parlât de lui-même ; il était seulement concevable qu'il parlait en ce cas comme lorsqu'on parle à la première personne pour s'identifier à un autre orateur, maladroit, en se mettant à la place de l'autre ; car ce serait une imputation trop forte que de prétendre qu'il se serait caractérisé là lui-même. Et pourtant, il s'est effectivement caractérisé lui-même ! Il en est bien ainsi. Quand on commente ce genre d'affaires, on est parfois obligé de signaler des choses fort curieuses. Il ne traite *la Philosophie de la liberté* que dans une note, en formulant à propos de ce livre une phrase banale, qui certes est dans le style de Dessoir, mais qui n'est pas de moi {137}.

Tout cela est délirant. Mais il dit à ce sujet : Dans le premier ouvrage de Steiner, *la Philosophie de la liberté*. Or là, on est vraiment obligé, comme *la Philosophie de la liberté* n'est pas mon premier livre, mais l'aboutissement d'un travail de dix années comme auteur, on est vraiment obligé, devant une telle pratique de l'éthique scientifique, de parler d'une paranoïa universitaire, d'une folie universitaire. Je sais, évidemment, bien que j'aie montré dans ce chapitre {138} combien toute la présentation qu'il en fait est corrompue, que les gens viendront toujours vous dire : Ça y est, Dessoir a bel et bien réfuté Steiner, etc. Je le sais très bien. Je sais que l'on parle à des murs quand on doit briser ce que les gens n'ont pas du tout aujourd'hui : la foi en l'autorité, car ils l'ont bien sûr abolie !

Et ce chapitre, justement, fournira une preuve des difficultés contre lesquelles doit se battre la science de l'esprit

dans le courant de civilisation actuel, pour la simple raison qu'elle se trouve dans l'obligation de faire référence à des concepts clairs, définis avec précision, et à des vécus spirituels concrets. Chez un individu comme Dessoir, il n'est pas le moins du monde question de logique, par exemple, pas le moins du monde. Et la logique fait de toute façon défaut au plus haut degré dans la littérature soi-disant scientifique de notre époque.

Ce sont là les raisons qui font que la science officielle et les orientations de la vie intellectuelle officielle, même si elles se dégagent du niveau le plus bas, comme c'est par exemple le cas de la psychiatrie ou de la psychologie universitaires, ne sont pas en mesure d'aboutir à quoi que ce soit, parce qu'il leur manque les choses indispensables les plus élémentaires, à savoir une prise en compte véritable de la vie.

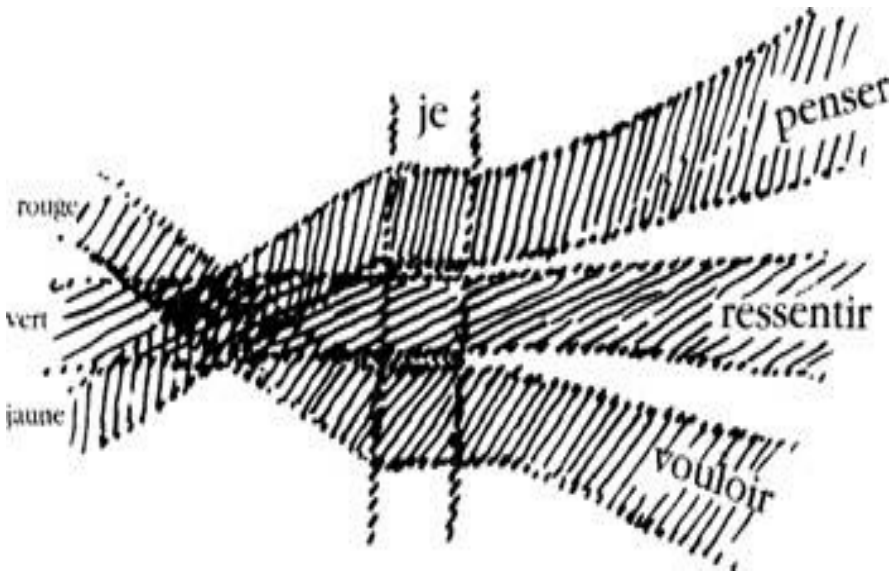
Tant que la majorité des gens ne sont pas convaincus de combien est éloigné d'une vraie recherche, d'un vrai sens de la réalité ce qui fait figure aujourd'hui de littérature scientifique – je ne dis pas de « science », mais de « littérature scientifique » – et qui constitue souvent aussi le contenu des conférences universitaires, notamment pour un public populaire, tant que chez la majorité des gens n'est pas brisée cette croyance en l'autorité, il ne peut pas non plus en sortir quelque chose de bon. On est contraint de dire ces choses, même si l'on éprouve le plus grand respect pour la manière de penser scientifique développée par la science de la nature, même si l'on ne cesse de souligner les grandes conquêtes de cette manière de penser scientifique selon la science de la nature. Il faut bien prendre connaissance du fait que de telles choses interfèrent de manière contradictoire dans la vie.

Après cette digression, je voudrais revenir à notre sujet. Dessoir trouve particulièrement grave {139}, à une occasion où il se permet encore un mélange de contrevérité objective et de diffamation, que j'aie fait référence, dans mon petit livre *les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, à une activité subconsciente importante de certaines impulsions spirituelles, en montrant que, dans l'enfant qui construit son cerveau, est à l'œuvre une sagesse plus intelligente que celle qui devient plus tard consciente, une fois la construction du cerveau achevée. Vous connaissez ce chapitre dans *les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* {140}.

Une science saine devrait en fait commencer par ces activités normales du subconscient. Mais une telle science a aussi besoin d'une autre chose. Si vous prenez l'ouvrage *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?* {141}, vous y trouvez traité le mystère du seuil. Vous y trouvez traité le mystère du seuil de telle manière qu'il y est montré comment, après le franchissement du seuil et l'entrée dans les mondes spirituels, une séparation, une différenciation s'opère entre les trois forces fondamentales de la vie de l'âme : le penser, le ressentir et le vouloir.

Souvenez-vous seulement comment dans la description du gardien du seuil, il est montré comment ce qui, dans la conscience ordinaire, agit de concert – le penser, le ressentir et le vouloir –, de façon telle qu'on ne peut pas vraiment les séparer, comment cela se sépare, chacun devenant indépendant, de sorte que je peux dire, si je dessinais la chose : (dessin {142} plus bas), si nous avons ici la frontière entre la conscience ordinaire et cette région où vit l'âme, à l'intérieur du monde spirituel, il faudrait alors que je dessine

schématiquement le penser, le ressentir et le vouloir d'une façon que ceci serait le domaine du vouloir (rouge), qui touche directement le domaine du ressentir (vert), lequel à son tour touche directement le domaine du penser (jaune). Si je devais esquisser le chemin parcouru jusque dans le monde spirituel après le franchissement du seuil, je ferais le schéma suivant : je montrerais comment, d'un côté, le penser devient indépendant (jaune, à droite) ; le ressentir devient indépendant (vert, à droite) et se sépare du penser ; le vouloir devient indépendant (rouge, à droite), ce que je dessine ici schématiquement. De sorte que le penser, le ressentir et le vouloir s'écartent les uns des autres en éventail.



Cela, vous le trouvez expliqué dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?* Le

fait que, devant le seuil, ces trois activités – qui, tout en agissant séparément, confinent les unes aux autres –, coopèrent de la bonne manière et ne s'entremêlent pas de façon confuse, provient de ce que le seuil a une certaine largeur, dans laquelle vit notre je lui-même. Et si notre je agit sainement, si le je est en possession de sa pleine santé d'âme, alors les interactions entre le penser, le ressentir et le vouloir seront menées de telles manière qu'ils ne basculent pas les uns à l'intérieur des autres mais malgré tout s'influencent mutuellement en confinant les uns aux autres – c'est là le mystère essentiel de notre je – que le penser, le ressentir et le vouloir sont maintenus côte à côte ; de sorte qu'ils influent mutuellement les uns sur les autres de la bonne manière, sans que l'un puisse basculer à l'intérieur de l'autre. Si nous franchissons le seuil pour entrer dans le monde spirituel, ils ne peuvent pas basculer les uns à l'intérieur des autres, parce qu'ils vont jusqu'à se séparer.

Des philosophes tels que Wundt {143}, par exemple, disent qu'il ne faut pas diviser l'âme en trois, parce que l'âme est une unité. Mais là, Wundt mélange tout et crée la confusion. Dans le monde spirituel, à l'origine, le penser, le ressentir et le vouloir sont effectivement dans un état triple ; dans l'âme, en revanche, ils collaborent en une unité. C'est cela qu'il convient de prendre en considération. Et si l'on dit, comme cela a déjà dû être dit il y a plus ou moins longtemps {144}, que l'anthroposophie distingue en réalité trois âmes alors qu'il n'en existe qu'une, et que cela montre bien que l'anthroposophie est sans fondement, il faut objecter à cela que cela ne nuit évidemment pas non plus à l'unité de l'homme qu'il ait deux mains !

Maintenant, nous avons ici (au milieu et à droite dans le

dessin) le rapport entre les forces qui agissent dans le je, de concert avec le je, et leur façon d'agir au-delà du seuil de la conscience, à l'intérieur du monde spirituel. Mais il peut se produire un autre cas. Ce cas peut se produire quand le je est affaibli par quelque chose. Le seuil est alors, d'une certaine manière, franchi par le côté opposé. Alors, le penser (jaune, à gauche, dans le dessin) est détourné de sa direction et se mélange au ressentir (vert, à gauche), et se mélange au vouloir (rouge, à gauche).

Et vous avez pêle-mêle dans le domaine de l'âme le penser, le sentir et le vouloir ; qui basculent les uns à l'intérieur des autres. Cela arrive lorsque, disons, le penser est, d'une manière ou d'une autre, exposé au danger de n'être pas complètement enveloppé, mais qu'il se fait valoir de manière autonome dans la conscience. Et parce que le je n'agit pas correctement, le penser glisse dans la sphère du sentiment ou même de la volonté. Au lieu que les choses se déroulent côte à côte, penser, ressentir et vouloir, le penser s'empare du ressentir ou même du vouloir, sans que le je puisse développer son activité.

Cela se produit dans les cas qui peuvent être décrits par les psychanalystes comme des cas d'hystérie ou de nervosité. Le penser, le ressentir et le vouloir dévient alors dans la direction opposée à la bonne direction qui, elle, conduirait dans le domaine de l'esprit.

Lorsqu'on a vraiment une disposition, un don pour vérifier ces choses, on peut toucher du doigt comment cela se passe. Prenez la dame qui est assise au chevet de son père malade {145} et qui se trouve affaiblie dans sa conscience-je par de longues nuits de veille – que la moindre chose se produise, et

la pensée n'évoluera pas comme il se doit côte à côte avec le sentiment, mais basculera dans la région des sentiments. Alors, la pensée est aussitôt saisie par des vagues de sentiments, plus fortes que les ondulations de la pensée ; la conséquence en est qu'en pareil cas, les vagues de sentiments s'emparent alors de l'organisme. Les vagues de sentiment, en effet, s'emparent de l'organisme au moment où le penser n'est pas assez fort pour se tenir en dehors des sentiments.

C'est là une exigence importante que le penser de l'homme moderne soit toujours davantage en mesure de se tenir hors des vagues de sentiments et de volonté. Si le penser, dans le subconscient – ici se trouve le surconscient (voir le dessin, à droite), ici le conscient (milieu), ici le subconscient (à gauche) –, s'empare des vagues de sentiments dans le subconscient, il se produit alors quelque chose de désordonné dans l'organisme. Cela est extrêmement important.

Vous pouvez, à présent, vous imaginer comment, dans cette vie moderne, où tant d'informations sont apportées aux hommes sans qu'ils les comprennent correctement, sans qu'ils les percent davantage à jour, comment les pensées affluent continuellement dans les sentiments. Seul le penser est orienté vers le plan physique ; le ressentir n'est plus uniquement dans le plan physique mais il est, de par sa nature, aussi en rapport avec le monde de l'esprit. Le ressentir est vraiment en rapport avec tous les êtres spirituels dont il faut parler comme étant des êtres réels. De sorte que, lorsque l'homme plonge avec des notions insuffisantes dans sa vie des sentiments, il entre en collision avec les dieux – pour l'exprimer ainsi – mais aussi avec les dieux du mal.

Il entre en collision. Et là se produisent toutes ces collisions

qui proviennent du fait que l'homme plonge avec des moyens de connaissance insuffisants. Il plonge nécessairement avec des moyens de connaissance insuffisants quand la sphère du sentiment contient bien plus que la sphère habituelle de l'entendement. Dans la sphère du sentiment, l'homme ne peut pas s'affranchir de son rapport au monde spirituel. Or, si à l'époque matérialiste, il s'en affranchit dans la sphère de l'entendement, il entre alors toujours avec des notions insuffisantes dans son monde du sentiment, et tombe forcément malade.

Quel serait, par conséquent, le seul moyen de rendre l'homme sain dans sa globalité ? Le conduire de nouveau à de tels concepts qui englobent aussi la sphère du sentiment ; c'est-à-dire parler de nouveau à l'homme moderne du monde spirituel, parler au sens le plus large du monde spirituel. Ce ne sont pas les méthodes de la thérapie psychanalytique, adaptées à l'individu, qui entrent ici en ligne de compte, mais la science de l'esprit qui vaut pour tout le monde. Si l'on accueille vraiment en soi les concepts de la science de l'esprit – pas toutes les personnes qui les écoutent ou qui lisent à leur sujet les accueillent en elles –, si on les accueille vraiment en soi, on n'est pas confronté à cette éventualité où les trois domaines de l'âme – le penser, le ressentir et le vouloir – s'entremêlent dans un désordre chaotique, qui constitue en réalité la base de toute hystérie et de toute nervosité, lesquelles sont internes à l'âme –, et c'est bien de cela que parle la psychanalyse.

Pour cela, toutefois, il est nécessaire que l'on ait le courage d'approcher de l'activité concrète des mondes spirituels, que l'on ait le courage de reconnaître que nous vivons, à notre époque, dans une crise, qui est fondamentalement en lien avec

une crise que nous avons constatée pour l'année 1879 et dont nous subissons les retombées fâcheuses. Je le disais déjà hier, certaines choses doivent être considérées d'un tout autre œil qu'elles ne le sont par l'état d'esprit matérialiste de notre époque ; et j'ai pris l'exemple de Nietzsche [{146}](#) : Nietzsche est né en 1844 ; en 1841 commença, dans le monde spirituel, le combat dont j'ai parlé ; pendant trois ans, Nietzsche se trouva au beau milieu de ce combat. Richard Wagner ne l'a pas vécu, dans un premier temps ; il est né en 1813.

Nietzsche vit donc pendant trois ans dans le monde spirituel après que ce combat a commencé. Là, il accueille en lui toutes les impulsions qu'il peut accueillir en lui dans le monde spirituel sous l'influence de ce combat ; il descend ici-bas avec cela. Lisons donc les premiers écrits de Nietzsche [{147}](#), et nous verrons comment cette atmosphère de combat se mêle à son écriture, comment à chaque phrase est présent un contrecoup de ce qu'il a vécu durant les trois années de son séjour spirituel, entre 1841 et 1844. C'est cela qui donne aux écrits de Nietzsche des premiers temps leur coloration si particulière. Ensuite, quelque chose encore est important, comme je vous l'ai exposé – : il avait seize ans quand Schopenhauer meurt. Le garçon lit alors les écrits de Schopenhauer. Une relation réelle se noue, qui part de l'âme de Schopenhauer dans le monde spirituel et pénètre jusque dans celle de Nietzsche. Nietzsche lit chaque phrase de Schopenhauer d'une manière telle que cette impulsion du monde spirituel pénètre en lui.

Car Schopenhauer arrive en 1860 dans le monde spirituel, alors que le combat y fait encore rage. Que veut Schopenhauer ? Il veut, sous l'influence de ce combat, faire en

sorte que non pas tant ses écrits, mais ses pensées continuent d'agir. Nietzsche est vraiment le continuateur de la pensée de Schopenhauer, mais il la continue d'une manière singulière. Schopenhauer, après avoir franchi la porte de la mort, voit qu'il a conçu ses écrits ici-bas à une époque où les esprits des ténèbres s'approchaient ; même s'ils n'étaient pas encore là. Il veut une continuation à sa pensée ; il veut reprendre les impulsions auxquelles elle donne lieu. Alors que, là-haut dans le monde spirituel, il a devant lui le combat des esprits des ténèbres contre les esprits de la lumière, il veut une continuation à ses écrits ; il forme dans l'âme de Nietzsche les impulsions qui le pousseront à continuer sa pensée ; ce qui du monde spirituel entre là dans l'âme de Nietzsche contraste avec ce qui se passe, sur le plan physique, dans la relation personnelle avec Wagner. C'est de cela que se compose la vie psychique et la carrière littéraire de Nietzsche.

C'est alors qu'approche l'an 1879. Le combat qui a eu lieu dans les règnes spirituels commence à se dérouler en bas, après que les esprits des ténèbres ont chuté. En 1883, Wagner monte dans le monde spirituel. Nietzsche, par tout ce karma qui est le sien, dans lequel j'ai maintenant inclus sa relation concrète au monde spirituel, se trouve à présent exposé à un certain danger. Il est exposé au danger que les esprits des ténèbres le conduisent sur des voies particulièrement néfastes. Schopenhauer avait, si je puis dire, un fond égoïste transcendant. En tant qu'âme, il se tient dans le monde spirituel, inspire Nietzsche de façon que celui-ci poursuive sa pensée. C'est là un fond égoïste transcendant qui se prolonge encore après la mort. Cependant, ce qui est égoïste n'est pas nécessairement toujours mauvais. Mais lorsque Wagner arrive en haut, dans le monde spirituel, les esprits des ténèbres sont

déjà en bas. Il arrive là-haut dans une atmosphère tout autre. Il devient – il faut exprimer là des choses qui paraissent paradoxales, mais qui sont pourtant vraies – il devient d'une manière non égoïste le guide de Nietzsche à partir du monde spirituel.

Il ne fait pas que sa pensée se continue, mais il laisse Nietzsche évoluer dans l'atmosphère qui lui correspond exactement, en lui accordant le bienfait de perdre la raison au bon moment ; il fait en sorte que Nietzsche soit protégé du risque d'entrer, dans sa conscience, dans des régions périlleuses. Cela paraît évidemment très paradoxal, mais c'est là-dessus que repose la manière non égoïste dont Wagner agit sur l'âme de Nietzsche depuis des régions plus pures, tandis qu'avait tout d'abord agi sur lui l'âme de Schopenhauer, qui était encore totalement plongé dans le combat des esprits des ténèbres contre les esprits de la lumière, là-haut, dans le monde spirituel. Ce que Wagner veut réellement pour Nietzsche, c'est le protéger le mieux possible, dans son karma, des esprits des ténèbres qui sont déjà descendus sur terre à cette date.

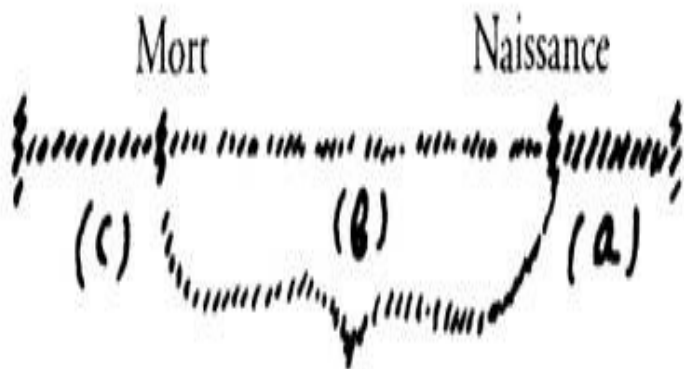
Et Nietzsche a été protégé jusqu'à un degré élevé de ces esprits des ténèbres. Car celui qui laisse agir sur lui, de la manière appropriée, les derniers écrits de Nietzsche {148}, découvrira que l'on peut y trouver de grandes pensées, justement si l'on enlève les fortes résistances ou les choses qui sont venues de ces fortes résistances. Je me suis efforcé, dans mon livre *Nietzsche, un homme en lutte contre son temps* {149}, de présenter les grandes impulsions de sa pensée, séparément de tout ce qui, chez Nietzsche, est venu d'impulsions opposantes.

Oui, le monde est profond, et il y a vraiment quelque chose de vrai dans ce que Nietzsche lui-même a dit un jour {150} : « Le monde est profond, et plus profond que ne pensait le jour. » Il ne faut pas vouloir critiquer les vastes régions de la vie spirituelle avec la conscience ordinaire. On ne comprend les lois pleines de sagesse qui guident le monde que si, en entrant dans le concret de la conduite du monde, l'on sait tenir éloignées les pensées égoïstes, que si l'on est aussi capable d'insérer les phénomènes tragiques de l'évolution du monde dans la sage marche des choses. Et l'on tombe sur beaucoup, beaucoup d'aspects inconfortables si l'on veut vraiment percer à jour les choses.

Celui qui, à l'avenir, veut percer à jour une vie comme le fut celle de Nietzsche ne pourra en aucun cas s'en sortir s'il se contente de décrire les faits qui se sont produits ici sur terre, dans l'environnement de Nietzsche. La prise en compte de sa vie devra s'étendre au monde de l'esprit. Et la nécessité d'une telle extension est très clairement signalée à l'homme par les phénomènes qui se présentent aujourd'hui à l'attention du psychanalyste, que celui-ci ne veut maîtriser qu'avec des moyens de connaissance insuffisants, mais ne maîtrisera pas. C'est pourquoi la société humaine serait entraînée dans des situations difficiles si l'on se conformait à la psychanalyse, surtout dans le domaine pédagogique. Pourquoi ?

Supposez que le penser glisse dans la sphère des sentiments. Dès que l'on vit avec son âme dans la sphère des sentiments, on ne vit plus dans la vie qui est limitée par la naissance et la mort (a) ou par la conception et la mort, mais on vit alors déjà dans la totalité du monde. Si ceci est le cours habituel de la vie (voir dessin), on vit aussi, avec la sphère des

sentiments, dans la période allant de notre dernière mort à cette naissance-ci (b), et avec la volonté on vit même dans l'incarnation précédente (c).



Figurez-vous le rapport du pédagogue qui veut procéder d'une manière psychanalytique avec un élève ou avec un patient. En essayant de se mettre en rapport avec le contenu de son âme qui glisse dans la sphère des sentiments, il ne se met pas seulement en rapport avec la vie individuelle de la personne, mais aussi avec sa vie globale, qui dépasse de loin la vie individuelle. Or pour cette vie globale, il n'existe pas entre les hommes des liens que de simples notions abstraites suffiraient à décrire, mais quelque chose qui mène à des liens vitaux réels – cela est très important ! Imaginez donc qu'une telle relation ait lieu entre un éducateur psychanalyste et son élève ; ce qui se jouerait alors ne pourrait pas se jouer

uniquement sur le plan des idées abstraites, tandis qu'on enseigne quelque chose à l'intéressé, mais il faudrait que des relations karmiques réelles s'y rattachent, parce qu'on intervient beaucoup plus profondément dans la vie.

On arracherait en quelque sorte l'individu concerné à son karma, on modifierait le cours de son karma. Il n'est pas juste de traiter individuellement ce qui, dans l'homme, dépasse l'élément individuel, mais il faut que cela soit traité sur un plan humain général, universel. Nous sommes réunis à une époque donnée, il y a donc nécessairement quelque chose de commun qui agit, dès qu'on dépasse l'aspect individuel.

Cela veut dire qu'il ne faut pas qu'un individu se mette face à un autre individu et traite cet individu sur un plan thérapeutique ou pédagogique comme le fait le psychanalyste, il faut que quelque chose d'universel entre en jeu. Dans la culture de l'époque, il faut qu'entre en jeu quelque chose qui fait remarquer à l'âme ce qui sinon reste subconscient ; et ce qui tire vers le haut doit seulement devenir le milieu dans lequel cela se joue, et non une affaire qui se joue d'individu à individu.

Ici réside la grande erreur qui est faite, qui est d'une terrible portée, d'une immense signification. Au lieu de s'efforcer de pénétrer la vie de l'esprit avec ce qui peut devenir un savoir sur le monde spirituel, comme cela se doit d'être à notre époque, on enferme dans des cliniques les âmes sur lesquelles on peut voir comment une vie de l'esprit refoulée provoque des effets pathologiques, et on traite chacun individuellement. Cela ne peut jamais conduire à autre chose qu'à nouer des situations karmiques confuses. Il ne se produit pas non plus, à partir de ce qui s'accomplit entre les individus,

de véritable remontée du contenu subconscient de l'âme, mais des liens karmiques se nouent entre les personnes traitantes et la personne traitée, étant donné que cela empiète sur ce qui est individuel.

Vous voyez, on entre dans la vie réelle, concrète, avec laquelle il n'est pas permis de jouer et que l'on ne peut maîtriser qu'à partir du moment où plus rien d'autre n'est recherché en dehors de ce qui, dans ce domaine, est universellement humain. C'est à partir des relations concrètes des hommes avec le monde spirituel que l'on doit justement apprendre ces choses. C'est pourquoi il serait utile que les hommes acceptent de ne plus parler en termes abstraits, comme le fait Jung, du fait que l'homme fait l'expérience de tout ce que l'humanité a vécu avant lui et de tous les démons possibles.

Il en fait des démons abstraits, et non des réalités, en disant que de discuter de leur existence est de la bêtise. Il en fait de simples démons de la pensée. Or de simples démons de la pensée ne pourraient jamais rendre un homme malade, ne peuvent jamais être dans le subconscient, mais seulement dans la conscience. Le point fondamental est que les hommes qui s'adonnent à de telles théories travaillent eux-mêmes avec tant de représentations inconscientes qu'ils ne peuvent pas trouver ce qui est juste. Les hommes en arrivent à donner à certains concepts un caractère très absolu. Or là où les concepts commencent à être rendus absolus, on se fourvoie toujours dans une impasse, ou bien on s'approche d'un fossé dans lequel on tombe avec son penser.

Un homme comme le docteur Freud est obligé d'étendre le domaine sexuel à la totalité de l'être humain, pour pouvoir

expliquer à partir de la sexualité tous ces phénomènes psychiques qui apparaissent. Je disais à diverses personnes qui m'approchèrent en ayant un penchant pour la psychanalyse qu'une théorie, une conception du monde, doit tenir debout quand on l'applique à elle-même, sinon, elle s'effondre. Je disais que le simple sophisme logique en est le modèle, pourvu qu'on lui donne une dimension suffisamment concrète. Tous les Crétois sont menteurs – dit un Crétois [{151}](#). Si un Crétois le dit et que c'est vrai, cela devrait exprimer un mensonge et, d'elle-même, l'affirmation ne tient plus, elle s'anéantit. Cela ne se peut pas qu'un Crétois dise : « Tous les Crétois sont des menteurs », en prétendant que la proposition soit absolument vraie.

C'est seulement un modèle, un modèle logique pour déclarer absolue une théorie. Or chaque théorie doit pouvoir être traitée ainsi par elle-même, sans qu'elle s'écroule. Traitez Freud selon Freud, de la manière dont il fait remonter ses choses subconscientes. Vous êtes alors obligé de constater que la théorie freudienne est tirée de la vie sexuelle ; elle n'est qu'un résultat de la vie sexuelle ! De même que l'affirmation « Tous les Crétois sont menteurs » devrait être le fruit d'un mensonge dans la bouche d'un Crétois et qu'elle s'écroule alors, de même l'affirmation de l'universalité du sexualisme s'écroule si on la met elle-même à l'épreuve de ce qu'elle affirme. Et ainsi en va-t-il d'autres théories. Toutefois, on peut longtemps reconnaître la validité d'un tel principe avant de l'appliquer d'une manière entièrement vivante et réaliste. Ce sera justement une conquête particulière de la science spirituelle d'orientation anthroposophique qu'elle pourra, de cette manière, s'appliquer à elle-même.

LES ÊTRES SPIRITUELS INDIVIDUELS ET LE FONDEMENT UNITAIRE DU MONDE

Première conférence

Dornach, 18 novembre 1917

Vous vous souvenez des considérations que nous avons essayé de rattacher {152} à différentes affirmations, à différentes constructions théoriques des psychanalystes actuels. Il m'importait, par ces considérations, d'apporter de la clarté sur le fait que le concept d'inconscient, tel qu'il existe dans la psychanalyse, est infondé. Et tant qu'on ne dépassera pas cette idée de l'inconscient – un concept purement négatif –, on ne pourra pas faire autrement que de dire que cette psychanalyse travaille avec des moyens de connaissance insuffisants à un phénomène qui correspond à une exigence toute particulière de l'époque présente.

Et parce que les psychanalystes s'efforcent, d'un côté, d'explorer la dimension psychospirituelle et qu'ils observent aussi, comme nous l'avons vu, cette dimension psychospirituelle dans la vie sociale, il faut dire qu'il y a là tout de même une amorce plus significative que ce que la science universitaire officielle peut fournir sur ce même terrain. Mais de l'autre côté, parce que la psychanalyse essaie d'intervenir dans la vie par le pédagogique, par le thérapeutique et vraisemblablement aussi bientôt par le socio-politique, les dangers qui sont liés à une telle entreprise doivent tout de même être pris très au sérieux.

Maintenant se pose la question : Qu'est-ce donc, au fond, ce dont les chercheurs de l'époque actuelle ne parviennent absolument pas à s'approcher et ne veulent pas non plus

s'approcher ? Ils reconnaissent qu'une dimension psychique existe en dehors de la conscience ; ils cherchent un aspect psychique en dehors de la conscience ; mais ils ne peuvent pas s'élever jusqu'à la connaissance de l'esprit lui-même. L'esprit ne peut jamais être saisi par la notion d'inconscient ; car un esprit inconscient est comme un homme sans tête.

Or j'ai déjà attiré votre attention sur le fait {153} que, à partir de certains états hystériques, il existe même des gens qui se promènent dans la rue et ne voient chez d'autres que le corps, sans la tête. C'est une forme précise de maladie quand on ne voit jamais la tête des gens. Il existe donc aussi parmi les chercheurs d'aujourd'hui des hommes qui croient voir tout l'esprit ; mais en le posant comme inconscient, ils montrent qu'ils sont eux-mêmes habités par le fantasme selon lequel il existerait un esprit inconscient, un esprit sans conscience, quand nous franchissons le seuil de la conscience, que ce soit dans un sens juste, comme nous l'avons toujours décrit sur la base des recherches de la science de l'esprit, ou que ce soit d'une manière anormale, comme toujours dans les cas qui se présentent aux psychanalystes.

Lorsqu'on franchit le seuil de la conscience, on pénètre toujours un domaine spirituel ; que l'on entre dans le subconscient ou dans la supraconscience, cela ne fait aucune différence, on pénètre toujours dans un domaine spirituel, mais dans un domaine où l'esprit est conscient d'une certaine manière, où il développe une certaine forme de conscience. Là où est l'esprit est aussi la conscience. On doit seulement chercher les conditions dans lesquelles se trouve la conscience en question ; il faut justement, par la science de l'esprit, avoir la possibilité de reconnaître quelle sorte de conscience appartient à une spiritualité donnée.

Ainsi, quand nous avons cité ici, il y a une semaine {154}, le cas de cette dame qui quitte une soirée, court ensuite devant des chevaux, est empêchée de sauter dans un fleuve, puis est ramenée dans la maison d'où elle était partie pour y être réunie avec le maître de maison, parce quelle aime ce maître de maison d'une manière subconsciente qui ne lui apparaît pas clairement, il ne faut pas dire alors que l'esprit qui n'appartient pas à la conscience de cette dame, que cet esprit qui la presse et la dirige, serait un esprit inconscient ou un aspect inconscient de son âme : il est quelque chose de très conscient ! La conscience de cet esprit démoniaque, qui ramène cette dame auprès de son amour illégitime, ce démon est même beaucoup plus intelligent dans sa conscience à lui que la dame ne l'est en réalité dans sa cervelle – je voulais dire : dans sa conscience à elle.

Et ces esprits, quand l'homme franchit d'une manière ou d'une autre le seuil de sa conscience, ces esprits qui deviennent alertes et actifs ne sont pas des esprits inconscients, mais des esprits qui, très conscients en eux-mêmes, deviennent alertes et actifs. Le terme d'esprit inconscient qu'utilisent les psychanalystes, n'a aucun sens ; car je pourrais tout aussi bien, en ne parlant que de moi, dire devant toute la vénérable assemblée réunie ici qu'elle est mon inconscient, si je ne sais rien d'elle. Et nous sommes aussi peu en droit d'appeler esprits inconscients les entités spirituelles qui sont autour de nous et qui se saisissent de la personnalité, comme dans le cas que je vous ai rapporté il y a huit jours. Ces entités sont subconscientes ; elles ne sont pas saisies par la conscience qui vit à ce moment en nous ; mais en elles-mêmes, elles sont tout à fait conscientes.

Cela est extrêmement important à savoir, justement pour la tâche qui est celle de la science de l'esprit à notre époque, parce que le savoir sur le domaine de l'esprit situé au-delà du seuil, le savoir sur l'existence d'individualités réelles, conscientes d'elles-mêmes, n'est pas simplement une conquête de la science de l'esprit actuelle, mais parce qu'il s'agit effectivement d'un savoir qui remonte à la nuit des temps. Autrefois, on le savait au sens de cet ancien art atavique de la clairvoyance. Aujourd'hui, on le sait par d'autres moyens, on apprend peu à peu à le savoir. Mais ce savoir au sujet d'esprits réels, existant en dehors de la conscience humaine, vivant dans d'autres conditions que les hommes, mais continuellement en relation avec eux, dont l'homme peut aussi être saisi dans son penser, son ressentir et son vouloir, ce savoir a toujours existé. Et ce savoir a toujours été considéré comme un bien secret de certaines confréries, qui traitaient ce savoir dans leurs cercles comme quelque chose de strictement ésotérique.

Pourquoi le traitaient-elles comme quelque chose de strictement ésotérique ? En discuter nous entraînerait maintenant un peu trop loin ; mais qu'il soit dit que des confréries isolées ont toujours été honnêtement et profondément convaincues du fait que la majorité des hommes n'étaient pas mûrs pour ce savoir. Or cela était effectivement le cas jusqu'à un degré élevé. Mais beaucoup d'autres confréries, que l'on appelle les confréries de la Gauche, [{155}](#) s'efforçaient de garder ce savoir pour elles, parce qu'un tel savoir, si un petit groupe s'en empare, confère un pouvoir sur ceux qui n'ont pas ce savoir. Et toujours des efforts ont été entrepris en vue d'assurer à certains groupes le pouvoir sur d'autres. Cela, on pouvait l'obtenir du fait que l'on considérait

un certain savoir comme un bien ésotérique, et qu'on l'exploitait pour étendre son pouvoir sur quelque chose d'autre.

À l'époque actuelle, il est particulièrement nécessaire de vraiment se mettre au clair sur ces choses. Car vous savez que depuis 1879 – je viens de le développer dans mes dernières conférences {156} – l'humanité vit dans une situation spirituelle bien particulière. Depuis 1879, des esprits des ténèbres particulièrement actifs ont été transférés du monde spirituel dans le règne des hommes, et ceux qui conservent, dans de petits groupes et de manière illégitime, les secrets qui sont en lien avec ce fait, peuvent occasionner toutes sortes de dommages. Je vais d'abord vous montrer aujourd'hui comment justement certains secrets qui concernent l'évolution de l'époque contemporaine peuvent être exploités d'une manière qui n'est pas juste. Il vous faudra seulement bien rapprocher ensuite ce que je dirai aujourd'hui, qui est plus de nature historique, de ce que j'ajouterai demain.

Vous le savez tous : depuis un certain temps, l'attention est attirée, au sein de notre courant de science spirituelle anthroposophique, sur le fait que le XX^e siècle est celui qui doit introduire, dans l'évolution de l'humanité, un rapport particulier au Christ, dans la mesure où, au cours du XX^e siècle – dès la première moitié, comme vous le savez – doit se produire cet événement, qui est aussi évoqué dans le premier de mes Drames-Mystères {157}, et qui est que, pour un nombre d'hommes relativement grand, le Christ doit être dans l'éthérique une entité vraiment présente.

Or nous savons que nous vivons en fait à l'ère du matérialisme. Nous savons que ce matérialisme a atteint son

apogée depuis le milieu du XIX^e siècle. Mais la réalité, c'est aussi le choc des contraires. L'apogée même du matérialisme doit, dans l'évolution de l'humanité, coïncider de l'autre côté avec cette intériorisation dans l'évolution de l'humanité qui conduit à ce que le Christ soit vraiment vu éthériquement. On peut comprendre que justement la divulgation du secret de la vision du Christ, de ce nouveau rapport que le Christ doit nouer avec l'humanité, provoque de la contrariété et de l'aversion chez ceux qui, étant membres de certaines confréries, veulent exploiter dans leur sens cet événement du XX^e siècle, cet événement de l'apparition du Christ éthérique, et ne veulent pas le vulgariser pour mettre ce savoir entre les mains de tous les hommes.

Il existe des confréries – et les confréries influencent toujours l'opinion publique en faisant en sorte que tel ou tel fait, par exemple, soit divulgué par les moyens qui permettent le moins aux gens de le remarquer – il existe certaines confréries occultes qui font répandre la nouvelle que l'ère du matérialisme est bientôt passée, que d'une certaine manière elle est même déjà passée. Les pauvres « gens intelligents », qui méritent notre pitié – les « gens intelligents » sont évidemment ici entre guillemets – qui répandent aujourd'hui, à travers de nombreux livres, réunions et associations, l'enseignement selon lequel le matérialisme serait sur le déclin, que de nouveau l'on comprendrait quelque chose à l'esprit, mais qui ne peuvent rien donner de plus aux gens que le mot « esprit » et quelques phrases creuses, ces personnes sont plus ou moins au service de ceux qui ont intérêt à dire ce qui n'est pas vrai, à dire que le matérialisme est sur le déclin ; car cela n'est pas vrai, au contraire, l'état d'esprit matérialiste est en train de croître, et prospérera d'autant mieux que les gens

s'imaginent qu'ils ne sont plus des matérialistes. L'état d'esprit matérialiste est en train de croître et continuera encore à croître pendant environ quatre à cinq siècles.

Ce qui est nécessaire, et qui a souvent été souligné ici, c'est que l'on saisisse cette réalité avec une conscience claire, que l'on sache qu'il en est ainsi. Alors l'humanité parviendra bien à guérir, si on sait cela comme il faut, si on travaille dans la vie de l'esprit de telle façon que l'on sache que la cinquième époque postatlantéenne sert à dégager quelque chose de matérialiste dans l'évolution générale de l'humanité. Mais il faut d'autant plus opposer à cela un élément de nature spirituelle. J'ai dit, dans les conférences précédentes [{158}](#), ce que les hommes de la cinquième époque postatlantéenne doivent apprendre à connaître, c'est-à-dire le combat pleinement conscient contre le mal qui se manifeste dans l'évolution de l'humanité.

De même que dans la quatrième époque postatlantéenne a eu lieu le combat de la confrontation avec la naissance et la mort, de même a lieu maintenant la confrontation avec le mal. L'important, maintenant, est donc une compréhension pleinement consciente de l'enseignement spirituel, et non de jeter de la poudre aux yeux des contemporains, comme si le diable du matérialisme n'était pas là. Il prendra encore de plus en plus de poids. Ceux qui traitent ces choses d'une manière qui n'est pas correcte en savent exactement autant que moi de l'événement de l'apparition du Christ ; mais ils traitent cet événement de l'apparition du Christ d'une autre manière. Pour le comprendre, il faut prendre en considération la chose suivante.

Avec ce qu'est devenue l'humanité pendant cette

cinquième époque postatlantéenne, la phrase suivante, que beaucoup disent par commodité, est totalement injustifiée : « Pendant que nous vivons ici, entre la naissance et la mort, l'important est de s'en remettre à la vie ; on verra bien si nous entrons dans un monde spirituel après avoir franchi la porte de la mort ; nous pouvons bien attendre jusque-là. Ici, nous jouissons de notre vie, comme s'il n'existait qu'un monde matériel ; quand on pénétrera par la mort dans le monde spirituel, on verra bien s'il existe ! » C'est à peu près aussi intelligent que le serment que prêterait quelqu'un {159} en disant : « Aussi vrai qu'il existe un dieu au ciel, je suis athée ! » C'est à peu près aussi intelligent, mais c'est pourtant l'état d'esprit d'un grand nombre de ceux qui disent : On verra après la mort comment cela se présente là-bas ; jusque-là, il n'est pas nécessaire de s'intéresser à une quelconque science de l'esprit.

À toutes les époques, une telle attitude a été contestable, mais elle devient surtout lourde de conséquences en cette cinquième époque postatlantéenne dans laquelle nous vivons, parce que, du fait de la domination du mal, elle est suggérée aux hommes avec une force particulière. En franchissant la porte de la mort, dans les conditions actuelles de l'évolution, l'homme emporte avec lui les caractéristiques de sa conscience qu'il s'est lui-même forgées entre la naissance et la mort. La personne qui, dans les circonstances actuelles, s'est exclusivement occupée, de représentations, de concepts et de sensations se rapportant au monde matériel, au monde des sens, se condamne, dans les conditions actuelles, à ne vivre, après sa mort, que dans un environnement en rapport avec les idées qu'elle s'est formées pendant sa vie corporelle.

Tandis que celui qui accueille en lui des représentations

spirituelles entre légitimement dans le monde spirituel, celui qui refuse d'accueillir en lui de telles représentations doit demeurer, dans un certain sens, dans des conditions terrestres, jusqu'à ce qu'il ait appris – et cela dure longtemps – à accueillir là-bas en lui assez de notions spirituelles pour qu'il puisse être porté par elles dans le monde spirituel. Donc, selon que nous accueillons ici en nous des notions spirituelles ou non, nous déterminons notre environnement là-bas. Beaucoup de ceux – on peut seulement le dire avec compassion – qui se sont refusés à accueillir en eux des notions spirituelles durant leur vie ici-bas ou qui ont été empêchés de le faire, évoluent encore sur terre quand ils sont morts, et restent en lien avec la sphère terrestre. Et là, l'âme humaine, lorsqu'elle n'est plus protégée de l'environnement par un corps, lequel ne l'empêche plus désormais d'agir de manière destructive, là cette âme humaine, lorsqu'elle vit dans la sphère terrestre, devient alors un centre destructeur.

Considérons donc ce cas, je dirais, plus normal, où, dans les conditions actuelles, des âmes qui ne voulaient absolument pas entendre parler de concepts ou de sentiments spirituels passent dans le monde spirituel après la mort : elles deviennent des centres destructeurs, parce qu'elles sont retenues dans la sphère terrestre. Seules les âmes qui sont déjà pénétrées ici d'un certain lien avec le monde spirituel franchissent la porte de la mort de façon à être accueillies dans le monde spirituel de la bonne manière. Elles sont soustraites à la sphère terrestre et peuvent tisser en direction aussi de ceux qui sont restés sur terre les fils qui se tissent en permanence. Les fils spirituels entre les âmes des morts et nous-mêmes, qui étions en lien avec ces âmes, ne sont pas rompus par la mort, mais demeurent, et sont même beaucoup plus forts après la

mort qu'ils ne l'étaient ici. Mais ce que j'ai dit doit être compris comme une vérité sérieuse, d'une grande importance.

Le fait qu'il en est ainsi à notre époque est une fois de plus quelque chose que je ne suis pas seul à savoir, que d'autres savent aussi. Mais il existe beaucoup de gens qui exploitent cette vérité justement dans un sens très pernicieux. Il existe aujourd'hui des matérialistes induits en erreur qui pensent que la vie matérielle est la seule vie ; mais il existe aussi des initiés qui sont des matérialistes et qui font répandre des théories matérialistes par l'intermédiaire de certaines confréries. Vous ne devez pas croire, au sujet de ces initiés, qu'ils défendraient par exemple le point de vue stupide selon lequel il n'existe pas d'esprit et que l'homme ne possède pas une âme capable d'être indépendante du corps et de vivre sans lui.

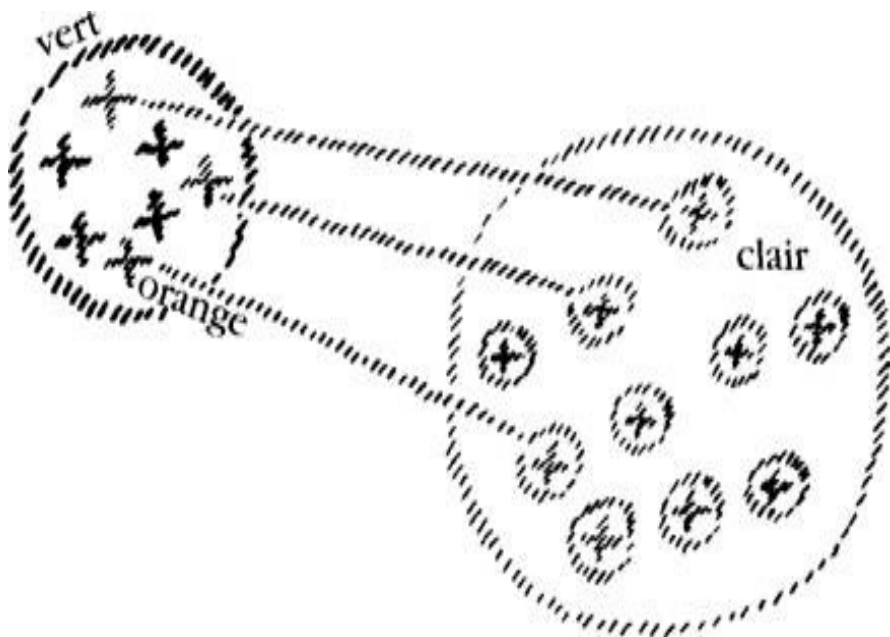
Vous pouvez admettre en toute confiance que celui qui est vraiment initié au monde spirituel ne se laisse jamais aller à la stupidité de croire qu'il n'existe rien en dehors de la matière. Mais il y a beaucoup de gens qui, d'une certaine manière, ont intérêt à faire que le matérialisme se répande et qui organisent toutes sortes de manifestations pour qu'une grande partie de l'humanité croie uniquement au matérialisme et soit entièrement sous l'influence du matérialisme. Ainsi, il existe des confréries, avec à leur tête des initiés, qui trouvent justement un tel intérêt à cultiver et à répandre le matérialisme. Pour elles, il est très utile que l'on raconte continuellement que le matérialisme est en fait déjà dépassé. Car l'on peut aussi s'efforcer d'atteindre une chose en utilisant les mots qui veulent dire le contraire ; les manières de procéder sont souvent très complexes.

Que veulent donc ces initiés qui savent en fait très bien que l'âme humaine est un être purement spirituel, un être spirituel totalement indépendant par rapport au corps, et qui, malgré tout, nourrissent et cultivent cette manière de penser matérialiste ? Ces initiés veulent qu'il y ait le plus d'âmes possibles qui n'accueillent en elles, entre la naissance et la mort, que des idées matérialistes. De cette façon, ces âmes sont préparées à rester dans la sphère terrestre. Elles sont pour ainsi dire maintenues dans la sphère terrestre. Et maintenant songez que des confréries sont constituées, des confréries qui savent cela très précisément, qui connaissent bien cet état de fait. Ces confréries préparent certaines âmes humaines de façon que ces âmes demeurent après leur mort dans le règne de la matérialité.

Lorsque, ensuite, ces confréries – comme peut le permettre leur pouvoir scélérat – prennent les dispositions nécessaires pour que ces âmes entrent après la mort dans leurs sphères de pouvoir, elles voient leur puissance s'accroître considérablement. Ces matérialistes ne sont donc pas des matérialistes parce qu'ils ne croiraient pas à l'esprit – ces initiés matérialistes ne sont pas aussi insensés –, ils savent très bien ce qu'il en est de l'esprit ; mais ils font en sorte que les âmes restent dans la matière, même après leur mort, afin d'utiliser ces âmes à leurs fins. C'est ainsi que de telles confréries se créent une clientèle d'âmes de défunts qui demeurent dans la région de la terre. Ces âmes de défunts possèdent en elles des forces qui peuvent être dirigées de manières très variées, des forces au moyen desquelles on peut provoquer diverses choses et par lesquelles on peut parvenir à des déploiements de puissance très particuliers.

C'est simplement l'une des choses qu'organisent certaines confréries. Et dans cette affaire, seul voit clair celui qui ne se laisse pas conter de choses obscures et nébuleuses ; qui ne se laisse pas conter qu'il n'existe pas de telles confréries, ni que leurs activités sont inoffensives. Elles ne sont sûrement pas inoffensives ; elles sont même très nocives. Pour elles, il faut que les hommes s'enfoncent toujours davantage dans le matérialisme. Il faut, conformément aux intentions de ces initiés, que les hommes croient qu'il existe, certes, des forces spirituelles, mais que ces forces spirituelles ne sont rien d'autre que certaines forces de la nature.

À présent, je voudrais tout de même vous caractériser l'idéal que nourrissent ces confréries. Il faut se donner un peu de mal pour comprendre cette affaire. Imaginez donc un monde inoffensif d'êtres humains, un monde un peu déconcerté par les idées matérialistes qui prédominent aujourd'hui, un monde qui s'est un peu écarté des anciennes représentations religieuses éprouvées. Imaginez une telle humanité inoffensive. Peut-être pouvons-nous nous en donner une bonne représentation graphique (un dessin est esquissé) ; nous imaginons ici le domaine d'une telle humanité inoffensive (grand cercle, clair). Comme cela a été dit, cette humanité n'est pas très au fait du monde spirituel ; déconcertée par le matérialisme, elle ne sait pas très bien comment elle doit se comporter face au monde spirituel. Notamment, elle ne sait pas très bien comment se comporter vis à vis de ceux qui ont franchi la porte de la mort.



Supposons à présent que l'on ait ici le territoire d'une telle confrérie (petit cercle, vert), que cette confrérie répande la doctrine du matérialisme, qu'elle fasse tout au moins en sorte que ces hommes pensent d'une manière purement matérialiste. Par là, cette confrérie réussit à se fabriquer des âmes qui restent après la mort dans la sphère terrestre. Ces âmes deviennent une clientèle spirituelle pour cette loge (voir dessin, orange) ; c'est-à-dire que l'on s'est procuré par là des morts qui ne sortent pas de la sphère terrestre, mais restent attachés à la terre. Si on s'organise de la bonne manière, on les garde à l'intérieur des loges. On a donc créé de cette façon des loges qui contiennent des vivants et aussi des morts, mais des morts qui se sont apparentés aux forces terrestres.

Or l'on dirige les choses de telle façon que ces personnes

tiennent ici des réunions, ou ont recourt à des moyens tels que les séances spirites que l'on organisait au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises {160}. Il peut alors arriver – je vous prie de prendre ceci en considération – que ce qui se produit ici, dans ces séances, soit dirigé depuis la loge avec l'aide des morts. Toutefois, conformément aux véritables intentions des maîtres qui sont dans ces loges, les hommes ne doivent pas savoir qu'ils ont affaire à des morts, mais ils doivent croire qu'ils ont simplement affaire à des forces supérieures de la nature.

On veut inculquer aux gens qu'il s'agit uniquement de forces supérieures de la nature, comme le psychisme, etc. On veut les priver de la notion proprement dite d'âme et leur dire qu'il existe de telles forces supérieures comme il existe aussi l'électricité ou le magnétisme. Ceux qui dirigent la loge cachent le fait que cela vient de certaines âmes. Or par là, les autres âmes, les âmes tout à fait innocentes, deviennent peu à peu totalement dépendantes de la loge, dépendantes dans l'âme, sans qu'elles sachent de quoi elles sont dépendantes, ni d'où elles sont en fait dirigées.

Il n'existe aucun autre moyen contre ces choses que de les connaître. Si on sait qu'elles existent, on est déjà protégé. Si on les connaît de telle manière que cette connaissance soit véritablement une façon de considérer ces choses comme justes, soit une véritable façon d'y croire, on est déjà protégé. Mais il ne faut pas être trop paresseux, et vraiment acquérir la connaissance de ces choses. Or il faut dire en premier lieu qu'il n'est toujours pas trop tard en la matière. Car j'ai à plusieurs reprises attiré votre attention – ces choses ne peuvent devenir claires que progressivement et je ne peux réunir que progressivement les éléments pour vous apporter l'entière

clarté – j’ai à plusieurs reprises attiré votre attention sur le fait qu’au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, beaucoup de confréries ont introduit le spiritisme à titre d’essai, pour, à travers cet essai, avoir la conviction qu’ils en étaient déjà arrivé avec l’humanité au point où ils voulaient en venir.

C’était faire des essais pour savoir où ils en étaient avec l’humanité. Dans les séances spirites – c’était là leur attente –, les gens devaient dire : Il existe des forces supérieures de la nature. Et ils furent déçus, ces Frères de la Gauche, déçus que les hommes n’aient pas dit la plupart du temps : Il existe des forces supérieures de la nature – mais qu’ils aient dit : Dans les séances les esprits des morts nous apparaissent. Ce fut pour les initiés une amère déception. C’était justement ce qu’ils ne voulaient pas ; car les initiés voulaient ôter aux hommes la croyance dans les morts. Non pas l’efficacité des morts, non pas l’efficacité des forces des morts, mais la pensée que cela vient des morts, cette véritable, cette importante pensée, voilà ce qui devait être ôté aux hommes.

Vous voyez, c’est un matérialisme supérieur ; c’est un matérialisme qui ne nie pas seulement l’esprit, mais qui veut introduire de force l’esprit dans la matière. Vous voyez, le matérialisme a encore des formes qui permettent de le nier. On peut dire que le matérialisme a disparu, et que l’on parle déjà de l’esprit. Mais tous parlent de l’esprit de façon nébuleuse. On peut alors très bien rester matérialiste si l’on transforme toute la nature en esprit d’une manière telle qu’il en sort le psychisme. Mais ce qui importe, c’est de pouvoir plonger le regard dans le monde spirituel concret, dans la spiritualité concrète.

Ici, vous avez le début de ce qui s’intensifiera encore au

cours des cinq siècles à venir. Aujourd'hui, les confréries du mal se sont limitées à cela ; mais elles poursuivront leurs agissements si on ne coupe pas court à leurs machinations, ce qu'on ne peut faire que si l'on dépasse cette nonchalance que l'on adopte à l'égard de la conception du monde de la science de l'esprit.

Ils se sont donc trahis, en quelque sorte, dans les séances spirites. Au lieu de se couvrir, ils se sont découverts. C'était donc plutôt une chose par laquelle il s'est avéré que leur cuisine n'était pas encore très réussie. C'est pourquoi c'est de ces confréries elles-mêmes qu'est partie, dès les années quatre-vingt-dix, la tentative de discréditer à nouveau, pour un certain temps, le spiritisme. Bref, vous voyez que des choses très, très déterminantes se font de cette manière, avec les moyens du monde spirituel. Ce dont il s'agit ici est donc d'accroître son pouvoir et de tirer profit de certaines conditions d'évolution qui doivent apparaître dans le courant de l'humanité.

Mais quelque chose œuvre contre cette matérialisation des âmes humaines, cet emprisonnement des âmes humaines dans la sphère du terrestre – et les loges sont bien présentes dans le terrestre. Car si l'on veut que les âmes aussi hantent les loges et y agissent, elles doivent être enchaînées au terrestre. Cette tentative, cette impulsion d'agir dans le domaine terrestre en utilisant les âmes, est contrariée par la formidable impulsion du Mystère du Golgotha. Et cette impulsion du Mystère du Golgotha est aussi la guérison du monde face à la matérialisation de l'âme. Le Mystère du Golgotha, comme le chemin du Christ lui-même, est totalement en dehors de la volonté et des intentions des hommes.

Donc aucun homme, quel que soit son savoir, aucun initié non plus, n'a d'influence sur le fait que le Christ accomplit ce qui, au cours du XX^e siècle, conduit au phénomène dont je vous ai souvent parlé, que vous trouvez aussi évoqué dans les Drames-Mystères. Cela ne dépend que du Christ lui-même. Le Christ sera présent dans la sphère terrestre en tant qu'entité éthérique. Pour les hommes, l'important est la manière dont ils se comportent vis-à-vis de lui. Donc personne, aucun initié aussi puissant soit-il, n'a d'influence sur l'apparition du Christ. Cela est en train d'arriver. Je vous prie de le retenir. Mais on peut prendre des dispositions pour que cet événement du Christ se produise de telle ou telle manière, pour que cet événement christique agisse de telle ou telle façon.

En fait, ces confréries dont je viens de vous parler, qui veulent enchaîner les âmes des hommes à la sphère matérialiste, s'efforcent de laisser passer le Christ, au XX^e siècle, sans qu'on s'en aperçoive, de faire en sorte que sa venue en tant qu'individualité éthérique passe inaperçue auprès des hommes. Et ces efforts se développent sous l'influence d'une idée très précise et d'une impulsion très précise de la volonté ; ces confréries ont en effet l'intention de conquérir la sphère d'influence qui doit venir par le Christ, au XX^e siècle et après, au profit d'une autre entité. Nous en reparlerons plus précisément. Il existe des confréries occidentales qui s'efforcent de disputer au Christ son impulsion et de mettre à la place une autre individualité, qui n'est même pas apparue une fois en se faisant chair, une simple individualité éthérique, mais de nature strictement ahrimaniennne.

Toutes ces mesures dont je viens de vous parler, avec les

morts, etc., ont en fin de compte pour but de détourner les hommes du Christ, qui est passé par le Mystère du Golgotha, et de procurer à une autre individualité le pouvoir suprême sur terre. C'est un combat très réel et pas quelque chose qui serait seulement un concept abstrait ou que sais-je d'autre, mais c'est un combat très réel, qui consiste à mettre, au cours de l'évolution de l'humanité, pour le reste de la cinquième époque postatlantéenne, ainsi que pour la sixième et la septième, une autre entité à la place de l'entité du Christ. Il fera partie des tâches d'une évolution spirituelle saine et honnête, d'anéantir, de supprimer de tels efforts {161} qui sont, au sens le plus insigne, anti-chrétiens.

Mais seule une vision claire et pénétrante des choses peut parvenir ici à des résultats. Car l'autre être que ces confréries veulent mettre au pouvoir, elles vont le désigner du nom de « Christ », précisément du nom de Christ ! Et l'important sera que l'on apprenne à discerner entre le vrai Christ – qui ne sera pas non plus, tel qu'il apparaîtra, une individualité incarnée dans la chair – et cet être qui se distingue du vrai Christ par le fait que justement il n'a jamais été incarné tout au long de l'évolution terrestre, qui est un être qui ne va que jusqu'à l'incarnation éthérique et qui doit être placé par ces confréries à la place du Christ, pour que celui-ci passe sans qu'on le remarque.

Nous avons donc là, d'un côté, une partie du combat qui consiste à contrefaire l'apparition du Christ au XX^e siècle. Oui, celui qui n'observe la vie qu'à sa surface, surtout les discussions extérieures sur le Christ et sur la question de Jésus, etc., celui-là ne voit pas dans les profondeurs. C'est du brouillard, c'est de la fumée, ce que l'on fait croire aux gens pour justement les détourner des choses plus profondes, de ce

dont il s'agit en fait. Lorsque les théologiens discutent du Christ, il y a toujours, dans toutes ces discussions, venant de quelque part, une influence spirituelle, et ces gens favorisent là de tout autres buts et fins qu'ils ne le croient avec leur conscience.

Ce qu'il y a de dangereux dans cette notion d'inconscient, c'est le fait que l'on plonge aujourd'hui les gens dans quelque chose de non clair, même à propos de telles questions. Tandis que ces confréries maléfiques poursuivent très consciemment leurs objectifs, ce qu'elles poursuivent consciemment devient bien sûr inconscient pour ceux qui mènent toutes sortes de discussions, etc., de manière superficielle. Mais on ne touche pas à l'essence de la chose en parlant de l'inconscient, car ce prétendu inconscient est simplement au-delà du seuil de la conscience ordinaire, et c'est la sphère dans laquelle l'initié peut déployer de telles choses. Voyez-vous, c'est en fait un aspect de la question, que nous voyons se dresser devant nous un certain nombre de confréries qui veulent remplacer l'activité du Christ par l'activité d'une autre entité et organisent tout pour parvenir à cette fin.

D'un autre côté il existe des confréries orientales, notamment indiennes, qui ne veulent pas intervenir de manière moins importante dans l'évolution de l'humanité. Ces confréries indiennes poursuivent un autre but. Elles n'ont jamais développé un ésotérisme par lequel elles feraient pénétrer les morts dans leur domaine, dans leurs loges, par exemple ; cela est loin de leurs intentions, elles ne le veulent pas. Mais d'un autre côté, elles ne veulent pas non plus que le Mystère du Golgotha saisisse de son impulsion l'évolution de l'humanité. Parce qu'elles n'ont pas à leur disposition les morts

de la manière dont je l'ai évoqué pour les confréries occidentales, elles ne veulent pas combattre le Christ – qui entrera sous la forme d'une individualité éthérique dans l'évolution de l'humanité au cours du XX^e siècle – en mettant en place une autre individualité.

À cet effet, elles auraient besoin des morts, et elles ne les ont pas. En revanche, elles veulent détourner l'intérêt de ce Christ. Ces confréries orientales, notamment les indiennes, ne veulent pas permettre une montée du christianisme ; elles ne veulent pas laisser monter l'intérêt pour le véritable Christ, qui est passé par le Mystère du Golgotha, qui a séjourné ici sur terre dans une incarnation unique pendant trois ans et qui ne peut plus revenir sur terre dans une nouvelle incarnation. Dans ces loges, on ne veut pas utiliser des morts, mais pourtant on utilise encore autre chose que des êtres humains vivants. Car dans ces loges indiennes, orientales, on utilise, en effet, au lieu des morts des loges occidentales, une autre sorte d'entités.

Quand l'homme meurt, il laisse derrière lui son corps éthérique ; celui-ci se détache très tôt après la mort, comme vous le savez. Dans les conditions normales, ce corps éthérique est pris en charge par le cosmos. Je vous ai déjà exposé de manières très diverses que cette prise en charge est aussi quelque chose de compliqué {162}. Mais avant le Mystère du Golgotha, et encore après le Mystère du Golgotha, quelque chose de très spécifique était possible, notamment dans les contrées orientales. Lorsque l'homme dépose son corps éthérique après la mort, certaines entités peuvent s'emparer de ce corps éthérique ; elles deviennent alors des entités éthériques avec un corps éthérique déposé par un être humain.

De sorte qu'il advient, dans les contrées orientales, que, non pas cette fois des personnes défuntées, mais toutes sortes d'esprits démoniaques, sont incités à se revêtir des corps éthériques d'êtres humains. Et de tels esprits démoniaques habillés des corps éthériques d'être humains sont admis dans les loges orientales. Les loges occidentales, donc, ont des morts directement enchaînés à la matière, tandis que les loges orientales de la main gauche ont des esprits démoniaques ; c'est-à-dire des esprits qui n'appartiennent pas à l'évolution terrestre, mais qui se glissent dans cette évolution du fait qu'ils revêtent les corps éthériques déposés par des hommes.

Sur le plan exotérique, on s'y prend de telle manière que l'on transforme la chose en vénération. Parmi les pratiques dans lesquelles excellent certaines confréries, vous le savez, on trouve celle de créer des illusions parce que, quand les hommes ne savent pas jusqu'à quel point l'illusion existe dans la réalité, ils sont très facilement trompés par des illusions artificiellement créées. On fait donc ce qu'on veut obtenir en donnant à cela la forme de la vénération.

Alors, imaginez que j'aie là une lignée de personnes, une lignée d'une même famille et que je dise à cette lignée – après avoir auparavant rendu possible, en tant que « méchant » frère d'un ancêtre de cette lignée, que son corps éthérique soit habité par un être démoniaque – que je dise à la lignée en question, de vénérer cet ancêtre. L'ancêtre étant tout simplement celui qui a déposé son corps éthérique, lequel est habité par des démons à cause des machinations de la loge. On instaure donc la vénération des ancêtres. Mais ces ancêtres qui sont vénérés ne sont en réalité rien d'autre que des entités démoniaques à l'intérieur du corps éthérique de l'ancêtre

concerné.

En travaillant comme le font ces loges orientales, il est possible de détourner du Mystère du Golgotha les hommes de l'Orient et leur conception du monde. On obtient par là, pour les hommes de l'Orient, et peut-être pour les hommes en général – c'est bien cela que l'on veut – on obtient que le Christ, en tant qu'individualité, tel qu'il doit évoluer sur terre, échappe à l'attention des hommes. Ils ne veulent donc pas lui substituer un autre Christ, mais ils veulent seulement que l'apparition de Jésus-Christ passe inaperçue.

C'est donc par deux côtés que se mène un combat contre l'impulsion christique qui se manifeste éthériquement au cours du XX^e siècle. L'humanité est vraiment placée de plain-pied dans cette évolution. Et ce qui se produit dans le détail n'est jamais qu'une conséquence des grandes impulsions qui s'accomplissent dans l'évolution de l'humanité. C'est pour cela qu'il est si triste que l'on veuille toujours faire croire aux gens, quand de l'inconscient – ce qu'on appelle de l'inconscient – est à l'œuvre en eux, qu'il s'agit, que sais-je, de quelque affect amoureux refoulé, etc., alors que de tous côtés l'impulsion d'une spiritualité très consciente traverse en réalité l'humanité, mais demeure relativement inconsciente si on ne s'en soucie pas dans sa conscience.

À ces choses, vous devez encore en ajouter quelques autres. Les hommes qui, de tout temps, se sont préoccupés sincèrement de l'évolution de l'humanité ont toujours compté avec ces choses telles que nous venons de les caractériser et ont entrepris de leur côté ce qui était juste. L'homme ne peut pas faire beaucoup plus, et il n'est pas non plus en droit de le faire.

Un lieu très propice pour cultiver la vie spirituelle, un lieu extraordinairement propice, protégé de toutes sortes d'illusions, fut, dans les premiers siècles chrétiens, l'Irlande, l'île d'Irlande. Plus que n'importe quelle autre région de la terre, elle a été protégée de toutes les illusions possibles. C'est aussi la raison pour laquelle tant de propagateurs du christianisme étaient venus d'Irlande durant les premiers siècles chrétiens. Mais ces propagateurs du christianisme devaient tous tenir compte d'une humanité naïve au sein de laquelle ils œuvraient. À l'époque, l'humanité européenne au sein de laquelle ils œuvraient était naïve, et ils devaient respecter cette humanité dans sa naïveté ; mais pour eux-mêmes, ils devaient connaître et comprendre les grandes impulsions de l'humanité.

Aux IV^e et V^e siècles, c'étaient notamment des initiés irlandais qui œuvraient dans l'Europe du centre ; c'est là qu'ils commencèrent, et ils œuvrèrent de telle manière qu'ils préparèrent ce qui devait arriver dans l'avenir. Ils se trouvaient d'une certaine façon sous l'influence de ce savoir initiatique qui disait qu'au XV^e siècle – vous savez : 1413 – viendrait la cinquième époque postatlantéenne. C'est sous cette influence qu'ils se trouvaient. Ils savaient donc qu'ils avaient à préparer une toute nouvelle époque et qu'une humanité naïve devait être protégée pour cette nouvelle époque. Que fit-on à l'époque pour protéger cette humanité naïve d'Europe, de manière qu'elle fût comme enclose et que certaines influences néfastes ne pussent y pénétrer ? Que fit-on ?

Les milieux quant à eux bien informés et, à l'époque, honnêtes, orientèrent l'évolution de telle manière que la

navigation, qui s'effectuait dans les temps anciens des pays nordiques vers l'Amérique, fût empêchée. Ainsi, alors que, dans les temps plus anciens, les bateaux partaient, notamment de Norvège, pour se rendre en Amérique avec certains objectifs – je parlerai encore demain de tout cela –, on organisa progressivement les choses {163} de telle manière que l'Amérique fut complètement oubliée par la population de l'Europe, et que la relation avec l'Amérique décrût peu à peu.

Et au XV^e siècle, la population européenne ne savait plus rien de l'Amérique. Cette évolution fut dirigée, depuis Rome notamment, de façon que l'on perdît peu à peu, pour certaines raisons, la liaison avec l'Amérique, parce que l'humanité européenne devait être protégée des influences américaines. Les moines venus d'Irlande, justement, les initiés irlandais, qui christianisaient le continent européen, contribuèrent pour une part essentielle à cet objectif que l'humanité européenne soit protégée de l'influence américaine.

Dans les temps plus anciens, on ramenait d'Amérique des influences très précises ; mais à l'époque, justement, où débuta la cinquième période postatlantéenne, il fallut que la situation soit telle que l'humanité européenne ne fût pas influencée par l'Amérique, qu'elle n'en sût absolument rien, qu'elle vécût dans la croyance qu'il n'existe pas d'Amérique. C'est seulement après que la cinquième époque postatlantéenne eut commencé que l'Amérique fut redécouverte, comme on le sait par l'histoire.

Ce que l'on apprend à l'école comme étant de l'histoire est sous plus d'un rapport une fable convenue : voilà une des vérités qui peuvent déjà vous être familières ! Que l'Amérique aurait été découverte pour la première fois en 1492 est aussi

une fable convenue. Elle n'a été que redécouverte. Pendant un temps, les liens avaient été cachés aussi habilement qu'il le fallut. Mais nous devons de nouveau savoir comment étaient les choses et ce qu'est l'histoire réelle. Notamment que l'Europe fut sérieusement clôturée pendant un temps, et qu'on la protégea soigneusement de certaines influences qui ne devaient pas y pénétrer.

De telles choses vous montrent combien il est important de ne pas prendre ce prétendu inconscient pour un inconscient, mais pour quelque chose qui s'accomplit très consciemment derrière le seuil de la conscience humaine, comme lorsqu'il s'agit de la conscience quotidienne. Il est important qu'aujourd'hui une plus grande partie de l'humanité apprenne certains secrets. C'est pourquoi j'en ai dit autant qu'il est seulement possible de le faire en ce moment publiquement, dans mes conférences de Zurich [{164}](#) où je suis même allé jusqu'à expliquer aux gens, comme vous le savez, dans quelle mesure la vie historique n'est pas connue avec la conscience ordinaire, mais comment elle est en réalité rêvée. Car le contenu de l'histoire est en réalité rêvé par les hommes et ces représentations ne deviendront saines qu'à partir du moment où les hommes prendront conscience du fait que le contenu de l'histoire est rêvé.

Ce sont des choses par lesquelles on éveille la conscience peu à peu. Les phénomènes, les faits qui se produisent, confirment bien ces choses. Il faut seulement ne pas omettre de les voir. Or les gens traversent les faits aveuglément, en dormant, ils traversent aussi aveuglément, en dormant, des catastrophes tragiques comme celle que nous vivons actuellement. Ce sont des choses que je voudrais déposer dans vos cœurs tout d'abord d'une manière plus historique. Demain,

je parlerai plus précisément de ces choses.

Je voudrais seulement ajouter encore une pensée. Premièrement, vous avez vu, dans cet exposé, l'immense différence qui existe entre l'Occident et l'Orient dans l'évolution de l'humanité. Deuxièmement, je vous prie de bien vouloir encore considérer la chose suivante. Voyez-vous, le psychanalyste parle du subconscient, de la vie psychique subconsciente, etc. Or il ne s'agit pas de parler des choses avec un concept aussi imprécis, mais il importe de comprendre ce qu'il y a au-delà du seuil de la conscience. Qu'y a-t-il donc là ? Il y a sûrement beaucoup de choses en dessous du seuil de la conscience. En soi, cela est très conscient, ce qui se trouve là en dessous. Mais il faut trouver quelle spiritualité consciente existe là, au-delà du seuil de la conscience. Il faut parler d'une spiritualité consciente au-delà du seuil de la conscience, et non d'un spirituel inconscient !

Oui, il faut bien se rendre compte que l'homme a en lui beaucoup de choses dont il ne sait rien dans sa conscience ordinaire. D'ailleurs, cela irait très mal pour lui s'il devait, dans sa conscience ordinaire, tout savoir de ce qui se passe en lui. Imaginez comment il devrait organiser le fait de manger et de boire s'il avait à apprendre en détail les processus physiologiques et biologiques qui se déroulent à partir d'une prise de nourriture, et ainsi de suite ! Tout cela s'accomplit dans l'inconscient ; des forces spirituelles y sont partout à l'œuvre, y compris dans cet aspect purement physiologique. Mais l'homme, n'est-ce pas, ne peut pas attendre pour manger et boire d'avoir appris ce qui se passe en réalité en lui. Beaucoup de choses se passent ainsi en l'homme. Pour l'homme, une grande partie, de loin même la plus grande

partie de son être, est inconsciente, ou plus exactement, subconsciente.

Or la singularité de la chose est que, de toute façon, une autre entité s'empare de ce subconscient que nous portons avec nous. De sorte que nous ne sommes pas seulement cette réunion d'un corps, d'une âme et d'un esprit, et ne portons pas seulement dans notre corps notre âme indépendante de notre corps à travers le monde, mais que, peu avant la naissance, une autre entité s'empare des parties subconscientes de l'homme. Elle est là, cette entité subconsciente, elle accompagne l'homme pendant toute sa vie entre la naissance et la mort. Un peu avant la naissance, elle pénètre dans l'homme et elle chemine avec lui. On peut aussi la caractériser ainsi, cette entité qui emplit l'homme dans ces parties qui ne parviennent pas à sa conscience ordinaire : elle est très intelligente, et d'une nature telle qu'elle s'apparente beaucoup, dans sa volonté, aux forces de la nature, beaucoup plus que l'homme n'est lui-même apparenté à ces forces de la nature avec sa volonté.

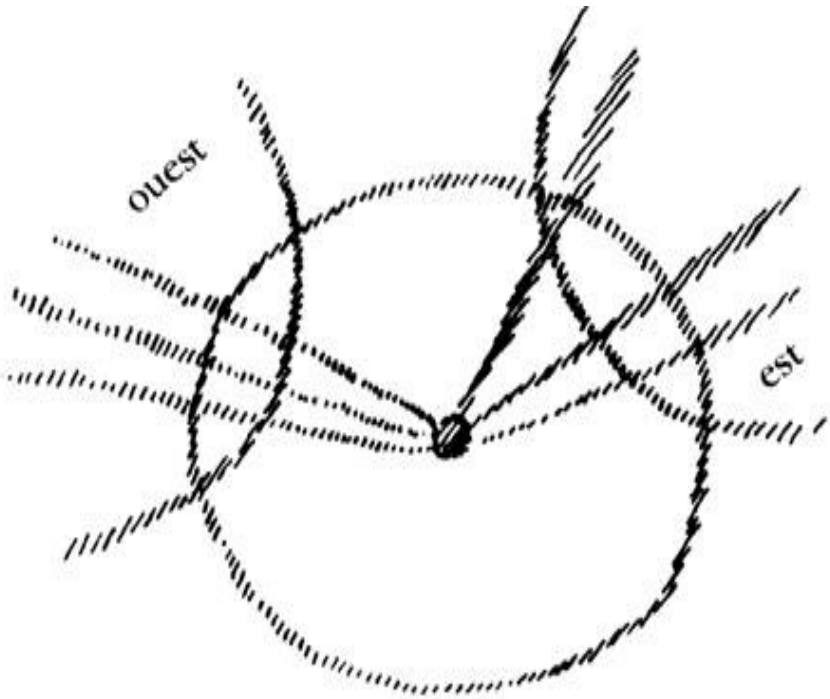
Mais il faut tout de même que je précise ce qu'elle a de singulier, qui est qu'elle encourrait un danger extrême si elle devait, dans les conditions actuelles, participer à la mort de l'homme. Dans les conditions actuelles, cette entité ne peut pas participer à la mort ; elle s'éclipse donc peu avant la mort, doit alors toujours s'échapper, mais tâche toutefois d'organiser la vie humaine de façon qu'elle puisse conquérir la mort pour elle. Mais ce serait terrible pour l'évolution humaine si cette entité, qui s'empare de l'homme de cette façon, pouvait encore s'emparer de la mort, si elle pouvait mourir avec l'homme et de cette façon entrer avec lui dans les mondes où il pénètre après la mort. Elle doit toujours prendre congé de l'homme

avant qu'il pénètre, après la mort, dans le monde spirituel. Cela lui est très difficile dans certains cas, et là apparaissent toutes sortes de complications. Mais la chose est ainsi : cette entité qui règne entièrement sur le subconscient est très, très dépendante de la Terre en tant qu'organisme.

Or la Terre n'est en aucun cas un être tel que les géologues, les minéralogistes ou les paléontologues se le représentent. Cette Terre est un être entièrement vivant. L'homme n'en voit que l'ossature, car le géologue, le minéralogiste et le paléontologue ne lui en montrent que la partie minérale, c'est-à-dire l'ossature. Si vous ne savez que cela, vous n'en savez qu'à peu près autant que si vous entriez ici et ne voyiez de toute cette honorable assemblée, par une disposition particulière de votre pouvoir de vision, que les os, le squelette. Imaginez une fois que vous entriez ici par la porte et que, sur ces chaises, soient assis des squelettes – non que vous n'ayez rien que des os, je ne présumerais pas cela de vous –, mais nous supposons que l'homme n'aurait que la capacité de voir les os, il serait comme équipé d'un quelconque appareil radiologique.

C'est tout ce que la géologie voit de la Terre : elle ne voit que la charpente osseuse ! Mais cette Terre ne possède pas seulement un squelette, elle est un organisme vivant, et elle envoie à la surface en chaque point, sur chaque territoire, à partir de son centre, des forces particulières. Représentez-vous donc la surface de la Terre (voir le dessin plus bas), ici la région orientale, là la région occidentale – simplement pour voir les grandes lignes. Les forces, à présent, qui sont envoyées à partir du centre de la Terre à sa surface sont quelque chose qui appartient à l'organisme vivant de la Terre.

Et selon que l'homme vit en tel ou tel endroit, son âme, cette âme immortelle, n'entre pas en lien avec ces forces de la Terre – ou qu'indirectement ; l'âme immortelle de l'homme est relativement indépendante des conditions de la Terre, ce n'est qu'artificiellement, de la manière dont cela a été montré aujourd'hui, qu'elle est rendue dépendante de ces conditions. Mais par le biais de cet autre qui prend possession de l'homme avant la naissance et doit de nouveau le quitter avant la mort, par le biais de ce double, ces différentes forces agissent de façon particulièrement puissante et, à travers les types ethniques et les différences géographiques, viennent agir à l'intérieur de l'homme. C'est donc sur ce double que l'homme porte en lui qu'agissent tout particulièrement les différences géographiques et autres.



Cela est extrêmement important. Car nous verrons demain comment depuis différents points de la Terre des forces agissent sur ce double et quelles en sont les conséquences. Je viens d'indiquer qu'il est nécessaire que vous mettiez bien directement en rapport ce que je vous ai dit aujourd'hui avec le contenu de demain, parce que l'un ne peut pratiquement pas se comprendre sans l'autre. Et nous devons maintenant essayer d'accueillir en nous des notions qui rendent encore plus actif ce qui se rapporte à la totalité de la réalité, à cette réalité dans laquelle l'âme humaine vit selon tout son être. Or cette réalité se métamorphose de différentes manières ; mais

comment elle se métamorphose, cela dépend beaucoup de l'homme.

Et une première métamorphose importante est quand on devient conscient comment des âmes humaines, selon qu'elles accueillent en elles des idées matérialistes ou spirituelles entre la naissance et la mort, deviennent, en conséquence, captives de la terre ou entrent dans les justes sphères. Pour ces choses, il faut que des idées toujours plus claires nous habitent. Alors nous trouverons aussi, et devrons toujours plus trouver, la relation juste avec la totalité du monde. Cela veut être trouvé non seulement dans l'esprit d'un mouvement spirituel abstrait, mais dans l'esprit d'un mouvement spirituel compris dans un sens très concret, qui compte avec la vie spirituelle d'une foule d'individualités.

Pour moi, il est très satisfaisant que de telles considérations, qui revêtent aussi une importance toute particulière pour ceux d'entre nous qui n'appartiennent plus au plan physique mais qui ont franchi la porte de la mort et sont des membres fidèles, que des considérations comme celles-ci soient cultivées comme une réalité qui nous réunit toujours plus profondément avec les amis qui nous ont quittés. Je fais aujourd'hui cette remarque pour la raison que c'est à nous, aujourd'hui, de nous souvenir d'une façon particulièrement pleine d'amour du décès de Mademoiselle Stinde {165}, qui est si intimement liée à la construction du Goetheanum, et dont c'était hier l'anniversaire du jour de la mort.

LES ÊTRES SPIRITUELS INDIVIDUELS ET LE FONDEMENT UNITAIRE DU MONDE

Deuxième conférence

Dornach, 19 novembre 1917

Je vous prie, pour commencer – en rapport avec les considérations auxquelles nous nous livrons en ce moment, qui nous ont conduits à de vastes perspectives historiques et que j'ai rattachées à un éclairage que nous apporte un effort de connaissance entrepris avec des moyens insuffisants –, je vous prie de prendre en considération qu'il s'agit – en ce qui concerne aussi bien ces choses que ce que j'ai dit à partir de la même intention, de la même impulsion, lors de mon précédent séjour ici –, qu'il s'agit d'informations relatives à des processus effectifs, des faits réels, et non d'une quelconque théorie, non de la systématique d'une quelconque pensée. C'est justement ce point dont il nous faut tenir compte, pour la raison que, sinon, la compréhension de ces choses peut nous devenir une difficulté.

Il ne s'agit pas pour moi de vous développer des lois historiques ou des idées historiques, mais des réalités effectives, en lien avec les intentions, aussi bien de certaines personnalités regroupées dans des confréries que d'autres entités qui agissent sur de telles confréries et dont l'influence est aussi recherchée par ces confréries, mais qui, telles qu'elles sont, ne font pas partie des hommes incarnés dans la chair, et sont, au lieu de cela, des êtres qui prennent corps dans le monde spirituel. C'est un point qu'il est nécessaire de prendre en considération, en particulier en lien avec une information comme celle que je vous ai donnée hier. Car en ce qui concerne

ces confréries – vous avez déjà pu le découvrir à partir de nos réflexions de l'an passé {166} – nous avons affaire à diverses tendances.

À l'époque, j'avais attiré votre attention sur le fait que nous avons affaire, au sein de ces confréries, à une tendance qui prône le secret absolu au sujet de certaines vérités supérieures ; à côté de cela, on a affaire, outre d'autres tendances aux nuances diverses, à des membres de confréries qui, notamment depuis le milieu du XIX^e siècle, sont pour que certaines vérités – même s'il ne s'agit encore dans un premier temps que des vérités dont la divulgation est une nécessité immédiate – soient dévoilées à l'humanité avec la prudence et la compétence qui s'imposent. À côté de ces courants principaux, il existe d'autres nuances de partis. Vous en déduirez que ce que l'on se propose, ce qui, partant justement de telles confréries, est introduit dans l'évolution de l'humanité sous forme d'impulsions, sera très souvent l'affaire d'un compromis.

Or justement, lorsque les confréries qui sont au courant des impulsions spirituelles influant sur l'évolution de l'humanité virent arriver l'événement capital du début des années quarante, le combat de certains esprits contre des esprits supérieurs, combat qui se termina, en 1879, par le fait que certains esprits de nature angélique, mais cependant esprits des ténèbres, furent les perdants de l'événement qui est symbolisé par la victoire de Michaël sur le dragon, lorsque donc au milieu du XIX^e siècle, au début des années quarante, ces confréries sentirent cet événement arriver, il leur fallut prendre position à ce sujet et se demander que faire.

Les membres de ces confréries qui voulaient en premier

lieu tenir compte des exigences de l'époque, étaient, jusqu'à un certain point, animés des meilleures intentions, et c'étaient eux qui obéissaient à l'impulsion erronée de vouloir compter avec le matérialisme de l'époque ; c'étaient eux qui étaient avant tout soucieux d'enseigner aux hommes, lesquels en fait ne voulaient savoir des choses que par des voies physiques, de leur enseigner justement d'une manière matérialiste, par cette voie physique, quelque chose du monde spirituel. L'intention était donc bonne quand, dans les années quarante, le spiritisme fut lancé dans le monde par ces milieux-là.

Il était nécessaire, à l'époque de ce combat, où, comme je l'ai indiqué, devaient principalement régner sur terre l'esprit critique, cette intelligence exclusivement dirigée sur le monde extérieur, il était nécessaire d'apporter aux hommes ne serait-ce qu'un sens de ce qu'il existe un monde spirituel autour d'eux. Le compromis suivant fut alors conclu, de la manière dont, ma foi, se concluent les compromis. Les membres de ces confréries, qui s'opposaient catégoriquement à ce que certaines vérités spirituelles soient divulguées à l'humanité, se virent minoritaires et durent consentir à approuver la chose.

Ce n'était pas leur intention profonde de livrer au monde ces choses qui étaient en lien avec le spiritisme. Lorsqu'on a affaire à des groupes constitués et qu'un tel groupe manifeste une volonté, il s'agit d'un compromis. Mais naturellement, comme cela se passe dans la vie extérieure quand quelque chose est décidé dans un groupe constitué, ce ne sont pas seulement ceux qui ont mis sur pied l'affaire à partir de leur intention propre qui attendent quelque chose de la décision prise, car ceux qui, à l'origine, étaient contre, nourrissent, eux aussi, telle ou telle attente, une fois que la décision est prise.

Ainsi, des membres spirituels bien intentionnés de ces confréries étaient-ils de l'avis erroné que, par un recours à des médiums, on pourrait convaincre les hommes de l'existence d'un monde spirituel autour d'eux ; et qu'on pourrait ensuite, sur la base de cette conviction, leur enseigner d'autres vérités supérieures. Cela aurait marché s'il s'était produit ce que ces membres bien intentionnés de certaines confréries avaient présumé, à savoir que ce qui est révélé au grand jour par le truchement de ces médiums était présenté dans le sens où l'on a affaire à un monde spirituel tout autour de nous. Or c'est tout autre chose qui s'est produit – comme je l'ai évoqué hier. Ce qui est apparu au grand jour à travers ces médiums fut interprété, par les hommes qui participèrent à l'entreprise, comme venant des morts.

De ce fait, ce qui est apparu au moyen du spiritisme a en réalité été une déception pour tout le monde. Car ceux qui avaient été mis en minorité étaient évidemment extrêmement affligés devant le fait que l'on pouvait – parfois à bon droit – parler de manifestations d'esprits défunts dans les séances spirites. Les initiés avancés bien intentionnés ne s'attendaient absolument pas à ce que l'on parlât de morts, mais s'attendaient à ce que l'on parlât d'un monde élémentaire universel ; eux aussi furent donc déçus. Mais ce sont surtout des gens initiés d'une certaine façon qui poursuivent de tels intérêts. Et maintenant, nous avons à considérer – outre les membres de confréries déjà cités – des membres d'autres confréries ou en partie aussi de ces mêmes confréries, à l'intérieur desquelles peuvent se former des minorités, et parfois aussi des majorités ; nous avons d'autres initiés à considérer : ceux qui sont appelés, au sein des confréries, les « Frères de la Gauche {167} », ceux donc qui, avant tout,

exploitent au sens d'une question de pouvoir toutes les impulsions qui sont introduites dans l'évolution de l'humanité.

Et, bien évidemment, ces Frères de la Gauche attendaient, eux aussi, de leur côté toutes sortes de choses de ce que le spiritisme ferait apparaître au grand jour. Je vous ai fait remarquer hier que ce furent principalement ces Frères de la Gauche qui organisèrent les séances avec les âmes des défunts. Ils étaient surtout intéressés par ce qui sortirait de ces séances spirites et s'emparèrent progressivement de tout ce terrain. Les initiés bien intentionnés perdirent peu à peu tout intérêt pour le spiritisme, et se sentirent confus, d'une certaine manière, parce que ceux qui depuis le début n'avaient pas voulu du spiritisme, leur disaient qu'on aurait pu savoir dès le départ qu'il ne peut rien sortir maintenant du spiritisme. Or, par là, le spiritisme glissa justement dans la zone d'influence des Frères de la Gauche.

J'ai parlé hier de ces Frères de la Gauche qui se sentaient surtout déçus parce qu'ils voyaient que risquait de se dévoiler, à travers le spiritisme qui avait désormais été mis en œuvre, ce dont ils avaient en fait été les instigateurs, mais dont ils voulaient surtout que cela n'apparaisse pas, car, justement dans les séances spirites, étant donné que les participants se croient influencés par les morts, il pouvait se révéler au travers des messages des morts ce que font certains Frères de la Gauche avec des âmes de défunts. C'étaient justement les âmes dont les Frères de la Gauche abusaient qui pouvaient se manifester dans les séances spirites.

Vous devez prendre en considération le fait qu'il ne s'agit pas, à propos de ces informations, de théories, mais qu'il s'agit de raconter des faits qui se rapportent à des individualités. Et

quand ces individualités sont à leur tour réunies en confréries, alors, d'une seule et même chose, telle individualité peut attendre ceci et telle autre cela. Il n'est pas possible, lorsqu'on parle de la réalité effective du monde spirituel, d'y chercher autre chose qu'une activité reposant sur les impulsions des individualités.

Ce que font les uns et les autres se contredit aussi dans la vie. En matière de théories, le principe de non-contradiction ne doit pas être violé. En matière de réalités, en revanche, il s'avérera très souvent – justement parce qu'on parle de faits réels – que ces faits dans le monde spirituel concordent aussi peu que les actes des hommes concordent ici sur le plan physique. Donc, je vous prie de toujours en tenir compte. On ne peut pas, quand on parle de ces choses, parler de réalités si on ne parle pas de faits individuels. C'est de cela qu'il s'agit. Il faut donc que les différents courants soient bien distingués et dissociés.

Or cela est en lien avec une chose très importante dont il est essentiel de prendre conscience si l'on veut parvenir à une conception du monde un tant soit peu satisfaisante. Ce que je dis maintenant est une chose tout à fait fondamentale et importante, bien qu'elle soit un peu plus abstraite ; mais il nous faut, une fois, présenter cette réalité à notre regard intérieur.

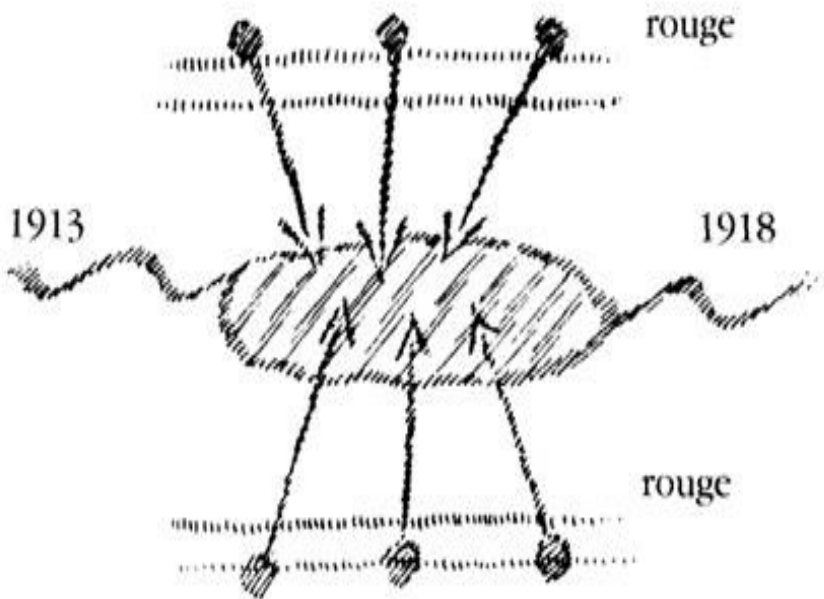
Car l'homme s'efforce à juste titre, lorsqu'il veut se former une conception du monde, d'obtenir que les différentes parties de cette conception du monde concordent. Il le fait par une certaine habitude, une habitude qui est aussi justifiée que possible ; car elle est en lien avec ce qui, pendant de nombreux siècles, fut le patrimoine le plus précieux de l'âme et de l'esprit

de l'humanité : le monothéisme. On veut rapporter les expériences qui s'offrent à nous dans le monde à un fondement unitaire du monde. Il y a une vraie légitimité à cela, non pas, cependant, dans le sens où les hommes croient cela légitime habituellement, mais dans un tout autre sens, dont nous parlerons la prochaine fois. Aujourd'hui, je veux seulement présenter à votre regard intérieur ce qui est le principe important.

Celui qui aborde le monde avec l'a priori que tout doit s'expliquer sans contradictions, comme si cela procédait d'un fondement unitaire du monde, connaîtra beaucoup de déceptions dans les moments, justement, où il abordera sans prévention le monde et ce qui s'y vit comme expériences. En fait, l'homme traite tout ce qu'il perçoit autour de lui selon cette conception que tout se ramène à la cause première divine, unitaire ; que tout procède de Dieu et doit donc pouvoir s'expliquer d'une manière unitaire.

Or il n'en est pas ainsi. Ce qui nous environne dans le monde ne procède pas d'une cause première unitaire, mais provient d'individualités spirituelles différentes les unes des autres. Différentes individualités agissent de concert pour donner lieu aux expériences qui nous environnent dans le monde. Il en est tout d'abord ainsi. Au sujet d'un autre aspect qui justifie le monothéisme, nous parlerons encore la prochaine fois. Mais il en est tout d'abord ainsi. Dès que nous franchissons le seuil du monde spirituel, nous devons nous imaginer jusqu'à un certain degré, et même jusqu'à un degré élevé, des individualités indépendantes les unes des autres. Mais ensuite, on ne peut pas exiger que ce qui se présente alors doive s'expliquer à partir d'un principe unitaire.

Car imaginez – si je le représente dans un schéma (voir le dessin plus bas) – que ceci soit une quelconque expérience vécue, ou que ce soient, si vous voulez, les expériences vécues entre 1913 et 1918. Les expériences vécues des hommes se poursuivent évidemment dans les deux directions. L'historien sera toujours tenté de voir un principe unitaire derrière tous ces développements. Mais il n'en est pas ainsi ; car dès que l'on franchit le seuil du monde spirituel – que l'on peut franchir vers le bas ou vers le haut (voir dessin, en rouge), cela est indifférent –, diverses individualités, qui sont relativement indépendantes les unes des autres (voir dessin, flèches), agissent concurremment à l'intérieur de ces événements. Et si vous ne tenez pas compte de cela, si vous présumez partout un fondement unitaire du monde, vous ne comprendrez jamais les événements. Ce n'est que si, dans ce qui est en quelque sorte le choc produit par les événements, vous prenez en considération les individualités les plus diverses qui travaillent les unes avec les autres ou les unes contre les autres, que vous comprendrez alors les choses de la bonne manière.



Or cette question est en lien avec les mystères les plus profonds du devenir humain en général. Et seul le sentiment monothéiste à voilé cette réalité pendant des siècles et des millénaires ; mais il faut la prendre en considération. C'est pourquoi il faut, si l'on veut avancer aujourd'hui dans les questions de conception du monde, surtout ne pas confondre la logique avec l'abstraction que serait une absence de contradiction. Cette abstraction que représenterait une absence de contradiction ne peut exister dans un monde dans lequel interagissent des individualités indépendantes les unes des autres ; c'est pourquoi la volonté d'atteindre cette abstraction d'une absence de contradiction conduira toujours à

un appauvrissement des concepts. Les concepts ne pourront plus embrasser l'entière réalité. Les concepts ne peuvent embrasser l'entière réalité que s'ils sont en mesure de saisir en eux ce monde contradictoire qu'est justement la réalité.

Ce que l'homme a devant lui et qui est le domaine de la nature se forme d'une manière fort étrange. Diverses individualités collaborent aussi à la nature, à tout ce que l'homme appelle la nature, et qu'il regroupe d'un côté sous la science de la nature et de l'autre côté sous le service à la nature, l'esthétique de la nature, etc. Toutefois, dans le cycle actuel de l'évolution de l'humanité, une disposition très bénéfique pour les hommes a été prise par la sage conduite du monde. C'est-à-dire que l'homme peut comprendre la nature à l'aide des concepts qui se réfèrent à une conduite unitaire du monde parce que, de la nature, ne parviennent à l'homme, par la perception sensorielle, que les expériences qui dépendent d'une conduite unitaire du monde. Derrière le tapis de la nature repose quelque chose d'autre, qui est influencé par un tout autre côté.

Mais cela est éclipsé quand l'homme perçoit la nature. Ainsi advient-il que ce que l'homme appelle la nature est un système unitaire, mais seulement parce que cela a été filtré. Quand nous percevons à l'aide de nos sens, c'est comme si la nature nous était filtrée. Tout ce qui est contradictoire en elle est retenu par le filtre, et la nature nous est livrée de manière à constituer un système unitaire. Mais dès l'instant où l'on franchit le seuil et où l'on se sert de ce qui appartient à la réalité pour aussi expliquer la nature – les esprits élémentaires ou les influences exercées sur les âmes humaines, qui peuvent aussi se diriger sur la nature –, dès cet instant, on n'est plus en mesure de parler, même pour la

nature, d'un système unitaire, et il faut bien, d'un autre côté, prendre clairement conscience du fait que l'on a affaire à l'intervention d'individualités se combattant les unes les autres, ou se soutenant et se renforçant les unes les autres.

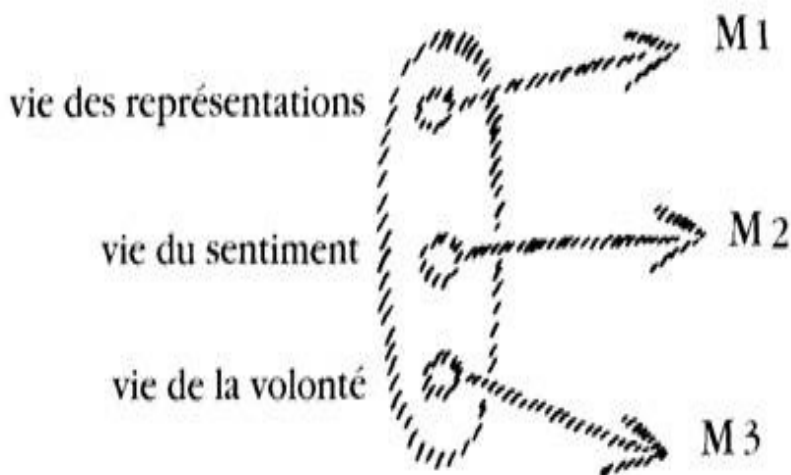
Dans le monde élémentaire, nous trouvons des êtres tels que les gnomes, ou esprits de la terre, les ondines, ou esprits de l'eau, les sylphes, ou esprits de l'air ; des êtres du type des salamandres, ou esprits du feu. Tous existent bel et bien. Mais ils ne sont pas de nature à former ensemble un régiment unitaire. En revanche, ces différents règnes de gnomes, d'ondines, de sylphes et de salamandres sont, d'une certaine manière, indépendants ; ils ne travaillent pas seulement en rangs bien ordonnés, à partir d'un système unique, mais se combattent aussi les uns les autres. Leurs intentions n'ont a priori rien à voir les unes avec les autres, mais ce qui se fait se fait par un concours d'intentions qui peut prendre les formes les plus diverses. Si l'on connaît ces intentions, on voit alors qu'interviennent conjointement, dans ce qui se présente, disons par exemple, des esprits du feu et des ondines. Mais il ne faut pas croire que derrière eux se tient encore une autre entité, qui leur donne certains ordres.

Cette forme de pensée est très répandue à l'époque actuelle, et des philosophes comme Wundt [{168}](#), par exemple – dont Fritz Mauthner [{169}](#) a dit non sans raison : « Une autorité par la grâce de son éditeur », et il fut une autorité quasiment pour le monde entier avant la guerre – visent à saisir en une unité tout ce qui vit dans l'âme humaine, la vie des représentations, la vie des sentiments, la vie de la volonté, parce qu'ils disent : L'âme est une unité, donc tout cela doit faire partie d'une unité, d'un système commun. Mais ce n'est

justement pas le cas, et ces divergences importantes dans la vie humaine que découvre justement la psychologie analytique n'apparaîtraient pas si notre vie de représentation ne ramenait pas, derrière le seuil, à de tout autres régions, où des individualités différentes influencent respectivement la vie de nos représentations, celle de notre sentiment et celle de notre volonté.

Cela est si étrange ! Voyez-vous, si nous avons l'entité humaine (voir dessin, l'ovale) et dans cette entité humaine, la vie des représentations, la vie du sentiment et la vie de la volonté (trois cercles), un systématicien tel que Wundt ne peut alors se représenter autrement les choses qu'en y voyant un système unique.

Pourtant, la vie des représentations conduit dans un monde (M1), la vie des sentiments dans un autre monde (M2) et la vie de la volonté encore dans un autre monde (M3). L'âme humaine est justement là pour former une unité à partir de ce qui, dans le monde préhumain – pour l'instant, au moins, préhumain – est une triade.



Or il faut compter avec toutes ces choses dès qu'entrent en ligne de compte, pour l'évolution historique de l'humanité, les impulsions qui seront un jour incorporées à cette évolution historique.

J'ai dit, au cours de ces exposés [{170}](#), que chacune des périodes de l'époque postatlantéenne avait sa mission particulière. J'ai décrit dans ses grandes lignes la mission de la cinquième période postatlantéenne, en indiquant qu'une première tâche de l'humanité dans cette période est déjà de se confronter à l'impulsion du mal dans l'évolution du monde. Nous avons diversement discuté de ce que cela signifie. Cela ne peut se faire autrement que par le fait que les forces qui, lorsqu'elles apparaissent au mauvais endroit, apparaissent alors comme étant le mal, soient maîtrisées au profit de

l'humanité par les efforts des hommes de la cinquième période postatlantéenne, de sorte que l'humanité soit en mesure de réaliser à l'aide de ces forces du mal quelque chose de favorable pour l'avenir de toute l'évolution du monde. En cela, la mission de cette cinquième période postatlantéenne sera particulièrement difficile.

Car, voyez-vous, un grand nombre de tentations attendent l'humanité. Et quand, progressivement, les puissances du mal apparaissent, l'homme peut naturellement être beaucoup plus enclin à s'abandonner au mal dans tous les domaines, que d'engager le combat pour mettre au service de la bonne évolution du monde ce qui lui apparaît comme étant le mal. Et pourtant il faut que, jusqu'à un certain degré, le mal soit mis au service de la bonne évolution du monde. Sans cela, il ne serait pas possible d'entrer dans la sixième période postatlantéenne, qui aura ensuite une tout autre mission, qui aura pour mission de surtout laisser vivre l'humanité, malgré le fait qu'elle sera encore liée à la terre, dans une contemplation constante du monde spirituel, dans des impulsions spirituelles. Et c'est justement en lien avec cette mission à l'égard du mal qu'une certaine sorte d'obscurcissement personnel peut se produire pour les hommes.

Or nous savons que, depuis 1879, les esprits des ténèbres les plus proches des hommes, qui appartiennent au règne des anges, évoluent dans le règne même des hommes, parce qu'ils ont été précipités du monde spirituel dans le règne des hommes et qu'ils sont maintenant présents dans les impulsions des hommes et agissent à travers ces impulsions. Je disais que du fait, justement, que des êtres aussi proches de l'homme agissent parmi eux de manière invisible, et que

l'homme est empêché par l'intervention des forces du mal de reconnaître le spirituel avec sa raison – car telle est, en lien avec cet état de fait, la mission de la cinquième période postatlantéenne –, de ce fait, justement, beaucoup d'occasions sont données à la cinquième période postatlantéenne de se laisser aller à de sombres erreurs, etc.

Il faut en quelque sorte que l'homme se donne la peine, dans cette cinquième période postatlantéenne, de saisir le spirituel avec sa raison. Car le spirituel se manifeste déjà. Du fait que les esprits des ténèbres ont été vaincus en 1879, toujours plus de sagesse spirituelle pourra se déverser ici-bas depuis le monde spirituel. Les esprits des ténèbres n'auraient pu faire obstacle à ce déversement que s'ils étaient restés en haut, dans les règnes spirituels. Ils ne peuvent pas, désormais, empêcher ce déversement de sagesse spirituelle ; mais ils peuvent, en revanche, créer la confusion et obscurcir les âmes. Et nous avons déjà décrit en partie quelles occasions sont saisies pour un tel obscurcissement [{171}](#). Nous avons déjà indiqué quelles dispositions sont prises pour empêcher les hommes de recevoir la vie spirituelle.

Tout cela ne peut évidemment donner lieu à des lamentations ou à quoi que ce soit de ce genre, mais à une intensification de la force et de l'énergie de l'âme humaine pour le spirituel. Car si l'homme atteint, dans cette cinquième période postatlantéenne, ce qui peut être atteint par l'incorporation des forces du mal dans un bon sens, il atteint alors en même temps quelque chose d'immense : alors cette cinquième période postatlantéenne saura pour l'évolution de l'humanité quelque chose qu'elle tirera de notions plus grandes que n'importe quelle autre période postatlantéenne, et même

que n'importe quelle autre période antérieure de l'évolution terrestre. Le Christ, par exemple, est apparu à la quatrième période postatlantéenne, à travers le Mystère du Golgotha ; mais ce n'est qu'à la cinquième période postatlantéens qu'il devient assimilable pour la raison humaine.

Dans la quatrième période postatlantéenne, les hommes ont pu comprendre qu'ils avaient, dans l'impulsion christique, quelque chose qui les mène au-delà de la mort, en tant qu'âmes ; cela est devenu suffisamment clair avec le christianisme paulinien. Mais une chose encore plus significative arrivera pour l'évolution de la cinquième période postatlantéenne, dans laquelle les hommes devront reconnaître qu'ils possèdent en Christ l'aide dont ils ont besoin pour transformer les forces du mal en bien. Or une chose est liée à cette particularité de la cinquième période postatlantéenne, une chose qu'il faut chaque jour de nouveau graver en son âme, qu'il ne faut surtout pas oublier, bien que l'homme soit particulièrement disposé à oublier cette chose qui dit que l'homme doit être dans cette cinquième période postatlantéenne un combattant en quête du spirituel ; il doit faire l'expérience que ses forces se relâchent s'il n'en tient pas en permanence les rênes pour conquérir le monde spirituel.

L'homme est confronté au plus haut point à sa liberté, en cette cinquième période postatlantéenne ! C'est une épreuve qu'il doit traverser. Et tout ce qui affecte les hommes en cette cinquième période postatlantéenne doit être examiné à la lumière de l'idée de la liberté humaine. Car si les forces des hommes se relâchaient, tout pourrait tourner au désastre. L'homme n'est pas en position, en cette cinquième période, d'être mené comme un enfant. Si certaines confréries se fixent en quelque sorte pour idéal de mener les hommes comme des

enfants, comme ils furent encore menés durant la troisième période postatlantéenne et la quatrième, alors ces confréries ne font pas ce qui est juste ; elles ne font absolument pas ce qui doit en fait se produire pour l'évolution de l'humanité.

Signaler aux hommes le monde spirituel d'une manière telle qu'il est laissé à la liberté de l'homme d'accepter ou de refuser ce monde spirituel, c'est ce que doit constamment se fixer comme attitude celui qui, aujourd'hui, parle du monde spirituel. Voilà pourquoi, en cette cinquième période, certaines choses peuvent seulement être *dites* ; mais *dire* est maintenant aussi important que ce que fut autre chose en d'autres périodes. Je veux vous en donner un exemple.

Communiquer des vérités est ce qui importe le plus à notre époque. Les hommes doivent aller dans ce sens, sur la base de leur liberté. Il ne faudrait pas, en fait, aller plus loin que de présenter, de communiquer les vérités. Le reste devrait en découler par libre décision, en découler de la même manière que le font les décisions que l'on prend à partir de l'impulsion du plan physique. Cela se rapporte aussi aux choses qui ne peuvent être guidées et menées qu'à partir du monde spirituel lui-même.

Nous nous comprendrons tout de suite mieux, si nous apportons quelques précisions. Dans la quatrième période postatlantéenne, d'autres choses que la simple parole, la simple information, entraient encore en ligne de compte. Qu'est-ce qui entraît alors en ligne de compte ? Prenons un cas précis ; l'île d'Irlande, comme nous l'appelons aujourd'hui, a des caractéristiques toutes particulières. Cette île d'Irlande se distingue par certaines choses du reste de la terre. Chaque région de la terre se distingue des autres ; cela n'a donc rien

d'exceptionnel. Je voudrais seulement mettre en évidence aujourd'hui la différence relativement importante que présente l'Irlande, en comparaison d'autres régions du monde. Dans l'évolution de la terre, on peut – comme vous le voyez déjà en lisant ma *Science de l'occulte* {172} – revenir en arrière et constater diverses influences, divers événements dans les faits que l'on peut aller chercher dans le monde spirituel.

Vous savez, par *la Science de l'occulte*, ce qu'il en est des choses quand on remonte jusqu'à ce qu'on appelle l'époque lémurienne, vous savez tout ce qui est arrivé depuis l'époque lémurienne, comment les choses se sont développées. Or, j'ai attiré hier votre attention sur le fait que la terre, dans son ensemble, doit être considérée comme un organisme et que, selon les territoires, elle rayonne différemment sur ses habitants. Ce rayonnement exerce une influence toute particulière sur le double dont je vous ai parlé hier. Autrefois l'humanité qui a connu l'Irlande a exprimé sous forme de contes de fées, de légendes, les caractéristiques toutes particulières de ce pays.

Je dirais qu'on a connu une légende ésotérique, qui rendait compte de la nature de l'Irlande au sein de l'organisme terrestre. On disait que l'humanité avait été jadis chassée du Paradis, parce que Lucifer y avait séduit les hommes ; et qu'elle fut alors dispersée dans le reste du monde. Mais ce restant du monde existait déjà au temps où l'humanité fut chassée du Paradis. On distingue donc – comme on dit dans cette sorte de conte de fées, de légende – on distingue donc le Paradis, qui contient Lucifer, du reste du monde dans lequel l'humanité fut expulsée. Mais avec l'Irlande, il n'en va pas de même, elle n'appartient pas dans le même sens au reste de la

terre, parce qu'avant que Lucifer soit entré au Paradis, une image du Paradis s'était formée sur terre et cette image est devenue l'Irlande.

Comprenez bien : l'Irlande est ce morceau de la terre qui n'a pas part à Lucifer, avec lequel Lucifer n'a pas de rapport. L'élément qui a dû être détaché du Paradis, pour que se forme son reflet terrestre, aurait pu empêcher que Lucifer ne puisse entrer au Paradis. L'Irlande était donc interprétée comme étant tout d'abord un morceau détaché de la partie du Paradis qui aurait empêché Lucifer d'entrer au Paradis. Lucifer a pu y entrer une fois seulement que l'Irlande a été détachée du Paradis.

Cette légende ésotérique que je vous ai présentée de manière fort incomplète est très belle. Elle a été pour beaucoup d'hommes l'explication de la mission toute particulière de l'Irlande pendant des siècles. Dans le premier Drame-Mystère {173} que j'ai écrit, vous trouvez déjà ce qui est tant raconté par ailleurs : comment la christianisation de l'Europe est partie de moines irlandais. Quand Patrick {174} a introduit le christianisme en Irlande, le christianisme a conduit là-bas à la plus haute piété. Interprétant dans un autre sens la légende dont nous venons de parler, on appela même l'Irlande, que les Grecs avaient appelée *Ierne* et les Romains *Ivernia* – en ces temps où les forces du christianisme européen, dans ce qui était justement ses meilleures impulsions, partaient d'Irlande, d'hommes irlandais initiés avec amour au christianisme –, on appela l'Irlande, en raison de la piété qui régnait là-bas dans les couvents chrétiens, l'île des saints. Cela tient au fait qu'en Irlande, les forces dont j'ai parlé, ces forces liées au territoire qui, remontant de la terre, se saisissent du

double de l'homme sont les meilleures du monde.

Vous direz : il faudrait alors qu'il y ait en Irlande les meilleurs hommes du monde ! Mais il n'en est tout de même pas ainsi sur terre. Dans chaque contrée immigreront des hommes d'ailleurs, ils y ont leurs descendants, etc. Donc l'homme n'est pas seulement le produit du morceau de terre sur lequel il se tient. Le caractère de l'homme peut même être en contradiction avec ce qui remonte de la terre. On n'est pas en droit de citer comme une caractéristique de l'organisme terrestre en un certain territoire ce qui se développe réellement en l'homme. Une fois de plus, on ne ferait alors que s'abandonner au monde des illusions.

Mais quelque chose comme ce que je vous ai évoqué aujourd'hui – que l'Irlande est une terre toute particulière –, cela, nous pouvons le dire aujourd'hui. D'une telle affirmation devrait découler l'un des nombreux facteurs qui peuvent conduire aujourd'hui, d'une manière fructueuse, à des idées sociales et politiques. Ce que je viens de dire de l'Irlande est un facteur. L'on devrait compter avec de tels facteurs. Il faudrait assembler tout cela. Il faudrait que cela soit une science de la formation des conditions qui sont celles des hommes sur la terre.

Avant qu'il n'en soit ainsi, on n'arrivera à rien de véritablement salubre dans l'organisation des affaires publiques. Ce qui peut être dit à partir de ce que l'on découvre dans le monde spirituel devrait passer dans les mesures que l'on prend. C'est pourquoi j'ai dit maintenant, dans des conférences publiques [{175}](#), qu'il était important que tous ceux qui étaient impliqués dans des affaires publiques, les hommes d'Etat, etc., en prennent connaissance ; car c'est

uniquement par là qu'ils maîtriseront la réalité. Mais ils ne l'ont pas fait jusqu'à présent et ils ne le font toujours pas. Cela n'en reste pas moins une nécessité.

Dans la situation actuelle, conformément aux tâches de la cinquième période postatlantéenne, l'important est dans le fait de dire, de communiquer ; car avant que la chose dite ne devienne action, des décisions doivent être prises, comme sont prises les décisions à partir des impulsions du plan physique. Il en était autrement dans les temps anciens ; on pouvait encore faire autrement.

À un moment déterminé de la troisième période postatlantéenne, une certaine confrérie a pris l'initiative d'envoyer un grand nombre de colons d'Asie mineure dans l'île d'Irlande. Les colons qui y furent installés à cette époque étaient originaires de la même région d'Asie que plus tard le philosophe Thalès {176}. Lisez ce qui est écrit dans mes *Énigmes de la philosophie* au sujet de la philosophie de Thalès {177}. Thalès provenait de la même région, mais à une période plus tardive ; en effet, il n'est né que dans la quatrième période postatlantéenne. Or, déjà bien avant, les initiés avaient envoyé en Irlande des colons provenant de ce milieu, de toute cette substance spirituelle dont était issu plus tard le philosophe Thalès. Pourquoi ? Parce qu'ils connaissaient la particularité de cette région d'Irlande. Ils avaient connaissance de ce qu'évoquait la légende ésotérique dont je vous ai parlé.

Ils savaient que les forces qui remontent de la terre en traversant le sol irlandais agissent sur les hommes de manière à ce que ceux-ci en soient peu influencés dans le sens de l'intellectualité, peu influencés dans le sens de l'égoïsme, peu influencés dans le sens de la capacité à prendre des décisions.

Les initiés qui envoyèrent là-bas ces colons le savaient très bien, et ils sélectionnèrent des personnes qui, par leurs dispositions karmiques particulières, paraissaient appropriées à une exposition aux influences spécifiques de l'île d'Irlande. Aujourd'hui, il existe encore en Irlande des descendants de cette ancienne population qui, à l'époque, avait été transplantée là depuis l'Asie mineure et qui devait se développer de façon que ne s'épanouisse pas la moindre intellectualité, le moindre entendement, la moindre capacité de décision, mais que se développent en revanche de manière remarquable certaines caractéristiques particulières du cœur.

Par là avait été préparé de longue date ce qui s'est imposé ensuite en Irlande sous la forme d'une propagation pacifique du christianisme, et ce glorieux développement que connut le christianisme en Irlande, qui, par son rayonnement, a impulsé ensuite la christianisation de l'Europe. Cela avait été préparé de longue date. Les compatriotes du futur Thalès y envoyèrent des gens qui s'avérèrent ensuite qualifiés pour devenir des moines capables d'agir de la manière dont je l'ai indiqué.

De telles choses se pratiquaient beaucoup dans les temps anciens, et quand, dans l'histoire exotérique extérieure, vous trouvez présenté par des historiens qui n'y entendent rien – mais qui peuvent évidemment avoir beaucoup d'entendement, car l'entendement se ramasse à la pelle aujourd'hui –, quand vous trouvez présentées par de tels historiens les colonisations des Anciens, vous devez toujours avoir clairement à l'esprit qu'il y avait une profonde sagesse dans de telles colonisations ; elles étaient dirigées et conduites en prenant partout en considération ce qui devait avoir lieu à l'avenir, en prenant en compte, à l'époque en question, les particularités de l'évolution

terrestre.

C'était une autre manière d'implanter la sagesse spirituelle dans le monde. Mais aujourd'hui, celui qui suit le juste chemin ne devrait pas s'y prendre de cette façon ; il ne devrait pas simplement imposer quelque chose aux gens contre leur volonté, pour diviser la terre en différentes parties, mais il doit agir de manière à dire la vérité aux gens, qui doivent ensuite se déterminer eux-mêmes d'après elle.

Vous voyez esquissé de cette manière un progrès essentiel qui se dessine de la troisième à la quatrième, puis à la cinquième période postatlantéenne. Il faut examiner une telle chose avec grand soin. Et il faut regarder comment cette impulsion de la liberté doit se frayer sa voie à travers tout ce qui domine la cinquième période postatlantéenne. Car c'est justement contre cette liberté de l'âme que s'insurge cet adversaire dont je vous ai dit qu'il accompagne l'être humain comme un double, depuis quelque temps avant sa naissance jusqu'à la mort, et qui doit quitter l'homme au moment de la mort, avant la mort. Si l'on se trouve sous cette influence qui agit directement avec le double, il en sort toutes sortes de choses qui peuvent déjà sortir durant la cinquième période postatlantéenne, mais qui ne sont pas adaptées à cette cinquième période postatlantéenne de manière à ce que cela lui donne la possibilité d'accomplir sa mission d'une façon telle que, dans le combat contre le mal, la transformation du mal en bien s'opère jusqu'à un certain degré.

Songez à ce qu'il y a, en fait, derrière toutes les situations dans lesquelles l'homme de la cinquième période postatlantéenne se trouve placé. Chaque fait doit être éclairé de la juste manière, et doit être compris. Car là où agit

fortement le double dont j'ai parlé hier, on agit aussi à l'encontre de la véritable tendance de la cinquième période postatlantéenne. Seulement l'humanité n'en est pas encore au point de pouvoir évaluer correctement les faits ; en particulier depuis ces trois tristes dernières années, l'humanité n'est absolument pas en mesure d'évaluer correctement les faits d'une manière ou d'une autre.

Prenez un fait apparemment très éloigné de ce que j'ai traité aujourd'hui. Une très grosse forge devait charger des dizaines de milliers de tonnes de fonte dans les wagons d'un train. À cet effet, on embaucha évidemment un certain nombre d'ouvriers. Soixante-quinze personnes devaient s'atteler à ce travail et il s'avéra que chacun pouvait charger douze tonnes et demie par jour ; donc soixante-quinze personnes à douze tonnes et demie chacune.

Or il existe un homme qui attachait plus d'importance au double qu'à ce qui doit être conquis pour l'âme humaine au cours de la cinquième période postatlantéenne dans le sens d'un progrès de l'humanité. Il s'agit de Taylor [{178}](#). Il demanda tout d'abord aux fabricants s'ils ne croyaient pas qu'un seul homme pouvait charger beaucoup plus que douze tonnes et demie par jour. Les fabricants pensèrent qu'un ouvrier pouvait charger tout au plus dix-huit tonnes. Taylor répondit : Alors nous allons faire quelques expériences ; expérimentons donc.

Taylor se mit à expérimenter sur les hommes. Ce qui est de l'ordre de la machine est de cette manière transféré à la vie sociale de l'homme. L'intention était donc d'expérimenter sur les hommes ! Il fit des expériences pour vérifier si, comme le disaient les hommes de pratique qu'étaient les fabricants, un

homme pouvait charger tout au plus dix-huit tonnes par jour. Il instaura des pauses qu'il calcula en fonction de la physiologie, de telle manière qu'un ouvrier pouvait récupérer durant ces pauses juste autant de forces qu'il en avait dépensées auparavant.

Il s'avéra évidemment qu'il n'en allait pas de la même manière pour tout le monde. Taylor prit alors – vous savez, en mécanique, cela n'a pas d'importance, on prend la moyenne arithmétique, mais chez l'homme, on ne peut pas prendre la moyenne arithmétique, parce que chaque homme a sa façon légitime d'exister –, Taylor, cependant, prit des moyennes arithmétiques, c'est-à-dire qu'il sélectionna les ouvriers qui dans leur ensemble fonctionnaient avec des pauses rationnelles, et il leur accorda ces pauses rationnelles. Les autres, qui ne pouvaient pas reconstituer leurs forces dans ces pauses, furent tout simplement renvoyés. Il s'avéra alors que ceux qui avaient été choisis par sélection, s'ils récupéraient totalement durant leurs pauses, pouvaient charger chacun quarante-sept tonnes et demie !

Ils ont appliqué le mécanisme de la théorie darwinienne [{179}](#) à la vie ouvrière : ceux qui ne sont pas aptes sont éliminés et ceux qui sont aptes sont sélectionnés. Ceux qui sont aptes sont ceux qui, par une utilisation appropriée des pauses, peuvent charger non pas un maximum de dix-huit tonnes comme on l'avait supposé au préalable, mais de quarante-sept tonnes et demie. Mais les ouvriers aussi ont de quoi être satisfaits de cette façon de procéder ; car on économise énormément de cette manière, si bien qu'il fut possible d'augmenter de soixante pour cent le salaire de ces ouvriers. Donc on fait des élus de ceux qui sont les plus adaptés à la lutte pour l'existence et que l'on a choisis de cette

manière, par sélection ; et qui plus est, on en fait des gens très satisfaits. Par contre... ceux qui ne sont pas aptes peuvent mourir de faim !

C'est le début d'un principe ! On prête peu d'attention à de telles choses, parce qu'on ne les éclaire pas à partir d'un point de vue supérieur. Mais il faut les éclairer à partir d'un point de vue supérieur. Aujourd'hui, il s'agit encore simplement d'appliquer à la vie humaine des représentations erronées de la science de la nature. Mais l'impulsion subsiste. Et ensuite, cette impulsion est appliquée aux vérités occultes qui nous viennent au cours de la cinquième période postatlantéenne. Le darwinisme ne contient aucune vérité occulte ; mais son application conduirait pourtant déjà à de grandes abominations : l'application de la conception darwinienne dans le contexte de l'expérimentation directe sur l'homme.

Mais si vraiment des vérités occultes s'ajoutent à cela, des vérités comme elles doivent être dévoilées au cours de la cinquième période postatlantéenne, on obtiendrait de cette façon un pouvoir immense sur les hommes, mais seulement du fait que l'on choisit toujours ceux qui sont les plus aptes. Or on ne ferait pas que sélectionner ceux qui sont les plus aptes, mais du fait que l'on s'efforcerait de trouver une certaine invention occulte pour rendre toujours plus aptes ceux qui sont aptes – on en viendrait de ce fait à de terribles abus de pouvoir qui agiraient exactement à l'encontre de la bonne tendance de la cinquième période postatlantéenne.

Je n'ai voulu citer des situations telles que celles que je viens de vous décrire que pour vous montrer comment se présentent à leurs débuts des intentions qui embrassent l'avenir, et comment il faut éclairer ces choses à partir de

certain points de vue supérieurs. Nous avons à présent pour tâche d'indiquer la prochaine fois les trois ou quatre grandes vérités auxquelles doit parvenir la cinquième période postatlantéenne. Cela permettra de montrer comment il peut être mésusé de ces vérités si elles ne sont pas utilisées au sens de la véritable bonne tendance de cette période et si, au lieu de cela, on satisfait avant tout aux conditions du double comme les défendent les confréries qui veulent mettre à la place du Christ une autre entité.

LES ÊTRES SPIRITUELS INDIVIDUELS ET LE FONDEMENT UNITAIRE DU MONDE

Troisième conférence

Dornach, 25 novembre 1917

Afin de compléter tel ou tel point, je voudrais aujourd'hui rattacher quelques réflexions aux différentes considérations auxquelles nous nous sommes livrés. Si vous suivez attentivement notre époque, vous pourrez effectivement remarquer de temps en temps que l'on sent comment on ne peut plus trouver aujourd'hui, dans les pensées, les sentiments et les impulsions dans lesquelles les hommes ont puisé pendant de longues périodes de l'histoire, ce par quoi « on est allé si merveilleusement loin » – comment on ne peut plus trouver là ce qui peut aider à franchir le seuil d'un avenir très proche. Hier, un de nos membres m'a glissé dans la main un numéro du *Frankfurter Zeitung* de mercredi dernier, 21 novembre 1917.

Un homme très savant s'y exprime [{180}](#) – ce doit être un homme très savant, puisque son nom est précédé non seulement du signe de docteur en philosophie, mais aussi du signe de docteur en théologie, qui à son tour est précédé du titre de professeur ; il est donc professeur, docteur en théologie et docteur en philosophie, donc évidemment un homme très intelligent. Il a écrit un article qui traite de toutes sortes de besoins spirituels actuels. L'article comprend un passage qui dit ceci : « L'expérience de l'Être qui se tient derrière les choses se passe de la consécration pieuse ou de l'évaluation religieuse, car elle est elle-même religion. Il ne s'agit pas de l'appréhension par le sentiment ou par la pensée

d'un contenu individuel propre, mais du grand principe irrationnel qui se tient caché derrière toute existence. Celui qui s'y frotte de telle sorte qu'il en jaillit l'étincelle divine fait une expérience qui revendique un caractère primordial et veut s'appeler une « expérience originelle ». Cette expérience unit l'être qui la vit à tout ce qui est animé par le même courant de vie, et lui confère, pour employer le terme favori de l'époque moderne, un sentiment cosmique de son existence. »

Pardonnez-moi, chers amis, je ne vous lis pas cela pour éveiller en vous des représentations extraordinaires à propos de ces phrases nébuleuses, mais pour vous présenter un symbole de notre temps : « Une religiosité cosmique est en devenir parmi nous, et la force avec laquelle on aspire à une telle religiosité se lit à l'expansion sensible du mouvement théosophique, qui entreprend de découvrir et de dévoiler les cycles de cette vie cachée aux sens. » – Il est difficile de se glisser dans tous ces concepts brumeux, mais, n'est-ce pas, en tant que symbole de notre temps, c'est tout de même une curiosité. Notre auteur poursuit : « Il s'agit, à propos de cette piété cosmique, non pas d'une mystique quiétiste, qui commence par une indifférence au monde et se termine dans la contemplation, mais de quelque chose qui est en train d'être recueilli dans le flot tumultueux du devenir et qui produit des remous toujours nouveaux » – et ainsi de suite.

De telles phrases ne permettent vraiment pas de nourrir des pensées très intelligentes ! Mais comme il est écrit au début *Professor, Dr theol. und Dr phil.*, il faut naturellement les considérer comme quelque chose d'intelligent, sinon on découvrirait, à travers les balbutiements de ces quelques tirades embrouillées, que ce savant n'avance plus sur la voie qu'il a parcourue jusque-là et qu'il ne peut tout de même pas

s'empêcher, aujourd'hui, de signaler l'existence de quelque chose qui ne lui paraît pas totalement dépourvu de perspectives.

Il n'y a pas de quoi être ravi à la lecture de ce genre de littérature, et cela ne doit surtout pas nous bercer de l'illusion qu'une fois encore une personnalité d'un bord quelconque aurait remarqué qu'il y a tout de même quelque substance derrière le mouvement de la science spirituelle. Ce serait même très dommageable. Car ceux qui écrivent ce genre de phrases ont aussi tendance, parfois, à s'en satisfaire. Avec ces notions brumeuses, ils attirent l'attention sur quelque chose qui veut pénétrer dans le monde, et en même temps ils font partie de ceux qui sont vraiment beaucoup, beaucoup trop paresseux pour s'engager dans une étude sérieuse de la science de l'esprit, comme il est nécessaire de la mener, et pour se pencher sur ce qui doit vraiment arriver et qui doit saisir les esprits des hommes – si ce qui se relie à la réalité doit s'unir si intimement au flux du devenir de notre temps qu'il peut en naître quelque chose de salutaire.

Il est évidemment plus facile de parler de « flot tumultueux » et de « sentiments cosmiques » que de se pencher sérieusement sur ces choses qui – exigées par les signes du temps – doivent actuellement être annoncées à l'humanité. C'est pourquoi il me paraît nécessaire de dire juste maintenant, ici, les choses qui ont été présentées et continueront à être présentées dans les conférences publiques [{181}](#), en soulignant bien la différence qui existe entre ce qui est mort, qui n'est plus viable, qui a mené à ces temps catastrophiques, et ce qui doit véritablement saisir l'âme humaine si un pas quelconque doit être fait en avant.

Avec l'ancienne sagesse par laquelle les hommes sont entrés dans notre époque, on peut organiser des milliers de congrès, des congrès mondiaux et des congrès nationaux et tout ce qu'on veut, on peut créer des milliers et des milliers d'associations, mais il faut bien se rendre compte que ces milliers de congrès, ces milliers d'associations ne donneront rien si le sang spirituel vivant de la science de l'esprit ne les irrigue pas. Ce qui manque aujourd'hui aux hommes, c'est le courage de s'engager dans une véritable investigation du monde spirituel.

Aussi curieux que cela paraisse, il ne faudrait, par exemple, rien d'autre, tout d'abord, que faire un premier pas, en diffusant le plus largement possible le petit texte *la Vie humaine selon la science de l'esprit* {182} et on aurait, par là, réalisé autre chose, en suscitant un savoir sur le rapport entre l'homme et l'ordre cosmique. C'est sur ce savoir justement que ce texte attire l'attention. Il y est montré comment la terre modifie chaque année ses états de conscience, etc. Or justement, ce qui est énoncé dans cette conférence et dans ce petit texte, est énoncé en pleine considération des besoins de notre temps. Assimiler ce contenu signifierait bien plus que tout ce verbiage sans consistance sur les sentiments cosmiques et sur l'entrée dans un quelconque « flot tumultueux » et que sais-je encore – je viens de vous lire ces choses ; il m'est impossible de les répéter parce qu'elles sont trop dépourvues de sens dans leur formulation.

Cela n'empêche pas, évidemment, d'être attentif à ces choses, car elles sont essentielles. Ce sur quoi je veux attirer l'attention, c'est que nous ne devons pas nous laisser embrouiller l'esprit, que nous devons être clairs, que la clarté

la plus extrême s'impose si nous voulons agir pour la science de l'esprit d'orientation anthroposophique.

Une fois encore, je voudrais indiquer que l'humanité est à la veille, en cette cinquième période postatlantéenne, de s'engager dans une manière particulière de traiter certaines grandes questions existentielles qui étaient, d'une certaine façon, restées obscurcies par la sagesse des temps, jusqu'à nos jours. Je l'ai déjà indiqué {183}. L'une de ces grandes questions existentielles peut être décrite en disant qu'il faut essayer de mettre l'élément spirituel éthérique au service de la vie pratique extérieure. – J'ai attiré votre attention sur le fait {184} que la cinquième période postatlantéens devra résoudre le problème de la manière dont les états d'âme des hommes, le mouvement des états d'âmes humains, peut se transmettre aux machines en un mouvement ondulatoire.

Il s'agira de comprendre comment l'homme doit être mis en relation avec ce qui, nécessairement, deviendra de plus en plus mécanique. C'est pourquoi j'ai attiré l'attention ici, il y a huit jours {185}, sur la manière extérieure dont cette mécanisation est considérée par une certaine partie de notre surface terrestre. Je vous ai présenté un exemple montrant comment, à partir du mode de pensée américain, l'on tente d'étendre à la vie humaine elle-même ce qui est de l'ordre de la machine. J'ai cité cet exemple des pauses que l'on veut mettre à profit de telle sorte qu'un certain nombre d'ouvriers deviennent capables de charger, au lieu d'un tonnage beaucoup plus faible, jusqu'à près de cinquante tonnes chacun : il suffit seulement de vraiment introduire dans la vie le principe darwinien de sélection.

Dans de tels cas, il existe une volonté de coupler la force

humaine et la force des machines. Il ne faut pas traiter ces manifestations comme si on devait les combattre. Ce serait une façon de voir totalement erronée. Ces choses ne manqueront pas d'arriver. Il s'agit seulement de savoir si elles seront mises en œuvre, dans le cours de l'histoire du monde, par des personnes qui ont une connaissance approfondie et désintéressée des grands buts du devenir terrestre et qui donnent forme à ces choses pour le salut de l'humanité, ou si elles seront mises en œuvre par ces groupes de personnes qui ne font que les exploiter dans le sens d'un égoïsme personnel ou d'un égoïsme de groupe.

C'est de cela qu'il s'agit. L'important, en ce cas, n'est pas le « quoi » car le « quoi » viendra à coup sûr ; mais c'est le « comment », comment on s'attaque aux choses. Car le « quoi » est tout simplement conforme à l'évolution du monde. Souder, forger ensemble la nature humaine avec la nature mécanique sera pour le reste de l'évolution terrestre un problème important.

En pesant bien mes mots, j'ai attiré plusieurs fois l'attention, aussi dans des conférences publiques, sur le fait que la conscience de l'homme est liée à des forces de déconstruction. À deux reprises, je l'ai dit dans des conférences publiques à Bâle {186} : à l'intérieur de notre système nerveux, nous mourons. Ces forces, ces forces mourantes, deviendront de plus en plus puissantes. Et la liaison sera établie entre les forces mourantes à l'intérieur de l'homme, qui sont apparentées aux forces électriques, magnétiques, et les forces extérieures des machines. L'homme pourra en quelque sorte diriger ses intentions, ses pensées, à l'intérieur des forces des machines. Des forces encore inconnues vont être découvertes dans la nature humaine, des

forces qui agissent sur les forces électriques et magnétiques extérieures.

C'est le premier problème : la réunion de l'homme et du mécanisme, et il devra prendre toujours plus d'ampleur à l'avenir. Le second problème réside dans ce qui appellera à l'aide les moyens spirituels. Cela ne pourra toutefois se faire que quand les temps seront mûrs, et qu'un nombre suffisant de personnes y aura été préparé de la bonne manière. Mais il adviendra nécessairement que les forces spirituelles seront mobilisées pour la maîtrise de la vie, dans le domaine de la maladie et de la mort.

La médecine sera spiritualisée, profondément spiritualisée. De toutes ces choses, des caricatures seront produites par certains milieux ; mais les caricatures montrent seulement ce qui doit vraiment arriver. Une fois de plus, il s'agit du fait que les mêmes milieux que j'ai déjà évoqués à l'occasion de l'autre problème doivent s'attaquer à ce problème-ci d'une manière extérieure, par égoïsme personnel ou par égoïsme de groupe.

Le troisième problème est d'introduire les pensées des hommes dans le devenir de l'espèce humaine, dans la naissance et la procréation {187}. J'ai indiqué {188} comment des congrès ont déjà été tenus à ce sujet, comment on veut même fonder à l'avenir une forme matérialiste de la science de la procréation et de la coopération de l'homme et de la femme en la matière. Toutes ces choses nous renvoient à des processus de la plus haute importance, qui sont en devenir. Aujourd'hui, il est encore facile de dire : comment se fait-il que ceux qui sont au courant de ces choses dans le bon sens ne les appliquent pas ? À l'avenir, on pourra se convaincre de ce qu'il en est d'une telle application, ainsi que des forces inhibitrices

qui sont encore à l'œuvre actuellement quand on veut, par exemple, fonder dans une plus large mesure une médecine spiritualisée ou une économie politique spiritualisée.

Aujourd'hui, on ne peut pas faire mieux que de travailler à ce qu'il soit question de ces choses jusqu'à ce que les hommes les aient suffisamment comprises – les hommes qui sont enclins à les recevoir dans un sens désintéressé. Beaucoup croient aujourd'hui qu'ils le peuvent ; seulement, beaucoup de facteurs existentiels empêchent encore aujourd'hui de le pouvoir, des facteurs qui peuvent seulement être surmontés de la bonne manière si une compréhension de plus en plus profonde commence à s'enraciner et si l'on renonce, au moins pendant un temps, à une application pratique directe à plus grande échelle.

Ces choses se sont toutes développées de telle manière qu'on peut dire que peu a été conservé de ce que recelait, en fait, jusque dans les XIV^e, XV^e siècles, l'ancienne tendance atavique. On parle beaucoup, aujourd'hui, de l'ancienne alchimie ; on se souvient parfois aussi du processus de fabrication de l'homoncule, etc. Ce qui en est dit n'est pas pertinent, la plupart du temps. Le jour où l'on comprendra ce qui peut être dit en référence à la scène de l'homoncule chez Goethe [{189}](#), on sera mieux instruit de ces choses ; car le point fondamental est qu'un brouillard a été répandu sur tout cela depuis le XVI^e siècle. Elles ont été reléguées à l'arrière-plan dans la conscience de l'humanité.

La loi qui règne dans ces choses est la même que celle qui détermine les alternances rythmiques de la veille et du sommeil. Pas plus que l'homme ne peut se passer de sommeil, l'humanité ne pouvait se fermer, en ce qui concerne le devenir

spirituel, à cet endormissement prolongé de la science spirituelle qui règne depuis le XVI^e siècle. Il fallait que l'humanité oublie une fois le spirituel dans un long sommeil, pour qu'il puisse resurgir sous une autre forme. Il faut comprendre de telles nécessités, mais ne pas pour autant se laisser écraser par elles. C'est pourquoi on doit quand même se rendre compte que le temps du réveil est venu maintenant, et qu'il faut collaborer à ce réveil, car les événements sont souvent en avance sur le savoir et on ne comprendra pas les événements qui se produisent autour de nous si l'on ne fait pas l'effort d'accéder à ce savoir.

Je vous ai indiqué à plusieurs reprises que certains groupes de personnes, qui poursuivent de grandes ambitions d'une manière occulte, égoïste, sont à l'œuvre et agissent justement dans la direction que j'ai indiquée plus d'une fois au cours de ces exposés. Il a tout d'abord fallu qu'un certain savoir, au sein de l'humanité, fût relégué au second plan – un savoir qui est désigné aujourd'hui par les mots mal compris d'alchimie, d'astrologie etc. – qu'un certain savoir fût relégué au second plan, fût recouvert d'un long sommeil ; afin que l'homme n'ait plus la possibilité de tirer de son observation de la nature ce qui est de l'ordre de l'âme, afin qu'il soit davantage renvoyé à lui-même. Et pour qu'il éveille ses propres forces intérieures, il a fallu que certaines choses apparaissent tout d'abord sous une forme abstraite. Mais ces choses doivent de nouveau prendre une forme spirituelle concrète.

Trois idées se sont progressivement dégagées au cours du devenir des siècles derniers, et telles qu'elles sont apparues parmi les hommes, ce sont en fait des idées abstraites. Kant leur a donné des noms impropres {190} : Dieu, liberté et immortalité. Goethe leur a donné des noms appropriés {191} :

Dieu, vertu et immortalité.

Si l'on considère les réalités qui sont couvertes par ces trois mots, ce sont absolument les mêmes que celles que l'homme d'aujourd'hui envisage d'une manière plus abstraite, alors qu'elles étaient pensées d'une manière plus concrète jusqu'aux XIV^e, XV^e siècles, mais aussi d'une manière plus matérielle dans l'ancien sens atavique. On expérimentait selon l'ancienne manière ; on essayait en effet, à l'époque, d'observer dans l'expérience alchimiste des processus qui montreraient l'activité de Dieu en train de se dérouler. On essayait de fabriquer la pierre philosophale.

Derrière tout cela, il y a quelque chose de concret. Cette pierre philosophale devait donner à l'homme la possibilité de devenir vertueux, mais cela était pensé dans un sens plutôt matériel. Elle devait aussi conduire l'homme à faire l'expérience de l'immortalité, à se mettre dans un certain rapport avec l'univers, afin qu'il vive en celui-ci ce qui se prolonge au-delà de la naissance et de la mort. Toutes les idées brumeuses à l'aide desquelles on essaie aujourd'hui de comprendre ces choses anciennes ne se recoupent plus avec ce qui était voulu à l'époque. Les choses sont devenues abstraites, et l'humanité moderne a parlé d'idées abstraites.

Elle a voulu comprendre Dieu par la théologie abstraite ; et aussi la vertu, comme étant quelque chose de purement abstrait. Plus elles sont abstraites, plus l'homme moderne aime parler de ces choses ; il en va de même de l'immortalité. On spéculait sur ce qui pouvait être immortel en l'homme. J'ai parlé dans ma première conférence à Bâle [{192}](#) du fait que la science, qui se penche aujourd'hui d'une manière philosophique sur des questions telles que l'immortalité, est

une science affamée, une science sous-alimentée. C'est là seulement une autre manière d'exprimer l'abstraction avec laquelle on cherche à atteindre tout cela.

Mais dans certaines confréries d'Occident, on a encore maintenu le lien avec les anciennes traditions, et l'on essaie de l'appliquer de la manière correspondante afin de le mettre au service d'un certain égoïsme de groupe. Il est nécessaire de signaler ces choses. Bien sûr, quand, partant de ces milieux occidentaux, on parle dans la littérature exotérique officielle, on parle alors aussi de Dieu, de vertu ou de liberté, et d'immortalité dans un sens abstrait. Ce n'est qu'entre initiés que l'on sait que tout cela n'est que spéculation et que toutes ces choses sont des abstractions.

Pour soi-même, on recherche dans des notions beaucoup plus concrètes ce qu'on vise à atteindre à l'aide des formules abstraites de Dieu, de vertu et d'immortalité. Et c'est pourquoi, dans les écoles correspondantes, ces mots sont traduits pour les initiés. On traduit Dieu par or et l'on cherche à découvrir le mystère que l'on peut appeler le mystère de l'or. Car l'or, le représentant de la nature solaire à l'intérieur de la croûte terrestre, renferme un mystère très important. L'or est effectivement, sur le plan matériel, dans un rapport aux autres substances comme l'est, dans les pensées, la pensée de Dieu par rapport aux autres pensées. Il s'agit seulement de savoir comment ce mystère est interprété.

Et cela est en lien avec la manière dont un certain égoïsme de groupe exploite le mystère de la naissance. On s'efforce ici d'obtenir une compréhension véritablement cosmique. L'homme des temps modernes a entièrement remplacé cette compréhension cosmique par une compréhension tellurique.

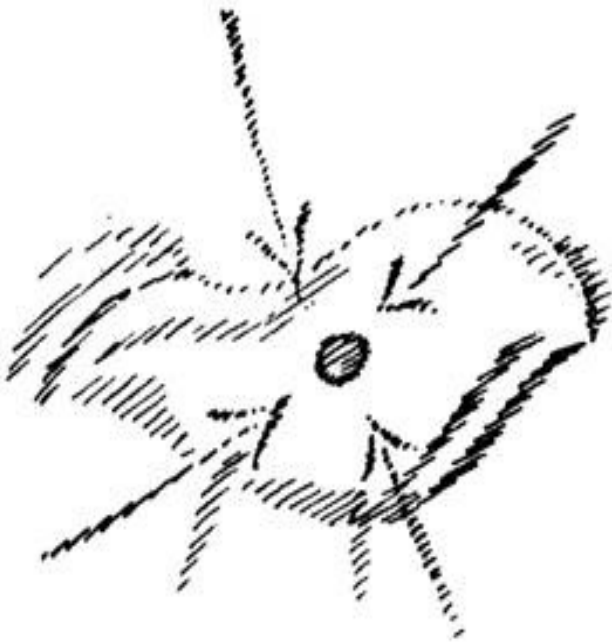
Quand l'homme veut étudier aujourd'hui comment se développe par exemple le germe de vie des animaux ou des hommes, il étudie au microscope ce qui est présent à l'endroit précis de la terre sur lequel il dirige son regard ; il considère que c'est là ce qu'il faut étudier.

Mais il ne peut pas s'agir de cela. On découvrira – et certains milieux ne sont pas loin de le découvrir – que les forces qui sont à l'œuvre ne se trouvent pas là où on dirige son regard de microscope, mais qu'elles viennent du cosmos, de la configuration du cosmos. Lorsqu'un germe de vie se forme, il se forme du fait que, dans l'être vivant dans lequel se développe le germe de vie, agissent des forces – des forces cosmiques – issues de tous les côtés du cosmos. Et lorsqu'une fécondation a lieu, la question est de savoir, pour ce qui doit résulter de cette fécondation, quelles forces cosmiques sont à l'œuvre lors de la fécondation.

On conviendra alors d'une chose dont on ne convient pas encore aujourd'hui. Aujourd'hui on pense : voilà un être vivant, disons une poule. Quand un nouveau germe de vie se forme dans cet être vivant, le biologiste étudie comment l'œuf se développe à partir de cette poule. Il étudie les forces qui, à partir de la poule même, font se développer l'œuf. C'est un non-sens. L'œuf ne se développe pas à partir de la poule. La poule n'est que le substrat ; c'est depuis le cosmos qu'agissent, à l'intérieur de la poule, les forces qui produisent l'œuf sur le terrain qui a été préparé à l'intérieur de la poule.

Le biologiste croit, à propos de ce qu'il voit sous son microscope, que là où se trouve son champ d'investigation microscopique se trouvent aussi les forces qui sont en jeu. Mais ce qu'il voit là dépend des forces des astres qui, en un

point, concourent en une certaine configuration. Et ce n'est qu'à partir du moment où l'on découvre ici l'élément cosmique que l'on découvrira aussi la vérité, la réalité : c'est la magie de l'univers qui forme l'œuf à l'intérieur de la poule.



Mais tout ceci est d'abord en lien avec le mystère du Soleil et, d'un point de vue terrestre, avec le mystère de l'or. Je procède aujourd'hui par allusion, en posant en quelque sorte des jalons ; au cours du temps, les choses nous deviendront plus claires.

Dans ces écoles dont il est question, la vertu n'est pas appelée vertu, mais simplement santé, et l'on s'efforce

d'apprendre à connaître les configurations cosmiques qui sont en rapport avec la guérison et la maladie chez l'homme. En apprenant à connaître les configurations cosmiques, on apprend aussi à connaître les différentes substances qui se trouvent dans la couche superficielle de la terre, les liquides, etc., qui à leur tour sont en rapport avec l'état de santé ou de maladie. De plus en plus, une forme plus matérielle de la science thérapeutique sera développée par certains, mais elle reposera sur des fondements spiritualistes.

Et ce courant répandra de plus en plus la conception selon laquelle ce par quoi l'homme devient bon ne réside pas dans l'apprentissage abstrait de toutes sortes de principes éthiques mais que l'homme peut devenir bon du fait, disons, qu'il absorbe sous une certaine configuration astrale du cuivre, ou sous une autre configuration, de l'arsenic. Vous pouvez vous imaginer comment ces choses peuvent être exploitées, dans le sens du principe de pouvoir, par des personnes habitées par un égoïsme de groupe ! Il suffit de priver les autres de ce savoir ; ils ne pourront pas, alors, y avoir part, et l'on dispose du meilleur moyen d'avoir le pouvoir sur de grandes masses de personnes.

Il n'est pas du tout nécessaire de parler de ces choses, il suffit de lancer par exemple une quelconque nouvelle friandise. Puis on peut, pour cette nouvelle friandise qui, toutefois, est imprégnée de la substance appropriée, chercher les circuits de diffusion, et l'on peut organiser le nécessaire, si l'on interprète ces choses d'un point de vue matérialiste. Il faut seulement bien se rendre compte que toute chose matérielle renferme des vertus spirituelles. Seul celui qui sait qu'il n'existe rien de matériel, mais seulement du spirituel,

appréhende les mystères de la vie.

De même, il s'agit pour ces milieux d'amener aussi le problème de l'immortalité dans un sillage matérialiste. Ce problème de l'immortalité peut, de la même manière, en mettant à profit la configuration du cosmos, être amené dans un sillage matérialiste. On ne parvient pas alors, en matière d'immortalité, à ce qu'on espère obtenir de multiples manières par spéculation, mais on parvient à une autre immortalité : on a une loge dans une quelconque confrérie et on se prépare, tant qu'il n'est pas encore possible d'agir sur le corps physique pour prolonger la vie artificiellement, on se prépare à vivre avec son âme les choses qui nous donnent la capacité de rester dans cette confrérie même après la mort, et de l'aider avec les forces dont on disposera alors. C'est pourquoi, dans ces milieux, l'immortalité est tout simplement appelée prolongation de la vie.

De toutes ces choses, vous percevez déjà maints signes extérieurs. Je ne sais pas si certains d'entre vous ont remarqué le livre *Der Unfugdes Sterbens* [{193}](#) (La farce de la mort), qui nous est aussi venu de l'ouest et qui, pendant quelque temps, a fait parler de lui. Ces choses vont toutes dans la même direction. Elles n'en sont qu'à leurs débuts, parce que ce qui va plus loin que ces débuts est encore jalousement gardé aujourd'hui pour l'égoïsme de groupe, et tenu caché. Mais ces choses deviennent effectivement possibles si on les introduit dans le sillage du matérialisme, si on fait, des idées abstraites de Dieu, de vertu et d'immortalité, des idées concrètes d'or, de santé et de prolongation de la vie, si on exploite dans le sens d'un égoïsme de groupe ce que je vous ai présenté comme étant les grands problèmes de la cinquième période postatlantéenne.

Ce que le professeur, docteur en théologie, docteur en philosophie, appelle de manière brumeuse un « sentiment cosmique », est déjà apporté aux hommes par beaucoup d'individus – et malheureusement aussi par beaucoup d'individus dans un sens égoïste – sous l'apparence d'une connaissance cosmique. Alors que, pendant des siècles, la science n'a considéré que ce qui agit à proximité l'un de l'autre sur la terre et qu'elle a renoncé à lever les yeux vers ce qui, s'approchant depuis des horizons extraterrestres, extratelluriques, est le plus important dans le cours des événements, on envisagera un jour d'exploiter les forces qui pénètrent la terre depuis le cosmos.

Et de même qu'il est maintenant d'une importance particulière, pour le professeur de biologie digne de ce nom, de posséder un microscope capable d'agrandir le mieux possible et d'avoir des méthodes de travail en laboratoire aussi pertinentes que possible, etc., il s'agira, à l'avenir, quand la science se sera spiritualisée, de déterminer si certains processus doivent être accomplis le matin, le soir, ou le midi ; si on laisse encore, d'une manière ou d'une autre, influencer sur ce qui a été fait le matin les effets du soir ou si l'on exclut, en la paralysant, l'influence cosmique du matin jusqu'au soir. De tels processus s'avéreront nécessaires à l'avenir, et ils se dérouleront. Bien sûr, beaucoup d'eau devra encore couler sous les ponts avant que les chaires, les laboratoires, etc., d'orientation purement matérialiste, soient confiés à des personnes instruites dans la science de l'esprit.

Mais, si l'humanité ne veut pas totalement sombrer dans la décadence, il faudra que soient substitués à ces travaux de laboratoire d'autres travaux qui, par exemple, lorsqu'il s'agira

du bien qui devra être atteint dans un avenir très proche, seront accomplis de telle manière que certains processus auront lieu le matin, seront interrompus dans la journée, qu'ensuite le courant cosmique les traversera de nouveau le soir, et que cela sera conservé rythmiquement jusqu'au matin suivant. De sorte que les processus se dérouleront de telle manière que certains effets cosmiques seront toujours interrompus pendant la journée et que le processus cosmique du matin et du soir sera introduit dans l'expérience. Des dispositifs variés seront nécessaires à cet effet.

Vous pouvez déduire de ce qui précède que, si l'on n'est pas en mesure de participer publiquement à ce qui se passe, on ne peut que parler de ces choses. Or ces mêmes milieux qui veulent mettre l'or, la santé et la prolongation de la vie à la place de Dieu, de la vertu et de l'immortalité s'efforcent d'agir non pas avec des processus du matin et du soir, mais avec de tout autres processus. J'ai attiré votre attention, la dernière fois, sur le fait que l'on veut, d'un côté, supprimer du monde l'impulsion du Mystère du Golgotha en introduisant depuis l'Occident une autre impulsion – une sorte d'Antichrist ; et que l'on veut, depuis l'Orient, paralyser l'impulsion christique, telle qu'elle se fait jour au XX^e siècle, en détournant justement l'attention, l'intérêt pour le Christ qui vient éthériquement.

Les milieux qui veulent introduire l'Antichrist en le faisant passer pour le Christ visent à exploiter ce qui peut agir notamment au moyen des forces les plus matérielles, mais qui, au moyen de ces forces les plus matérielles, agit justement de manière spirituelle. Ces mouvements visent surtout à exploiter l'électricité, et notamment le magnétisme terrestre, pour produire des effets sur toute la terre. Je vous ai montré [{194}](#) comment, dans ce que j'ai appelé le double de l'homme,

montent les forces de la terre. On lèvera le voile sur ce mystère. Les Américains détiendront le secret d'utiliser le magnétisme terrestre dans sa dualité du magnétisme nord et du magnétisme sud, pour envoyer sur toute la terre des forces de domination qui agissent sur un plan spirituel.

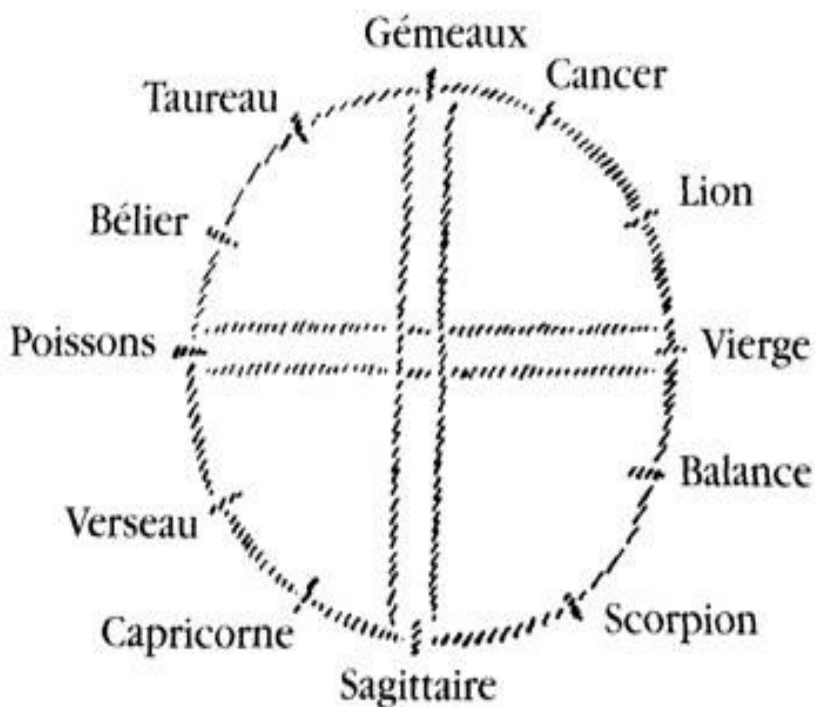
Regardez la carte magnétique de la terre et comparez cette carte magnétique avec ce que je dis maintenant : le tracé de la ligne magnétique, là où l'aiguille aimantée dévie vers l'est et vers l'ouest, et là où elle ne dévie absolument pas. Je ne peux, sur ces questions, donner rien de plus, pour l'instant, que de légères indications : il existe une ligne du ciel le long de laquelle des entités spirituelles exercent continuellement leur action ; il suffit de mettre ces entités spirituelles au service de l'existence terrestre pour lever le voile de ce mystère du magnétisme terrestre – parce que ces entités spirituelles qui, depuis le cosmos, exercent un effet sur la terre, peuvent révéler le mystère du magnétisme terrestre – et pour pouvoir, en ce qui concerne ces trois éléments : l'or, la santé et la prolongation de la vie, accomplir des choses très significatives dans le sens d'un égoïsme de groupe. Il s'agira justement de trouver le courage douteux pour la réalisation de ces choses. Et dans certains milieux on ne manquera pas de le trouver !

Du côté oriental, il s'agira de renforcer ce que j'ai déjà décrit, en mettant au service de l'existence terrestre, cette fois depuis le côté opposé du cosmos, les entités affluant et influant sur la terre. Un grand combat s'engagera à l'avenir. La science humaine se tournera vers les réalités cosmiques, mais elle le fera de plusieurs manières. La science bonne et salutaire aura pour tâche de trouver certaines forces cosmiques qui peuvent

naître sur terre de l'action conjuguée de courants issus de deux directions cosmiques, celle des Poissons et celle de la Vierge.

Surtout, il faudra découvrir le mystère de la manière dont ce qui agit depuis le cosmos comme une force solaire selon la direction venant des Poissons se relie avec ce qui agit depuis le cosmos selon la direction qui vient de la Vierge. C'est là le bien que l'on découvrira, à savoir la manière dont, depuis deux côtés du cosmos, les forces du matin et les forces du soir peuvent être mises au service de l'humanité ; d'un côté, en provenance des Poissons, et de l'autre côté, en provenance de la Vierge (voir dessin plus bas).

On ne s'occupera pas de ces forces, par contre, là où l'on essaiera de tout obtenir par le dualisme de la polarité des forces positives et négatives. Les mystères spirituels en vertu desquels ce qui est cosmique peut, sur terre – à l'aide des forces doubles du magnétisme, le positif et le négatif – traverser ce qui est spirituel, proviennent des Gémeaux ; ce sont des forces de midi. Déjà dans l'Antiquité, on savait qu'il s'agissait là de quelque chose de cosmique, et les scientifiques savent bien, aujourd'hui, sur le plan exotérique, qu'il existe d'une manière ou d'une autre, dans le zodiaque, derrière les Gémeaux, un magnétisme positif et un magnétisme négatif. Il s'agira alors de paralyser ce qui doit être tiré du cosmos par la manifestation de la dualité, de le paralyser d'une manière égoïste, matérialiste, au moyen des forces qui affluent vers l'humanité depuis les Gémeaux, et qui peuvent être entièrement mises au service du double.



Pour d'autres confréries, qui veulent surtout passer à côté du Mystère du Golgotha, il s'agira de tirer parti de la double nature de l'homme, cette double nature qui comprend, tel que l'homme est entré dans la cinquième période postatlantéenne, d'un côté l'homme, mais en l'homme aussi sa nature animale inférieure. Car l'homme est vraiment un centaure : il contient la nature animale inférieure astralement, et ne contient l'humanité qu'au-dessus, pour ainsi dire, de cette nature animale [{195}](#). Du fait de cette action concourante de la double nature en lui, il existe aussi un dualisme de forces. C'est ce

dualisme de forces qui sera davantage utilisé du côté oriental, indien, par certaines confréries égoïstes, pour séduire aussi l'Est européen, qui a pour tâche de préparer la sixième période postatlantéenne, et ce dualisme-là emploie les forces qui agissent depuis le Sagittaire.

Conquérir la dimension cosmique, d'une double manière induite ou d'une simple manière juste, telle est la tâche qui attend l'humanité. Cela conduira à un véritable renouvellement de l'astrologie qui était, sous son ancienne forme, une discipline atavique et ne peut pas continuer à exister sous cette forme ancienne. Les grands connaisseurs du cosmos se combattront, les uns appliquant les processus du matin et du soir, de la manière dont je l'ai déjà indiqué ; à l'ouest, on privilégiera le soleil de midi, à l'exclusion des processus du matin et du soir, et à l'est les processus de minuit. On ne produira plus seulement des substances d'après les forces chimiques d'attraction et de répulsion, mais on saura qu'une substance différente se forme selon qu'on la produit par les processus du matin et du soir ou par les processus de midi et de minuit.

On saura que de telles substances agissent d'une tout autre manière sur la triade : Dieu, vertu et immortalité – or, santé et prolongation de la vie. Par l'action conjuguée de ce qui vient des Poissons et de la Vierge, on ne pourra pas réussir à créer quoi que ce soit de mauvais ; on obtiendra alors ce qui, certes, détachera de l'homme le mécanisme de la vie, mais ne peut établir aucune domination ni aucun pouvoir d'un groupe sur un autre. Les forces cosmiques qu'on ira chercher de ce côté produiront d'étranges machines, mais seulement celles qui déchargeront l'homme de son travail parce qu'elles porteront en elles une certaine force d'intelligence. Et une science

spirituelle qui s'oriente elle-même vers la dimension cosmique aura à veiller à ce que toutes les grandes tentations qui partiront de ces animaux-machines que l'homme produira lui-même n'exercent pas sur les hommes d'influences nocives.

En lien avec tout ce qui précède, il faut cependant préciser ceci : il est nécessaire que les hommes se préparent, en ne prenant plus les réalités pour des illusions, et qu'ils s'engagent vraiment dans une conception spirituelle du monde, dans une compréhension spirituelle du monde. Voir les choses telles qu'elles sont, voilà ce qui importe ! Mais on peut seulement les voir telles qu'elles sont si on est en mesure d'appliquer à la réalité les concepts, les idées qui viennent de la science spirituelle d'orientation anthroposophique.

Pour le reste de l'existence terrestre, les morts, justement, collaboreront dans une grande mesure. Or il s'agira de savoir *comment* ils collaboreront. Une grande différence, surtout, apparaîtra : la collaboration des morts, d'un côté, du bon côté, sera orientée par le comportement des hommes sur terre dans une direction telle que ces morts pourront alors agir là où l'impulsion pour agir part d'eux-mêmes, où cette impulsion est tirée du monde spirituel dont le défunt fait l'expérience après la mort.

Beaucoup d'efforts s'opposeront à cela, des efforts qui introduiront les morts de manière artificielle dans l'existence humaine. Par le détour des Gémeaux, des morts seront introduits dans la vie humaine, ce qui aura pour effet que les vibrations humaines continueront à résonner et à vibrer d'une manière très particulière dans les travaux mécaniques accomplis par les machines. Le cosmos mettra les machines en mouvement par le biais que je viens d'indiquer.

L'important, dans cette affaire, est que l'on n'ait pas recours à des moyens indus quand ces problèmes arrivent, mais que l'on ait uniquement recours aux forces élémentaires, qui d'ailleurs font partie de la nature ; que l'on renonce à introduire des forces indues dans la vie mécanique. On devra renoncer, dans le domaine occulte, à insérer l'homme lui-même dans ces rouages mécaniques d'une façon que la théorie darwinienne de la sélection soit abusivement appliquée à la détermination de la force de travail de l'homme, comme je vous l'ai décrit la dernière fois dans un exemple.

Je fais allusion à toutes ces choses, qui ne peuvent évidemment pas être traitées de manière exhaustive en si peu de temps, parce que je me dis que vous continuerez à les méditer, que vous essayerez de créer un lien entre tout cela et vos propres expériences de vie, surtout ces expériences que l'on peut faire justement aujourd'hui, en ces temps difficiles. Vous verrez combien de choses s'expliquent si vous les considérez à la lumière qui peut vous venir de telles idées. Car vraiment, il ne s'agit pas, à notre époque, de forces et de combinaisons de forces qui se font face comme on le dit dans la vie exotérique extérieure, mais il s'agit de tout autre chose : on veut effectivement aujourd'hui recouvrir d'un voile les vraies impulsions qui sont en jeu.

Il est tout à fait vrai que certaines forces humaines travaillent à sauver quelque chose pour elles. Sauver quoi ? Certaines forces humaines travaillent à représenter les impulsions qui étaient des impulsions justifiées jusqu'à la Révolution française et qui étaient aussi représentées par certaines écoles occultes, à les représenter maintenant dans une attitude de retenue ahrimannienne-luciférienne ; les

représenter de manière à maintenir un ordre social que l'humanité croit avoir dépassé depuis la fin du XVIII^e siècle.

Deux puissances, surtout, se font face : les représentants du principe qui fut dépassé vers la fin du XVIII^e siècle et les représentants de l'époque moderne. Instinctivement, un grand nombre de personnes sont évidemment des représentants de l'impulsion de l'époque moderne. C'est pourquoi ceux dont on veut qu'ils soient des représentants des anciennes impulsions, datant encore des XVIII^e, XVII^e et XVI^e siècles, doivent être insérées de manière artificielle dans les forces qui émanent de certaines confréries agissant selon un égoïsme de groupe. Le principe le plus efficace, de nos jours, pour étendre son pouvoir sur autant de gens que nécessaire, est le principe économique, le principe de la dépendance économique. Mais celle-ci n'est que l'instrument. Il s'agit en réalité de tout autre chose. Ce dont il s'agit, c'est justement ce que vous pouvez déduire de toutes les allusions que j'ai faites. Le principe économique se relie à tout cela pour faire d'un grand nombre de personnes du monde entier, pour ainsi dire, une armée de défense de ces principes.

Voilà ce qui s'affronte. Nous trouvons là des indications sur ce qui combat actuellement dans le monde : à l'Ouest, le principe bien ancré des XVIII^e, XVII^e et XVI^e siècles, qui fait en sorte de passer inaperçu en endossant les slogans de la Révolution, les slogans de la démocratie, en adoptant ce masque et en s'efforçant, de cette manière, d'obtenir le plus de pouvoir possible. Il est avantageux, pour cette tendance, que le plus grand nombre de gens possible ne cherchent pas à considérer les choses telles qu'elles sont et se laissent bercer d'illusions, se laissent bercer par cette mâtresse que l'on peut par exemple traduire en mots en disant qu'il existerait aujourd'hui

une guerre entre l'Entente et les Empires centraux.

Cette guerre n'existe pas, en réalité, mais c'est de toutes autres choses qu'il s'agit, de choses qui sont les vraies réalités, derrière cette *mâyâ*. Cette dernière allégation, le combat de l'Entente contre les Empires centraux, n'est qu'illusion. Ce qui est en lutte l'un contre l'autre, on le découvre si on regarde derrière le voile des événements, en les éclairant pour soi d'une manière que je ne fais qu'indiquer à demi-mot, justement pour certaines raisons. Il faut au moins essayer pour soi de ne pas prendre les illusions pour des réalités : alors l'illusion se dissipera peu à peu, dans la mesure où elle doit se dissiper. Il faut surtout, aujourd'hui, s'efforcer de voir les choses telles qu'elles se présentent à l'esprit vrai, non prévenu.

Rassemblez tout ce que j'ai développé de cette manière, et alors une remarque accessoire que j'ai faite au cours de ces conférences {196} ne vous apparaîtra plus comme accessoire. Quand j'ai dit une fois, à propos d'une certaine remarque que Méphistophélès fait à Faust : « Je vois que tu connais le diable {197} », qu'il ne la ferait certainement pas à Woodrow Wilson {198}, ce n'est pas là une remarque accessoire ; c'est bien quelque chose qui doit éclairer la situation ! Il faut vraiment pouvoir considérer ces choses objectivement, sans sympathie ni antipathie.

Il faut surtout pouvoir réfléchir aujourd'hui à ce que signifient des groupements en lien avec quelque chose qui est agissant, et ce que représente la force personnelle ; car derrière cette force personnelle réside souvent quelque chose de tout autre que ce qui réside derrière le groupe. Demandez-vous, sans prévention, combien vaudrait le cerveau de

Woodrow Wilson si ce cerveau n'était pas installé sur le siège présidentiel de l'Union nord-américaine. Imaginez que ce cerveau fasse partie d'un autre contexte : il révélerait alors sa force propre ! Tout dépend du contexte.

Si je m'exprime maintenant de façon radicale et abstraite, je dirai qu'il importe de savoir – non pas bien sûr pour caractériser le cas que je viens d'évoquer, car cela ne me viendrait pas à l'idée dans un pays aussi neutre – il importe de se demander, quand on a affaire à un cerveau, s'il a une certaine valeur parce qu'il est vraiment éclairé et porté à agir par une force d'âme spirituelle particulière, s'il a un certain poids spirituel au sens où j'en ai parlé au cours de ces exposés, ou bien si ce cerveau n'a au fond guère plus de valeur que ce qu'on obtiendrait en le posant sur le plateau d'une balance et en regardant quels poids il faut mettre sur l'autre plateau.

Car dès l'instant où l'on perce à jour les mystères du double dont je vous ai parlé la dernière fois, on devient justement à même – et je ne dis là rien d'irréel – d'attribuer à certains cerveaux la valeur de leur masse posée sur une balance, parce qu'on est juste capable, lorsqu'ils doivent être animés de vie, de les faire s'animer par le double.

Toutes ces choses sembleront grotesques à l'homme d'aujourd'hui. Mais ce qui est grotesque en elles doit venir parmi les hommes et devenir une évidence si l'on veut que certaines choses d'un courant néfaste débouchent sur un courant salubre. À quoi sert-il de toujours tourner autour du pot ? Il faut bien que vous vous fassiez une idée du fait que, avec tout ce verbiage sur une « religiosité cosmique », sur « la force avec laquelle on y aspire », ou sur le « mouvement théosophique qui entreprend de découvrir et de dévoiler les

cycles de cette vie cachée aux sens », etc., avec tout ce bavardage, il s'agit uniquement, en réalité, de répandre un brouillard sur les choses qui ne devraient entrer dans le monde qu'en toute clarté, qui ne peuvent agir qu'en toute clarté et surtout, qu'il ne devrait être permis d'introduire dans l'humanité qu'en toute clarté, sous forme d'impulsions pratiques, morales et éthiques.

Je ne peux donner que quelques indications isolées, et je laisse à votre propre méditation le soin d'approfondir ce domaine. À beaucoup d'égards, mes propos revêtent un caractère d'aphorisme. Mais avec un schéma comme celui du zodiaque que je vous ai donné, si vous en faites réellement un thème de méditation, vous avez déjà la possibilité de saisir beaucoup de choses.

NOTES DE CARNET
DE RUDOLF STEINER

für 6. 11. Zürich, Zürich.
(In der Zeit 1841-1879 gilt es die

die Menschen, was die Menschen
gegen die Stimme des "Ich" machen -
Wiederholung der Entwicklung: es
müsst sich in das, was die Menschen
wollen hinein, was aber Mängel
wollen. - es soll in diese Zeit
das spirit. Leben so vorbereitet
werden, dass es "auf für die
Erde" wird. - Es muss "abgesenkt"
sein" annehmen - der Fall der
Medien widerspricht dem.

→ die Menschen, die damals an,
Kennen, haben, "vergriffene Begriffe"

von 1879 an und besonders von
1879
1841
1879 1817 an,
1817

werden im Geist das p. m.
Menschen mit "vergriffenen Begriffen"
stellen - dieser können sie die
Spezialis in den Erdmensch auf.

Pour le 6.11. Branche Zurich. Pendant la période de 1841 à

1879 beaucoup de choses se font par des hommes et que ces hommes font contre la voix de leur « je » – Répétition du système des oracles : cela se mêle de ce que veulent les hommes, mais que veulent des puissances. – Pendant cette période, la vie spirituelle doit être préparée de façon quelle devienne « mûre pour la terre ». Il faut qu'elle prenne une « forme compréhensible » – Le cas des médiums s'oppose à cela.

— Les hommes qui arrivèrent alors avaient des « concepts spiritualisés » à partir de 1879, et surtout à partir de

$$1879-1841 = 38 \quad 1879+38 = 1917$$

1917

les hommes post mortem avec des « concepts spiritualisés » deviennent rares dans le règne spirituel – c'est pourquoi ils recherchent un reflet dans les hommes terrestres.

(Thug) leben gedungen von
 tollsten Engeirischen Menschen
 p. m. gemacht, welche die
 unvorurteilten Kräfte im
 Geistesleben verwenden konnten
 die Selbstwille der 5. nachlassenden
 Zeit unzeitig zu fallen und so
 Medien unzeitig = Befehl
 des unzeitigen Volkes der Opfer.
 Es soll nachkommen = gewöhnlich
 Geisteswille der Selbst und Geistes
 und der Heilung von Krankheiten

&
 Selbstwille wird, wenn ein gewisses
 chemisches Leben auftritt - in dem
 der Mensch nur den Geistes auf eintritt;
 dies ist das Selbstwille -
 dann die Trübsal = der Einspruch
 ist kein Selbstwille heraus - oder auf
 nur Geistes,
 der selbst Wille ist das Wäre das
 sich bewegt mit den Geistes
 der Selbstwille zu. Hoffen müssen
 auf ist damit die Auflösung geben;
 wenn z. B. die Sozialdemokratie
 den Kampf in Wirklichkeit veranlassen
 so wäre das der Tod des Geistes
 und sie würde ergriffen von
 der Notwendigkeit = Selbstwille.
 kann man es schaffen auf zu schaffen

Engagés par de faux initiés, les Thug ont fait des hommes

post mortem qui savaient employer dans le règne de l'esprit les forces inutilisées afin d'obtenir avant terme les secrets de la 5^e époque postatlantéenne et ainsi les communiquer à des médiums : traitement des peuples de l'Est, encore immatures. Ce qui doit encore venir : certains secrets de la naissance et de la procréation et de la guérison de maladies.

L'histoire se fait lorsque cesse une certaine vie de torpeur – où l'homme ne fait que s'insérer dans l'ensemble ; c'est la conscience de sommeil – ensuite l'état de rêve : l'individu détache sa destinée – ou bien un groupe.

L'état de veille complète serait de prendre consciemment contact avec les esprits de l'histoire ; mais cela implique la dissolution ; si p. ex. la social-démocratie transformait le rêve en réalité, ce serait la mort de son rêve, et elle serait saisie par la nécessité d'accueillir des germes de destruction dans son travail.

Dornach = 10.11.1917

Anknüpfung an die analytische
Psychologie Jung's etc.

Damit ein innerweltl. Gebiet
den Zeitgenossen eröffnet, für das
sie keine Vorstellungen haben.

Besonders Kostbar, was die
Notwendigkeit der göttl.
Vorstellungen - Lehren sind,
die mit der Existenz Gottes
nichts zu tun haben soll.

Die Begriffe der Menschen
zu geistigen Welt bleiben

→ auf wenn sie der Mensch
benötigt um zu leben.

Die pädagogische und therapeutische
Sache wird gefährlich, weil sie
in Vorstellungs-mangel, welche
wir zu wissen sind auf
allgemeine Art : nicht indi-
viduell -

Dornach : 10.11.1917. Se rattachant à la psychanalyse de Jung, etc. C'est ainsi que fut ouvert aux contemporains un domaine à l'intérieur de l'âme pour lequel ils n'ont pas de représentations. Particulièrement grotesque là où on parle de

la nécessité de représentations des dieux, qui est censée n'avoir rien à faire avec l'existence de Dieu. Les relations des hommes avec le monde spirituel restent, même si l'homme ne les admet pas dans sa conscience. L'aspect pédagogique et thérapeutique devient dangereux, car il intervient dans des rapports qu'on ne peut seulement maîtriser que d'une manière générale = pas individuellement.

NOTES

Œuvres de Rudolf Steiner : celles qui sont parues dans l'édition des œuvres complètes en allemand (GA) figurent dans les notes avec leur numéro bibliographique. Editions en français citées : É. A. R. = Editions Anthroposophiques Romandes, N = Novalis, T = Triades.

Lorsque Rudolf Steiner se trouvait à Dornach, il faisait des conférences pour les membres de la Société anthroposophique et pour les collaborateurs aux travaux de construction du Goetheanum, en général le week-end, les soirs de vendredi, samedi, dimanche. La plupart des conférences de 1917 avaient déjà été éditées par séries et intégrées dans l'édition de l'œuvre. Le reste des conférences faites à Dornach en novembre ont été recueillies dans le présent volume, avec quelques conférences isolées faites en d'autres villes, mais s'accordant avec le thème des conférences de Dornach. La conférence faite pour les membres à Saint-Gall ayant été précédée d'une conférence publique, celle-ci a été placée en tête de ce volume.

Documents de base : Toutes les conférences de ce volume ont été sténographiées par Helene Finckh, sténographe professionnelle. Ses transcriptions sont à la base de la publication allemande.

Susi Lötscher a revu le texte pour la 4^e édition allemande (1992). Trois pages doubles de carnets de Rudolf Steiner avec des notes concernant les conférences des 6 et 10 novembre ont été rajoutées en fac-similés.

Les titres des conférences : Le titre de la conférence publique faite à Saint-Gall le 15 novembre 1917 est de Rudolf Steiner ; les titres des conférences des 6, 13, 16, 18, 19 et 25 novembre 1917 remontent à leurs publications antérieures éditées par Marie Steiner. Le titre du livre est de l'éditeur français.

Les dessins : Les inscriptions et dessins faits au tableau noir par Rudolf Steiner n'ont pas été conservés. Les dessins ont été faits par Assia Tourguenieff d'après les dessins copiés par la sténographe. Les dessins aux pages 202 et 249 ont été complétés par Leonore Uhlig pour la 4^e édition allemande de 1992.

À PROPOS DES STÉNOGRAMMES

*Extrait de : Rudolf Steiner, Autobiographie
(1925, chapitre XXXV)*

Mon activité anthroposophique eut deux résultats : d'abord mes livres destinés au public, ensuite un grand nombre de cours réservés aux seuls membres de la Société théosophique (par la suite : anthroposophique). Il s'agissait de conférences plus ou moins bien sténographiées et que je n'avais pas eu le temps de revoir. J'aurais préféré que la parole demeurât ce qu'elle était ; mais les membres voulaient avoir les textes de ces cycles de conférences non publiques. Ils furent donc imprimés. Si j'avais eu le temps de les corriger, on aurait pu dès le départ se dispenser de la mention restrictive « réservé aux membres ». Depuis plus d'un an d'ailleurs elle est supprimée.

Il était indispensable d'expliquer dans la présente autobiographie le rôle réservé, dans le cadre de l'anthroposophie, à mes livres publics et aux cours privés.

Pour se rendre compte de ma propre lutte intérieure et des efforts que j'ai dû faire pour élaborer l'anthroposophie et la proposer à la conscience moderne, on aura intérêt à consulter mes ouvrages publics. J'y ai consigné mes réflexions relatives aux doctrines philosophiques de l'époque, mais aussi les révélations progressives dues à ma contemplation spirituelle ; cela est devenu l'édifice même de l'anthroposophie, quoique sous une forme, à bien des égards, imparfaite.

La première exigence était celle-ci : édifier l'anthroposophie et veiller à la transmission fidèle des résultats de mon investigation spirituelle, destinée à être publiquement

connue. À cela s'ajoutait cette autre tâche : apporter aux membres une réponse aux aspirations profondes de leur âme et à leur nostalgie de l'expérience spirituelle.

La préférence portait sur les Évangiles et la Bible ; on souhaitait les voir expliquer à la lumière de l'enseignement anthroposophique. On me demandait de donner des conférences sur ces révélations confiées à l'humanité.

En réponse aux besoins exprimés, je fis alors plusieurs séries d'exposés réservés aux membres. Les auditeurs étaient familiarisés avec les fondements de l'anthroposophie. On pouvait donc leur parler comme à des personnes ayant des connaissances anthroposophiques déjà très élaborées. L'enseignement donné là aurait été impossible sous cette forme dans les ouvrages destinés au public.

Dans ces cercles intimes j'aurais dû modifier la forme de mes exposés s'ils avaient dès le départ été destinés à être publiés.

Ces deux types de textes, ceux destinés au public et ceux réservés aux membres, ont une origine différente. Les livres entièrement publics sont le résultat de mes propres luttes et recherches ; les textes privés, par contre, reflètent la collaboration de la Société. J'étais à l'écoute de ce que les membres désiraient en profondeur ; de cette communion active résultent la ligne de conduite et le ton de ces conférences.

Rien ne fut jamais dit qui ne soit la pure conséquence de l'élaboration progressive de l'anthroposophie. Il ne saurait être question de la moindre concession faite à des préjugés de la pensée ou du sentiment des membres. Ces publications privées restituèrent pleinement ce que l'anthroposophie se

proposait d'exposer. Sous l'insistance devenue trop forte, il fallut renoncer au principe de textes exclusivement réservés aux membres ; on le fit sans la moindre inquiétude. Le lecteur devra seulement passer sur certaines imperfections contenues dans ces publications non revues par moi avant leur parution.

Pour être en mesure d'émettre un jugement valable sur le contenu de ces manuscrits privés, il est nécessaire d'avoir acquis préalablement les notions de base indispensables. Pour la plupart de ces publications, cela concerne *au minimum* : la connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que les enseignements concernant « l'histoire vue par l'anthroposophie », puisés dans le monde de l'esprit.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner en langue française (1999)

Ouvrages parus aux Éditions Anthroposophiques Romandes (É. A. R.), aux éditions Novalis (N), aux éditions Triades (T), et aux éditions Les Trois Arches (T. A.).

La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

In GA 1 – Introduction et notes à la « Métamorphose des plantes » et au « Traité des couleurs » de Goethe, 1883, 1891-1895 (T).

GA 2 – Une théorie de la connaissance chez Goethe, 1886 (É. A. R.).

GA 3 – Vérité et science, 1892 (É. A. R.).

GA 4 – La philosophie de la liberté, 1894 (É. A. R.), (N).

GA 5 – Nietzsche, un homme en lutte contre son temps, 1895 (É. A. R.).

GA 6 – Goethe et sa conception du monde, 1897 (É. A. R.).

GA 7 – Mystique et anthroposophie, 1901 (É. A. R.).

GA 8 – Le christianisme et les mystères antiques, 1902 (É. A. R.).

GA 9 – Théosophie, 1904 (É. A. R.), (N), (T).

GA 10 – Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation, 1904-1908 (É. A. R.), (N), (T).

GA 11 – Chronique de l'Akasha, 1904-1908 (É. A. R.).

GA 12 – Les degrés de la connaissance supérieure, 1905-1908 (É. A. R.).

GA 13 – La science de l'occulte, 1910 (É. A. R.), (T).

GA 14 – Quatre Drames-Mystères, 1910-1913. (T).
L'épreuve de l'âme, 1911 (T. A.).

GA 15 – Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, 1911 (É. A. R.).

GA 16 – Un chemin vers la connaissance de soi, 1912 (É. A. R.).

GA 17 – Le seuil du monde spirituel, 1913 (É. A. R.).

GA 18 – Les énigmes de la philosophie, 1914 (É. A. R.).

GA 21 – Des énigmes de l'âme, 1917 (É. A. R.).

GA 22 – L'esprit de Goethe, 1918 (É. A. R.).

GA 23 – Éléments fondamentaux pour la solution du problème social, 1919 (É. A. R.).

In GA 24 – Treize articles commentaires, 1919-1921 (É. A. R.).

GA 26 – Les lignes directrices de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël, 1924-1925 (N).

GA 27 – Données de base pour un élargissement de l'art de guérir, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).

GA 28 – Autobiographie, 1923-1925 (É. A. R.).

In GA 40 – Le calendrier de l'âme, 1912 (É. A. R.), (T. A.).

juriste, humaniste et chanoine. Élabora l'image héliocentrique du monde. — Pas de publications de son vivant, à l'exception d'une traduction. C'est en 1507 qu'il acheva l'essentiel de son ouvrage sur le système planétaire héliocentrique. Copernic était déjà mourant lorsque *De revolutionibus orbium coelestium libri VI* fut public. Il l'avait dédié au pape Paul III. L'ami qui surveilla l'impression de l'ouvrage l'a présenté, dans une préface, comme une méthode de calcul purement hypothétique s'adressant aux spécialistes. C'est ainsi que l'ouvrage passa à travers les mailles de la censure, jusqu'à ce qu'il fût interdit, à la troisième édition, en 1616/17. C'est en 1822 seulement que l'Église catholique accepta son contenu. Voir entre autres les *Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* (1911), GA 15, É.A.R., pp. 99 à 105.

[\[2\]](#) Voir la note 20.

[\[3\]](#) Des énigmes de l'âme. *Anthropologie et Anthroposophie*. Max Dessoir. Franz Brentano (éloge posthume). *Esquisses de perspectives nouvelles* (1917), GA 21, É.A.R.

[\[4\]](#) Friedrich Theodor Vischer, 1807-1887, esthéticien et poète allemand. *Der Traum. Eine Studie zu der Schrift Die Traumphantasie von Dr. Joh. Volkelt* (Le rêve. Une étude à propos de l'écrit « L'imagination du rêve », de Joh. Volkelt), reproduit dans *Altes und Neues* (De l'ancien et du nouveau), 3 cahiers en un volume. Stuttgart, 1881-1882 ; 1^{er} cahier, Stuttgart, 1881.

[\[5\]](#) Johannes Volkelt, 1848-1930, professeur de philosophie à Leipzig. *Traumphantasie* (L'imagination du rêve), Stuttgart, 1875.

[\[6\]](#) F. Th. Vischer (voir la note 4), p. 194, littéralement : « ... l'âme, unité suprême de tous les processus, ne peut, en fait, pas être localisée dans le corps, quoiqu'elle n'existe pas ailleurs que dans le corps ».

[\[7\]](#) Emil Du Bois-Reymond, 1818-1896. *Die sieben Weltratsel* (Les sept énigmes de l'univers), conférence faite le 8 juin 1880, Leipzig, 1882. — Voir aussi *Über die Grenzen des Naturerkennens* — À propos des limites de la connaissance de la nature (conférence faite le 14 août 1872, Leipzig, 1872). Rassemblées plus tard en un volume intitulé *Über die Grenzen des Naturerkennens. Die sieben Weltratsel* (À propos des limites de la connaissance de la nature. Les sept énigmes de l'univers).

[\[8\]](#) F. Th. Vischer, *Der Traum* (voir la note 4), pp. 229 sq.

[\[9\]](#) Le terme allemand de *Diremtion* (latin *diremtio*), employé par Vischer, mais désuet, signifie « division », « confrontation », « séparation », « annulation ».

[\[10\]](#) Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ? (1904-1905), GA 10, É.A.R., N, T.

[\[11\]](#) La science de l'occulte (1910), GA 13, E.A.R., T. Par « deuxième partie », Rudolf Steiner entend le chapitre « La connaissance des mondes supérieurs (L'initiation) », E.A.R. pp. 281 sqq., T pp. 317 sqq. Voir aussi *ibid.*, « Préface à la quatrième édition » (1913), E.A.R. p. 18, T p. 483.

[{12}](#) Voir les descriptions que Rudolf Steiner donne des différentes visions du monde dans la *Pensée humaine et la pensée cosmique* (4 conférences, Berlin 1914), GA 151, N.

[{13}](#) Sir James Dewar, 1842-1923, physicien et chimiste écossais, professeur à Cambridge et à Londres. Inventeur de la bouteille thermos. On n'a pas pu trouver la conférence que Dewar a faite à la Royal Institution à Londres. Voir le résumé de la conférence dans : Carl Snyder, *New Conceptions in Science. With a foreword on the relations of science and progress*, Harper & Bros., London and New York, 1903, 1^{er} chap. — Voir aussi les conférences de Rudolf Steiner du 22 mars 1917 dans *Geist und Stoff, Leben und Tod — L'esprit et la matière, la vie et la mort* (7 conférences, Berlin 1917), GA 66, et du 19 octobre 1917 (Bâle) dans *Freiheit — Unsterblichkeit — Soziales Leben. Vom Zusammenhang des Seelisch-Geistigen mit dem Leiblichen des Menschen — Liberté — immortalité — vie sociale*. À propos du rapport entre l'élément psychospirituel et l'élément corporel de l'homme (10 conférences, Berne et Bâle 1917-1918), GA 72.

[{14}](#) Wilhelm Conrad Röntgen, 1845-1923, découvre en 1897 les rayons X, appelés aussi rayons Röntgen, utilisés pour les diagnostics et pour les thérapies. En 1901, Röntgen reçut le premier prix Nobel de physique.

[{15}](#) La théorie de Kant-Laplace est issue d'une part de « l'hypothèse des nébuleuses » du philosophe et mathématicien Emmanuel Kant (1724-1804), selon laquelle la Terre s'est formée à partir d'une nébuleuse primordiale, et d'autre part — indépendamment de Kant (et s'en distinguant en de nombreux points) — de théories de Pierre Simon Laplace (1749-1827), mathématicien et astronome. — Voir Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel* (1^{re} éd. allemande 1755), J. Vrin, Paris, 1984, et Laplace, *Exposition du système du monde*, 1796, et *Traité de Mécanique céleste*, 5 volumes, Paris, 1799-1825.

[{16}](#) *Vom Menschenrätzel. Ausgesprochenes und Unausgesprochenes im Denken, Schauen, Sinnen einer Reihe deutscher und österreichischer Persönlichkeiten — De l'énigme de l'homme. Aspects exprimés ou inexprimés dans ce que pensent, contemplent, méditent une série de personnalités allemandes et autrichiennes* (1916), GA 20, notamment les exposés sur Karl Christian Planck, pp. 70 sqq., sur Robert Hamerling, pp. 131 sqq., et sur les deux, au chapitre « Ausblicke » (Perspectives), pp. 146 sqq.

[{17}](#) Voir p. 26 et les notes 10 et 11.

[{18}](#) Voir la note 16 : au chapitre « Ausblicke », particulièrement à partir de la page 160.

[{19}](#) Rudolf Steiner utilise pour le corps éthérique le terme *Bildekräfteleib* pour la première fois en janvier 1917, dans la 2^e partie de son article « *Die Erkenntnis vom Zustand zwischen dem Tod und einer neuen Geburt* » (La connaissance de l'état entre la mort et une nouvelle naissance), paru dans la revue *Das Reich* (Munich), 1^{re} année, cahiers 1 et 4 (avril 1916 et janvier 1917), reproduit dans

Philosophie und Anthroposophie. Gesammelte Aufsätze 1904-1923 (Philosophie et anthroposophie. Articles recueillis 1904-1923), GA 35. - Voir aussi la note de Rudolf Steiner concernant le corps éthérique ou corps de vie (à partir de la 9^e édition allemande de 1918) dans la Théosophie. Introduction à la connaissance suprasensible du monde et à la destination suprasensible de l'homme (1904), GA 9, chap. « La nature de l'homme, IV. Corps, âme et esprit », E.A.R. pp. 45 sq., Np. 40, T (5^e éd., 1995) p. 43.

[{20}](#) Charles Darwin, 1809-1882, naturaliste, médecin, géologue et botaniste anglais. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* (1^{re} éd. anglaise 1859), GF, Flammarion, Paris, 1992.

[{21}](#) Ernst Haeckel, 1834-1919, zoologiste et naturaliste. Voir entre autres *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (1^{re} éd. allemande 1869), Reinwald, Paris, 3^e éd. 1884 ; *Anthropogénie, ou Histoire de l'évolution humaine* (1^{re} éd. allemande 1874), Reinwald, Paris, 1877 ; *Les énigmes de l'univers* (1^{re} éd. allemande 1899), J. Vrin, Paris, 1920.

[{22}](#) Dans les précédentes éditions allemandes, il y avait « 1867 » au lieu de « 1869 ».

[{23}](#) Eduard von Hartmann, 1842-1906, philosophe. *Philosophie des Unbewussten. Versuch einer Weltanschauung (Philosophie de l'inconscient. Essai d'une vision du monde)*, Berlin, 1869.

[{24}](#) (Eduard von Hartmann) : *Das Unbewusste vom Standpunkt der Physiologie und Descendenztheorie. Eine kritische Beleuchtung des naturphilosophischen Teils der Philosophie des Unbewussten (L'inconscient du point de vue de la physiologie et de la théorie de la descendance. Un regard critique sur la partie de la philosophie de l'inconscient qui traite de la philosophie naturaliste)*, Berlin, 1872 ; la 2^e éd., nominative, 1877.

[{25}](#) Dans *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, préface à la 4^e éd., Iéna, 1873, p. XXXVIII, textuellement : « Cet ouvrage excellent dit, en substance, tout ce que j'aurais pu dire moi-même sur la philosophie de l'inconscient de la création des êtres... ». Cette préface ne figure pas dans les éditions françaises de *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*.

[{26}](#) La deuxième édition parut en 1877 avec des remarques générales préliminaires et des addenda. Hartmann écrit dans la préface à la 8^e édition (1878) de sa « Philosophie de l'inconscient » à propos de l'ouvrage en question : « ... parut la deuxième édition augmentée de l'ouvrage « L'inconscient du point de vue de la physiologie et de la théorie de la descendance » avec mon nom. La première édition, anonyme, avait été généralement reconnue comme étant la meilleure de toutes les critiques de la philosophie de l'inconscient et, à la fois, la justification la plus brillante de la vision du monde naturaliste, mécaniste, par rapport à l'idéalisme philosophique ; la révélation disant que cet ouvrage est

rédigé par moi, et la réfutation détaillée, rajoutée dans la deuxième édition, concernant la critique, pouvaient être considérées comme preuve suffisante de ma maîtrise du point de vue scientifique moderne et me mettre, dès lors, à l'abri de tout reproche d'insuffisance dans ce domaine. Si j'ai condescendu à rajouter, en annexe, une réfutation détaillée de la critique des bases scientifiques de la Philosophie des Unbewussten (Philosophie de l'inconscient) du professeur Oscar Schmidt (Leipzig, 1877), cela n'était essentiel que dans le but de faire un exemple d'incapacité attitrée, se pavanant en professionnelle. »

[\[27\]](#) Oscar Hertwig, 1849-1922, anatomiste, disciple d'Ernst Haeckel. *Das Werden der Organismen. Eine Widerlegung von Darwins Zufallstheorie* (La genèse des organismes. Une réfutation de la théorie darwinienne du hasard), Iéna, 1916.

[\[28\]](#) Ibid., postface, p. 710.

[\[29\]](#) Voir les introductions de Rudolf Steiner aux écrits scientifiques de Goethe dans : Goethe, la Métamorphose des plantes et autres écrits botaniques, T Voir, en plus, Goethe et sa conception du monde (1897), GA 6, É.A.R., 1987.

[\[30\]](#) Le premier Gœtheanum, édifice à deux coupes, construit en bois. — Voir le volume illustré le Gœtheanum, un langage des formes, avec une conférence que Rudolf Steiner avait faite avec diapositives le 29 juin 1921, « La conception du Gœtheanum », in GA 289/90, É.A.R.

[\[31\]](#) Goethe, « Hymne à la nature » (1783), in : la Métamorphose des plantes et autres écrits botaniques, T, 2^e éd. 1992, p. 303.

[\[32\]](#) Albrecht von Haller (1708-1777), médecin, botaniste et poète suisse. Dans le poème « Die Falschheit der menschlichen tugenden » (La fausseté des vertus humaines), adressé au professeur Stähelin, avril 1730, dans *Versuch Schweizerischer Gedichte — L'essai de quelques poèmes suisses* (1732), Zurich, 1768, p. 53 :

« Au-dedans de la nature

Nul esprit créé ne pénètre.

Dis-toi heureux si au moins de l'écorce

Elle te montre le dehors. »

[\[33\]](#) De même que pour la note 32, voir la Métamorphose des plantes, T, 2^e éd. 1992, pp. 219 sq. (traduction de Geneviève Bideau).

[\[34\]](#) Voir la note 1.

[\[35\]](#) Voir aussi : Goethe, Poésies — Gedichte, 2, « Xénies apprivoisés », IX, traduction de Roger Ayrault, Editions Aubier Montaigne, Paris, 1982, p. 721 (autre traduction).

[\[36\]](#) Il s'agit de la conférence précédente, du 15 novembre, dans le présent recueil.

[\[37\]](#) Une compilation de passages de Rudolf Steiner sur le problème de la publication de contenus ésotériques se trouve, éditée et introduite par Walter

Kugler, dans *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe* (Contributions à l'édition des œuvres complètes de Rudolf Steiner), N° 105, Michaëli 1990, pp. 39 sqq.

[\[38\]](#) Voir la note 56.

[\[39\]](#) Paul, I Corinthiens, 1, 20 : « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? » et 3, 19 : « Car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu. »

[\[40\]](#) En plus d'innombrables autres descriptions des hiérarchies supérieures dans l'œuvre de Rudolf Steiner, voir par exemple les écrits *Chronique de l'Akasha* (1904-1908), GA 11, É.A.R., et la *Science de l'occulte* (1910), GA 13, É.A.R., T, chap. « L'évolution cosmique et l'être humain », ainsi que le cycle de conférences les *Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique. Le zodiaque, les planètes, le cosmos* (10 conférences, Dusseldorf, 1909), GA 110, T.

[\[41\]](#) Voir la conférence du 13 novembre 1917 dans le présent volume et celle du 14 novembre 1917 dans *Die Ergänzung heutiger Wissenschaften durch Anthroposophie – Le complément des sciences actuelles par l'anthroposophie* (8 conférences, Zurich 1917-1918), CA 73.

[\[42\]](#) Paracelse : Theophrastus von Hohenheim, 1493-1541. Médecin, naturaliste et philosophe. Médecin municipal et professeur titulaire à l'université de Bâle.

[\[43\]](#) Colomban, autour de 550-615, moine irlandais parcourant, à partir de 595, la Franconie, la Bourgogne, l'Allemagne et la Lombardie en missionnaire avec douze disciples dont Gall.

[\[44\]](#) (Saint) Gall (Gallo, appelé aussi Gall d'Hibernie), autour de 550/555-641 ou 645. Disciple de Colomban et un de ses compagnons pendant le voyage d'évangélisation, mais, autour de 612, resté à vivre en ermite dans la montagne au bord du lac de Constance.

[\[45\]](#) Dans la conférence du 15 novembre dans le présent volume.

[\[46\]](#) Ralph Waldo Emerson, 1803-1882, philosophe et essayiste américain.

[\[47\]](#) Woodrow Wilson, 1856-1924, président des États-Unis d'Amérique de 1912 à 1920.

[\[48\]](#) Voir la conférence publique « *Anthroposophie und Geschichtswissenschaft. Geisteswissenschaftliche Ergebnisse über die Entwicklung der Menschheit und ihrer Kulturformen* » (L'anthroposophie et l'histoire. Résultats de la science spirituelle à propos de l'évolution de l'humanité et de ses formes de culture) du 7 novembre 1917 dans GA 73 (voir la note 41).

[\[49\]](#) Voir p. ex. dans la conférence du 11 juin 1908 dans *l'Intervention des forces spirituelles en l'homme* (13 conférences, Berlin 1908), GA 102, E.A.R.

[\[50\]](#) Sophie Stinde, 1853-1915. Voir les allocutions de Rudolf Steiner pour Sophie Stinde dans Rudolf Steiner et nos morts, in GA 261, T.

[\[51\]](#) À la fin de la conférence (avant le dernier alinéa imprimé p. 26, Rudolf Steiner prononça encore quelques paroles que nous reproduisons ci-dessous

(voir aussi la note 80) :

« Je suis au regret d'avoir à rajouter à ces considérations brièvement ceci : Non seulement le mouvement anthroposophique rencontre de la résistance, des préjugés, mais ces derniers temps la diffamation, la calomnie, s'est mise en valeur et, cette diffamation se rapportant surtout aux entretiens personnels avec les chers amis de la Société pris isolément, cela doit malheureusement conduire au fait que, le cœur gros, je dois me résoudre à suspendre pour l'instant ces entretiens personnels sur la vie ésotérique. Les dénigrements qui se sont fait jour ces derniers temps de la part de membres non qualifiés sont d'un genre tel — je ne veux pas maintenant m'étendre là-dessus — qu'il est nécessaire de suspendre complètement, pour une durée plus ou moins longue, les entretiens personnels qui, il est vrai, étaient basés sur un réel besoin du cœur. Deuxième point — si on ne parlait que du premier point, cela ne correspondrait pas entièrement à la réalité — : En ce qui me concerne, je dispense à l'avenir les chers amis qui ont eu avec moi de tels entretiens personnels de garder le silence en quoi que ce soit sur ce qui a été discuté personnellement avec moi. Dans la mesure où le membre en question le veut — il n'y est, bien sûr, pas obligé —, il peut raconter à tout un chacun ce qui a été traité personnellement entre lui et moi. Le monde entier peut savoir tout ce qui s'est passé sur le terrain anthroposophique, si les membres eux-mêmes le veulent.

Ces choses sont vraiment devenues nécessaires, car, en effet, des aspects abominables ont pu se manifester ces derniers temps sur le terrain du mouvement anthroposophique. Celui qui veut progresser ésotériquement en trouvera tout de même l'occasion ; je vais trouver une solution de remplacement à ce qui doit maintenant être supprimé. Laissez-moi seulement un peu de temps. On trouvera moyen de faire que chacun puisse continuer ce dont il a besoin sur son chemin ésotérique, qu'il lui faut continuer avec tout le calme et toute l'énergie nécessaires, même si, pour un temps prolongé, il faut s'abstenir d'entretiens personnels, parce qu'on ne peut promouvoir la capacité porteuse du mouvement anthroposophique qu'à condition — même si c'est le cœur lourd — de prévenir les calomnies qui, comme tant de choses en ce moment, sont inventées de toutes pièces. Mais il y a beaucoup de gens qui, aujourd'hui, ne font pas seulement de la détractation, mais des inventions, pour dénigrer. C'est alors qu'il faut aussi prendre des mesures toutes particulières. »
À la suite du dernier alinéa imprimé, Rudolf Steiner dit encore les paroles suivantes :

« Par ailleurs, et notamment vu les circonstances difficiles de l'actualité en ce moment, je me permets de remercier tout particulièrement, également au nom de ceux qui dirigent le mouvement anthroposophique, nos amis de Saint-Gall qui ont rendu possible, même en ce moment, que nous puissions nous réunir, et en public et dans le cadre de la Branche, dans cette ville aussi, en ces temps

tragiques et malgré les obstacles. »

[{52}](#) À cette époque (septembre 1898), Rudolf Steiner était coéditeur de la revue *Magazin für Literatur et des Dramaturgische Blätter* (Feuilles de dramaturgie) qui s'y rattachaient. Rudolf Steiner a rédigé une quantité d'articles pour cette revue, publiés dans les cinq recueils d'articles GA 29-33. - Voir la description par Rudolf Steiner de cette époque berlinoise dans *Autobiographie* (1923-1925), GA 28, É.A.R., chap. XXIV sqq.

[{53}](#) Elisabeth, 1837-1898, impératrice d'Autriche (Sissi), mariée à l'empereur François-Joseph I^{er}. Elle fut poignardée le 10 septembre 1898 à Genève par l'anarchiste italien Luccheni.

[{54}](#) On ne sait pas de qui il s'agit.

[{55}](#) À propos des différentes périodes, voir entre autres dans l'œuvre de Rudolf Steiner deux présentations fondamentales dans les écrits *Chronique de l'Akasha* (1904-1908), GA 11, É.A.R., et *la Science de l'occulte* (1910), GA 13, É.A.R., T, chap. « L'évolution cosmique et l'être humain ».

[{56}](#) Voir p. ex. la conférence du 29 novembre 1915 dans *Mitteleuropazwischen Ost und West - L'Europe du centre entre l'Est et l'Ouest* (12 conférences, Munich 1914-1918), GA 174a.

[{57}](#) Voir la note 54.

[{58}](#) Marie François Sadi Carnot, 1837-1894, physicien, 4^e président de la République, poignardé en 1894 à Lyon par l'anarchiste italien Caserio.

[{59}](#) Voir la conférence du 7 octobre 1917 dans *la Chute des esprits des ténèbres* (14 conférences, Dornach 1917), GA 177, T.

[{60}](#) Voir entre autres le cycle de conférences cité dans la note 60.

[{61}](#) Voir Rudolf Steiner, *Drames-Mystères* (1910-1913), GA14, T : I. « La porte de l'initiation ». Un *Mystère rose-croix* (1910). II. « L'épreuve de l'âme ». Tableau de vie faisant suite à « la Porte de l'initiation » (1911). III. « Le gardien du Seuil ». Événements de la vie de l'âme en tableaux scéniques (1912). IV. « L'éveil des âmes ». Événements de la vie de l'âme et de l'esprit en tableaux scéniques (1913). - Voir notamment le dernier tableau de « L'Éveil des âmes ».

[{62}](#) Voir Goethe, *Faust 1 et II*, GF Flammarion, I, acte 1, Galerie sombre, V. 6256.

[{63}](#) Voir *ibid.*, vers 6257 sq.

[{64}](#) Dans la conférence du 3 novembre 1917, « *Faust und das Problem des Bösen* » (Faust et le problème du mal), in : *Geisteswissenschaftliche Erläuterungen zu Goethes « Faust »* (Explications de science spirituelle à propos du Faust de Goethe), II, *Das Faust-Problem. Die romantische und die klassische Walpurgisnacht* — Le problème de Faust. Les nuits de Walpurgis romantique et classique (13 conférences, Dornach et Prague 1916-19), GA 273.

[{65}](#) Voir la note 47.

[{66}](#) Voir la note 63, I *La cave d'Auerbach*, vers 2181 sq.

[\[67\]](#) Voir la note 18.

[\[68\]](#) La conférence précédente, du 16 novembre, dans le présent volume.

[\[69\]](#) Voir la note 61.

[\[70\]](#) La conférence « Anthroposophie und Naturwissenschaft. Geisteswissenschaftliche Ergebnisse über die Natur und den Menschen als Naturwesen » (Anthroposophie et science de la nature. Résultats de la science spirituelle à propos de la nature et de l'homme en tant qu'être naturel), du 12 novembre 1917 à Zurich : voir la note 41.

[\[71\]](#) Voir Ludwig Feuerbach, 1804-1872, philosophe allemand. In Gedanken über Tod und Unsterblichkeit (Pensées sur la mort et l'immortalité), Stuttgart, 1903, chap. « Der kritische Unsterblichkeitsgedanke » (L'idée critique de l'immortalité), p. 134, textuellement : « Ist das, was der Mensch ist, unabhängig von dem, was er isst ? » (Ce que l'homme est, est-ce indépendant de ce qu'il mange ?). Voir Ludwig Feuerbach, Pensées sur la mort et l'immortalité, Les Éditions du Cerf, Paris, 1991, préface par Alexis Philonenko, p. XV.

[\[72\]](#) Voir la note 82. - À propos de la psychanalyse, voir aussi les conférences faites auparavant, les 10 et 11 novembre 1917, reproduites après cette conférence dans le présent volume. - Voir également, entre autres, la conférence « Anthroposophie und Sozialwissenschaft. Geisteswissenschaftliche Ergebnisse über Recht, Moral und soziale Lebensformen » (Anthroposophie et sciences sociales. Résultats de la science spirituelle à propos du droit, de la moralité et des formes de vie sociale), du 14 novembre 1917, dans : voir la note 41 ; la conférence du 22 janvier 1918 dans Erdensterben und Weltenleben. Anthroposophische Lebensgaben. Bewusstseins-Notwendigkeiten für Gegenwart und Zukunft — Mort terrestre et vie cosmique. Les dons de l'anthroposophie pour la vie. Nécessités de conscience pour le présent et l'avenir (21 conférences, Berlin 1918), GA 181 ; ou les réponses à des questions à l'issue de la conférence du 28 avril 1920 dans Die Erneuerung der pädagogischdidaktischen Kunst durch Geisteswissenschaft - La rénovation de l'art pédagogique par la science de l'esprit (14 conférences, Bâle 1920), G A 301, pp. 238 sqq.

[\[73\]](#) Dans la conférence du 6 novembre dans le présent volume.

[\[74\]](#) Voir p. ex. les conférences du 16 juin 1910 dans Âmes des peuples. La mission des âmes de quelques peuples dans ses rapports avec la mythologie germano-nordique (11 conférences, Kristiania 1910), G A 121, T ; du 13 février 1915 dans Die geistigen Hintergründe des Ersten Weltkrieges — Les arrière-plans spirituels de la Première guerre mondiale (16 conférences, Stuttgart 1914-21), GA 174b ; et des 9 et 17 décembre 1916 dans Zeitgeschichtliche Betrachtungen. Das Karma der Unwahrhaftigkeit - Erster Teil — Considérations de l'histoire contemporaine. Le karma de la non-véracité - Première partie (13

conférences, Dornach et Bâle 1916), GA 173.

[{75}](#) Voir la conférence du 6 novembre dans le présent volume.

[{76}](#) Éliphas Levi, 1810-1875, pseudonyme de l'abbé Alphonse Louis Constant. Auteur occultiste.

[{77}](#) Franz Xaver von Baader, 1765-1841, médecin, philosophe et théologien allemand.

[{78}](#) Louis-Claude Marquis de Saint-Martin, 1743-1803, philosophe, théosophe et occultiste.

[{79}](#) À ces paroles, Rudolf Steiner rajouta encore des remarques de même contenu que celles de la conférence du 16 novembre (voir note 51), et il les conclut comme ceci :

« Si quelqu'un voulait ressentir cela comme injuste et dire : les innocents sont obligés de souffrir pour les coupables, alors je ne puis que dire, mes chers amis : Que l'on s'adresse aux endroits d'où partent les diffamations.

Il faut absolument qu'on soit sérieux dans ce domaine, sinon cela ne s'améliorera pas au sein de la Société. Et il faut que cela s'améliore. Un sérieux complet doit pénétrer cette Société. Car la Société est le support des vérités les plus importantes pour le temps présent et ne peut pas être rendue suspecte devant le monde — j'ai dit aujourd'hui quels sentiments il faut avoir pour la propagation des vérités anthroposophiques — par le fait qu'il se trouve certaines personnes qui détractent toujours tout de la manière la plus infâme. Je crois que justement ceux parmi nos chers amis qui prennent notre cause au sérieux comprendront le mieux cette mesure. Je dois la mentionner également ici, car je l'ai mentionnée dans d'autres Branches, et je vous prie de l'honorer en conséquence. Je n'ai, en fait, pas pu trouver jusqu'alors que les nombreuses choses que j'ai dites dans ce domaine ont été prises au sérieux, mais qu'on a toujours à nouveau trouvé qu'on s'écarte de ces mesures. Il faut prendre des mesures sérieuses, autrement on ne sera pas suffisamment attentif à ce dont il s'agit de s'approcher peu à peu. »

[{80}](#) Conférences publiques : « Anthroposophie und Seelenwissenschaft » - Anthroposophie et psychologie (5 nov.), « Anthroposophie und Geschichtswissenschaft » - L'anthroposophie et l'histoire (7 nov.), « Anthroposophie und Naturwissenschaft » - Anthroposophie et science de la nature (12 nov.) et « Anthroposophie und Sozialwissenschaft », Anthroposophie et sociologie (14 nov.), contenues dans le volume GA 73 : voir la note 41.

[{81}](#) Tiré de l'ouvrage de C.G. Jung, *Die Psychologie der unbewussten Prozesse. Ein Überblick über die moderne Theorie und Methode der analytischen Psychologie* (La psychologie des processus inconscients. Une vue d'ensemble de la théorie et de la méthode modernes de la psychanalyse), Zurich 1917, pp. 13 sqq. (À partir de 1925, sous le titre *Das Unbewusste im normalen und*

kranken Seelenleben - L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale, Payot, Paris, 1928 ; à partir de 1942 : *Über die Psychologie des Unbewussten — Psychologie de l'inconscient*, préface et traduction du Dr Roland Cahen, Georg éd. S.A., Genève, 1993. Il est à noter que, par rapport à la 1^{re} édition citée par Rudolf Steiner, les éditions ultérieures ont été largement remaniées par C.G. Jung.)

[\[82\]](#) Joseph Breuer, 1842-1925, médecin viennois, spécialiste des maladies internes. Avec Freud, fondateur de la psychanalyse. Voir : Breuer et Freud, *Etudes sur l'hystérie* (1^{re} éd. allemande 1895), P.U. F., Paris, 1996.

[\[83\]](#) Voir : Rudolf Steiner, *Autobiographie* (1923-25), GA 28, E.A.R, vol. I, pp. 198 sq.

[\[84\]](#) Jung, *Psychologie de l'inconscient*, Genève, 1993, p. 36.

[\[85\]](#) Sigmund Freud, 1856-1939, médecin et psychologue viennois. Avec Breuer, fondateur de la psychanalyse. — *Abhandlungen zur Sexualtheorie* (Essais sur la théorie de la sexualité), 1905 (2^e éd. 1910. Trois essais sur la théorie de la sexualité, Gallimard, Paris, 1995), *L'interprétation des rêves* (1^{re} éd. allemande 1900), P.U.F., Paris, 1996. Voir aussi la note 85.

[\[86\]](#) Jean-Martin Charcot, 1825-1893. Médecin des hôpitaux. Il devint célèbre en particulier par ses travaux sur l'hystérie et l'hypnose.

[\[87\]](#) Voir la note 84, éd. de 1917, pp. 17 sq.

[\[88\]](#) Hermann Nothnagel, 1841-1905, médecin allemand.

[\[89\]](#) Voir la note 87, p. 38 : « La médecine apportait à ce problème une réponse admirablement pertinente, elle disait : « L'x, l'inconnue de l'équation, c'est la prédisposition. » Tel malade était précisément prédisposé à ces manifestations. »

[\[90\]](#) Voir la note 87, pp. 38 sqq.

[\[91\]](#) Voir *ibid.*, pp. 40 sqq.

[\[92\]](#) Voir *ibid.*, chap. II, « La théorie de l'Eros », pp. 47 sqq.

[\[93\]](#) Voir les notes 83, 84.

[\[94\]](#) Alfred Adler, 1870-1937, médecin autrichien. Fondateur de la psychologie individuelle, par laquelle il se séparait de Freud. - *Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée* (1919), Payot, Paris, 1961.

[\[95\]](#) Friedrich Nietzsche, 1844-1900, philosophe.

[\[96\]](#) Depuis la première partie de *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), Nietzsche défendait de plus en plus l'opinion, dans ses œuvres, que le principe de la vie et du monde était « volonté de puissance - et rien de plus ». Dans les années 80, Nietzsche a aussi envisagé un ouvrage important intitulé « la Volonté de puissance », puis il a abandonné ce plan. Après sa mort, sa sœur et des collaborateurs des archives de Nietzsche ont compilé arbitrairement, avec des fragments posthumes isolés, la prétendue œuvre maîtresse systématique et philosophique la *Volonté de puissance* (1901-1906).

[{97}](#) Voir la note 87, pp. 81 sqq.

[{98}](#) Voir la note 87, chap. IV, « Les types d'attitude ».

[{99}](#) La graphie variant autrefois entre « extro- » et « extraverti » a pu être fixée en comparant avec le sténogramme et en tenant compte du fait que Jung écrit constamment « extraverti » dans le livre en question.

[{100}](#) Voir la description de cas, pp. 159 sqq. dans le présent volume.

[{101}](#) Voir note 87, chap. V, « L'inconscient individuel et l'inconscient collectif ou supra-individuel ».

[{102}](#) Ibid.

[{103}](#) Ibid. chap. VII, « Les archétypes de l'inconscient collectif ».

[{104}](#) Ibid.

[{105}](#) Voir la note 84, éd. de 1917, pp. 49 sqq. et 79 sqq.

[{106}](#) Voir la note 87, chap. IV, « Les types d'attitude », pp 9 sqq.

[{107}](#) Voir la note 87, p. 34.

[{108}](#) Rudolf Steiner a parlé de l'hystérie en 1916 dans les deux conférences du 11 avril 1916 dans *Gegenwärtiges und Vergangenes im Menschengeste* - « Présent et passé dans l'esprit de l'homme » (12 conférences, Berlin 1916), GA 167, et du 13 août 1916 dans *L'Homme, une énigme* (15 conférences, Dornach 1916), GA 170, É.A.R. - Le surlendemain de la présente conférence, le 12 novembre 1917, Rudolf Steiner décrit le même phénomène dans la réponse à une question, in GA 73 (voir la note 41).

[{109}](#) Voir la note 106.

[{110}](#) Voir la note 87, pp. 126-128.

[{111}](#) Ibid., chap. V, p. 126.

[{112}](#) Ibid., p. 127.

[{113}](#) Ibid., p. 128.

[{114}](#) Ibid., p. 128.

[{115}](#) Ibid., p. 128.

[{116}](#) Voir la note 84, éd. de 1917, p. 91. Les éditions ultérieures n'ont plus cette phrase, mais : « ... À cette dernière question, l'intellect humain ne pourra jamais répondre » (éd. de 1993, p. 128).

[{117}](#) Voir la note 87, pp. 24 sq.

[{118}](#) Voir le cycle de conférences GA 177 (voir la note 60).

[{119}](#) Arthur Schopenhauer, 1788-1860, philosophe. Il écrivit entre autres le *Monde comme volonté et comme représentation* (2 volumes, Leipzig 1819/1844), P.U.F, Paris, 1992. - Voir aussi la biographie par Rudolf Steiner, « Arthur Schopenhauer », dans *Biographien und biographische Skizzen 1894-1905*. Schopenhauer - Jean Paul - Uhland - Wieland. *Literatur und geistiges Leben im neunzehnten Jahrhundert* (Biographies et esquisses biographiques... Littérature et vie spirituelle au XIX^e siècle), GA 33.

[{120}](#) Richard Wagner, 1813-1883, compositeur d'opéras allemand. Date de la

rupture avec Nietzsche : 1878.

[{121}](#) Friedrich Nietzsche, *un homme en lutte contre son temps* (1895), GA 5, É.A.R.

[{122}](#) Voir la note 87, chap. 111, notamment p. 69.

[{123}](#) Voir la conférence du 10 novembre dans le présent volume, p. 159, et la note 93.

[{124}](#) Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Première partie (1883), « Des contempteurs du corps », textuellement : « Le corps est une grande raison, une multiplicité avec un seul sens, une guerre et une paix, un troupeau et un berger./Instrument de ton corps, telle est aussi ta petite raison que tu appelles « esprit », mon frère, petit instrument et petit jouet de ta grande raison. » (Trad. Henri Albert, p. 308 dans *Œuvres*, 2, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993.)

[{125}](#) Voir la note 87, pp. 128 sqq. Voir aussi la conférence du 10 novembre dans le présent volume, notamment les pages 17 sqq.

[{126}](#) *Des énigmes de l'âme. Anthropologie et Anthroposophie*. Max Dessoir. Franz Brentano (éloge posthume). *Esquisses de perspectives nouvelles* (1917), GA 21, É.A.R., chap. II, « Max Dessoir et l'Anthroposophie ».

[{127}](#) Max Dessoir, 1867-1947, philosophe ; professeur de philosophie à Berlin. *Vom Jenseits der Seele. Die Geheimnissenschaften in kritischer Beleuchtung* (De l'au-delà de l'âme. Les sciences occultes sous un éclairage critique), Stuttgart 1917, chap. « Geheimwissenschaft, II. Theosophisches : Anthroposophie », pp. 254-263.

[{128}](#) Ibid, p. 259.

[{129}](#) *La science de l'occulte* (1910), GA 13, É.A.R, I.

[{130}](#) Ibid., É.A.R, p. 276 : « Aux IV^e, V^e et VI^e siècles de notre ère s'est préparée en Europe une civilisation dont le début se situe au XV^e siècle et dans laquelle nous vivons encore aujourd'hui. Elle devait remplacer progressivement la quatrième, la civilisation gréco-latine ; c'est celle de la cinquième époque post-atlantéenne. » (Voir aussi T, p. 310.) - Dans l'ouvrage paru peu après, *Des énigmes de l'âme* (voir la note 127), Steiner en vient également à parler de cette présentation fautive de la part de Dessoir (pp. 39, 43 sqq.). Dessoir essaye alors, dans la préface à la 2^e édition de son livre *Vom Jenseits der Seele* (voir la note 128), Stuttgart 1918, de se justifier auprès de Steiner. La réponse à la rectification par Steiner du passage concernant les 5^e et 6^e époques de civilisation montre à l'évidence comment il traite les affirmations de Rudolf Steiner : « ... je le prie (le lecteur) ensuite avec insistance de prendre connaissance du fait qu'il ne vit nullement à la sixième, mais à la cinquième ère de civilisation « postatlantéens ». Mais il voudra bien me croire que, pour moi, l'inadvertance concernant l'indication du chiffre (à la p. 259) est bien le cadet de mes soucis, car pour moi ces périodes postatlantéennes sont... de la fumée. » (p. XI.)

[{131}](#) La philosophie de la liberté. Traits fondamentaux d'une vision moderne du monde — Résultats de l'observation de l'âme selon la méthode scientifique (1894), GA 4, É.A.R., N.

[{132}](#) Guides spirituels de l'homme et de l'humanité (1911), GA 15, É.A.R.

[{133}](#) « Réincarnation et karma : notions nécessaires du point de vue de la science moderne » (1903) dans Réincarnation et Karma, in GA 34, É.A.R.

[{134}](#) Conférence publique, faite le 25 octobre 1906 à la maison des architectes à Berlin, in GA 55, dans le Sens de la vie, T.

[{135}](#) Vom Jenseits der Seele (voir la note 128), p. 34.

[{136}](#) Des énigmes de l'âme (voir la note 127), pp. 61 sqq.

[{137}](#) Vom Jenseits der Seele (voir la note 128), p. 254, note : « Dans le premier ouvrage de Steiner, la Philosophie de la liberté (Berlin 1894), ne se trouvent que des points de départ pour son enseignement proprement dit : il y est question que l'homme a pris en lui quelque chose de la nature et peut, par conséquent, résoudre l'énigme de la nature grâce à la connaissance de son propre être ; que, dans le penser, une activité créatrice précède la connaissance, alors que nous ne contribuons pas à réaliser la nature et en sommes remis à la connaître a posteriori. L'intuition n'y est que la forme dans laquelle un contenu de pensée apparaît tout d'abord. »

[{138}](#) Chapitre sur Max Dessoir dans Des énigmes de l'âme (voir la note 127).

[{139}](#) Voir dans Vom Jenseits der Seele (voir la note 128), p. 260.

[{140}](#) Voir la note 133, surtout pp. 15 sqq. - Voir aussi la note 127, pp. 50 sqq.

[{141}](#) Voir Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ? (1904/05), GA 10, É.A.R., N, T, chap. « Le Gardien du Seuil » et « La vie et la mort. Le grand Gardien du Seuil » ; mais (pour la dissociation de penser, ressentir et vouloir) voir aussi le chap. « La dissociation de la personnalité au cours de la formation spirituelle ».

[{142}](#) Voir la note concernant les dessins, p. 291.

[{143}](#) Wilhelm Wundt, 1832-1920, médecin, philosophe et psychologue, fonda le premier institut de psychologie expérimentale à Leipzig.

[{144}](#) Cette affirmation n'a pas pu être identifiée.

[{145}](#) Voir la description de ce cas dans la conférence du 10 novembre dans ce volume, pp. 155 sqq.

[{146}](#) Voir aussi la fin de la conférence du 10 novembre 1917 avec les notes afférentes. - Voir également la conférence du 21 août 1921 dans les Sources spirituelles de l'anthroposophie (8 conférences, Stuttgart 1921), GA 78, É.A.R.

[{147}](#) La naissance de la tragédie (1872) — Considérations inactuelles I David Strauss. Le confesseur et l'écrivain (1873) - De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie (1874) - Schopenhauer éducateur (1874) - Richard Wagner à Bayreuth (1876). Dans : Œuvres, I, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993.

[{148}](#) Notamment Le cas Wagner (1888) - Le crépuscule des idoles (1889) -

L'Antéchrist (1888, paru en 1894) - *Ecce homo* (1888, paru en 1908). Dans : *Œuvres, II, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993.*

[{149}](#) Nietzsche, un homme en lutte contre son temps (1895), GA 5.

[{150}](#) Dans Ainsi parlait Zarathoustra, 4^e partie (1891), « Le chant d'ivresse » (dans l'édition Colli-Montinari « Le chant du marcheur de nuit »), *Œuvres, I* (voir la note 148), p.536.

[{151}](#) Exemple bien connu de l'enseignement de la logique formelle (des sophistes) chez les anciens Grecs.

[{152}](#) Voir les conférences faites à Dornach les 10 et 11 novembre et la conférence faite à Zurich le 13 novembre, dans le présent volume.

[{153}](#) Dans la conférence du 10 novembre dans le présent volume.

[{154}](#) Voir les conférences des 10 et 11 novembre dans le présent volume.

[{155}](#) Dans la conférence du 11 octobre 1915 dans *Die okkulte Bewegung im neunzehnten Jahrhundert und ihre Beziehung zur Weltkultur — Le mouvement occulte au XIX^e siècle et son rapport avec la culture universelle* (13 conférences, Dornach 1915), GA 254, Rudolf Steiner précise la signification de « gauche » : « On est « à gauche » en occultisme quand on veut atteindre un but final à l'aide de l'enseignement occulte qu'on représente. On est « à droite » en occultisme quand on le propage seulement pour lui-même. Le parti du milieu revient à rendre exotérique l'ésotérique, qui, à notre époque, est nécessaire pour ce qui est universellement humain. Ceux, cependant, qui se tiennent tout à fait sur la gauche sont ceux qui relient des buts particuliers à ce qu'ils propagent comme enseignement occulte. On est à gauche dans la mesure où l'on poursuit des buts spéciaux, où l'on conduit les hommes dans le monde spirituel, leur donne toutes sortes de communications du monde spirituel et plante en eux d'une manière qui n'est pas juste ce qui est censé ne servir qu'à la réalisation de telles fins particulières. »

[{156}](#) Voir la note 61. - Voir aussi les conférences faites à Zurich les 6 et 13 novembre 1917 dans le présent volume.

Pour l'apparition du Christ dans l'éthérique, voir entre autres les volumes *L'Apparition du Christ dans le monde éthérique* (16 conférences, différentes villes, 1910), GA 118, É.A.R., et *le Christianisme ésotérique et la direction spirituelle de l'humanité* (23 conférences, différentes villes, 1911-1912), GA 130, É.A.R.

[{157}](#) La porte de l'initiation, voir la note 62.

[{158}](#) Voir la note 60 : GA 177. - Voir aussi, p. ex., les conférences du 24 septembre 1916 dans les *Arrière-plans spirituels de l'histoire contemporaine* (16 conférences, Dornach 1916), GA 171, É.A.R., et des 3 et 4 novembre 1917 dans GA 273 (voir la note 65).

[{159}](#) Ludwig Anzengruber, 1839-1889, écrivain viennois, *Ein Faustschlag* (Un coup de poing), pièce en trois actes, acte 3, scène 6, textuellement : « Pardieu ! -

je suis athée ! »

[{160}](#) P. ex. dans les conférences suivantes : le 23 septembre 1916, in G A 171 (voir la note 1 59) ; le 27 novembre 1916 dans le Karma de la profession en liaison avec la vie de Goethe (10 conférences, Dornach 1916), GA 172 ; le 26 décembre 1916 in GA 173 (voir la note 75) ; ainsi que dans GA 254 (voir la note 156).

[{161}](#) Le sténogramme n'est pas clair ; au lieu de vertilgen, il pourrait y avoir eliminieren. Dans la transcription, il y a « verligieren ».

[{162}](#) Voir entre autres le volume *Das Prinzip der spirituellen Ökonomie im Zusammenhang mit Wiederverkörperungsfagen. Ein Aspekt der geistigen Führung der Menschheit* — Le principe de l'économie spirituelle en rapport avec des questions de réincarnation. Un aspect de la direction spirituelle de l'humanité (23 conférences, différentes villes, 1909), GA 109.

[{163}](#) En plus de la conférence dont Rudolf Steiner parle, celle du 19 novembre, voir aussi celle du 16 novembre dans le présent volume.

[{164}](#) Voir la note 81, notamment la conférence du 7 novembre.

[{165}](#) Voir la note 50.

[{166}](#) Voir GA 171, GA 172, GA 173 cités dans les notes 159 et 161.

[{167}](#) Voir la note 156.

[{168}](#) Voir la note 144.

[{169}](#) Fritz Mauthner, 1849-1923, écrivain et philosophe. *Wörterbuch der Philosophie. Neue Beiträge zu einer Kritik der Sprache* (Dictionnaire de la philosophie. Nouvelles contributions à une critique de la langue), 2 volumes, Munich et Leipzig 1910, vol. 1, article « Geschichte » (Histoire), textuellement : « Dixit Wundt, un classique de la philosophie, par la grâce d'un éditeur. »

[{170}](#) P. ex. dans les conférences des 6 et 18 novembre dans le présent volume. Voir aussi la note 157.

[{171}](#) Voir les conférences des 6 et 13 novembre dans le présent volume.

[{172}](#) *La Science de l'occulte* (1910), GA 13, É.A.R, T.

[{173}](#) Voir la note 61.

[{174}](#) Patrice ou Patrick, 389-460, apôtre et patron de l'Irlande.

[{175}](#) Voir la note 81, notamment la conférence du 14 novembre.

[{176}](#) Thalès de Milet, env. 624-640 - env. 545 av. J.-C., philosophe grec.

[{177}](#) *Les Énigmes de la philosophie. Esquisse d'une histoire de la philosophie* (1914), GA 18, É.A.R, chap. « La vision du monde des penseurs grecs ».

[{178}](#) Frederick Winslow Taylor, 1856-1915, ingénieur américain. Initiateur des études chronométriques dans l'industrie, fondateur du management scientifique (taylorisme). *Principes d'organisation sociale* (1^{re} éd. anglaise 1912), Dunod, Paris, 1927.

[{179}](#) Voir la note 19.

[{180}](#) Le professeur Martin Dibelius, dans son article : « Im vierten Kriegsjahr »

(À la quatrième année de la guerre), in *Frankfurter Zeitung* (Journal de Francfort), N° 322 du 21.11.1917, 1. Morgenblatt (1^{re} édition du matin), pp. 1 sq.

[{181}](#) Voir la note 80. Voir aussi la conférence du 15 novembre dans le présent volume.

[{182}](#) « La vie humaine selon la science de l'esprit (anthroposophie) », conférence publique faite à Liestal le 16 octobre 1916, compte rendu établi par le conférencier. Dans la *Démarche de l'investigation spirituelle*, in GA 35 (1904-1923), É.A.R.

[{183}](#) Voir la conférence du 6 novembre dans le présent volume (notamment p. 103). Voir aussi les conférences du 24 septembre et des 7 et 14 octobre 1916 dans GA 171 (voir la note 159).

[{184}](#) Voir les conférences du 12 novembre 1916 dans GA 172 (voir la note 161) et du 18 décembre 1916 dans GA 173 (voir la note 75).

Voir aussi la conférence du 1^{er} décembre 1918 dans les *Exigences sociales fondamentales de notre temps* (12 conférences, Dornach et Berne 1918), GA 186, Editions Dervy. Voir également les explications de Rudolf Steiner à propos de John Worrell Keely et du moteur inventé par lui, p. ex. dans la conférence du 20 juin 1916 dans *Weltwesen und Ichheit - Être du monde et égoïté* (7 conférences, Berlin 1916), GA 169. (H.P. Blavatsky a également consacré un chapitre à ce qu'on appelle le moteur de Keely, voir la *Doctrine secrète. Synthèse de la science, de la religion et de la philosophie* (1887-1897), 2^e de 6 volumes, Éditions Adyar, Paris, 1980, III^e partie, section IX, « La force qui vient », p.315-330.) - Voir aussi le N° 107 des *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe* (Contributions à l'édition de l'œuvre intégrale de Rudolf Steiner), Dornach, Michaëli 1991 : « Der Strader-Apparat. Modell - Skizzen - Berichte » (L'appareil de Strader. Modèle - esquisses - textes).

[{185}](#) Voir la conférence du 19 novembre dans le présent volume.

[{186}](#) Voir les conférences « Die Menschenseele im Reich des Übersinnlichen und ihr Verhältnis zum Leib » - L'âme humaine dans le règne du suprasensible et sa relation au corps (du 18 octobre 1917) et « Geisteswissenschaftliche (anthroposophische) Forschungsergebnisse über das Ewige in der Menschenseele und über das Wesen der Freiheit » - Résultats de recherche de la science de l'esprit (anthroposophie) à propos de l'élément éternel dans l'âme humaine et de la nature de la liberté (du 23 novembre 1917) dans GA 72 (voir la note 13). — Voir aussi la conférence du 15 novembre (Saint-Gall) dans le présent volume.

[{187}](#) Dans les éditions allemandes antérieures, il y avait *Erziehung* (« éducation ») au lieu de *Erzeugung* (« procréation »). Le sténogramme n'est pas clair à cet endroit ; il s'agit d'une correction d'après le sens.

[{188}](#) Voir à ce sujet la conférence du 7 octobre dans GA 177 (voir la note 60) et

les notes relatives aux pp. 84 et 85 de l'éd. allemande de 1985 du GA 177.

[{189}](#) Goethe, Faust (voir la note 63), II, acte II, Laboratoire.

[{190}](#) Dans Critique de la raison pratique (1788), Livre II, chapitre II, VIII : « De l'adhésion provenant d'un besoin de la raison pure », Vrin, Paris, 1965, p. 155 textuellement (trad. J. Gibelin) : « Au contraire, un besoin de la raison pure pratique est fondé sur un devoir, celui de faire de quelque chose (le souverain bien) l'objet de ma volonté pour le promouvoir de toutes mes forces, mais alors je dois en supposer la possibilité, par conséquent aussi les conditions de cette possibilité : Dieu, la liberté et l'immortalité, parce que je ne puis les prouver par le moyen de ma raison spéculative quoique je ne puisse pas davantage les réfuter. »

[{191}](#) Dans ses Tagebücher (Carnets), septembre 1807, paragraphe 7, textuellement : « Ce qui compte, c'est que l'homme rappelle constamment ses trois exigences idéales : Dieu, immortalité, vertu, et qu'elles lui soient garanties dans la mesure du possible. »

[{192}](#) La conférence du 18 novembre 1917, voir la note 188.

[{193}](#) Der Unfug des Lebens und des Sterbens (La farce de la vie et de la mort), essais choisis de Prentice Mulford, traduits de l'anglais [en allemand] et adaptés par Sir Galahad (pseud. de Bertha Eckstein-Diener), Fischer, Franctort, 1986.

[{194}](#) Dans la conférence du 19 novembre dans le présent volume. Voir aussi la conférence faite à Saint-Gall le 16 novembre.

[{195}](#) Correction d'après le sens par rapport aux éditions allemandes antérieures où il y avait : « er enthält die niedere Tiernatur astraliter, er enthält gewissermassen die Menschheit nur auf diesem astraliter aufgesetzten Tier. » Edition actuelle : « er enthält die niedere Tiernatur astraliter, er enthält die Menschheit gewissermassen nur auf diese Tiernatur aufgesetzt. »

[{196}](#) Dans la conférence du 6 novembre dans le présent volume. Voir p. 117 et note 65.

[{197}](#) Voir aussi la traduction de Jean Malaplate dans : Goethe, Faust (voir la note 63), II, acte I, Galerie sombre, v. 6258.

[{198}](#) Voir la note 46.